JUILLET—DÉCEMBRE 1911 — TOME VIII

REVUE DE HONGRIE

QUATRIÈME ANNÉE

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST · 1907 ·

BUDAPEST
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME ATHENAEUM
MCMXI

A M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

A M. KIR. FERENCZ JÓZSEF TUDOMÁNY-EGYETEM Könyvtára Szeged

50148

REVUE DE HONGRIE

QUATRIÈME ANNÉE — TOME VIII

JUILLET–DÉCEMBRE 1911.

QUATRIÈME ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

HUITIÈME TOME

JUILLET—DÉCEMBRE

Livraison du 15 juillet et du 15 août

	Pages
PÈRE PIERRE (VII.), roman de MAURICE JÓKAI	1
ANATOLE FRANCE (fin), par M. MATHIAS VÉR	25
FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE (II.), par M. ANDRÉ DE HEVESY	46
LA HONGRIE A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS A ROME, par M. ELEMÉR DE MIKLÓS	54
LES HOMMES POLITIQUES ÉCRIVAINS, par M. J. ERNEST-CHARLES	63
LA VIE ET L'ŒUVRE DE LAFCADIO HEARN, par MARC LOGÉ	69
TROP TARD, nouvelle de M. BÉLA BALÁZS	78
ANDRÉ ET JEANNE, (III.), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, traduite du hongrois par M. CHARLES DE BIGAULT DE CASANOVE	82
REVUE LITTÉRAIRE. — Béla de Makay : *Par monts et par vaux.* — Mme R. Irène Petheő : *Les vers d'une femme ; Qui ne voit pas et autres histoires.* — *Les Edda,* traduits par M. Ignace Gábor. — Joseph Kaposi : *Dante en Hongrie.* — Sirius : *Rhapsodies hongroises*	105
ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Don de l'Académie Hongroise à la Bibliothèque de la Sorbonne.* — *Une section hongroise à l'Université de Genève*	111

Livraison du 15 septembre et du 15 octobre

Pages

PÈRE PIERRE (VIII.), roman de MAURICE JÓKAI ... 113

PORTRAITS LITTÉRAIRES. — *M. ALBERT DE BERZEVICZY*, par M. GUSTAVE HEINRICH, secrétaire perpétuel de l'Académie Hongroise ... 133

FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE (suite et fin), par M. ANDRÉ DE HEVESY ... 141

SUR LE ROMANTISME FRANÇAIS EN HONGRIE, par M. LOUIS KARL, professeur ... 151

RÉMY DE GOURMONT, par M. G. JEAN-AUBRY ... 164

PALMA DI PALMA, nouvelle de M. SIGISMOND SZŐLLŐSI ... 175

ANDRÉ ET JEANNE, (IV.), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, traduite du hongrois par M. CHARLES DE BIGAULT DE CASANOVE ... 184

CHRONIQUE MUSICALE. — *Fêtes du centenaire de François Liszt. — Discours de MM. les Comtes Jean Zichy et Albert Apponyi.* ... 209

ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Le «Temps» sur le théâtre hongrois contemporain* ... 217

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Société Hongroise de Banque et de Commerce. — Le discours d'un Hongrois à la Société d'Économie politique de Paris* ... 218

XLIXième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Conférences 1911—1912. — Cours du soir de français.* ... 224

Livraison du 15 novembre et du 15 décembre

PÈRE PIERRE (fin), roman de MAURICE JÓKAI ... 225

L'ESTHÉTIQUE ET LA POLITIQUE, L'ARTISTE ET L'HOMME D'ÉTAT, par M. LE COMTE ALBERT APPONYI, Député, ancien Ministre des Cultes et de l'Instruction publique ... 245

L'IMPORTANCE DES COMÉDIENS, par M. J. ERNEST-CHARLES ... 278

SIMPLE HISTOIRE, nouvelle de M. DÉSIRÉ SZOMORY ... 284

ANDRÉ ET JEANNE, (fin), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, traduite du hongrois par M. CHARLES DE BIGAULT DE CASANOVE ... 289

REVUE LITTÉRAIRE. — Mlle Marguerite Comert : *L'Appuyée. — La Tragédie de l'homme de Madách, jugée par M. Z. Beöthy*, par E. G. ... 301

ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *L'inauguration du Collège Eötvös. — Sur la côte d'Azur* ... 308

L[ième] BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Assemblée générale de la Société Littéraire Française de Budapest. — Cours du soir de français. — Conférence de M. Richepin* ... 314

5922

Revue couronnée par l'Académie Française.

IVième ANNÉE. — TOME VIII. Nos 7 et 8. 15 JUILLET — 15 AOUT 1911.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — PÈRE PIERRE (VII.), roman de **Maurice Jókai** ... 1

II. — ANATOLE FRANCE (fin), par **M. Mathias Vér** ... 25

III. — FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE (II.), par **M. André de Hevesy** ... 46

IV. — LA HONGRIE A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS A ROME, par **M. Elemér de Miklós** ... 54

V. — LES HOMMES POLITIQUES ÉCRIVAINS, par **M. J. Ernest-Charles** ... 63

VI. — LA VIE ET L'ŒUVRE DE LAFCADIO HEARN, par **Marc Logé** ... 69

VII. — TROP TARD, nouvelle de **M. Béla Balázs** ... 78

VIII. — ANDRÉ ET JEANNE, (III.), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, traduite du hongrois par **M. Charles de Bigault de Casanove** ... 82

IX. — REVUE LITTÉRAIRE. — Béla de Makay : *Par monts et par vaux.* — Mme R. Irène Petheő : *Les vers d'une femme ; Qui ne voit pas et autres histoires.* — *Les Edda*, traduits par M. André Gábor. — Joseph Kaposi : *Dante en Hongrie.* — Sirius : *Rhapsodies hongroises* ... 105

X. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Don de l'Académie Hongroise à la Bibliothèque de la Sorbonne.* — *Une section hongroise à l'Université de Genève* ... 111

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE* : VI., Andrássy-ut 95.
(En vente chez tous les libraires)

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

PARIS

HACHETTE ET Cie — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, Bd ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **LEIPSIC**, GUSTAV FOCK.
LONDRES, MUDIE'S SELECT LIBRARY (NEW OXFORD STREET). — **ROME**, FRATELLI BOCCA.
FLORENCE, SUCC. B. SEEBER. — **MADRID**, FERNANDO FÉ. — **STOCKHOLM**, C. E. FRITZE.
COPENHAGUE, VILHELM TRYDE. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ... ... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ... ... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison: 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

PÈRE PIERRE

(Suite.) (7)

IX.

La tentation.

On avançait péniblement au moyen de lourdes voitures, adaptées aux glissières des traîneaux, par les mauvais chemins des montagnes. A la première auberge, la caravane fut rattrapée par un traîneau qui filait à une grande allure au son de ses clochettes.

Il ne fit pas halte devant la «csárda», mais glissa rapidement à côté des voitures. Dans ce traîneau était assis Gratien Likavay et à côté de lui, tout emmitouflée dans ses fourrures, une femme, certainement sa fille.

Idalia passa la tête à la portière de sa voiture.

— Bonjour, chère Madame! lui lança narquoisement Gracian, je passe devant pour préparer les logements!

On savait ce que ça voulait dire.

Les voyageurs ne pouvaient faire que quatre ou cinq lieues par jour, et encore il fallait s'arranger de manière à arriver à la nuit dans une localité pourvue d'un château seigneurial où l'on pût convenablement se loger et faire reposer les chevaux et les domestiques.

Dans ces contrées, l'hospitalité florit encore sur une grande échelle, même de nos jours: la porte large ouverte, la table mise et le lit fait, attendent toujours le voyageur, et le maître du lieu ne cherche qu'à le retenir. Aussi bien, n'y a-t-il pas

d'autre moyen de s'arrêter, si ce n'est une mauvaise hôtellerie, tout au bout du village, ou bien la chaumière du fabricant de fromages ; et il n'est pas très agréable d'y séjourner. La valetaille avec les chevaux s'accommodent d'une meule de paille ; quant aux maîtres, ils doivent se contenter d'un dessus de poêle qui dégage une nauséeuse odeur de terre, dans une surchauffée, à la lueur d'une chandelle de suif ; et ne trouvent chambre guère, pour leur repas, que du pain de seigle et du fromage.

Ainsi le traîneau qui filait de l'avant, fermait les portes de tous les châteaux au nez d'Idalia et de sa suite, et Gratien, tout le long du chemin, en traversant les pays, proclamait à son de trompe ce qui était arrivé à la veuve. De sorte qu'Idalia n'eût plus accès dans aucun château de ses connaissances, pendant le retour ; et elle était contrainte de rester dehors avec ses gens, et de loger au bout du village dans la « csárda » elle et toute sa troupe ; ou bien, si elle préférait, de passer la nuit dans une cabane de bûcherons au milieu de la forêt.

Pendant la longue nuit d'hiver, elle était couchée sur un grabat de paille installé par terre, côte à côte avec son compagnon de voyage, comme mari et femme, avec entre eux l'enfant endormi.

Côte à côte, comme mari et femme, qui s'endorment en se disputant, et se réveillent de même.

Ici au moins, il ne pouvait pas lui échapper ; il lui fallait écouter jusqu'au bout ses amères récriminations.

— Peux-tu dormir, malgré la honte et l'humiliation ? On te l'a dit en face : comme prêtre, tu es un infâme, et comme chevalier, un lâche !

— Ni prêtre, ni chevalier ! Moi ! On m'a flétri devant tous ces hommes comme une traînée de carrefour. On m'a jeté à la face que tu étais mon amant ! et tu restais là, comme une statue de sel, sans seulement dire si c'était vrai ou non ! Je regardais ce que tu allais faire ! Auquel de tes sentiments tu allais demander conseil ! Tu regardais de tous côtés. Les épées des gentilshommes étaient pendues dans un coin ! J'espérais que tu en décrocherais une, en enlevant ton froc, pour dire : « Eh bien oui, c'est moi, Tihamér Csorbai, et celle-là là-bas c'est ma femme ! Qui donc oserait se mettre entre nous deux et l'enfant du défunt ? »

Mais tu ne l'as pas fait, tu as regardé en l'air.

Et alors j'attendais de toi ces mots : « Je m'appelle Père Pierre. Je suis prêtre et je jure sur ma foi de prêtre que cette femme est tellement indemne de mon amour, que si elle était aussi pure de tout autre péché, elle pourrait prendre place tout droit au milieu des saintes ! »

Mais tu n'as même pas fait cela ! Tu as rentré ton cou dans ton capuchon, quand l'évêque derrière les jupes de sa femme a élevé la voix contre toi ; et tu as supporté que les autres moines te fouettent à qui mieux-mieux avec leurs ceintures de corde ! Oh ! que tu étais piteux ! Si tu avais été en effet mon amant, je t'aurais craché dans les yeux ! On t'a dit en pleine figure, qu'est-ce que je dis, en pleine figure, dans le dos, oui ! — que tu n'étais pas digne du nom de prêtre ! Tu n'es même pas un prêtre ! tu ne l'as jamais été, ou si tu l'étais, on t'a honteusement chassé ! Et tu n'es qu'un soldat poltron et lâche, une mazette, qui encaisse les coups de verge par peur des coups d'épée !

Qu'est-ce qu'il te faut de plus ! Vas-tu grimper après la croix, pour que même le Christ te chasse à coups de pied, avec ses pieds cloués ! Vas-tu permettre qu'on te poursuive de ville en ville en flagellant ta robe de moine sur ton dos ? Tes vœux t'ordonnent-ils de souiller dans ta personne la dignité de prêtre, et d'être la pierre du scandale devant laquelle tout assemblée se disperse à son entrée, même si elle est en train de danser, on se sauve hors de l'église quand elle l'aperçoit dans la chaire.

Et ensuite :

— Et tu peux dormir ? Mais au fait pourquoi ne dormirais-tu pas ? Tu es un homme et un homme sait aisément digérer toute honte ! Moi, qui suis une femme, je suis étendue sur des charbons ardents. On m'a arraché le voile de la tête, arraché et foulé aux pieds ! Devant l'élite de tout un pays, on a fait de moi la risée de l'univers !

— On blasonnera mon nom dans les chroniques. Les étudiants slovaques chanteront ma honteuse aventure sous les fenêtres, et les colporteurs répandront dans tous les villages l'histoire de Père Pierre et de la dame de Madocsány avec des images à deux sous ! Quelle horreur ! Toi, au moins, tu peux t'abriter derrière ton froc de moine, tu y es à l'aise ; mais moi, où puis-je me cacher ? Comment pourrai-je sup-

porter le regard des hommes, sans que chaque jour, ces affreuses stigmates ne me brûlent les joues ? Où dois-je m'enfermer pour que personne ne me découvre ! Où me perdre ! pour que même, lui, Gratien ne me retrouve pas ?

— Comment ferai-je pour vivre ou pour mourir de cette vie d'épines ? Cela t'importe peu, qu'est-ce que cela te fait à toi, n'est-ce pas ? Hahaha ! Tu te dis : c'est le châtiment de Dieu, et tu te consoles ! tu récites tes litanies, et pendant ce temps-là, tu t'endors, toi !

Et derechef.

— Tu es déjà réveillé ? Le coq chante ; enfin, et le jour commence à poindre. C'est long, une nuit, pour qui ne peut pas fermer l'œil. Pourquoi restes-tu si loin de moi ! Tu n'as pas besoin de garantir ton froc contre Madame Putiphar ! Tu peux coucher avec moi, va, sur la même paillasse ! Je ne te toucherai même pas du bout du pied. Jusqu'au fond de mon cœur... tu me répugnes ! Même si tu étais un aussi gros diamant que tu es un lâche bloc d'argile, je n'étendrais pas ma main gantée pour te soupeser. Garde ta tendresse pour les anges, ou pour Belzébuth ; ça m'est égal ! Je ne te réclame que mon honneur. Si tu es un honnête homme, si tu es un chrétien, tu dois savoir ton devoir ! Et de même que la honte fut publique, de même la réparation doit être éclatante ! Écoute-moi, et réfléchis beaucoup à ce que je vais te dire. Nous nous ferons protestants, tous les deux. Nous irons à Sáros-Patak, ou bien à Kolozsvár où ça se passe sans cérémonie aucune ; les six semaines de catéchisme ne sont même pas nécessaires. Et puis, nous nous marierons. Il ne me faut rien d'autre, de toi, que ton nom ; ce nom auquel l'honneur n'a pas encore été arraché ! Tu ne voudrais cependant pas que tout le monde m'appelle « Madame Père Pierre ». Tu n'es pas Imre Thurzó, toi ! Sa chère moitié peut être madame l'évêque, nuit et jour ; mais on ne peut guère, en plein jour, s'appeler madame la prêtresse ! Le béguin de mariée de Madame Tihamér Csorbai sera le rachat de mon voile arraché. Alors, tu comprends, il me touche peu que tu m'aimes ou que tu en aimes une autre ! Tu peux toujours me plaquer si tu ne peux pas me souffrir ! Ou bien, nous pouvons toujours habiter ensemble de manière que l'un de nous sorte par une autre porte et l'autre par une autre ; ou encore que l'un se couche

pendant le jour et l'autre pendant la nuit, de sorte que même nos rêves ne se rencontrent pas. Pense bien à tout ce que je t'ai dit ! Tourne-toi contre le mur et endors-toi par là-dessus. Le jour n'est pas encore là ; moi, je veillerai. Et puis, tu sais, ça m'est bien égal, tout ce que tu peux me répondre ! Je resterai ferme dans ma résolution. Pour faire enrager l'évêque, je changerai de religion et me ferai calviniste. Et je me remarierai : si ce n'est pas avec toi, ça sera avec un autre. Il ne manque pas de chiens pour venir tourner autour du pot. Je sais bien que les convenances, l'usage du monde, serait que je recouvre mon honneur avec celui qui me l'a fait perdre. Mais je ne t'adresserai plus de prière. Ne crains rien, je ne m'agripperai plus à toi en me traînant sur les genoux et sur les mains ! Nous pouvons nous séparer, toi me disant : « Au plaisir de ne plus vous revoir ! » et moi te répondant : « Un de perdu, dix de retrouvés ! » Si ça ne te va pas comme ça, très bien, moi non plus ; mais alors tu ne franchiras plus jamais ma porte. Tu t'arrêteras sur le seuil ; là, je te donnerai tes gages pour un an et un jour, et après tu pourras aller te faire pendre ailleurs ! Tu ne respireras plus le même air que moi, sous mon toit ! Fais dodo, ma poupée, dors ! Aujourd'hui ta maman te prépare encore ton bouillon, mais demain, ... tu ne sais plus qui te le préparera !

Père Pierre à ces mots fut très effrayé. Si Idalia le chassait du château immédiatement, il ne pourrait plus se rencontrer avec Madeleine, car on ne pouvait arriver à l'entrée du souterrain que par le château ! Et il roulait, lui aussi, de grands projets dans sa tête. En tout cas, il fallait qu'il eût une entrevue avec Madeleine ; la jeune fille devait, comme on le sait, venir dans le chemin secret et l'attendre le dimanche dans la nuit.

— Je vous en prie, Madame, dit-il. Tout ce que vous venez de me dire, sont autant de paroles bien graves et qui demandent de longues réflexions. Donnez-moi encore deux dimanches, que j'aie le temps de consulter l'arbitre de ma destinée.

Idalia se figura que Père Pierre entendait par là le conseiller de tous les hommes, tandis pue lui ne pensait qu'à Madeleine.

— Bien, répondit-elle, j'attendrai deux dimanches. Mais à cette date, tu me donneras une réponse définitive.

— Certes, je vous la donnerai.

— Mais une véritable réponse, qui ne soit pas mi-figue, mi-raisin ?

— Ma réponse sera ou sage ou absurde, mais elle sera l'un ou l'autre, absolument.

— Tu me le jures sur ta foi de prêtre.

— Je t'en donne ma parole de gentilhomme.

A ces mots la pauvre femme fondit en larmes.

A ces violents sanglots, l'enfant qui dormait entre eux, se réveilla.

— Pourquoi pleures-tu, maman ? gémit-il tout effrayé. Idalia serra l'enfant passionnément contre son sein.

— C'est sur toi que je pleure, mon amour, mon ange, mon seul trésor en ce monde.

Et à chaque mot caressant, elle couvrait de deux fois plus de baisers, et de dix fois plus de larmes la figure du chérubin en le pressant d'un bras convulsif sur son cœur.

— Mon père t'aime donc déjà, chuchota l'enfant en se blottissant dans le giron de sa mère. Il t'aime vraiment pour que tu m'embrasses et que tu me couvres de baisers.

— Nous le saurons bientôt, lui dit-elle à l'oreille. Idalia poussa un grand soupir.

Peu à peu, le bruit des sanglots s'apaisa, et Père Pierre, appuyé sur son coude, écoutait la respiration profonde dans le sommeil, de la mère et de l'enfant, ainsi que les battements de son cœur.

Au dehors le coq chanta pour la troislième fois.

N'était-ce pas le coq de Pierre ? — le premier Pierre, l'apôtre ?

X.

La diguedondaine.

Le lendemain, ils arrivèrent à Madocsány. Le troisième jour, ils commencèrent à festoyer. Ils ne prenaient même plus la peine de se reposer.

Eh ! Oui ! la grande bombance ! La belle dame de Madocsány ne ferma pas sa porte, comme elle l'avait ressassé pendant toute la route ; elle ne se mit pas de voile épais sur la

tête, pour s'en couvrir le visage aux yeux du monde. Ce seul mot échappé au moine: «Ma parole de gentilhomme» avait rallumé une flamme nouvelle dans son cœur. Que lui importait le monde, à présent? Ceux qui ne l'estimeraient pas, elle ne les estimerait pas non plus! Dédain pour dédain!

Loin de se retirer du monde après cet affront, on était resté dans le château et l'on défonçait les tonneaux, on dressait les tables, on faisait sonner les trompettes; partout où il y a table couverte, de la musique, du bon vin et une belle hôtesse, les convives ne manquent pas.

Il est vrai que les canailles ne manquaient pas non plus! On aurait eu de la peine à trouver un visage honnête, dans tout ce monde-là! C'était peut-être d'ailleurs la même bande affamée qui avait déjà banqueté dans le château de Mitosin, le jour de l'orgie. Si c'étaient les mêmes, alors aucun des deux châtelains ne pouvait faire la petite bouche! Dans le château de Mitosin on médisait de la châtelaine de Madocsány, et à Madocsány du seigneur de Mitosin; il fallait bien flatter et boire à la santé de ceux dont on buvait le vin.

Père Pierre prenait part à leurs amusements. Il ne chantait plus de psaumes pendant la nuit; mais il écoutait les volubiles entretiens de ces ignobles bouches. Ici, au moins, personne ne lui reprochait d'avoir été chassé du château de Bittse. Ce n'était pas un crime d'être l'amant d'une belle femme, mais une bonne action; et il y avait d'autant plus de mérite, que c'était défendu!

Comme disait la chanson: «Je ne serai plus moine, je jette mon froc aux orties, je déchire mon bréviaire, et j'embrasse ma femme!» On riait en grand tumulte, on lui tapait sur l'épaule pour l'encourager: «Ne te frappe pas, va, mon vieux!» et on l'accueillait comme un bon compagnon.

Il devait supporter cela tranquillement, et connaître que s'il y a une déchéance plus profonde que d'être hué par la société des honnêtes gens, c'est d'être félicité par la crapule.

En toute occasion, il était des leurs. Il exécutait même cette galanterie de boire dans la bottine de la jolie femme.

Tous les soirs, la partie du château qui regardait le Vág était illuminée par des lampions, pour que l'on vît bien, de Mitosin, quel grand amusement il y avait ici. On s'amusait aussi à monter sur des traîneaux tout sonnants de cloches, et

à la lumière des flambeaux, au bruit des sérénades et des claquements de fouet, on parcourait le Vág, tout du long sur la glace, tout près des murs du château de Mitosin, pour que même l'autre « là-haut » pût entendre les cris de joie ! Ce n'était pas la bonne humeur qui faisait défaut, Père Pierre en prenait sa part comme les autres.

— Ah ! c'est un gars digne d'envie ! Il avait su choisir un bon logis pour son froc. On ne se gênait pas pour le lui dire en face.

— Je serais volontiers son vicaire !

Et l'on rigolait gaillardement avec lui, quand, après minuit, il allait se coucher ; on lui serrait la main, et, tout en hurlant des refrains, on lui faisait escorte jusqu'à sa chambre.

Là, il restait seul ! Depuis qu'ils étaient revenus du château de Bittse, la mère faisait coucher son enfant avec elle ; elle ne le renvoyait plus se cacher dans ses livres ; il passait des journées entières à jouer.

Père Pierre, dès qu'il était seul dans sa chambre, commençait par boire une pleine carafe d'eau, s'en versait une autre sur la tête, pour effacer de son visage la trace odieuse des embrassades des compagnons.

Puis, il s'agenouillait au pied de son lit, courbait le front sur ses mains jointes, et son âme entrait en lutte avec de graves pensées.

L'homme d'autrefois se réveillait en lui, l'homme fier, violent, qui aimait avec ardeur ! Il brûlait, tout ensemble et avait froid. Le démon de l'orgueil rompait la chaîne de ses vœux. Ce froc qu'il portait, lui était en horreur. L'ancien remords semblait ne plus peser sur son âme. L'affront que Gratien lui avait infligé, payait largement le prix du sang de son fils, dont le fantôme ne revenait plus le troubler.

Le vendredi d'avant, un avertissement avait été donné par le couvent jésuite à la châtelaine, d'abord, de ne pas servir, un jour de jeûne, de viande rôtie à ses hôtes, et ensuite de renvoyer Père Pierre qui, à cause de sa mauvaise conduite, devait se présenter devant le conseil de l'Eglise.

La veuve leur avait répondu par l'envoi d'une lettre et d'un sac. La lettre disait : « Je ne vous renvoie pas seulement un « Pierre », mais mille ! » et le sac contenait mille écus à l'ef-

figie de Saint-Pierre. A quoi les pères avaient répliqué : *Fiat piscis* (qu'il soit poisson !).

Tihamér Csorbai se dégoûtait de Père Pierre. Il ne retrouvait plus sa foi ! Tant de rêves le tentaient ! Et c'étaient, ces rêves qu'il continuait lorsqu'il était éveillé, des trésors fabuleux ; et il n'aurait eu qu'à étendre la main pour s'emparer de tout ce que ses rêves lui offraient, et l'emporter.

Pendant ces quelques jours, Idalia ne fut plus reconnaissable tant elle était transformée. Elle restait des journées entières sans sortir de son appartement ; elle travaillait au milieu de ses femmes, cousait et brodait, telle une jeune fille qui se prépare pour son mariage, et confectionne son trousseau. Elle n'assistait à la fête que tant qu'on buvait et mangeait convenablement, puis elle se retirait. Le gros de l'orgie ne lui servait qu'à faire enrager le monde de dépit. Quant à elle, elle faisait la mijaurée comme la fiancée qui attend l'ambassadeur nuptial et que sa mère, en chuchotant, a prévenu à l'avance qu'un prétendant allait venir à la maison. Si, par hasard, elle se trouvait seule avec Pierre Père, vite elle se dérobait à sa vue.

Le dimanche matin, les invités se dispersèrent. « Mange et bois pendant six jours, mais le septième doit être consacré aux dévotions », c'était écrit.

Dès que la cloche matinale eut sonnée, Idalia s'habilla pour aller à la messe, et prit entre ses mains son missel orné de pierres fines.

Auparavant, elle fit appeler Père Pierre.

— Je vais à l'église, lui dit-elle, et c'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que je mets les pieds dans une église catholique. Ne m'y accompagne pas aujourd'hui ; je tiens à être seule : pendant ce temps, prends bien soin de mon unique trésor !

Elle couvrit de baisers sonores, la figure de Cupido, en se rendant à l'office.

— Tu vois, maintenant, comme elle m'aime ma petite mère, dit Cupido en se pendant au cou de Père Pierre, pour lui rendre les baisers que ses lèvres avaient reçus. Et l'on devinait, à son haleine, qu'on lui avait fait boire de l'eau de vie au miel. Depuis que nous sommes revenus, elle m'aime toujours comme ça. C'est parce que tu l'aimes aussi, je le sais,

Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

elle me l'a dit à l'oreille. Tu ne t'appelles pas Père Pierre, mais Tihamér. La nuit, elle répète ton nom à chaque instant, et elle m'embrasse, et elle me fait mille caresses. Une fois, je lui ai demandé qui était ce « Tihamér ». Alors elle est devenu tout rouge ; puis elle s'est mise à rire et à me tapoter la bouche en me disant « Grosse bête ! » et tout de suite après elle m'a pris sur les genoux et m'a embrassé : « Tu serais bien content, dis, s'il te fallait dire : père Tihamér ? »

— Eh bien, ce Tihamér, je le sais, ce n'est personne autre que toi ; et ce n'est pas la peine que tu fasses des mystères devant moi ; tu n'es pas un moine, va ! Je l'ai bien compris, la première fois, quand tu as attrapé la balle au vol et que tu l'as lancée à la tête du bouffon.

Cupido jouait très bien le rôle de son homonyme de la Fable.

— Tu ne sais pas à quoi elles travaillent, ma mère et ses quatre femmes de chambre, depuis six jours dans le château ? Eh bien, viens, entre, je vais te le montrer, moi ; il n'y a personne, tout le monde est à la messe.

L'enfant entraîna Père Pierre avec lui dans les chambres intérieures de sa mère, où il n'était encore jamais entré. C'était un endroit d'une somptuosité vraiment grand-seigneuriale, et d'un luxe enchanteur.

Cupido courut à une armoire richement sculptée et l'ouvrit. A l'intérieur, était pendu un magnifique costume de gentilhomme, un dolman, et un mantelet de fourrures, enrichis de pierreries, ornés de boutons et de passementeries brodées.

— Toutes les femmes qu'il y a dans le château, ont travaillé à le coudre, et à le broder. Tu vois ! Et tu devines bien un peu pour qui on le prépare, ce beau cadeau ! Eh oui ! C'est pour Tihamér, tout juste, et pour personne d'autre ! On m'a recommandé de n'en parler à personne, mais à toi, je peux bien le dire, pas vrai ! C'est aujourd'hui dimanche ; et cette nuit, quand tu iras te coucher, tu trouveras sur ton lit, ces beaux vêtements ainsi que des bottes et un kalpak et une belle épée en or ! Mais oui ! Et tout ça, tu pourras l'essayer, pour voir si ça te va bien !

Père Pierre regarda derrière lui. Il s'attendait à voir apparaître le visage souriant du Tentateur. Cela ne contribua pas peu à l'éloigner de la veuve un peu plus.

— Mais oui, continua Cupido, et j'en sais encore bien davantage ; en bas dans la cabane du jardin, à partir d'aujourd'hui, deux chevaux attendent tout sellés ; la clef sera mise à la petite porte de derrière.

J'ai tout entendu quand elle combinait ça avec l'intendant. Car tu dois savoir que les moines, là-bas, dans le couvent en face, guettent nuit et jour les portes, pour voir si Père Pierre n'essayait pas une bonne fois de s'échapper du château, prêts à se précipiter après lui, à le poursuivre, à l'arrêter afin de pouvoir l'enfermer dans un noir cachet pour le punir d'avoir voulu s'échapper. Mais si, tous les deux, une bonne fois, vous fuyez d'ici, sur de bons chevaux, par la porte de derrière, — en me faisant une petite place à moi aussi dans le manteau sous une fourrure — les moines pourront tout à leur aise nous courir après, et suivre à la piste les traces des chevaux !

Les flèches de Cupido ne manquèrent pas la cible. Toute cette suggestion d'ailleurs coïncidait étrangement avec le conseil de ces rêves ardents que l'ascète poursuivait nuit et jour, lorsque ce n'étaient pas eux qui venaient l'assaillir.

Une belle occasion de fuir s'offrait à lui ; il n'y manquait plus que son assentiment. Les obstacles à l'entreprise étaient écartés. Un moine, fuyant en froc par les villages, avec une femme serait partout arrêté, attaché et ramené ; mais qui oserait barrer le chemin à un couple de seigneurs caracolant sur des chevaux empanachés ?

— Mais, je te dis ça d'avance, vous ne me laisserez pas tout seul ici, n'est-ce pas, continua Cupido. J'ai préparé moi aussi ma pelisse en fourrure de renard et mes bottes en poils de lièvre. Ne crains rien, va, petite mère ne m'abandonnera plus. A présent, elle me tient de nouveau, toujours sur les genoux, comme lorsque j'étais un bébé et qu'on nous a peints tous les deux sur la même peinture. Voudrais tu la voir ? Je peux te la montrer, à toi ; parce que tout le monde ne peut pas la voir. Elle est enfermée dans un écrin ; mais je sais où il faut tourner un bouton pour que l'écrin se tourne. C'est une jolie peinture, tu sais.

Il courut à un écrin, au mur, qui paraissait n'être rien d'autre qu'une merveille de sculpture et dès qu'il en eut fait jouer le ressort, l'écrin s'ouvrit.

La peinture, lorsqu'elle apparut, illumina presque toute

la chambre, tant elle était belle. Un chef-d'œuvre italien : Idalia et Cupido.

C'était véritablement la déesse du mythe elle-même, dans tout l'éclat de sa beauté ; et comme elle, elle était occupée à baigner son enfant. Ses yeux fixaient les yeux de l'observateur, ardemment, malicieusement, voluptueusement.

C'était une réplique de la Vénus du Corrège.

Le révérend porta la main devant ses yeux. Cette apparition l'éblouissait.

— Referme cet écrin, vite, ordonna-t-il, bourru, à l'enfant qui se jeta en riant dans son giron.

— J'espère que tu n'as plus peur qu'elle me tue, maintenant ! dit-il.

Père Pierre sortit précipitamment de la chambre à coucher d'Idalia.

Sur le seuil de la porte, il se croisa avec la châtelaine.

Ses yeux trahissaient la fièvre intérieure de son âme.

Idalia voulut se montrer gracieuse avec lui ; et fit comme si elle n'avait rien remarqué. Elle courba la tête et baissa les yeux.

— Je viens de l'Eglise... mon père... j'ai péché ; je voudrais me confesser.

Père Pierre, tout surpris, la regarda.

— Oui, j'ai péché dans l'église même, et je viens pour m'en confesser. Prête l'oreille. J'ai péché pendant que j'étais à genoux devant l'autel, en priant. Voici ce que j'ai dit à Dieu : « Je te rends grâces, Seigneur, de ne m'avoir pas empêché d'accomplir mes menaces, c'est-à-dire d'arracher à tes autels celui que mon cœur adore, et de ne pas te l'abandonner ! Je te rends grâces d'avoir envoyé la honte et le dédain sur nous, parce que cela lui interdit désormais l'entrée des saints lieux. Je te rends grâces d'avoir ordonné aux démons infernaux de nous enchaîner l'un à l'autre. Je te supplie et t'implore, ô Seigneur, de permettre encore que je l'entraîne avec moi dans la damnation ! Referme devant nous les portes de ton paradis ! Seigneur et Dieu catholique de tous les saints, souffres que j'emmène un seul de tes saints hors du rang des fidèles et que je fasse de lui un hérétique, un négateur de tes élus ! Et une fois encore, envoie vers moi les anges des ténèbres, pour m'aider dans cette œuvre. » Telle était ma prière, au pied de l'autel,

dans l'église fondée par Saint-Ignace de Loyola, pendant que résonnait le «Dominus vobiscum». Tel est mon péché, mon père ; vois, je me frappe la poitrine !... Pater peccavi ! Je suis à genoux devant toi... Est-ce que tu m'absous ?

Le R. Père Pierre tendit la main à la pénitente et la releva.

Sa langue pouvait à peine remuer dans sa bouche pour articuler ces mots :

— Moi... je t'absous !

— Tu m'absous ? s'écria la dame en serrant passionnément la main du moine oubliée dans la sienne. Mais alors par là-même, tu te confesses à moi, et je ne t'absous pas moi, je te tiens !

Ce disant, vite, elle rentra, triomphante, dans sa chambre à coucher, en laissant le jeune homme seul.

Des chambres intérieures, parvinrent les éclats du double rire de Vénus et de Cupido.

La peinture avait certainement dû être laissée ouverte ; et c'était de cela, sans doute, qu'ils riaient.

XI.

Sous la terre.

Pendant la journée, on put s'apercevoir, à la mine et aux façons d'agir de Père Pierre, que la fièvre d'une agitation inaccoutumée le tourmentait. Il tremblait quand il rencontrait le visage triomphant d'Idalia. Celle-ci se figurait avoir remporté une victoire complète. Ces regards embarrassés, ces phrases inachevées, ces allures gauches, par tout cela elle comprenait que le jeune homme était en lutte avec les dernières convulsions de sa conscience ; le dernier coup de grâce... et sa fierté ainsi que ses vœux seraient anéantis.

Le soir, ils dînèrent tous les trois ensemble, cela leur faisait une impression étrange de se retrouver ainsi, tout seuls, après tant de jours de continuelles réceptions. De rester seuls ainsi, cela peut sembler bon à ceux qui ont un foyer. L'époux et l'épouse se disent avec une grande joie : «Cela m'a certes fait beaucoup de plaisir de les recevoir, mais j'aime encore mieux qu'ils soient partis !»

Après le repas, Idalia envoya coucher les domestiques, elle conduisit l'enfant à sa chambre pour qu'il s'endorme ; ils ne restèrent que tous les deux.

Alors, dame Idalia prit sa harpe et célébra dans ses romances le ciel, le paradis et l'amour. Mais l'âme de Père Pierre voguait loin des régions où elle l'appelait.

La grande horloge, contre le mur, déjà, sonna onze heures. Il semblait à Père Pierre qu'il était assis sur une fournaise. Il se leva de son siège sans même attendre la fin du chant, bien que celui-ci conseillât :

Il est permis d'aimer avec ardeur,
Aimons-nous donc
Jusqu'à ce que nos cœurs se déchirent.

— Bonne nuit.

— Hé quoi ! tu t'en vas déjà ? demanda Idalia étonnée.

— Nous allons être bientôt à demain.

— J'attendais justement que ce soit demain ; car ainsi le dimanche serait passé et alors tu répondrais à ma question.

— Nous ne sommes qu'au premier dimanche et je t'en ai demandé deux.

La dame fronça les sourcils :

— Te faut-il donc un si long délai pour régler tes comptes avec ceux qui sont au-dessus de la terre.

— Et aussi avec ceux qui sont au-dessous.

Père Pierre, bien sans le vouloir, hélas ! venait de laisser échapper la vérité.

Le cœur d'Idalia fut tout à coup mordu par la dent inquiétante du soupçon.

Il était impossible qu'un homme restât un semblable bloc de glace, après tant d'amoureuses tentations, tant d'excitations de toutes sortes, après le sortilège de tant de passion.

Il en aimait une autre. Voilà pourquoi cet homme était tout à fait mort pour elle, car il vivait dans un autre monde où il avait déjà trouvé son salut.

Son visage simula une douceur souriante.

— Eh bien, bonne nuit à toi aussi. Mais je t'en prie, fais-moi la grâce de prendre avec toi, mon petit garçon cette nuit. Depuis qu'il dort avec moi, de nouveau ses mauvais rêves

l'ont repris ; tu sais mieux le prendre que moi ; garde-le chez toi, cette nuit, veux-tu ?

La figure de Père Pierre exprima de l'inquiétude. Cela l'obligeait encore à reculer son entrevue avec Madeleine.

— C'est entendu, je le prendrai avec moi, dit-il en se contraignant à paraître tranquille.

— Je te l'apporte tout de suite.

Idalia se hâta vers sa chambre à coucher, et réveilla Cupido qui dormait dans son berceau, à côté du grand lit.

L'enfant, effrayé, se réveilla en sursaut.

— Qu'est-ce qu'il y a ? tu veux encore me tuer ?

— Mais non, voyons ; toi ? Jamais, mon cher petit, mon ange ; comment voudrais-je une chose pareille.

— Mais tu as encore ton mauvais visage, comme tu l'avais le jour où tu m'as menacé de m'enfoncer ta grande épingle dans la tempe.

— Tu l'as rêvé ! Viens, mon mignon ; aujourd'hui tu vas dormir avec ton père chéri, avec Père Pierre.

— Avec Tihamér ? Oh ! mais appelle-le vite ! C'est bien plus facile pour lui de venir coucher ici, que pour moi d'aller chez lui.

— Il faut m'obéir, si tu ne veux pas revoir ma figure méchante ; sinon je te jette dehors, tout de suite !

Cupido se mit à pleurer.

Lorsqu'on a arraché un enfant à son premier sommeil, et qu'on l'a fait pleurer, le sommeil lui sort si bien des yeux qu'il faut au moins deux bonnes heures avant qu'il puisse se rendormir.

Idalia le savait bien :

— Ecoute-moi, mon petit chéri ; tu es un petit garçon bien sage — et moi, je suis ta bonne petite mère, et je le serai toujours si tu m'obéis, je te donnerai tout ce que tu voudras ; mais, je te mettrai à la torture, je te priverai de manger et te laisserai aller dans des habits déchirés, si tu n'agis pas suivant mon plaisir. Voyons, tu seras bien sage. Tu sais très bien que Père Pierre n'est pas du tout ce qu'il a l'air d'être. Seulement est-ce qu'il est avec les bons ou avec les méchants ? voilà la grosse question ! Et çà, vois-tu, personne ne peut le savoir, sinon un brave petit garçon comme toi. Tiens, regarde, je te donne un petit sifflet d'argent ; cache-le bien sous ta chemise

de nuit. Laisse-toi porter dans la chambre de Père Pierre, dans ton petit dodo accoutumé. Puis, dès que tu seras couché, ferme les yeux, baille bien fort et fais comme si tu dormais, avec de longues respirations, comme quand tu souffles sur ta soupe, et laisse la bouche ouverte. Et puis fais bien attention à ce que fera Père Pierre quand il croira que tu dors ; et s'il ne sort pas de la chambre, sur le bout du pied avec précaution, vêtu de son froc ; il n'ira certainement pas vers la porte, où je pourrais le voir, ni vers le vestibule du château où le portier pourrait l'arrêter ; mais peut-être qu'il sautera par la fenêtre, pour descendre le long des espaliers de vignes. Alors toi, aussitôt qu'il sera parti, siffle avec ton petit sifflet. Je serai tout près, et je l'entendrai. J'entrerai dans ta chambre, et comme çà nous saurons si Père Pierre est avec les bons ou avec les méchants. Tu as bien compris, mon mignon ?

— Oui, j'ai compris ! çà va bien ! çà va bien !

La curiosité chez l'enfant, était plus forte que la peur. Cette idée qu'il devait épier le secret de Père Pierre, pour sa maman, séduisait Cupido.

— Porte-moi chez lui, dans tes bras. Ne crains rien. Je le tromperai bien et je le guetterai.

Idalia remit l'enfant aux mains du moine qui se retira dans sa chambre, tandis qu'elle-même se dissimulait dans un cabinet du couloir, pourvu d'une porte secrète, comme les épaisses murailles du château en étaient pleines.

Elle y attendait depuis une demi-heure à peine, quand le son aigu du sifflet se fit entendre.

Vite, elle sortit de sa cachette et pénétra dans la chambre à coucher de l'enfant.

Cupido était assis sur son lit, et sur le visage du bambin se lisait une expression mêlée tout ensemble de surprise, de terreur, et de maligne joie.

— Tu peux entrer, va !

— Parle bas.

— Oh ! il ne risque pas de nous entendre. Il n'est plus là.

— Où est-il ?

— Il est descendu sous la terre, en enfer.

— Raconte-moi ce que tu as vu.

— J'ai fait comme tu m'as dit. En faisant ma prière, tout de suite, j'ai commencé à bailler, je n'étais même pas arrivé

jusqu'à l'Amen, que déjà j'étais allongé, et que je ronflais. Père Pierre s'est mis à genoux au chevet de mon lit pour réciter la fin de la prière interrompue : « ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi-soit-il ! » Et il se frappait la poitrine avec le poing en poussant de grands soupirs. Puis il se releva, tout son corps tremblait comme s'il avait avalé une médecine et il se jetait sur les murs, la tête la première, à croire qu'il voulait se la casser, tellement que son front faisait « clac » contre le mur. Puis il se pencha vers moi, appliqua son oreille sur mon cœur, et me borda doucement.

Ensuite il passa dans sa chambre et ferma la porte derrière lui. Et pourtant, autrefois, il la laissait toujours ouverte pour pouvoir entendre si je me réveillais. Alors, moi, doucement, j'ai sauté à bas de mon lit, je me suis glissé jusqu'à la porte, et par le trou de la serrure, j'ai regardé ce qu'il faisait. Quand il a vu les beaux habits brodés étalés sur son lit . . . oh ! comme ses yeux brillaient. Il n'hésita pas longtemps. Vite, il enleva son froc de moine, retira ses sandales ; et il endossa le dolman, la culotte galonnée, il enfila les bottes à éperons, et pour finir se mit le kalpak sur la tête ! Oh ! si tu l'avais vu ! ce qu'il était devenu un beau garçon ! Et encore plus, quand il s'attacha l'épée au côté ; il la faisait tourner en sifflant dans l'air ! Sa figure rayonnait ! Personne ne se serait douté que c'était le révérend Père Pierre ! Moi, je croyais fermement qu'il voulait te surprendre ; et qu'il se préparait à te rendre visite : « Voilà Tihamér ! » Mais il prit dans l'armoire une lanterne sourde, dont il alluma la bougie, et referma la vitre.

Ensuite il jeta de nouveau son manteau de moine sur son vêtement de chevalier, et rabattit son capuchon sur la tête par-dessus le kalpak en fourrure. Et alors il redevint Père Pierre. Je ne pouvais pas voir ce qu'il faisait, parce qu'il était près de la fenêtre. Mais j'ai entendu la fenêtre crier et le bois de la vigne craquer. J'ai vite couru jusqu'à ma fenêtre, et j'ai regardé. Il faisait sombre et sa lanterne était cachée sous le manteau. Cependant, j'ai pu voir qu'il se dirigeait vers la chapelle de Saint Népomuk, qui est à l'angle du jardin, près du mur ; tu sais, le saint devant qui tous les paysans tirent le chapeau, et auprès duquel il est défendu de jouer à la balle, au lance-pierres ou au bâtonnet, car si par hasard une balle, ou une pierre ou un morceau de bois pointu le touchait, il arri-

verait un grand malheur, parce que ce saint nous protège nous tous et tout le village, contre les inondations. C'est vrai, maman, que c'est un si grand saint !

— Que le diable l'emporte, n'importe quel saint qu'il soit ! Dis vite ce qui s'est passé après !

— Après . . . Père Pierre est allé à la petite chapelle, il a grimpé près de Saint Népomuk et il l'a embrassé ! Oh ! oh ! je me disais, voilà le moine qui s'embrasse avec le saint de pierre. Mais ce n'était pas çà du tout qu'il faisait. Il renversa la sainte statue, la figure contre la terre, et se mit lui-même à sa place. « Qu'est-ce qu'il va en retourner de tout çà ? je me disais. Est-ce qu'à présent Père Pierre va devenir Saint Népomuk ? » Mais pas du tout. Il commença de s'enfoncer dans la terre et quand il eut complètement disparu, la statue de Népomuk se redressa toute seule et revint à sa place . . . Mais . . . voyons . . . maman . . . pourquoi me regardes-tu comme çà ? Tu veux encore me tuer ? Oh ! ce que tu as une vilaine figure, tout d'un coup ! Est-ce que je t'ai dit quelque chose de mal, à présent, dis ?

Idalia frappa du poing le front de l'enfant.

— Sois maudit, pour ce que tu viens de me raconter là ! cria-t-elle.

Jusqu'à sa voix qui était différente, de ce qu'elle était ordinairement et grinçante comme une scie.

L'enfant fut tellement effrayé des mots, du horion et de la figure, qu'il se fourra la tête sous les draps et n'osa pas en sortir jusqu'à ce qu'il fut bien certain d'être resté seul. Et alors il eut grand peur d'être seul ; il pleura et geignait : « Maman ne me laissez pas seul ! Les âmes vont venir ! Elles pleurent aussi et elles vont m'emporter ! »

Mais personne ne répondit à son geignement.

Soudain, aux poutres de sa chambre, une tache de lumière, mouvante, apparut ; comme si on marchait dans le jardin avec une lampe. Cupido sauta du lit et courut à la fenêtre pour héler celui qui marchait là.

C'était une femme, enveloppée d'un manteau noir, un voile noir sur la tête, et tenant à la main une lanterne sourde. A la lumière du falot, il reconnut le visage de sa mère.

Il la vit se diriger tout droit vers la chapelle de Népomuk, monter à son tour sur le piédestal de la statue, et lui embras-

ser la tête ; la statue bascula tout doucement, la face contre le sol.

Puis la femme prit la place de la statue, et quelques minutes après disparaissait sous la terre pendant que la statue reprenait sa première position.

— Ma mère aussi, est descendu aux enfers ! balbutia l'enfant en tombant à genoux. Notre Père qui êtes aux cieux, ne m'en veuillez pas. Je n'oublierai jamais plus de finir ma prière : ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soil-il !

* * *

Six marches de pierre conduisaient de la plate-forme de la statue de Népomuk sous la terre. La septième marche était tournante et se mouvait sur un axe central. Lorsqu'on posait le pied à l'une des extrémités, la statue de Népomuk là-haut, revenait à sa place ; et lorsqu'on marchait sur l'autre bout, la statue se renversait automatiquement.

Ils avaient bien choisi le gardien de leur secret, ceux qui avaient projeté le passage.

Cette place, où se dressait l'effigie d'un saint publiquement vénéré, était assurée de n'être jamais fouillée par personne ; et il était impossible de supposer qu'en cette contrée, quelqu'un eût osé renverser la statue de Népomuk.

Dame Idalia s'enveloppa de son manteau noir, passa un revolver à double canon dans sa ceinture et darda la lanterne sourde dans l'ombre.

L'œuvre de taupe des hussites béait devant elle ; une longue caverne sombre, noire ; et plus oppressante encore, parce qu'elle n'était pas rectiligne, mais tortueuse. Ce souterrain, comparable à une catacombe, était creusé en voûte dans la dure argile. Les murs en étaient noircis comme un catafalque, de cette moisissure souterraine dont tout ce qui gisait à terre était si bien recouvert qu'on ne pouvait plus distinguer ce que ç'avait pu être, jadis.

Et sur ce terrain tapissé de moisi, des pas étaient empreints ; des traces toutes fraîches et bien visibles, dans les deux sens. Le talon des sandales du moine avait laissé cinq empreintes de clous. Elles étaient là. Ce qui prouvait qu'il

était venu plusieurs fois ici. Mais les traces les plus récentes avaient été laissées par des bottes de chevalier, garnies d'éperons. On voyait la place du «fer à cheval» d'argent cloué sous le talon.

Idalia suivit hâtivement la piste.

Elle n'avait aucune peur de l'obscur souterrain non plus que des horreurs de ce monde invisible qui, mises toutes ensemble, prennent le nom de «nuit»; c'est-à-dire une masse noire, irréfragable; car ce qu'elle portait dans son âme, était plus noir encore que ces épaisses ténèbres.

A un tournant de la galerie, elle aperçut une clarté qui dansotait, à peu près à deux cents pas en avant d'elle. C'était la lueur d'une torche résineuse. Le chevalier avait sûrement dû l'allumer avec son falot, ici dans le passage, pour mieux retrouver son chemin. Tel qui porte une torche à la main, a la vue si occupée, qu'il ne peut guère remarquer que quelqu'un le suit dans l'obscurité, enveloppé de noir, une lanterne sourde cachée sous son manteau.

Idalia pouvait s'approcher de la forme qui marchait devant elle au point de la reconnaître complètement. C'était Père Pierre lui-même, sous le capuchon de son froc, avec des bottes de maroquin vert au pied et des éperons d'or. Lui aussi se dépêchait; mais Idalia marchait plus vite; elle était sur le point de l'atteindre. Le passage était long. De temps à autre la gueule d'une caverne latérale s'ouvrait. Une curiosité bien féminine poussait Idalia à jeter un coup d'œil dans chacune. Là, au moins elle pouvait se servir de la lumière de sa lanterne. Une de ces niches latérales devait servir autrefois sans doute de cave à vin. Quelques tonneaux y pourrissaient encore sur leurs chantiers. Ce dont elle inférait qu'il devait y avoir quelque part une issue d'une plus grande largeur, car on n'aurait jamais pu faire passer les tonneaux par l'étroit couloir qui aboutissait à la statue de Népomuk. Une autre galerie menait à une vaste et large salle où gisaient dans un coin, les débris d'un échafaudage de bois. Qu'y avait-il eu ici? chapelle secrète pour des assemblées hussites, salle de justice, ou lieu d'exécution? Les voûtes, plus hautes, n'en étaient pas recouvertes de moisissure, mais reluisaient de salpêtre. Puis, une autre galerie était pleine d'armes rongées par la rouille, et mises en tas. Et dans une cave creusée en forme de coupole trônait, tout seul, un

tonneau dressé sur le fond, tout brillant et qui semblait peint en vert clair. Lorsqu'elle projeta sur ledit tonneau les rayons de sa lanterne, elle s'aperçut qu'il était blindé tout autour de plaques de cuivre ; c'était la rouille du cuivre qui le faisait paraître vert. De la bonde du tonneau pendait un long cordonnet tout tordu. « Si je mettais le feu à ce cordon, maintenant, qu'est-ce qui arriverait ? » se demanda-t-elle ; et elle alla plus loin.

Soudain la silhouette qui marchait devant elle s'arrêta. Une lourde porte en chêne, bardée de fer, barrait le passage qui était à cet endroit maçonné en briques ; le seuil de la porte était une pierre travaillée.

La silhouette de l'homme ficha la torche dans un anneau de fer scellé dans le mur, et se mit à ouvrir la porte.

Elle était fermée par une de ces serrures à secret dont on se sert principalement pour la clôture des caves et des portes de souterrain ; elle s'ouvre pour celui qui connaît le secret, même si elle est encrassée de rouille ; pour celui qui l'ignore, toute sa vie ne suffirait pas à l'ouvrir. Une barre de fer garnie de crans à l'intérieur est passée dans dix anneaux de fer. Dans la rainure de chaque anneau, des lettres sont gravées, en désordre. Celui qui connaît le mot, clef du secret de la serrure, n'a qu'à tourner les dix bagues jusqu'à ce que ce nom soit composé. Alors les entailles à l'intérieur des anneaux sont sur une seule ligne et on peut facilement enlever la barre à crans. Si non, on pouvait bien tourner les anneaux jusqu'au dernier jour ; on n'arriverait à rien !

Père Pierre tenait encore ce secret du « Ebored nimehc ud terces ». Il avait coutume de refermer la serrure après chacun de ses passages.

Pendant qu'il était occupé à l'ouvrir, Idalia examinait l'endroit, tout autour.

Au droit de la porte, étaient pratiquées deux issues latérales, se faisant face.

Elle dut se cacher dans l'une des deux pour mieux y voir.

Elle choisit celle de droite, car dans celle de gauche la torche jetait sa lueur, tandis que la première était dans l'ombre.

Il lui fallut un sang-froid, une puissance de volonté surhumaine, pour retenir un cri, dès qu'elle eut éclairé la caverne

où elle pénétrait. C'était une chambre carrée, construite en ciment et toute noire de fumée.

Cette chambre avait dû être jadis une chambre à coucher, car des bancs et des lits couraient tout autour. Et partout, on distinguait des formes de femme ; les unes tranquillement couchées, comme si elles venaient de s'endormir, dans les bras l'une de l'autre ; d'autres semblaient se tordre encore dans les dernières convulsions d'une affreuse agonie ; accroupies dans un angle ou appuyées au mur ; l'une est assise à une table, la tête dans les mains, devant une bible ouverte ; elle lit : d'autres semblent l'écouter. Il y en a une à croppetons sous la table, un rosaire dans les mains ; celle-là est papiste. Toutes sont vêtues avec le plus grand luxe ; l'or, l'argent, les dentelles, les pierreries reluisent sur leurs robes. Seulement les robes sont à moitié pourries et celles qui les portent ne sont plus que des squelettes. Celle qui lit dans le livre a de très jolis cheveux blonds ; on dirait qu'ils ont poussé même après la mort (ne dit-on pas que le cheveu est une végétation), car ils ont couvert la terre tout autour.

C'étaient les femmes dont le «Ebored nimehc ud terces» faisait mention et qui attendaient là le jour de la résurrection.

Elles aussi, sûrement, avaient dû venir ici, pour essayer de déchiffrer le mot de la fermeture à secret, une fois leurs approvisionnements épuisés, et comme personne n'était venu les délivrer, elles avaient péri, là, misérablement. Toutes, elles avaient gravé sur le mur au-dessus de leur tête, à la place où elles s'étaient endormies pour toujours, leur prénom, leur religion et le jour de leur mort. Il y avait encore sur la table une magnifique montre en émail, où elles comptaient les jours de cette longue nuit passée, ici, sous la terre. Le nom de la dernière, hélas, il n'était resté personne pour l'écrire. Elle était encore jeune fille et une couronne virginale ceignait son front. Peut-être l'avait-on enlevée au pied même de l'autel !

Idalia s'arrêta, frémissante, dans cette caverne mortuaire. Il lui semblait que tous ces crânes la dévisageaient avec leurs orbites éternellement ouvertes sur le néant, comme pour lui dire : «Nous t'avons attendue . . . te voilà . . . tu es des nôtres aussi . . . toi . . . !»

Que fallait-il faire ? Fuir ces lieux au plus vite, revenir

sans s'arrêter jusqu'à sa chambre, et là se jeter aux pieds de Marie « Vierge sainte, priez pour nous ! »

N'était-ce donc qu'un cauchemar, tout ce qu'elle voyait là ? Et ce qu'elle ressentait, douleur, soif de vengeance, épouvante, tout cela, n'était-ce qu'un rêve aussi ! Est-ce que l'on pouvait vraiment éprouver de tels sentiments à l'état de veille ?

Le grincement de la porte lui fit retrouver tout son sang-froid. Elle regarda en dehors de la chambre.

Et ce qu'elle vit alors ramina toute la rage brûlante dans son âme.

Père Pierre avait enlevé son froc, et il se tenait debout, là, dans son fringant costume de chevalier, tel un fiancé qui se rend à sa noce. Qu'il était beau ! . . . une orgueilleuse vaillance dont l'homme se pare, brillait sur ses traits. Et il fallait que tout cela fût la possession d'une autre ! Il ne lui appartenait, à elle, que sous cet abominable froc sans forme, et qui masquait toute forme ; elle sortit de sa cachette et le foula aux pieds, tandis que l'homme franchissant la porte, la refermait après lui.

Ainsi la jalousie piétinait le déguisement de l'hypocrisie ! « Ah ! ah ! te voilà donc, toi qui couvres le mensonge, sainte dépouille, pieux vêtement du simulacre ! On dirait la chrysallide d'un papillon doré ! Tant qu'il était chenille, il rongeait ma tige, mais devenu papillon, il s'élance sur la fleur d'une autre ! Malédiction, honte et perdition sur toi et sur celui qui t'a porté ou qui te portera ! »

Et elle scandait ses paroles de farouches piétinements. Puis avec d'infinies précautions, elle rouvrit la porte et posa sa lanterne par terre ; elle n'avait plus à parcourir qu'un trajet assez court ; un couloir rectiligne, aux parois de briques, s'étendait sur une centaine de pas environ. Elle y pouvait avancer en toute sécurité, en suivant la lanterne de celui qui la devançait ; il n'y avait rien à quoi se heurter. Au bout de ce couloir, le chevalier pénétra dans une petite chambre latérale ; et dès qu'il y eut disparu, de cette chambre, une lueur faible, mais continue se reflétait sur le mur d'en face ; ce qui indiquait qu'il devait y avoir là une porte ouverte et que le voyageur était arrivé au but.

Doucement, furtivement, elle se glissa jusque-là.

La baie ouverte n'était autre que le cadre du tableau de St Antoine, enfoncé.

Par là, elle espionna et vit l'intérieur d'une chapelle.

Qui se trouvait dans cette chapelle ?

Un chevalier et une jeune fille.

Que faisaient-ils dans cette chapelle ?

Ils s'embrassaient et leur baiser scellait leurs bouches.

Nul cri n'avait troublé le silence de la nuit.

Par conséquent la jeune fille n'avait pas été surprise ; c'est donc qu'elle l'attendait.

Depuis longtemps, ils avaient dû convenir de se retrouver ici, à cette heure, cette nuit ; c'est pour cela, qu'il était si pressé, le révérend !

Une éternité passa durant cette étreinte. Ce n'eût peut-être été qu'une pauvre minute, mesurée au cadran d'une montre, mais pour celle qui, si jalousement, l'épiait, c'étaient des millénaires de damnation ! Cette minute infinie suffit à sa brûlante imagination, pour reconstruire la physionomie des minutes précédentes.

Oui, la jeune fille l'attendait ici, le cœur navré, brisé. Elle attendait le fiancé d'autrefois, sous le froc d'un moine, au cœur duquel les vœux monastiques interdisaient de battre. Elle attendait ce prêtre flétri, chassé à coups de verges, peut être avec le ferme dessein de se plaindre mutuellement de toutes ces souffrances inhérentes à ce bas-monde, et de quitter ensemble cette terre dont ils n'avaient plus rien à attendre ! Mais lorsque, au lieu du moine déshonoré, elle avait vu surgir dans le cadre du tableau, un beau et fringant héros, brusquement, en un clin d'œil, elle avait oublié qu'il y avait au-dessus d'elle, une église, un sépulcre au-dessous, qu'elle était venue pour pleurer, prier, et se préparer à la mort, et elle s'était jetée dans les bras de l'amant.

(A suivre.)

ANATOLE FRANCE

(Suite et fin.)

IV.

Après cette constatation, nous devons nous écarter quelque peu de la marche suivie jusqu'ici dans notre exposition et, quittant pour peu de temps l'artiste, nous occuper du penseur pour rechercher les causes de l'évolution surprenante qui s'est produite dans ses idées et qui a amené dans la conception du monde et dans la vie même de l'auteur une rupture complète. Nous devons exposer en quoi consiste cette conception de l'univers, car c'est elle qui nous expliquera comment lui, Anatole France, l'homme enfermé entre ses livres, fuyant la vie publique, regardant d'en haut avec un sourire ironique les rivalités sociales et politiques que recouvrent de grands mots pompeux et vides ; lui, dans les écrits de qui se manifestait d'une manière si évidente une philosophie dénotant des goûts et des instincts conservateurs que les cléricaux et les nationalistes ont pu, pendant longtemps, le compter à bon droit comme un des leurs, s'est transformé en cet homme de parti si combatif parlant dans les meetings, donnant des conférences dans les écoles ouvrières, se déclarant ouvertement socialiste, en cet Anatole France qui, tel que nous le connaissons aujourd'hui, sert la cause du progrès avec toute la chaleur de son âme et toute la force de son talent : voilà ce que j'aurai bientôt l'honneur de vous exposer en détail.

L'indifférence sous laquelle Anatole France cache ses sentiments n'est qu'un déguisement sous lequel bat un noble

cœur qui s'efforce de scruter le passé et l'avenir de l'humanité, qui comprend ses douleurs et sympathise avec elle. La fine ironie, sous laquelle il cache ses sentiments, sa froideur apparente lorsqu'il parle des grandes douleurs humaines, du naufrage de nos aspirations lorsqu'il voit traîner dans la fange des idéals, de nobles sentiments, tout cela n'a d'autre objet que d'écarter de sa personne, pour la vérité du récit, la curiosité importune du lecteur : c'est l'orgueil muet de l'homme supérieur, renfermé en lui-même, comprenant tout, susceptible comme tous les élus et se plaisant dans son isolement qui lui fait repousser toute familiarité avec des esprits inférieurs au sien et ne le comprenant pas. Cependant il vit de la même vie que ses personnages, il partage leurs peines morales et physiques, leurs craintes, leurs doutes, et refaisant avec l'humanité le chemin qu'elle a parcouru en se cherchant sans cesse et ne se trouvant jamais, son immense savoir et, plus encore, son intuition admirable l'ont amené à la conviction qu'il est pratiquement indifférent que nos croyances reposent sur une vérité ou sur une erreur, que nos idéals soient réalisables ou non : ce qui importe, c'est de savoir s'ils ont leur utilité par rapport au progrès de la civilisation. Et ayant ainsi parcouru du regard le passé de l'humanité, à la vue des erreurs, des illusions sans nombre au service desquelles l'homme mettant ses forces, son sang et sa vie est parvenu à acquérir une sécurité toujours plus grande, à se rendre de plus en plus indépendant des caprices de la nature, à réaliser toujours plus de beauté, à se faire une vie présentant toujours plus de jouissances, il découvre que le fondement de la vie, l'aiguille aimantée du progrès, le mobile des actions de l'humanité n'est pas la vérité, mais l'erreur, ni la réalité, mais l'apparence, l'illusion. L'erreur est un élément de conservation et de progrès ; si l'homme ne se mouvait que dans le monde d'idées de la vérité si étranger à celui de la vie et tentait de régler sa vie sur lui, il s'ensuivrait un engourdissement général de la société, parce que l'erreur, les illusions sont des forces naturelles seules capables d'astreindre au travail, à la lutte l'humanité portée par nature à mener une vie calme, végétative, et que toutes les idées, les croyances, les convictions qui, vues sous l'angle de nos connaissances actuelles, nous paraissent erronées, chimériques, ne sont point des niaiseries ridicules, des stupidités condamnables, mais doivent

nous servir de leçons en nous montrant que toutes les erreurs, toutes les chimères que l'imagination de l'homme s'est créées ont été nécessaires et utiles au progrès. C'est à elles que nous devons toute notre morale, notre manière d'entendre la vie, parce que l'expérience a prouvé que nous pouvons vivre avec nos erreurs, nos chimères, nos dieux, nos esprits et nos fées, qui sont des éléments de progrès, tandis que sans eux notre globe serait vide et désolé. Ce sont ses illusions qui font avancer l'homme dans les voies du progrès ; c'est pourquoi elles méritent d'être comprises et respectées. C'est notre destinée de n'accomplir des progrès qu'en trébuchant d'erreur en erreur. Par suite de l'expérience acquise et à l'aide de la science, ces erreurs deviennent peut-être moins grossières dans le cours des âges ; elles n'en restent pas moins des erreurs pour les civilisations plus avancées qui leur succèdent, mais nous ne devons pas avoir honte de nos erreurs, nous ne devons pas les renier lâchement, les mépriser, car ce sont les seules forces qui nous fassent avancer dans les voies du progrès. L'objectivité avec laquelle il fait paraître les idées et les actes en opposition violente avec nos idées et notre manière d'agir comme des choses naturelles, découlant si nécessairement des circonstances, de l'état social que nous sentons nous-mêmes que, dans ces conditions et dans ce milieu, la vie ne pouvait produire des idées différentes, cette objectivité n'est qu'un voile cachant l'opinion personnelle de l'écrivain qui pense que, si ces erreurs, ces illusions, ces chimères que l'homme d'aujourd'hui regarde comme des superstitions, des niaiseries, de prodigieuses naïvetés, des effets de l'ignorance, ont servi la cause du progrès plus qu'elles ne lui ont fait obstacle, il s'ensuit nécessairement que nous devons lutter et travailler pour nos illusions, nos croyances, notre conviction, notre idéal, bien que l'expérience nous ait appris que nos idéals, nos illusions paraîtront des erreurs, des naïvetés ridicules aux yeux d'une génération future. Il découvre que ce qu'on appelle la substance de la vie est illusion pure ; que le progrès résulte de la sélection naturelle des erreurs et des illusions ; que les plus antiques de ces erreurs, celles qui ont été le plus utiles à la vie, au progrès, à la consolidation de la société, se maintiennent encore aujourd'hui, et que c'est sur ces erreurs les plus anciennes et qui ont trouvé un refuge au plus profond

du cœur humain que repose toute la société moderne. Voilà pourquoi il place sous nos yeux avec une douce ironie et une intelligence subtile les plus grossières de nos erreurs ; pourquoi il a la compréhension si nette que l'homme, dans l'intérêt de son existence et du progrès, doit rester fermement attaché aux idéals de son temps, sans rechercher si ces idéals sont réalisables et conformes à la vérité et à la perfection. C'est ainsi qu'il arrive à la même conclusion que Nietzsche comme quoi «la perfection à tout prix est la négation à tout prix de la vérité de la vie». C'est aussi l'opinion qu'exprime son Nicias, lorsqu'il dit : «A mon avis, la perfection coûte très cher : on la paye de tout son être, et pour la posséder il faut cesser d'exister. C'est là une disgrâce à laquelle Dieu lui-même n'a pas échappé depuis que les philosophes se sont mis en tête de le perfectionner.» De là, il n'y a qu'un pas pour rechercher dans ce doute perpétuel, la seule réalité, ce qui a une utilité pratique et pour quoi il vaut la peine de lutter, comme le dit Timoclès à Paphnuce: «Mon ami, je suis sceptique en effet, et d'une secte qui me paraît louable, tandis que tu la juges ridicule, car les mêmes choses ont diverses apparences. Rien n'est en soi honnête ni honteux, juste ni injuste, agréable ni pénible, bon ni mauvais. C'est l'opinion qui donne la qualité aux choses, comme le sel donne la saveur aux mets. Tu me reproches de nier les apparences, quand précisément les apparences sont les seules réalités que je reconnaisse.» Et par cela même qu'il reconnaît que la vie a besoin des erreurs et des illusions, puisque l'humanité doit en passer par là dans sa marche vers le progrès, il reconnaît aussi que l'homme doit lutter pour les idéals, qu'il doit chérir les illusions qu'il se crée touchant les progrès que l'humanité est appelée à réaliser. Toute l'activité littéraire et politique déployée dans la suite par Anatole France est en germe dans ce concept fondamental. L'homme qui en est arrivé à reconnaître que les erreurs humaines, les illusions, les hypothèses, tout ce qu'a pu enfanter l'imagination, sont des facteurs de civilisation, les esprits-servants du développement et du progrès humains, cet homme-là ne saurait considérer d'un œil indifférent les idéals, les aspirations, les idées de son temps. Il n'ignore pas que ces idées, ces aspirations et ces idéals seront un jour reconnus pour des erreurs, mais il a conscience que ce sont les nécessités de la vie qui les ont créés,

que la vie, l'humanité, le progrès en ont besoin, et l'homme qui a compris cela ne saurait rester dans un tranquille isolement et regarder la marche des choses avec le sourire résigné du philosophe soucieux de sa tranquillité qui a pour devise commode : « tout est bien comme cela », mais il est prédestiné à être emporté par le courant des idées nouvelles, à se mettre à leur service et à s'enflammer pour de nouveaux idéals. Quand Anatole France écrivait encore paisiblement dans son cabinet de travail, quand il trouvait encore dans l'isolement complet la réalisation d'un bonheur sans trouble, il a pu être regardé par ses lecteurs, et il s'est peut-être regardé lui-même, comme un partisan résolu des tendances conservatrices, et pourtant, à cette époque-là, la connaissance de ces vérités avait déjà fait de lui en secret le champion des idées nouvelles, du progrès et de la solidarité humaine.

Et ne recherchons pas en quoi consiste la nouveauté, l'originalité du jugement qu'il porte sur l'importance qu'il convient d'attribuer aux aspirations, aux luttes de l'humanité ; ne recherchons pas s'il est penseur aussi profond que grand poète et grand artiste : constatons seulement que ses ouvrages font plus pour le développement, le progrès de l'humanité, qu'ils nous donnent une idée plus claire des hommes, des sociétés, des valeurs réelles de la vie que les ouvrages de penseurs plus profonds, plus originaux que lui. L'originalité, la nouveauté des idées ne suffisent pas à elles seules à amener de grands résultats : il faut encore autre chose pour qu'elles produisent de grands effets. Pour rendre plus intelligible ce que je viens de dire, je me servirai d'une comparaison tirée d'Anatole France et que vous voudrez bien pour cela même me pardonner : « L'acte auquel le monde doit Alexandre le Grand ou Napoléon ne pouvait déjà être appelé en son temps ni très nouveau ni excessivement original, et cependant la carte du monde a changé en suite de cet acte. » Si la pensée qui rayonne des écrits d'Anatole France n'est ni excessivement originale ni même nouvelle, elle a néanmoins projeté dans nos cerveaux une image nouvelle de la civilisation, de la société humaine et de son avenir.

V.

Brandes, Delaporte, Mme Corneille Kozmutza et tous ceux qui ont écrit sur Anatole France font ressortir l'affinité intellectuelle de cet écrivain avec Renan, et M. France lui-même le reconnaît pour son maître. Je ne veux pas mettre en doute la justesse de cette observation, et je reconnais que le scepticisme prononcé, l'ironie, le sens historique et critique, l'érudition, l'intérêt pour les choses du passé, l'étonnante faculté de faire revivre à nos yeux des civilisations disparues depuis longtemps qui caractérisent ces deux écrivains, témoignent d'une telle parenté d'esprit qu'on peut à bon droit regarder M. France comme l'héritier du génie de Renan. Il est aussi certain, toutefois, que l'esprit subtil de M. France remonte bien plus haut que Renan dans le cours de la civilisation française, et qu'il peut compter avec autant, sinon avec plus de droit Voltaire que Renan parmi ses ancêtres. C'est aussi pourquoi sa réserve aristocratique, sa distinction, son esprit satirique, sa sensualité, ses idées touchant les jouissances matérielles auxquelles il est porté par sa nature et qu'il sait apprécier auraient été mieux à leur place au siècle des Louis, dans ces brillants salons de Versailles, au milieu d'une société adonnée aux plaisirs des sens, incrédule, cynique, mais charmante de distinction et d'esprit que dans sa république bruyante et commune. Le délicat cynisme avec lequel il s'exprime au sujet des sentiments humains, des grandes idées, des personnes et des choses tenues pour sacro-saintes, l'impudeur naïve, la sensualité non dissimulée qui déborde de ses écrits, l'originalité des boutades, l'esprit des dialogues, les débordements de l'imagination, l'art de résoudre brièvement de grosses questions, de graves problèmes par une comparaison, un geste ironique, une réponse piquante, tout fait de lui un descendant direct de cette société raffinée, qui, dans les boudoirs parfumés de Trianon, savait sourire si finement aux mots à l'emporte-pièce de Chamfort ; société que les épigrammes de Voltaire mettaient de si belle humeur que ses éclats de rire s'entendaient bien loin dans la nuit et parvenaient jusqu'aux oreilles des misérables qui, dépouillés de leur dernier sou, tremblant de froid et mourant de faim, rôdaient autour du parc. C'est bien

le rejeton attardé de cette société licencieuse et pourtant si raffinée qui a besoin d'éclat et de luxe, qui a besoin d'être étourdie par les jouissances matérielles pour trouver la vie supportable ; qui, portant sur ses épaules le lourd fardeau d'un grand passé et d'une haute civilisation, pense résoudre tous les problèmes par un sourire entendu ou railleur ; pour laquelle la vie et la poésie ne sont que des jeux agréables ; qui ne prend rien au sérieux, ne croit à rien, n'espère rien, se place au-dessus des lois et de la morale ; société éclairée, antimonarchique et antireligieuse jusqu'au fond de l'âme, mais trop nonchalante pour vouloir et pouvoir secouer le joug que l'Eglise et la monarchie font peser sur elle. Voltaire, qui se moque de tout, qui fait entre l'état religieux, politique et social de l'Angleterre et de la France un parallèle si peu flatteur pour celle-ci, qui écrit contre le roi une satire si cruelle qu'on l'envoie à la Bastille, Voltaire lui-même ne se plaît que dans l'atmosphère des cours de France ou de Prusse, dans la société d'hommes spirituels et cultivés et, quoique luttant sans relâche pour la justice et la civilisation, il reste lui-même jusqu'au bout un délicat, qui met la civilisation au-dessus des droits de l'homme, craint pour elle les bottes sales du paysan et réclame l'égalité par raison, mais non pas par sentiment. Il fallut Rousseau, le grand plébéien qui pensait avec son cœur, pour donner le coup mortel à cette société décadente, corrompue, immorale, en qui ne vivait plus que le sentiment de la beauté. C'est un fils posthume de cette époque, un rejeton de ce Voltaire qu'est Anatole France, le sceptique, le satirique, le lettré ; Anatole France qui s'ensevelissant dans une civilisation disparue depuis longtemps, dans la culture et l'esprit des siècles révolus, ne semble même pas avoir connaissance de l'époque où il vit, de l'âme, des luttes, des aspirations de ses contemporains. Se délectant aux productions de l'esprit grec et romain, vivant uniquement dans le monde d'idées des hommes supérieurs, respirant l'atmosphère également saturée d'événements et de jouissances intellectuelles et charnelles d'une époque disparue : ses aspirations à la beauté, à l'art remplissent tellement son cœur et son esprit qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il y a non seulement des morts, mais aussi des vivants, et que ces vivants ont leurs aspirations, leurs idéals, leurs douleurs, leurs joies, leur conception de la

vie, leur art, leurs agitations aussi bien que les hommes disparus depuis longtemps de la scène du monde. Son âme avide d'éclat, de beauté, d'art, de culture était incapable de s'adapter à la vie terne et monotone de son siècle ; accoutumé à passer ses jours et ses nuits au milieu des souvenirs de héros véritables, de grands poètes, de grands tyrans et de grands philosophes, il ne pouvait s'intéresser aux discours des petits avocats, aux petites rivalités, aux mots d'ordre sonores, mais creux de son époque ; lui, qui vivait en esprit à une époque où de vrais prophètes, de vrais apôtres ont souffert le martyre, où l'écroulement d'un ancien monde annonçait la naissance du nouveau, il est incapable de s'enthousiasmer pour les idées dont on attend le salut du monde nouveau, et son scepticisme ne lui permet pas de reconnaître qu'il vaudrait aussi la peine de s'occuper des idées de son siècle. Ses livres donnent l'impression que, pour lui, le développement de l'humanité s'est arrêté avec le XVIIIe siècle, qu'il ne considère le XIXe que comme le vulgarisateur des idées du siècle précédent, qu'il ne crée rien par conséquent, ne produit rien, et se borne à faire passer dans la pratique les théories de l'autre. Il se sent étranger dans ce siècle pratique dénué de puissance créatrice et d'imagination, et si en flânant sur les quais de la Seine, il lui arrive de fureter parmi les vieux bouquins et les vieilles estampes ou que, enfermé dans sa bibliothèque, il promène un œil rêveur sur sa collection de vieux manuscrits et ses statuettes antiques, il est certain qu'il pense plutôt aux agitations de la populace d'Athènes, à ses orateurs, à ses philosophes discutant sur les places publiques qu'aux foules de prolétaires qui défilent en criant dans les rues de Paris, à leurs orateurs et à leurs chefs. Et tandis qu'il compte attentivement les battements de cœur des siècles révolus, que son érudition et sa patience font la lumière sur la mentalité d'époques à jamais disparues, il ne semble pas s'apercevoir qu'au moment où il écrit et dans sa patrie même, le sol tremble par suite des combats, des assauts forcenés que se livrent les opinions contraires. Et cependant un orage soudain avait provoqué un ébranlement subit de l'âme française. Un événement insignifiant en apparence, l'affaire Dreyfus, qui allait devenir célèbre, provoqua le choc de grandes forces contraires. L'affaire est suffisamment connue, nous ne reviendrons donc pas sur les détails. Personne ne

supposait qu'elle soulèverait de si graves problèmes ; personne ne pensait que l'hostilité latente depuis longtemps entre l'Eglise et l'Etat allait dégénérer en lutte ouverte et que, par suite, un combat à mort allait s'engager entre l'Eglise de Rome et la République française. L'affaire faisait déjà grand bruit et le monde entier commençait à s'en occuper que personne ne se doutait encore de ses véritables dessous ; on croyait qu'il s'agissait simplement d'un charivari infernal mené par les antisémites français. Cependant derrière les antisémites, comme le dit Anatole France dans *l'Eglise et la République*, se trouvait l'Eglise de Rome, «la longue main» qui faisait mouvoir les marionnettes costumées en bouffons antisémites espérant provoquer par leurs simagrées et leurs criailleries une explosion des instincts de destruction de la populace, renverser l'ordre établi et porter un coup mortel au pouvoir laïque. Et ceux qui vivent au milieu de ce tumulte infernal ne peuvent voir ce qui se passe autour d'eux. Ils n'entendent que des cris, des mots d'ordre sonores ; d'un côté : justice, droits de l'homme, égalité, libre pensée, laïcisation ; de l'autre : intangibilité de l'armée, gloire, idée nationale, grandeur nationale, trahison, et ne voient pas la main blanche, transparente, aux doigts effilés qui excite par derrière, dans l'ombre, tous ces éléments déchaînés. Et au milieu de ce chaos, de ce vacarme, de ces passions déchaînées s'agite, se démène, réclame justice un soldat dont la carrière a été brisée, qui se croit la cause de tout ce bruit, se regarde comme le point central de cette lutte diabolique qui divise la France en deux partis et s'imagine que ce bouleversement n'a d'autre objet que d'établir sa culpabilité ou de faire triompher son innocence. Et la foule, dont la passion surexcitée semble vouloir submerger d'un seul coup tout le pays comme les vagues d'une mer ; les adversaires qui s'injurient et cherchent à s'étouffer ; ministres, généraux, politiciens, orateurs, le monde entier qui a l'esprit tendu vers le moment où éclatera une révolution sanglante, tous croient que c'est pour un seul homme que le pays s'est partagé en deux camps ennemis. Ce bruit pénètre jusque dans la cité des livres. Des deux parts on somme les meilleurs, les plus illustres citoyens d'entrer en lice et de mettre leur autorité personnelle au service de l'un ou de l'autre parti. Et voilà que l'opinion publique exige que le poète délicat, qui vit dans

un isolement aristocratique, plongé dans ses méditations et le culte de l'art, prenne aussi position et rende une sentence d'arbitre. On s'imagine quelle violence il a dû se faire pour passer de sa vie paisible, harmonieuse, contemplative à la vie active de l'homme public. Comme son goût a dû se révolter à la pensée d'entrer dans ce bourbier; quel frisson il a dû avoir, lui, l'homme cultivé, le savant, à l'idée d'être forcé d'écouter des calembredaines d'ignorants, de gens sans culture intellectuelle, et comme son scepticisme a dû s'alarmer à la pensée qu'il lui faudra se prononcer, rendre un arrêt, quand il est lui-même convaincu que la vérité n'existe pas et qu'on ne saurait la connaître. Mais celui qui a pénétré dans l'âme de tant d'époques, de tant de civilisations, qui a su dégager de la pensée, des souffrances, des sentiments de l'homme le courant d'idées qui anime, pousse en avant des sociétés, des civilisations entières, ouvre à l'humanité des voies nouvelles, cet homme-là comprit, sentit qu'il s'agissait ici d'autre chose que de l'innocence ou du crime d'un seul homme. Et, sommé de se prononcer, il ne se détourna pas avec mépris, avec dégoût, comme Gallion l'avait fait jadis, mais il comprit que le procès de ce misérable Juif n'était pas la cause d'un seul homme et qu'il s'agissait d'un conflit entre l'esprit de réaction et l'esprit de progrès. Dès lors le nouveau Gallion n'hésita plus. Il surmonta sa timidité naturelle, sa délicatesse de goût, les révoltes de son âme accoutumée à la solitude, son catholicisme, son attachement aux vieilles traditions conservatrices : et l'un des plus nobles esprits que la France ait produits sortit de sa fière réserve et vint se ranger aux côtés de ses plus illustres concitoyens afin de prononcer dans le procès du soldat accusé de trahison. C'est ainsi qu'il s'est fait le champion des droits de l'homme et du progrès.

VI.

A partir de ce moment, sa carrière littéraire, son rôle, sa méthode, le sujet et la tendance de ses œuvres font de plus en plus penser à Voltaire. Ce n'est plus l'artiste objectif d'autrefois regardant tout avec sa fine ironie, qui cherche uniquement à comprendre, à connaître les choses sans laisser voir qu'il ne

trouve pas tout pour le mieux, qu'on pourrait et devrait remédier à bien des choses ; mais, comme Voltaire jadis, c'est un homme de parti qui enseigne, éclaire, encourage, excite, combat avec la parole et la plume, parle dans les meetings, donne des conférences dans les écoles ouvrières, les universités populaires et fait une active propagande pour ses idées. Mais arrêtons-nous ici pour un instant. N'allez pas vous imaginer qu'Anatole France, parvenu à un certain âge et reniant en apparence son passé et les traits les plus caractéristiques de son individualité, se soit transformé tout d'un coup, presque sans transition, de sceptique qu'il était en croyant naïf, qu'il ait reconnu par une sorte de divination les doctrines socialistes pour des vérités, qu'il y croie avec fanatisme et en attende le salut du genre humain. Non ; M. France est toujours le même sceptique, le penseur qui comprend et pardonne tout, mais qui ayant reconnu que nos erreurs peuvent être utiles aux progrès de l'humanité, qu'elles peuvent contribuer à la rendre meilleure, plus heureuse, si elles sont moins grossières que celles des siècles précédents, pense que nous devons par conséquent combattre avec autant d'ardeur pour les faire triompher que si nous les considérions comme des vérités dès qu'elles nous semblent propres à déraciner l'idéologie des siècles passés qui étouffe toute vie et fait obstacle au progrès. M. France s'est fait socialiste, radical d'extrême gauche, parce que c'est à l'aide du socialisme qu'il espère vaincre le plus sûrement l'ennemi qui, sous les noms de cléricalisme et de nationalisme, menace d'arrêter tout progrès de l'humanité. A partir de ce moment, suivant toujours son idée, il n'a plus écrit que des œuvres de tendance, sans que la puissance, le charme de l'artiste y perdent rien : au contraire, ils ne font que grandir. Grâce à cette faculté singulière qu'il possède seul parmi les écrivains de donner à ses idées propres l'apparence d'un jugement absolument objectif, ses romans à thèse, dans lesquels il fait la guerre à un ennemi invisible, mais partout présent : le cléricalisme et le nationalisme, et flagelle avec une ironie pareille à celle de Voltaire les institutions sociales de son pays et leur barbarie, ne semblent nullement des romans à thèse, mais des tableaux de mœurs peints avec autant d'art, autant d'imagination que s'ils ne reflétaient pas les aspirations de notre époque, nos sentiments personnels, nos sympathies

et nos haines. On croit y voir une époque et une société étrangères peintes avec un pinceau d'artiste. L'artiste l'emporte sur le polémiste ; et c'est précisément de là que vient la force de persuasion de ces romans.

Cependant presque tous ses ouvrages ont pour but de tenir en éveil l'intérêt du public touchant les grandes questions de son temps, les problèmes sociaux, et de réduire à l'impuissance par les armes de l'ironie les éléments qui entravent la marche de l'humanité vers le progrès. Et ceci n'est pas vrai seulement de ses discours, de ses écrits sociologiques, mais de ses œuvres littéraires proprement dites. Les quatre romans qui ont paru sous le titre collectif *d'Histoire contemporaine : l'Orme du mail, le Mannequin d'osier, l'Anneau d'améthyste, Monsieur Bergeret à Paris,* sont en substance une peinture fidèle et délicate de la vie intellectuelle bornée de la province et renferment de copieuses digressions sur les courants d'idées et les événements du jour. C'est surtout dans *l'Anneau d'améthyste* que se manifeste avec un art consommé la mordante ironie de l'écrivain. On y trouve décrit avec un réalisme admirable comment l'humble serviteur de Dieu, l'onctueux et modeste prêtre, fait mouvoir les hommes et les femmes, quelles intrigues invraisemblables il trame, comment il fait servir à ses visées ambitieuses les faiblesses, les fautes d'autrui et même les adultères pour obtenir l'anneau épiscopal, comment il révèle son âme véritable dès qu'il est arrivé au but, et comment le prêtre qui avait l'air si humble, si soumis, se change alors d'un coup en bouillant champion de l'Eglise et adversaire intransigeant de la République. Anatole France remporte les plus beaux succès par son ironie quand il démasque l'égoïsme des nationalistes et des cléricaux ou encore lorsque, imitant d'une manière irréprochable la langue, le style, la façon de penser du XVIe siècle, il persifle par la bouche de M. Bergeret la mentalité de ses adversaires, qui est la même que celle des Trublions, ces nationalistes du XVIe siècle. Dans l'*Ile des Pingouins* il va encore plus loin dans le persiflage de sa patrie. Cet ouvrage, dont presque tous les personnages ont figuré dans l'histoire de France, retrace le développement historique de la société depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et raconte, dans le langage naïf des légendes, la fondation de

l'État, les débuts de la civilisation française à une époque qui se perd dans la nuit des temps. L'auteur y tourne aussi en ridicule les graves historiens qui se prononcent avec assurance sur un passé enveloppé de ténèbres si opaques que l'œil du savant ne les saurait percer. Il entremêle son récit de contes ingénieux afin de peindre les perfidies, les incroyables intrigues provoquées par l'égoïsme des individus et le choc de leurs intérêts, mais qui concourent cependant au développement social et à la consolidation des Etats. Plus on se rapproche de notre époque, mieux les personnages, les nations, les événements affublés de noms d'emprunt sont reconnaissables. Quelques personnes se sont amusées à faire une nomenclature de ces personnages afin de rendre la satire plus transparente ; nous donnerons aussi la clef de quelques-uns de ces noms. Chatillon est le général Boulanger, et les PP. Agaric et Cornemuse, ses deux associés, personnifient les Jésuites et les congréganistes. Le portrait du président Formose est tracé sur le modèle de Félix Faure ; sous les noms de Marsouins, il faut entendre les Anglais et les Allemands, et sous celui de Nigritie le Maroc. L'affaire des «80.000 bottes de foin» c'est l'affaire Dreyfus, et Pyrot n'est autre que le commandant Dreyfus lui-même ; le général Greatenk est le ministre de la guerre Mercier ; Colomban est Zola, enfin Bidault-Coquille est Anatole France lui-même, ou, selon d'aucuns, le type de «l'intellectuel». Ce roman est l'exemple le plus frappant de l'affinité d'esprit qui existe entre Voltaire et Anatole France et qui se manifeste non seulement dans la finesse et la distinction de l'esprit, l'ironie particulière du style, la naïveté, la simplicité apparente du récit, mais encore dans l'identité du but poursuivi, qui est pour l'un et l'autre, de faire la lumière dans les esprits, d'aplanir les voies du progrès en caractérisant d'un trait mordant les institutions surannées, les idées, les tendances qui font obstacle au développement, et de jeter sur elles la déconsidération en mettant en scène d'une façon comique les personnages qui les représentent ; de sorte que sans vouloir établir un parallèle entre l'importance de ces deux écrivains et l'action qu'ils ont exercée, nous pouvons hardiment déclarer que l'*Ile des Pingouins* est le digne pendant de *Candide*. Comme Voltaire jadis, Anatole France déclare la guerre à la puissance de l'Eglise ; comme Voltaire, il se rend redoutable par son

esprit, son érudition et sa courageuse franchise ; comme Voltaire, il traque impitoyablement les vieux préjugés et prend courageusement en main la défense des persécutés. Mais il va encore plus loin que Voltaire. Il ne se contente pas de son procès de Calas et de faire à l'occasion d'une cause célèbre la lumière sur la situation atroce que créent les erreurs des juges, la bêtise, le fanatisme, l'ignorance, les préventions des individus, à celui qui a le malheur de tomber entre les mains de la justice pour une infraction à l'ordre établi ; Anatole France généralise : il descend jusqu'aux misérables et montre quels jouets sont entre les mains de la justice, avec la procédure actuelle, l'ouvrier, le prolétaire sans ami, sans appui et sans défenseur. Dans *Crainquebille,* qui est un petit chef-d'œuvre du genre, il persifle avec une cinglante ironie, mais toujours dans le style simple, ingénu qui lui est propre, la justice telle qu'on la rend de nos jours, la prétendue égalité devant la loi, en montrant combien le pauvre, l'innocent marchand de quatre saisons est en réalité abandonné à ses propres forces devant le tribunal, bien qu'il existe soi-disant toute sorte de garanties pour la défense des droits du pauvre ; il montre combien sa parole pèse peu dans la balance de la justice quand le représentant de l'autorité, le sergent de ville bête, vaniteux, menteur et important, l'accuse de résistance à la force publique. Et il montre, dans un récit touchant, bien que satirique, comment Crainquebille se voit condamné à 15 jours de prison sans avoir rien fait, uniquement parce qu'il ne sait pas s'exprimer et que le juge ne veut pas et ne peut pas comprendre son langage simple et rude d'homme du peuple ; comment son entourage aux vues étroites et imbu de vieux préjugés se détourne de lui ; comment le «monstre» se voit abandonné de tous ; comment son petit commerce périclite, comment cette existence est brisée et comment le gagne-petit pacifique, humble, doux, respectueux des lois, tremblant devant les autorités se transforme en anarchiste ennemi de la société, bravant les lois, détestant et raillant le sergent de ville qu'il injurie pour se venger sur lui de la société et comment enfin il retourne en prison. Ce petit conte où se fondent en une douce harmonie toutes les qualités de l'écrivain fait avec sa simplicité, sa douce mélancolie, le naturel de ses personnages, l'objectivité de la narration qui cache cependant une douloureuse ironie, l'im-

pression d'un coup de fouet donné à notre conscience par un génie qui comprend tout, et de larmes brûlantes que le sort de l'humanité arrache à un philanthrope et qui tombent sur notre cœur.

Toutefois ce n'est pas uniquement dans le domaine des belles-lettres qu'Anatole France a servi les idées de progrès, les tendances radicales et socialistes : il l'a fait aussi dans le domaine de la sociologie pure. Dès la première période de son développement, il ne lui suffisait déjà plus de peindre et de caractériser la légion d'êtres que son imagination féconde avait créés : il éprouvait le besoin de faire passer tout l'éclat de sa prodigieuse érudition, toute la magie de son art dans les impressions que les œuvres des autres écrivains faisaient naître en lui. Ces impressions font l'objet des quatre volumes de la *Vie littéraire,* où l'on voit que son esprit sceptique ne recherchait pas non plus des règles infaillibles, des vérités éternelles dans les œuvres d'autrui. Et dans cette seconde période, la période de combat, de sa carrière littéraire, la littérature pure ne lui suffit plus : il fait la peinture de la civilisation de son temps, en montre les tendances et les aspirations ; il se sent toujours naturellement poussé à faire de la critique, seulement l'objet n'en est plus la littérature et les produits de l'imagination, mais la vie, la vérité, la société et M. France est un critique à l'œil perçant qui observe tout, voit tout et ne tait rien. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que lui, qui est d'une objectivité étonnante dans ses œuvres littéraires, ne dissimule pas sa subjectivité dans ses œuvres de critique. Et de même que dans la *Vie littéraire* il ne cache pas que sa critique est subjective, qu'il ne croit pas aux lois éternelles de l'esthétique, qu'il ne regarde pas le roman comme une simple fiction, mais comme une autobiographie de l'auteur, dans ses études sociales, ses discours, ses conférences il exprime nettement la conviction que nous ne pouvons connaître le monde, les hommes, le progrès, le développement que par et en nous-mêmes et que rien ne justifie l'espoir que nous serons jamais en possession de la vérité immuable et éternelle. C'est précisément ce subjectivisme non dissimulé qui fait que tout ce qu'il dit ou écrit impressionne si fort que le lecteur ou l'auditeur sont pour ainsi dire hypnotisés et forcés de lui donner raison. En comparant ses idées à lui puisées dans les

faits, les conditions de la vie avec la foi aveugle, les préjugés séculaires, le dogmatisme étroit, le fanatisme de ses adversaires qui leur fait regarder la critique et le libre examen comme des sacrilèges, il est impossible de ne pas reconnaître de combien ses idées sont plus élevées, plus nobles, plus favorables au progrès et, par conséquent, plus utiles à l'humanité que les prétendues vérités de ses adversaires. Ce qu'il affirme, est le résultat de ses observations personnelles, et nous sommes en mesure et nous avons le droit d'en contrôler la justesse, tandis que ses adversaires ne font que reprendre avec une foi aveugle pour les appliquer à notre société des conclusions tirées d'époques et de conditions de vie tout autres, et conserver pieusement les vieilles traditions pour les mettre au service des intérêts de classe, en faire des espèces de momies auxquelles il est défendu de toucher. Ces études sociologiques et critiques d'Anatole France ont paru sous le titre *d'Opinions sociales, le Cahier de la quinzaine, l'Eglise et la République,* etc. ; ces ouvrages, de même que les discours prononcés sur la tombe de Zola et à l'inauguration du monument de Renan, font voir en Anatole France non seulement un grand écrivain, mais un homme qui comprend les besoins, les aspirations de son temps, non un philosophe contemplatif, mais un homme de parti luttant avec ardeur pour ses convictions, un homme qui met l'éclat de sa renommée d'écrivain au service de l'orateur, son savoir et le fruit de ses méditations au service de l'homme politique, afin de donner plus d'intensité à l'œuvre de diffusion des lumières à laquelle il a consacré sa vie ; afin de recruter le plus d'adeptes possible à la conception socialiste et de ruiner l'influence des ennemis du progrès. A l'exception de *l'Eglise et la République,* c'est sous forme de discours que se manifeste son effort vers ce but ; ici, point de philosophie abstraite, mais l'auteur s'y occupe partout de questions pratiques d'ordre social ou politique en relation avec les événements du jour, dont il prend prétexte pour caractériser les personnages en scène, et exposer ses vues propres. S'élevant alors au-dessus des actualités, il dessille les yeux, éclaire les esprits et ouvre à ses auditeurs, de larges perspectives sur un avenir nouveau. Il ne perd jamais de vue que toutes les couches sociales sont représentées dans son auditoire, que ses discours ne s'adressent pas toujours aux «intellectuels», mais le plus

souvent à la classe ouvrière qu'il estime encore plus nécessaire de conquérir et d'éclairer que les classes cultivées. Ses discours ne parlent pas seulement à l'esprit, mais ils agissent en même temps sur les cœurs comme une œuvre d'art. Toutes ses qualités d'artiste se retrouvent dans ces discours, mais ils brillent surtout par celles qui caractérisent le mieux cet écrivain, à savoir : la clarté et la simplicité. Il se sert de comparaisons, de paraboles de figures presque tangibles pour fixer l'attention de ses auditeurs et les attirer dans son cercle d'idées ; il met en œuvre tout le brillant de son esprit pour faire comprendre sa pensée tout en agissant sur les âmes. De là vient qu'il sait enflammer son auditoire bien qu'il ne soit pas orateur ; que ses auditeurs se sentent en communauté de sentiment avec lui quoiqu'il leur soit supérieur par la culture ; qu'il est capable d'allumer la foi quoique l'ancien scepticisme perce toujours dans ses discours, qu'enfin ses auditeurs, les plus ignorants comme les plus cultivés, ne sortent jamais de ses conférences sans se sentir récréés, réconfortés et persuadés. M. Brandes, que des liens d'amitié unissent à A. France, assista un jour à une conférence qu'il fit avec MM. de Pressensé et Jaurès à la demande du parti socialiste dans la salle du Trocadéro. Voici ce que M. Brandes dit de lui comme conférencier : « A vrai dire, France n'a pas fait un discours ; il a lu en y mettant les intonations colorées d'une voix pas trop forte, mais agréable et bien timbrée qui résonnait de plus en plus fort dans la salle. Son débit n'était pas aussi simple que celui de Pressensé, parce que c'était le discours d'un sceptique délicat présentant des nuances et des tours variés. S'il lit ses discours, c'est peut-être qu'il tient comme écrivain à toutes les phrases qui sortent de sa plume et qu'il lui coûterait d'en sacrifier une seule aux caprices du moment. Son style ne souffre pas qu'il saute ou qu'il y change un seul mot. Son discours est ironique d'un bout à l'autre ; lorsqu'il devient sérieux par endroits, cette gravité produit d'autant plus d'effet qu'elle est plus rare chez lui. Et ce discours est écouté avec plaisir par un auditoire ravi qui réprime avec peine ses envies de rire. France prend la parole, il expose ce dont il s'agit, met un point d'interrogation et l'on commence à sourire ; il met un point d'exclamation, et chacun est forcé de réfléchir ; il glisse dans la phrase une proposition incidente, et chacun aperçoit sur-le-champ toute

la sottise et toute l'infamie de l'affaire. L'auditoire entier était captivé par ses paraboles si claires et sa pénétrante ironie. Et s'il était curieux de suivre le développement des idées du conférencier, il n'était pas moins intéressant d'observer l'auditoire et de voir quel enthousiasme ses paroles excitaient et quel bruyants applaudissements elles récoltaient.»

VII.

Je vous ai présenté, quoique d'une façon bien sommaire, l'Anatole France qui s'est fait le champion des droits de l'homme. Et, maintenant, quelque noble que soit le spectacle offert par cet écrivain, cet artiste qui, des sereines régions où l'avaient élevé son scepticisme, son ironie, sa haute culture dans laquelle s'unissent et se fondent la culture grecque, romaine et française, descend sur la terre pour se mêler aux luttes politiques et sociales s'exposant ainsi aux attaques, aux outrages et aux haines, qui met au service de la cause des misérables, des déshérités du sort, des parias de la société une réputation acquise par les travaux de toute une vie, un nom respecté dans le monde entier, — quelque magnifique, quelque émouvant que soit, dis-je, un tel spectacle, permettez-moi cependant, avant d'achever cet article, de revenir pour quelques instants à l'artiste, et de vous ramener des marais pestilentiels de la politique journalière à l'air pur, rafraîchissant et fortifiant de la poésie. Quelque noble et utile que soit le rôle d'Anatole France comme défenseur des droits de l'homme, ce n'est pas toutefois comme politique et sociologue qu'il est surtout grand, mais comme écrivain et artiste, voilà pourquoi c'est en parlant de l'écrivain que je désire achever le portrait que j'ai essayé de tracer de M. France. Or je ne vous ai entretenus jusqu'ici que des choses remarquables que j'ai trouvées dans ses ouvrages : je veux maintenant vous dire quelques mots de ce que je n'y ai pas trouvé. Ce qui frappe d'abord par son absence, c'est l'amour, élément essentiel chez les autres écrivains. A l'exception du *Lys rouge*, Anatole France n'a jamais écrit de véritable histoire d'amour. La peinture de cette passion n'est nulle part la note dominante dans ses contes et dans ses romans, et quand il lui arrive de parler de ce sentiment, il ne

le fait qu'incidemment, en manière d'épisode. Ce phénomène curieux et si rare surtout dans la littérature française est une des caractéristiques de M. France comme auteur et fait que ses ouvrages sont si personnels, diffèrent tellement par leur sujet de ceux des autres auteurs, que celui qui en a lu un seul est forcé de reconnaître qu'il se trouve en présence d'un novateur qui n'imite personne, dédaigne les traditions, les vieilles recettes, qui veut conquérir de nouveaux domaines à la littérature et lui ouvrir de nouveaux horizons ; qui montre qu'on peut parler des hommes sans avoir l'air de croire que l'amour seul est digne d'occuper leur cœur et leur esprit, qu'on peut imaginer une fiction captivante, une action intéressante, peindre des tableaux émouvants sans recourir à l'éternel sujet des romans, l'amour, qui, sous toutes ses formes, a toujours eu le don d'exciter l'intérêt du lecteur. Ce n'est pas qu'Anatole France soit insensible à ce sentiment si humain, qu'il s'abstienne d'en parler par pruderie ou qu'il le considère comme indigne de la plume d'un grand écrivain. Non, car ce serait une imputation gratuite. Ses écrits débordent d'une sensualité si franche, si naturelle, un peu crue même, qu'on ne saurait douter que leur auteur est un homme normal et sain, qui sait parler de l'amour et de tout ce qui s'y rapporte avec autant de candeur, autant de franchise qu'en parlait une société plus normale que la nôtre et qu'en parlera probablement la société de l'avenir plus éclairée, qui aura bénéficié d'une éducation plus conforme à la nature. Mais précisément parce que M. France est un homme clairvoyant et qui suit les instincts de la nature, il ne recouvre pas ce sentiment du voile menteur qui en fait quelque chose d'extraordinaire, de mystérieux, comme s'il était le privilège de quelques élus et non le propre de l'humanité tout entière. Bien au contraire, il le représente comme un sentiment primordial, naturel et commun à tous, auquel aucun être normal ne saurait échapper, qu'on ne peut ni ne doit étouffer, et il montre dans *Thaïs* d'une manière saisissante de vérité que toutes les macérations de l'ascétisme, les ceintures garnies de clous, le cilice, les flagellations, les jeûnes sont impuissants à détruire dans l'homme ce sentiment aussi vieux que le monde, et que c'est sous la continence, derrière les roulements d'yeux des dévots que ses transports sont le plus violents, les tourments qu'il cause le plus cruels

et les jouissances qu'il procure le plus ardentes. Mais en dépouillant d'une main adroite ce sentiment du charme artificiel de mystère dont les auteurs se plaisent à le revêtir, il remet, pour ainsi dire, sa puissance et sa valeur à la place qu'elles occupent réellement dans la vie morale de tout homme sain et normal, et refuse de lui attribuer un rôle plus important que celui qui lui a été assigné par la nature. C'est ainsi qu'il en est arrivé à reconnaître que ce sentiment ne remplit pas à lui seul toute la vie de l'homme, et qu'il existe des questions plus importantes pour l'humanité que celle de savoir après quelles épreuves, quelles angoisses, quelles vicissitudes, Jeannot finira par épouser sa Juliette.

La seconde chose qui surprend encore dans l'œuvre d'Anatole France, c'est que le tragique en est tout à fait absent. L'absence de cet élément chez un écrivain aussi sérieux, qui a une si profonde connaissance de l'âme humaine, qui voit si nettement de quel énorme poids la nature pèse de mille manières sur l'homme, qui ressent si vivement et sait si bien faire sentir la froide indifférence et les sentiments hostiles que les hommes nourrissent les uns pour les autres, les angoisses et les doutes de toute sorte qui les tourmentent, l'absence de cet élément, dis-je, est si frappante que je crois nécessaire d'en donner l'explication. Même quand il nous dépeint les plus vives souffrances, les plus grandes douleurs de l'homme ou le naufrage de ses aspirations d'une manière telle que nous ne les trouvons point tragiques, mais dans l'ordre des choses, et comme le lot de la commune humanité, et que nous pouvons passer outre l'âme tranquillisée, presque consolée, une fois payé le tribut de notre pitié au héros malheureux — ce résultat ne provient pas d'un défaut de l'écrivain, mais découle naturellement de son individualité. Celui qui a si bien conscience que l'homme n'est qu'un atome dans l'univers, qui voit si clairement quelle figure de pygmée il y fait, qui a pénétré si profondément du regard le mécanisme compliqué qui unit si étroitement l'individu à l'univers entier, celui-là ne saurait trouver rien de surprenant, de tragique, d'affreux dans les souffrances, la ruine et la mort même de l'individu, car il est manifeste pour lui que ces douleurs, ces peines n'ont une telle importance qu'aux yeux de cet atome qui grossissent et défigurent les objets: l'homme se sentant le centret du monde prend ses maux au tragique, tandis qu'en réalité

il ne s'est rien passé de si grave, l'humanité continue à progresser, le monde à aller son train ; la mort même de l'individu quelque regrettable qu'elle puisse être, n'a pas plus d'importance que la disparition dans un vaste organisme d'un atome, lequel fait place à un autre. Voilà pourquoi quand même il sympathise avec les douleurs humaines, son humour et son ironie nous préservent de l'attendrissement. Il laisse voir dans son âme sereine, comme en un miroir fidèle, les agitations impuissantes du cœur humain, il nous met en garde contre le danger de prendre nos maux au tragique, et nous fait comprendre cette vérité qu'aux yeux de celui qui est capable de s'élever au-dessus des choses, d'en voir l'ensemble, il y a du bien même dans le mal.

Voilà ce que j'avais à vous dire sur Anatole France. Je sais parfaitement combien incomplet est le portrait que j'ai tracé de cet écrivain ; je sens aussi que ce portrait ne peut pas faire sur vos esprits l'impression d'une œuvre plastique, mais tout au plus celle d'une pâle silhouette. Qu'il me soit permis de dire pour ma défense qu'un homme plus habile que moi n'aurait guère pu tracer un portrait plus fidèle, plus ressemblant de cet écrivain dans les bornes restreintes d'un article de revue. D'ailleurs, pour ceux qui le connaissent, il n'a pas besoin d'être expliqué, commenté ; car qui pourrait mieux mettre en lumière son talent et le faire aimer que lui-même avec son style admirablement clair, simple et délicat ? C'est à l'intention de ceux qui ne le connaissent pas encore et pour leur montrer l'homme sous toutes ses faces, que j'ai divisé mon exposition, que j'ai tracé de l'écrivain plusierurs portraits. Je sais bien que c'est aux dépens de l'unité, mais on est bien obligé parfois de faire des portraits en mosaïque.

MATHIAS VÉR.

FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE

(Suite.) (2)

II. M. Morreton et M. du Héron.

Après le départ du Marquis de Villars, M. Morreton, son secrétaire, fut chargé d'envoyer les nouvelles de Vienne. « On dit, — annonce-t-il dans une dépêche chiffrée du 10 octobre 1701 à M. de Torcy, — que beaucoup de volontaires hongrois sont partis pour l'armée, que quelquesuns sont venus prendre congé de l'Empereur et du Roy des Romains. Que ce Prince les a asseurez que si jamais il regnoit, il se souviendroit de leur zele et qu'il savoit combien présentement ils estoient opprimez, que ce n'estoit aucunement par ordre ny du consentement de l'Empereur, mais que le ministère seul en estoit cause et qu'il y remedieroit bien quand il seroit une fois le maistre. » (1)

« L'on dit que M. le P. Ragotski, — écrit-il le 2 novembre, — doit estre jugé aujourd'huy. Gens qui veullent estre informés par avance de touttes choses le condamnent a une prison perpetuelle en Tyrol, et a la confiscation de ses biens. » (2)

Mais une semaine après, il rapporte à M. de Torcy : « Le bruit est que le P^ce^ Ragotski s'est sauvé avant hier de Neustat.

Et il ajoute en chiffres : L'opinion generale est qu'il a

(1) Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Autriche, V. 78, p. 331.

(2) Autriche, V. 78, p. 356.

esté sourdement expédié, et que l'on repand dans le monde son evasion pour eviter quelque rebellion nouvelle. » (1)

Puis le 12 novembre : « L'on tient beaucoup de differens discours sur l'évasion de M. le Prince Ragotski. Plusieurs sont persuadés que l'Emp.r par son extreme bonté, y a consenty. Cependant le capitaine qui le gardoit est aux fers. Il faut quelque temps pour demesler la verité de tout ce mistere. L'on a proposé à la princesse sa femme une pension, mais si mediocre, qu'elle n'a pas voulu l'accepter. » (2)

« L'on asseure que l'on a mis a prix la teste du Pce Ragotski. que celuy qui pourra l'amener en vie, aura dix mille florins de recompense, et six mille pour celuy qui n'apportera que sa teste. »

« L'opinion que l'on avoit, — écrit Morreton à M. de Torcy le 16 novembre, — que M. le Prince Ragotski fut secrettement executé, est absolument destruitte. Il est seur qu'il s'est sauvé, ayant gagné le cap.e de dragons de Castel qui le gardoit. Voicy comme l'on conte l'affaire.

« Le cap.e estoit presque toujours dans la chambre du Prince, un dragon en faction jour et nuit a la porte, l'épée à la main selon l'usage militaire des Imperiaux. Le 7e a l'entrée de la nuit, le cap.e se trouvant seul avec le Prince, dit au dragon en sentinelle pour lors d'aller chercher de la lumiere. Le dragon representa qu'il estoit en faction, fit mesme difficulté de quitter son poste. Le capitaine luy imposa par luy dire qu'il estoit le maistre de le relever, mais qu'il feroit sa faction en attendant son retour. Quand la sentinelle fut eloignée, le Pce sorti vestu en dragon, et se rendit diligemment a une porte de la ville ou des chevaux l'attendoient. Quand il fut dehors et a cheval, il tira deux coups de pistolet, pour avertir le capitaine de venir le joindre, et quil estoit en sureté. Le lieutenant entendit ces deux coups, et sortit du corps de garde pour demander ce que c'estoit. Il trouva ce dragon qu'il se souvint devoir estre en faction, et luy demanda ce qu'il faisoit hors de son poste. Le dragon dit que le cap.e le gardoit. Le lieutenant voulut voir s'il disoit vray, et courut a la chambre du Prince. Il y trouva le cap.e seul qui se deconcerta dabord,

(1) Autriche, V. 78, p. 365.
(2) Autriche, V. 78, p. 372.

luy demanda ou estait le Prince, et qu'il venoit d'entendre tirer deux coups qui luy donnoient du soupçon. Le cap.e dit qu'il estoit sur son lit, et offrit d'aller voir ce que pouvoit estre ce bruit de pistolets. Le lieutenant dit qui devoit repondre du Prince, et l'arresta dans l'instant. Tellement que l'on compte qu'il sera promptement executé. L. M. I. ont fait enfermer la Princesse dans un couvent ; son aumonier est en prison, et le laquais d'une femme qui tient en pension les enfants du Prince, et chez laquelle la Princesse est le plus souvent. » (1)

Enfin, le 24 décembre on trouve dans la dépêche de Morreton à M. de Torcy : « L'on a deu executer aujourdhuy a Neustatt le capitaine des dragons de Castel qui a favorisé l'evasion du Prince Ragotski, le lieutenant aussi que l'on a decouvert avoir esté du complot. »

Rákóczi passa en Pologne. C'est dans ce pays que s'était réfugié son ami Bercsényi. Le 26 mai 1701, M. du Héron faisait part au roi de l'arrivée de ce dernier et lui mandait que celui-ci avait demandé du roi de Pologne sa protection. « Il m'a écrit aussi une lettre, — ajoute M. du Héron, — où il semble vouloir m'insinuer que les Hongrois se flattaient de celle de Votre Majesté. » (1)

Louis XIV avait toute raison d'encourager les ennemis de la Maison d'Autriche. Mais d'autre part, les sentiments personnels de ce monarque ne pouvaient être acquis à des sujets soulevés contre leur souverain. Ajoutez à cela, que M. de Torcy ne leur était pas favorable. C'est à M. de Barbezieux que Rákóczi avait fait des ouvertures. Ce ministre était mort. M. de Torcy se trouvait à la tête des affaires. Il devait considérer au moins comme une maladresse de la part des Hongrois de ne pas s'être adressé à lui, et il n'avait aucune raison d'être prévenu en leur faveur.

Ce fut Melchior du Héron, envoyé du roi en Pologne, qui s'employa à gagner Louis XIV et M. de Torcy à la cause des Hongrois. Cet homme de mérite, colonel de dragons, avait

(1) Autriche, V. 78, p. 376.

(2) Pologne, V. 109, p. 366. Les passages de la correspondance de M. du Héron concernant la Hongrie ont été recopiés et réunis dans le V. 9 du fond de Hongrie.

rempli une mission à Wolfenbüttel. Il arrivait à Varsovie le 1er mai 1700 en qualité d'envoyé extraordinaire du roi. (1) M. du Héron vit tout de suite le parti que pouvait tirer son maître d'une guerre en Hongrie. Et la personne de M. de Bercsényi lui inspirait beaucoup de confiance.

Le comte Nicolas Bercsényi appartenait à la plus illustre noblesse de Hongrie. Il réunissait tous les défauts et toutes les vertus de sa classe. Son caractère s'adaptait mieux à l'adversité qu'à la bonne fortune. Un orgueil farouche le diminuait dans la prospérité. Il se montra grand dans l'exil. Il sut gagner l'estime de M. du Héron. Il l'instruisit de l'état de la Hongrie et prépara le terrain pour les négociations.

« Jenvoye a V. M., — rapporte M. du Héron le 4 août 1701, — l'extrait du commencement du memoire que m'a donné le Seigneur Hongrois (Bercsényi). La traduction et l'abreviation luy font perdre beaucoup de sa beauté. Il est homme de beaucoup d'esprit. » (2)

Et dans une lettre du 16 novembre 1701 : « Il est facile de conoistre par ses discours qu'il entend bien le mestier de la guerre. Sa conduite est très bonne. Je ne luy connoies aucun vice. »

Cependant le roi hésitait à prendre ouvertement le parti des Hongrois. L'empereur ne lui avait pas encore déclaré la guerre. Louis XIV désirait que le roi de Pologne profitât des dispositions des peuples de la Hongrie et que les mécontents offrissent la couronne à ce prince. Il avait des raisons profondes d'encourager le roi de Pologne à conquérir la Hongrie. La France et l'Autriche se disputaient pour lors l'alliance de cette nation. Elle semblait pencher vers la France, bien que le conseil de Vienne ne négligeât rien pour l'attirer à soi. Un prince polonais sur le trône de la Hongrie, c'était non seulement la perte de ce royaume pour la Maison d'Autriche, mais aussi la rupture définitive de la Pologne avec l'empereur.

Toutefois le parti autrichien prenait le dessus en Pologne. Le comte Bercsényi fut attaqué et faillit être pris par des

(1) V. Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs de France. Pologne, I. 246.

(2) Pologne, V. 110, p. 209. On trouve la copie de ce mémoire dans le V. 9 du fond de Hongrie.

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

hommes à la solde de l'empereur. « Il y a lieu de croire, — rapportait M. du Héron, — que c'est le Roy de Pologne qui avoit luy mesme donné les ordres pour faire attaquer le Cte Bercsényi. Il y a peu de fond a faire sur la foy du Roy de Pologne. »

Aussi, dès que M. du Héron apprit l'évasion de Rákóczi, c'est au Cardinal-Primat Radziejowski, grand ami de la France, qu'il recommande la cause de ce prince, en lui adressant la lettre que voici :

« Le Roy de Pologne m'a fait l'honneur de me dire que le Prince Ragotsky en se sauvant de Neustat a pris la route de Pologne. Comme le pretexte de la persecution que ses ennemis luy ont suscitée est une intelligence avec Sa Majesté, que j'ay d'autant plus lieu de croire supposé que je n'en aye aucune connoissance, il me semble, que je ne puis pas me dispenser de supplier Vostre Eminence de luy accorder sa protection s'il y a recours jusqu'a ce que je sois instruit des sentimens de Sa Majesté. Il me paroit que les ennemis du Prince Ragotsky ayant abusé du nom de Sa Majesté pour satisfaire leur passion, il est de la justice de Sa Majesté de s'intéresser a la destinée de ce malheureux Prince. » (1)

Le 1er décembre, il écrivait à Louis XIV : « Le Roy de Pologne m'a dit qu'il croyoit que le Prince Ragotski était arrivé en Pologne. Dans l'incertitude des intentions du Roy de Pologne, j'ay cru que le Prince Ragotski devoit avant que de luy demander sa protection s'adresser au Cardinal-Primat. Il est allé a Lowitz et je luy ay donné une lettre pour ce Cardinal en des termes qui ne choqueroient pas mesme l'Empereur.

Le Prince Ragotski est bien fait, il a beaucoup plus d'esprit que je n'avois oui dire. Il conserve dans ses malheurs une extreme fermeté.

V. M. auroit bonne oppinion de l'esprit et de la capacité du Prince Ragotski si elle estoit informée avec quelle adresse il a seu former un tres grand party sans cependant donner ombrage à la Cour Imperiale qui n'auroit rien seu de ses desseins que dans le temps de l'execution si Longueval ne l'avoit trahy.

(1) Pologne, V. 110, p. 251. Copie envoyée au roi le 27 nov. 1701.

Il espere que V. M. ne l'abandonnera pas, puisque l'envie qu'il avoit d'estre de quelque utilité à V. M. luy a attiré la persecution qu'il a souffert dont il ne prevoit pas encore la fin ; Il semble estre de la justice et de la generosité de V. M. de ne point l'abandonner. Je passay avant hier quelques heures avec luy et le Comte Berchiny si secrettement que cette entrevue ne peut venir à la connoissance de personne.» (1)

Rákóczi et Bercsényi avaient trouvé asile chez les missionnaires français de Varsovie. Mais Auguste de Pologne était en train de s'accommoder avec l'empereur. Celui-ci lui avait dépêché un envoyé extraordinaire pour le prier d'arrêter Rákóczi. M. du Héron songea donc à leur trouver une retraite plus sûre. Parmi les grands de la Pologne attachés à la France, Adam Sieniawski, palatin de Belz était le plus zélé et le plus puissant. Il avait épousé Hélène Elisabeth Lubomirska, fille de Stanislas Lubomirski, grand-maréchal du royaume. Un contemporain dépeint la palatine de Belz comme «une amazone qui n'a de femme que le sexe.»(2) Et tous sont d'accord sur son intelligence hautaine, son ambition et son courage. Elle était le vrai chef du parti français en Pologne. Rákóczi était allié à la famille Sieniawski. M. du Héron songea à demander à la palatine de Belz de donner l'hospitalité aux proscrits. La nuit de Noël 1701, M. du Héron conduisit ses protégés chez la palatine : Bercsényi déguisé en ingénieur allemand, Rákóczi en ingénieur français.

Ce prince était né tendre. Il avait un profond besoin d'attachement, et avec cela, une grande élevation d'âme. Quant à la palatine, tout, d'avance, la prévenait en sa faveur. Sans doute, son air magnifique et le noble charme de sa personne surpassaient encore l'image qu'elle s'en était faite.

Le marquis de Bonnac, successeur de M. du Héron, a retracé la rencontre du prince et de la palatine dans la relation qu'il présenta quelques années plus tard à la Dauphine,(3) mère de

(1) Pologne, V. 110, p. 273.

(2) Mémoire sur les principaux personnages de la Pologne. Pologne, V. 115. page 16.

(3) *Histoire intéressante ou relation des guerres du nord de la Hongrie au commencement de ce siècle.* 1re partie, contenant ce qui s'est passé de plus considérable dans le nord depuis l'année 1700 jusqu'en 1710, avec le caractère des princes qui y ont eu part, et plusieurs particularités curieuses sur le roi de Suède Charles XII, sur le czar Pierre le Grand, etc. 2e partie, contenant ce qui s'est

Louis XV. Grâce à sa position, le marquis devait être bien renseigné sur ces faits. Mais il les racontait pour l'agrément d'une jeune princesse ; de là un léger tour de roman dans son récit.

«La Castellane de Krakovie d'aprésent, connue pour lors sous le nom de Palatine de Beltz, se trouvoit à Varsovie. Elle avoit toujours témoigné du penchant pour la France : elle s'étoit distinguée du tems de l'élection de M. le Prince de Conti, par son zèle pour le parti de ce Prince, et flattée de l'honneur qui lui étoit revenu de sa fermeté, elle continuoit dans les mêmes sentimens par goût et par vanité. M. du Héron la mit dans la confidence de l'arrivée du Prince Ragkoycy, lui fit de sa personne le portrait le plus propre à déterminer une femme généreuse et qui n'est pas insensible, à secourir un malheureux. Elle promit de l'envoyer dans ses terres. M. du Héron conduisit la nuit à pied le Prince Ragkoycy et le Comte Berceny chez la Castellane de Krakovie, qui impatiente de les voir, se promena elle-même toute seule dans la rue plus d'une demie heure pour les attendre, jusqu'à ce que s'étant reconnus les uns les autres au signal qu'ils s'étoient donné, elle les introduisit dans sa maison, fit venir ses carosses, et contente d'une occasion si agréable de rendre service à la France, les fit partir après les premiers complimens. Ils arrivèrent heureusement en Russie.(1) La Castellane, depuis leur départ de Varsovie, ne trouva plus qu'elle y eût assez d'affaires pour y prolonger son séjour. Elle partit pour la Russie, où elle fit les honneurs à ses nouveaux hôtes en femme qui s'intéréssoit autant à leurs personnes qu'à leur fortune. Elle n'obligea pas des ingrats. Le Prince Ragkoycy se chargea seul de la reconnoissance pendant deux ans qu'il a passés auprès d'elle. Elle n'a pas eu sujet de s'en plaindre, et ils ont établi les fondemens d'une amitié qui peut avoir perdu quelque chose de sa vivacité, sans rien perdre de sa solidité.»

passé dans la guerre de Hongrie depuis le commencement de la campagne de 1705 jusqu'au mois de mars 1705. Hambourg, 1756, in 12, I. 166.

La première partie de cet ouvrage contient la relation de M. de Bonnac. L'auteur de la seconde partie est l'ingénieur Le Maire. Son manuscrit se trouve à la bibliothèque de Carpentras. Selon Barbier, E. C. Fréron publia ce livre. Il fut réédité par Ch. Schefer dans la *Revue d'Histoire Diplomatique* 1888—89.

(1) On appelait dans ce temps grand Palatinat de Russie une partie de la Pologne qui renfermait les territoires de Leopol, Podolie, Volhynie et Beltz.

Rákóczi et Bercsényi habitèrent d'abord un rendez-vous de chasse dans une terre de la palatine. Ils ne purent y rester longtemps, car le peuple croyait que Rákóczi n'était autre que le prince Conti, revenu pour disputer la Couronne à Auguste. Ils se fixèrent donc à Drikov, puis, vers la fin de mars 1702, dans un autre château des Sieniawski, Brzezan, à trois jours de la frontière de Hongrie.

André de Hevesy.

(A suivre.)

LA HONGRIE A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS A ROME

Cette année la Ville Eternelle est devenue le véritable centre vers lequel se tourne l'intérêt bienveillant du monde civilisé tout entier. C'est que l'Italie fête à cette occasion le Cinquantenaire de son existence comme Etat uni et indépendant. Cet anniversaire mémorable nous inspire particulièrement à nous, autres Hongrois, des sentiments sympathiques, car dans la lutte héroïque, soutenue pour l'indépendance italienne, nous avons aussi pris une part, bien que modeste, à côté des illustres champions dont s'enorgueillit avec raison la population de la Péninsule tout entière. C'est là aussi la véritable source de la sympathie sincère et pour ainsi dire débordante que nous témoigne l'Italie moderne à toute occasion. Elle a été cimentée par le sang versé des légionnaires hongrois enrôlés sous le drapeau de l'unité italienne. Bien que les relations de notre patrie avec ce pays ne datent pas des guerres de l'indépendance italienne, mais remontent aux siècles les plus reculés de notre histoire, c'est principalement ce titre qui nous a valu la reconnaissance de l'Italie moderne.

C'est par une triple exposition que le foyer illustre des civilisations antique et renaissante, qui est en même temps un musée immense où s'entassent les créations artistiques produites par une longue série de siècles, qu'est l'Italie moderne, fête le Cinquantenaire de son indépendance politique. A *Turin*, l'ancienne capitale de la maison de Savoie, a lieu à cette occasion une vaste Exposition industrielle, commerciale et agricole qui doit faire voir les progrès réalisés pendant ce demi-siècle

et donner une idée de ce que peut attendre l'Europe civilisée de l'esprit inventif des peuples de la Péninsule apennine. *Firenze,* la Ville fleurie par excellence, expose la collection la plus vaste et la plus intéressante de portraits qui s'est jamais vue, où sont produits au jour les chefs-d'œuvre rares et à peine connues par quelques amateurs des portraitistes les plus célèbres, anciens et modernes. *Rome,* la capitale du monde antique et de l'Italie moderne, se propose de réunir les artistes des deux mondes en une joute splendide d'émulation. Pour faire voir qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette expression, je mentionnerai de suite une collection des plus rares de chefs-d'œuvre de l'art — et surtout de l'art décoratif — de la Chine et du Japon. L'art naissant de la grande République de l'Amérique du Nord y figure également. Onze nations exposent leurs productions artistiques dans des pavillons séparés, indépendamment les uns des autres. A peu près autant de pays y prennent part avec une collection d'œuvres d'art de moindre importance qui figurent dans le Palais des Arts de l'Italie, construction destinée à une existence durable et nullement éphémère. C'est sans aucun doute un spectacle aussi intéressant qu'instructif de contempler ainsi côte à côte l'art de tous les peuples de la Terre. Or, il est juste de considérer la production artistique des différentes nations comme un indice sûr de leur développement mental et aussi de leur force vitale. Obtenir une place honorable dans une lutte internationale pareille équivaut donc certainement à une grande bataille gagnée.

Le Gouvernement hongrois n'a donc fait qu'escompter la vérité de cette assertion, en acceptant de prendre part officiellement à l'Exposition de Rome, et le commissaire du gouvernement, chargé d'organiser l'exposition nationale, M. Edmond de Miklós, s'est également inspiré de cette vue, en réunissant une collection d'œuvres d'art qui surpasse, tant en nombre qu'en valeur, toutes les expositions nationales qui ont eu lieu jusqu'à ce jour.

Il a fallu songer en première ligne à construire un édifice destiné à héberger l'art national. On a pensé que le Pavillon hongrois devait avant tout répondre aux exigences de l'opportunité, c'est-à-dire permettre le placement le plus convenable des œuvres exposées. L'effet obtenu correspond parfaitement aux prévisions, car les salles en sont vastes, bien aménagées

et le jour est également distribué partout. Les locaux, au nombre de quatorze, destinés à recevoir les tableaux et autres œuvres, sont disposés de façon à être également bien éclairés dans toutes leurs parties. Les personnes qui ont déjà eu l'occasion d'entendre les réclamations et les plaintes amères des artistes, lorsque l'une ou l'autre de leurs œuvres ont été placées d'une façon désavantageuse, seront seules en état d'apprécier l'aménagement favorable du pavillon hongrois, qui a été, du reste, reconnu par tous les artistes hongrois et étrangers qui ent eu l'occasion de s'en convaincre.

Le bâtiment présente déjà au dehors un aspect harmonieux et imposant. Il est d'une ornementation sobre, sans profusion de plâtres. Rien ne trahit à l'extérieur qu'on est en face d'un édifice créé pour une destination provisoire et temporaire. La façade est en pierre artificielle d'un aspect durable : au milieu est placé le blason de la Hongrie fait par M. Géza Maróti. Par-ci, par-là, des ornementations en mosaïque, appliquées discrètement, dont les motifs nationaux font un très heureux effet sur le spectateur.

A droit et à gauche devant le vestibule sont placés les deux groupes de M. Georges Zala qu'on a déjà admirés sur le Monument millénaire du même artiste, le *Travail* et l'*Aisance* et qui relèvent par leur lignes harmonieuses l'effet que produit la façade du bâtiment.

Les plans du pavillon hongrois ont été dressés par les architectes Györgyi et Hœpfner, de Budapest, qui se sont d'ailleurs scrupuleusement conformés aux intentions du Commissaire général.

En traversant l'entrée principale, on arrive dans un vestibule ouvert, destiné aux sculptures. Le milieu en est occupé par la statue de M. Strobl *Notre mère* dont la noble simplicité exprime avec une supériorité réelle le sentiment de l'amour maternel, à l'apothéose duquel elle est destinée. A droite et à gauche, se trouvent des bustes du même maître, parmi lesquels la figure enfantine exquise de l'archiduc Albert, la tête expressive du comte Apponyi et le portrait de la sœur de l'artiste dont le regard est d'une profondeur surprenante. Les deux figurines de M. Nicolas Ligeti représentant un *Garçon au canard* et un autre *pêchant des écrevisses* sont baignées, dans deux bassins, par un jet d'eau surgissant, au milieu de

la rocaille et des fleurs. A côté est placée l'étude de M. Senyei représentant *la Vanité.*

Le mur principal de la Salle dite d'honneur est occupé par le tableau de M. Benczur intitulé l'*Hommage Millénaire* dont les dimensions autant que le sujet fixent l'attention du visiteur. En effet, la scène mouvementée qu'il représente avec une richesse de coloris surprenante, la multitude des figures qui sont toutes des portraits, peints d'après nature, de personnages politiques de l'époque, constituent non seulement un vrai plaisir artistique, mais aussi une leçon vivante d'histoire. Car dans le cortège des membres du Parlement hongrois défilant devant le couple royal, se manifeste en quelque façon la souveraineté de la nation elle-même. On voit encore dans la même salle, à côté des portraits de M. Benczur et d'un autre, peu connu, de Munkácsy représentant *Mme Rosenthal* de Paris, une collection de dix toiles de M. Philippe László, qui donnent une idée avantageuse du développement graduel de cet artiste, également choyé par la fortune et par la haute aristocratie de tous les pays. En dehors de ces œuvres anciennes, telles que les portraits de *Mme Hubay,* de *Léon XIII* et du *cardinal Rampolla,* on peut y admirer trois portraits de femmes d'une facture remarquable, puis les images de *l'empereur Guillaume* et de *sa fille.* Dans ces dernières, malgré que leur technique rappelle quelque peu celle du pastel, on admire néanmoins l'expression des yeux qui peint ici véritablement l'âme des personnages. (Rappelons, à ce propos, qu'une collection importante d'œuvres de cet artiste est exposée en ce moment avec un plein succès à Londres, ce qui honore autant M. László que son pays d'origine.)

Ce qui nous frappe déjà dans cette première salle, c'est la façon large et intelligente dont les œuvres d'art y sont arrangées. En effet, sur une surface pareille, on voit d'habitude entassés deux ou trois fois autant de cadres. Cet embarras de richesses offre le double inconvénient, de fatiguer d'abord le visiteur par la multitude des œuvres, dont l'abondance ne lui permet pas une étude attentive; puis de placer souvent côte à côte des cadres d'une tonalité tout à fait différente ou même opposée, ce qui détruit complètement l'effet des uns et des autres. On dit alors, en termes du métier, qu'ils *s'achèvent* mutuellement. On a évité ici ces deux sortes d'inconvénients

en plaçant les cadres sur une seule rangée et à distance les uns des autres. En n'accrochant qu'un nombre restreint de toiles dans chaque salles, on est arrivé à mettre ensemble des œuvres analogues et dont les tonalités, comme on dit, ne hurlent pas à se trouver ensemble. C'est là un point assez important dans une exposition internationale où se rencontrent une foule de personnes dont les goûts et les préférences sont très variés. Cela permet encore à chaque visiteur de faire son choix d'avance, sans être offusqué par l'aspect troublant d'œuvres hétérogènes. Le mérite en revient surtout aux artistes qui ont assumé la charge difficile — qui est presque devenue un art spécial — d'arranger cette exposition selon l'intention du Commissaire général et sous sa haute surveillance, notamment à MM. Iványi, Karlovszky et Róna.

La préface du catalogue hongrois de notre Exposition nationale, due à la plume du commissaire du Gouvernement nous renseigne sur le principe général qui a présidé à l'arrangement et au choix des œuvres présentées au public. On s'est efforcé, y est-il dit, de donner une idée de la production artistique de notre pays dans le courant du dernier demi-siècle, en groupant les œuvres exposées autour d'un nom plus connu et plus marquant. Tous les artistes renommés y figurent donc, autant que possible, avec une petite collection de leurs œuvres, ce qui permet au public étranger, peu au fait de notre art, de s'en faire une idée et de l'apprécier à sa juste valeur.

C'est en conformité aux principes que je viens de rappeler qu'on y a fait place, parmi les maîtres plus anciens, à Charles Brocky qui, en s'expatriant, est devenu le portraitiste favori de la famille royale et de la cour d'Angleterre, à Géza Mészöly, le peintre spécial des sites charmants du lac Balaton, à Charles Lotz, le peintre inspiré de la beauté féminine, à Barthélemy Székely, le maître incomparable du dessin, ainsi qu'à Bihari, Eisenhut et Telepi dont les noms appartiennent déjà à l'histoire de l'art national.

Les trois tableaux de Brocky, et principalement celui qui représente une *Femme en repos,* rappellent par leur coloris exquis les grands maîtres italiens, ceux de Mészöly, choisis parmi ses meilleures compositions, révéleront au public étranger un puissant talent. On se persuadera que cet artiste hongrois, dont le nom assez difficile à prononcer et d'une allure « barbare »

et resté jusqu'ici à peu près ignoré, se range auprès des plus grands maîtres modernes, et notamment de Corot. La *Vénus* superbe de maître Lotz (qui est la propriété de M. Schickedanz) est un chef-d'œuvre ravissant de nu féminin. Székely, dont on admire surtout les compositions historiques et les fresques de grande envergure, ne figure naturellement ici qu'avec des toiles de dimensions modestes. Admirons néanmoins un portrait de femme exquis, et quelques paysages symboliques ainsi que des esquisses rapides du maître récemment décédé. Notons ici qu'un certain nombre de peintres et de sculpteurs plus anciens, entre autres Markó, Joseph Kovács, Barabás, Charles Ferenczy, Jacques Guttmann, etc., se rattachant à l'école romaine, figurent dans l'exposition historique, placée au château de Saint-Ange.

Rappelons parmi les artistes qui appartiennent à l'époque de transition, les collections de MM. Aimeri Knopp, Edmond Kacziány, Skuteczky et Magyar-Mannheimer. Les paysages et les peintures de genre hollandais de M. Knopp sont suffisamment connus. M. Kacziány a exposé trois toiles symboliques d'un effet remarquable. Les pastels de M. Poll frappent par leur facture fraîche et lumineuse. M. Skuteczky nous étonne par ses effets de lumière qui distinguent les ateliers de forgeron dont il s'est fait une spécialité et qui a beaucoup d'admirateurs. Aussi le public italien, dont le maître est assez connu, puisqu'il a fait ses études à Venise, l'apprécie beaucoup. Quant à M. Magyar-Mannheimer, ses miniatures, ses paysages, dont les *nuages* sont restés inimitables, témoignent d'une verve qui n'a rien perdu de sa force primitive.

Avant de passer aux salles des peintures modernes, mentionnons encore les *Emigrants* d'une grande vérité d'expression de M. Paul Vágó, quelques toiles jolies de M. Zempléni, le *portrait* frappant de M. Horowitz fait par le maître lui-même, la *Paysanne* d'une technique achevée et un autre portrait de M. Karlovszky, la *Naissance du Christ* de Boruth, *Judas* de M. Pentelei-Molnár, un *paysage hivernal* de M. Bosznay, les paysages de MM. Mendlik, Mednyánszky, Spányi, Kézdi-Kovács, Oscar Glatz, les *figures de femmes* de M. Márk, les compositions connues de Jendrassik, l'intérieur de Keményfi, etc.

Dans une des salles modernes consacrée à l'école dite de Nagybánya figurent, en bonne place, cinq grandes toiles de

Charles Ferenczy, dont celle qui a pour titre *Avant le bain* est peut-être la plus remarquable. On dit que plusieurs grands journaux illustrés de l'étranger se sont assuré le droit de reproduction de ce tableau, qui est un «des plus vivants». Les autres œuvres du même maître, la *Descente de la Croix* d'une touche si hardie, un *Portrait double*, les *Tziganes*, le *Peintre et son modèle* prouvent derechef que cet artiste a gardé toute la justesse de coup d'œil, la sûreté de main et le savoir-faire qui l'ont depuis longtemps rangé parmi nos meilleurs peintres. Nous voyons encore ici une collection des œuvres les mieux réussies de M. Iványi-Grünwald, ce peintre aux teintes délicates, qui voit les scènes de la nature à travers d'une sensibilité exquise. Mentionnons encore l'*Après dîner de dimanche* de M. Nyilassy, trois tableaux de genre de M. Thorma, quelques études très réussies de M. Pór et le *portrait* de M. Zigány.

Dans la salle suivante, c'est M. Csók qui règne en maître. Même les personnes qui n'approuvent pas entièrement la manière de l'artiste, reconnaissent volontiers que sa maîtrise dans le dessin et le maniement habile des couleurs, en font un peintre de grand style. Cet artiste, en outre, est continuellement à la recherche d'une voie nouvelle et d'effets surprenants. Ce qui est d'autant plus remarquable qu'il s'agit nullement d'un débutant, mais d'un homme d'âge plutôt mûr qui a déjà fait ses preuves.

A côté de lui, nous admirons les toiles superbes et présentant une grande variété, de M. Perlmutter : les *Scènes de Szolnok*, la *Foire de Besztercze* et les intérieurs hollandais. Son public se recrute principalement parmi les visiteurs de nation allemande qui apprécient fort le coloris intense du maître. MM. Katona, Kosztolányi-Kann et Márffy exposent encore dans la même salle des toiles d'un grand effet.

Nous avons réservé exprès pour la fin de cet article, l'œuvre collective de trois maîtres hongrois incontestés, qui sont M. Paul Szinnyei-Merse, Ladislas Paál et Munkácsy. Ces grands artistes ont eu tous trois à lutter contre l'indifférence et l'ignorance, ces obstacles éternels de l'art. M. Szinnyei et Munkácsy en ont triomphé déjà de leur vivant. Paál a été moins heureux, pour lui l'apothéose n'a commencé qu'après la fin de sa courte et douloureuse carrière.

La salle consacrée à l'exposition de M. Szinnyei comprend

19 toiles et croquis du maître. Son premier grand succès: *La fête champêtre*, y figure aussi, avec la date: 1874. Que de luttes, que de déceptions cet artiste a dû éprouver depuis cette époque déjà lointaine ! M. Szinnyei est resté d'ailleurs ce qu'il a été, le peintre de la nature, et principalement des montagnes de la Haute-Hongrie. Les scènes les plus variées, la floraison des amandiers, les riches couleurs de l'été, l'aspect mélancolique de la nature agonisante et, par contre, son triomphe lors de la fonte des neiges passent tous devant nos yeux. N'oublions pas, à côté des grandes toiles, quelques esquisses rapides qui permettent de jeter un coup d'œil sur la façon de travailler de cet éminent artiste.

L'œuvre de Ladislas Paál constitue un contraste frappant avec la facture lumineuse et le riche coloris de M. Szinnyei. Paál fut aussi un idolâtre de la nature, mais sombre et plutôt triste. Il adore la forêt à grande futaie, séculaire et touffue, où le soleil ne pénètre jamais pour troubler les rêves solitaires de l'artiste. Il aime à peindre le ciel orageux, les nuages de forme fantastique et il ne contemple la nature qu'à travers son sombre et inconsolable désespoir. Et comme, ici-bas, la tristesse et le chagrin l'emportent de beaucoup sur la joie et les éclats de lumière, les amateurs du pinceau mélancolique de Paál augmentent en nombre tous les jours.

L'œuvre collective de Michel Munkácsy se trouve dans la même salle. On peut y admirer le cycle du Christ à dimensions quelque peu réduites, mais dû encore au pinceau du maître: *Le Christ devant Pilate*, et *Le Christ sur la croix*. Il est inutile d'en parler longuement, puisque ces toiles sont connues de tout le monde. Contentons-nous de reproduire ici les paroles que la reine-mère Marguerite a adressées au Commissaire général lors de sa seconde visite à l'Exposition hongroise: «Je ne connais pas de peintre qui exerce à la fois sur la raison et sur les sentiments une action aussi puissante et aussi durable que votre compatriote Munkácsy». On y voit aussi une des toiles les plus connues du maître: *La dernière heure d'un condamné*, un *paysage* des environs de Kolpach et des croquis dont la plupart n'ont pas encore été exposées nulle part.

La sculpture et l'architecture sont également bien représentées par une série d'œuvres remarquables. M. Róna, en dehors des groupes déjà mentionnés, a exposé le modèle de la

statue d'*Eugène de Savoie* et quelques hauts-reliefs de la même œuvre, *Susanne* et *Joseph et la femme de Putiphar* (ce dernier sculpté sur bois). Ces œuvres, de même que la collection de portraits d'Edouard Telcs, sont très admirées. On voit au milieu d'une jolie petite cour ouverte une réduction de la *Statue de Mathias Corvin*, de Fadrusz, et, autour, quelques figures très réussies de moindre dimension de MM. Bezerédj, Lányi, Kisfaludy-Strobl, Gárdos, Kallós, Holló, Horvay, Hüvös.

Les architectes ont exposé une série de dessins et de vues photographiques comprenant aussi bien des édifices de l'ancien style que conçus dans la manière de l'école Lechner.

Nous sommes arrivés au bout de notre promenade à travers l'exposition hongroise. Qu'il me soit permis de répéter ce que j'ai dis en débutant, à savoir que notre pays peut à juste droit s'enorgueillir du succès qu'il a obtenu à l'Exposition internationale des Arts de Rome. Il me reste encore à rappeler qu'il doit ce succès éclatant, en dehors des efforts des personnes qui ont bien voulu se charger de la préparation et de l'arrangement de cette exposition, en première ligne aux artistes hongrois et à notre art national.

ELEMÉR DE MIKLÓS.

LES HOMMES POLITIQUES ÉCRIVAINS

M. Georges Clemenceau, ancien président du conseil des ministres, vient de publier un livre qui est seulement un recueil de notes de voyage, mais qui n'en est pas moins un livre important. Au reste, rien de ce que M. Clemenceau écrit n'est considéré comme négligeable. Et cet homme d'action et d'énergie est, sans aucun doute, l'un des premiers écrivains parmi les hommes politiques d'aujourd'hui.

Il est docteur en médecine, mais tout jeune il devint journaliste. On reconnut immédiatement beaucoup de talent dans ses articles presque autant que dans ses discours. Il réunit régulièrement ses articles en volumes et il possède aujourd'hui ce qu'on appelle « un bagage littéraire » que pourraient lui envier beaucoup d'académiciens.

Son premier recueil d'articles avait pour titre *La mêlée sociale*. Georges Clemenceau y exprimait des idées grandioses où se reconnaissaient l'influence scientifique de Darwin et le goût oratoire d'un homme élevé dans l'admiration des révolutionnaires de 1848.

« La mort, partout la mort. Les continents et les mers gémissent de l'effroyable offrande de massacre. C'est le cirque, l'immense Colisée de la Terre où tout ce qui ne pouvait vivre que de mort se pare de lumière et de vie pour mourir. De l'herbe à l'éléphant pas d'autre loi que la loi du plus fort. Et l'homme a dû se conformer à la loi universelle. Puisque l'arrêt de sa domination c'est la mort, puisque le frère supérieur est condamné à détruire le frère inférieur, pourquoi quand l'homme qui veut croître, rencontre l'homme qui veut croître

aussi, s'arrêterait-il frappé d'un soudain respect devant son frère en humanité.»

Et l'auteur de *La mêlée sociale* précise en observant notre époque.

«On ne tue plus l'homme d'un coup, on l'use. Aux antiques carnages a succédé l'exploitation du plus faible. De l'esclavage primitif au salariat des temps modernes, le même principe se perpétue. Verrons-nous jamais une trève à la mêlée sociale?» Oui, il le faut bien, car l'altruisme se développe en même temps que l'égoïsme. «L'homme gêne l'homme, aije-dit. L'homme aide l'homme aussi... Les organismes associés pour vivre, même luttant entre eux s'entr'aident. Ainsi fait l'homme dans le corps social; une partie de sa force nuit au succès, une autre le protège et le soutient.» Ainsi s'affirme la solidarité, la solidarité qui sauvera le monde.

M. Georges Clemenceau exprimait donc dans ses premiers ouvrages ses idées d'homme politique préoccupé des questions sociales. Mais il fut aussi un admirable polémiste de la presse quotidienne. Enfin il fut romancier et auteur dramatique. Romancier, écrivant *Les plus forts*, il ne se désintéressa pas de la vie sociale. Auteur dramatique, écrivant *le Voile du Bonheur*, il s'affirma philosophe. Dans *le Voile du Bonheur* on rencontre un mandarin de Chine qui, aveugle, consent, que dis-je, demande à rester aveugle et à garder ses illusions plutôt que d'avoir à supporter les rudes épreuves de la clairvoyance et le spectacle de la cruelle vérité.

Georges Clemenceau paraît là assez brutalement pessimiste. Mais pessimiste ou non, il est philosophe. Tous ses amis sentent en lui son sens philosophique. «Ce que j'admire en lui, déclare Octave Mirbeau toujours ardent, c'est qu'il ne se sert des faits particuliers que pour s'élever aux plus hautes généralisations de la pensée. Tout lui est prétexte à philosopher, parce que, comme les grands esprits, il sait que la chose la plus menue, la plus indifférente en soi, celle qui échappe le plus aux préoccupations du vulgaire contient toujours une parcelle de l'éternelle et irritante énigme et qu'elle n'est qu'une réduction de l'âme totale de l'univers.» Gustave Geffroy, qui est, comme Octave Mirbeau, membre de l'Académie des Goncourt, distingue aussi dans Georges Clemenceau un philosophe digne d'estime.

En tout cas, sa philosophie est devenue plus optimiste dans son dernier ouvrage. M. Clemenceau a visité le Brésil, la République Argentine, l'Uruguay. Il sait voir et il sait peindre. Mais il sait aussi s'enthousiasmer et il ne manque pas de constater pour notre joie, que la France a une autorité morale qu'elle peut élargir...

* * *

Voilà certes une belle activité riche et variée d'écrivain, et M. Georges Clemenceau a soixante-dix ans ! Mais j'ai parlé de l'Académie des Goncourt. On peut être surpris que les membres de l'Académie des Goncourt n'aient pas songé, lors de leur dernière élection, à appeler à eux Georges Clémenceau. En effet, les opinions politiques de l'ancien député de Paris et du Var l'écartent sans doute de l'Académie française.

C'est cependant à l'Académie française que l'on peut mesurer le rôle joué par les hommes politiques français dans notre littérature nationale. On raille volontiers chez nous les hommes politiques et on prétend avec complaisance qu'ils sont illettrés. En réalité, beaucoup d'entre eux ont été ou sont encore de très bons écrivains.

Voltaire disait en raillant : « L'Académie est un corps où l'on rencontre des ducs, des marquis, des gens d'Eglise et quelquefois des gens de lettres. » Mais Voltaire raillait toujours. Il est vrai qu'il avait souvent raison de railler. Or, il oubliait dans son énumération les hommes politiques. Après tout, il le faisait peut-être exprès. Ils furent nombreux cependant à l'Académie française. Plus de quinze académiciens furent premiers ministres, plus de cinquante furent ministres, et combien furent ambassadeurs : on ne peut les compter !

Certes, ces hommes politiques académiciens ne se manifestèrent pas tous comme des écrivains sublimes. C'est ainsi que le grand ministre Colbert put se trouver à l'Académie française, comme chez lui. Il réformait les finances, le commerce, la marine — en France on a toujours réformé le commerce, les finances ou la marine et le reste — il n'avait pas le temps d'écrire des livres. C'est à peine s'il pouvait en lire. Pourtant il était le meilleur des académiciens. Il prononça un discours de réception (il avait chargé l'abbé Chapelain

de le lui fabriquer : aujourd'hui on admet généralement que ce sont les académiciens eux-mêmes qui composent leurs discours) ; mieux encore, il distribua un très grand nombre de pensions à ses collègues et il leur devint pour cela très sympathique.

D'autres étaient à la fois très fantaisistes comme académiciens, comme écrivains et comme hommes politiques. Tel le cardinal de Rohan, ambassadeur à Vienne, il étonna l'impératrice Marie-Thérèse par ses inconséquences, par sa légèreté, par son luxe autant que par l'art prodigieux qu'il avait de faire des dettes et par son art plus précieux encore de ne pas les payer. Personnage important à la cour et dans les affaires de l'Etat, il se contenta de compromettre la reine Marie-Antoinette dans les fameux et déplorables marchandages du Collier. Il était, au demeurant, le meilleur fils du monde et il écrivait de jolis petits vers quand il en avait le loisir.

Pas si jolis pourtant que le vers du cardinal de Bernis. Bernis fut à la fois académicien, ministre des affaires étrangères, ambassadeur et cardinal et poète gracieux. Il fut tout cela, parce qu'il plaisait. Il était extrêmement aimable et partout aimé. Ambitieux avec cela, il se déclarait prêt à tout, et même à croire en Dieu pour devenir évêque. Afin d'inspirer plus de confiance, il l'écrivait en vers :

Non, tu connais trop ma droiture:
Coupable par fragilité,
Mais ennemi de l'imposture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux faiblesses de la nature.

En outre, il était toujours disposé à rire : la plus avenante gaieté résidait en son âme lyrique :

Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs,
Que toujours ma muse fertile
Imite en variant son style
Le vol inconstant des zéphirs.

Mais Babet la Bouquetière, comme Voltaire appelait le cardinal de Bernis, en faisant allusion à son style fleuri et à sa frivolité charmante, Babet la Bouquetière de l'Académie

française et ministre des affaires étrangères, ne cachait pas son jeu :

> Qui sait, au printemps de son âge
> Souffrir les maux avec courage,
> A bien des droits sur les plaisirs.

Plaisirs de toute sortes qu'il prenait dans la plus agréable compagnie — ce n'est pas ici de l'Académie française qu'il s'agit. Mme de Pompadour raffolait de ce délicieux Bernis. Elle lui fit accorder une pension sur la cassette du roi et un logement aux Tuileries. Or, un jour Bernis sortait de chez Mme de Pompadour emportant sous son bras une toile de Perse qu'elle lui avait donné pour meubler son nouvel appartement. Le roi rencontra Bernis dans l'escalier et voulut absolument savoir ce qu'il portait. Bernis le lui montra, avec sa bonne grâce et sa séduction habituelles. — Eh bien ! dit Louis XV, en lui mettant dans la main un rouleau de louis d'or, elle vous a donné la tapisserie, voilà pour les clous !

On conviendra qu'un homme si aimable était aussi pittoresque comme ministre que comme académicien, comme homme de lettres que comme homme politique.

* * *

Cependant les rapports entre la politique et la littérature s'accentuent au XIXe siècle et ils deviennent beaucoup plus sérieux que par le passé.

On cite tout de suite le nom de Chateaubriand, de Thiers, de Guizot, de Lamartine, de Victor Cousin, de Villemain et ce sont de beaux noms dans la politique et dans la littérature.... On pourrait citer bien d'autres noms. Et Victor Hugo, et Littré, et Montalembert, et Rémusat, et Jules Simon, et Challemel-Lacour, qui encore ! Maintenant les hommes politiques pullulent à l'Académie. Emile Ollivier, le comte de Mun, de Freycinet, Paul Deschanel, Ribot, Francis Charmes, Maurice Barrès, Gabriel Hanotaux, Raymond Poincaré, Denis Cochin... Dix hommes politiques à l'Académie en même temps ; dix : le quart de l'Académie.

Et dans le Parlement, Sénat ou Chambre des Députés, on rencontre un certain nombre de politiciens qui sont des

écrivains estimables. A droite ce sera M. Jules Delafosse, à gauche M. Camille Pelletan ou M. Jaurès et nous ne saurions oublier M. Clemenceau. Presque tous les hommes politiques sont journalistes : ils sont habiles à exprimer leurs idées sur le fait du jour. De là à écrire des livres !... D'autres ont une culture énorme et sont naturellement écrivains. M. Joseph Reinach a écrit des livres dont tout le monde admire l'animation et la clarté et aussi le style fort, abondant et pittoresque. D'autres réunissent leurs discours en volumes et se classent ainsi par les hommes de lettres. D'autres sont poètes : certes la politique et la poésie paraissent peu compatibles et je suis contraint d'avouer que le Parlement français ne s'enorgueillit à l'heure actuelle d'aucun Victor Hugo et d'aucun Lamartine... Mais enfin, l'activité littéraire et l'activité politique sont en France mêlées de plus en plus étroitement. C'est un des traits caractéristiques de la société française d'aujourd'hui et vous me permettrez de penser qu'il n'y a pas lieu de s'en plaindre.

J. ERNEST-CHARLES.

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LAFCADIO HEARN

Le 26 septembre 1904 est mort, à Tokyo, une des personnalités les plus exceptionnellement douées de la littérature anglaise contemporaine : Lafcadio Hearn, chercheur inlassable du beau et de l'original, dont la vie fut un long pèlerinage à travers le monde, en quête d'un Idéal indéfinissable, et hélas ! introuvable.

Né en 1850 en Grèce, dans l'île de Santa Maura, d'une mère grecque et d'un père irlandais, Lafcadio Hearn fut envoyé vers l'âge de huit ans au Pays de Galles, chez une vieille tante qui l'éleva. Il ne revit plus ses parents qui avaient divorcé ; il se trouva, enfant délicat et sensible, seul à faire face à la vie, — « cette grande indifférente », — qui se montra envers lui, — comme elle se montre envers la plupart d'entre nous, — doucement cruelle : douce, car il lui fut donné de goûter des joies spirituelles qu'ignorent le « troupeau humain », et cruelle, parce qu'il eut toujours à se débattre au milieu de difficultés pécuniaires, et qu'il souffrit très vivement de cette sensibilité presque excessive, qui fut le trait dominant de son génie. Hearn connut chez sa parente le luxe et le confort ; il fut envoyé, à l'âge de 15 ans, au Collège Catholique de Ushaw, où il eut l'infortune d'être victime, au cours d'un jeu, de l'accident qui affecta la vue d'un de ses yeux. Mais il est permis de croire que l'ambiance de son milieu familial ne concordait guère avec sa nature déjà ardemment éprise de liberté et d'exotisme. A dix-neuf ans il s'enfuit loin de ceux qui avaient voulu opprimer et emprisonner sa pensée, et ce fut alors que commencèrent les péripéties d'une existence,

qui fut, croyons-nous, unique dans les annales de la littérature.

Ecrivant à un de ses amis à propos de sa jeunesse, il dit :

« A dix-neuf ans, après que mes parents eurent été réduits de la richesse à la pauvreté par un aventurier, et avant que j'eusse rien vu du monde, — sauf ce que m'avait appris une année passée à Londres parmi de petites gens, — je fus jeté sans argent sur le pavé d'une ville américaine, pour commencer ma vie. Je passai un temps très dur. Souvent je dormis dans la rue ; je fus tour à tour domestique, garçon de restaurant, typographe, correcteur d'épreuves, et je m'élevai ainsi, peu à peu. »

Nous le trouvons en effet d'abord à Londres où il connut la misère du « *work-house* » (1), puis, en 1869, à New-York où il débarque, adolescent timide, délicat et pauvre, et où il sembla avoir passé de bien pénibles épreuves. Deux ans plus tard il se rendit à Cincinnati, et là il réussit à entrer dans une imprimerie ; il devint également, pour un certain temps, secrétaire du bibliothécaire de la librairie publique de cette ville, et ce fut sans doute ainsi qu'il put parcourir les livres des littératures les plus diverses, et se familiariser avec la pensée des pays exotiques. En 1874, il fut engagé comme reporter au journal *The Enquirer,* et ses chroniques sensationnelles attirèrent bientôt l'attention de ses chefs, qui devinèrent vaguement que le jeune homme qui peinait si consciencieusement à des besognes ingrates, avait en lui l'étoffe d'un maître. En 1875 il quitta *The Enquirer,* pour entrer à *The Gazette* et, pendant deux ans, ce grand écrivain, cet artiste délicat et raffiné, qui devait se révéler doué d'une si remarquable intuition des plus intimes émotions de l'âme orientale, eut à s'astreindre à la routine monotone et ardue du reportage.

On ne peut cependant regretter le temps qu'il passa à Cincinnati : c'est à son séjour en cette ville que nous devons un de ses livres les plus curieux, et les plus caractéristiques de son style, qui est à vrai dire, de la prose poétique. *Some Chinese Ghosts,* (2) ainsi est intitulé cet ouvrage, recueil de six courtes légendes chinoises, où l'auteur a cherché surtout

(1) Asile des pauvres.
(2) *Quelques fantômes chinois ;* à paraître au *Mercure de France.*

à exprimer la «beauté fantastique»; ces contes sont d'une forme si pure, d'une langue si raffinée qu'ils demeurent incontestablement parmi les conceptions les plus exquises qui soient sorties de la plume du maître. C'est peut-être dans cette œuvre que se fit sentir le plus vivement l'influence qu'exerçait sur lui la littérature française, et surtout Théophile Gautier. Lafcadio Hearn avoue du reste que son but a été «de créer dans la fiction anglaise quelque chose d'analogue à cette richesse de couleur et d'imagerie particulière jusqu'ici à la littérature latine», Et il ajoute même: «Je vis plus avec la race latine qu'avec la race anglo-saxonne».

Après cinq longues années de travail et de lutte dans l'âpre cité industrielle, Hearn ne put résister au désir invincible qui le poussait vers les tropiques; résolu de se rendre aux Antilles, il quitta Cincinnati et s'arrêta en chemin à la Nouvelle-Orléans. Cette cité mi-française, aux vieilles demeures qui portaient encore sur leurs murs crevassés les traces de la lutte suprême soutenue par les Etats du Sud pendant la guerre de la Sécession, lui plut tout particulièrement. Il logea dans une de ces maisons délabrées, et il se mit en devoir d'étudier la vie, les mœurs et la mentalité créole. Puis, devenant un des principaux rédacteurs du journal le *Times-Democrat*, il y publia des articles, ainsi que de nombreuses traductions des œuvres de Maupassant, Flaubert et Théophile Gautier. Pendant ses loisirs il bouquinait, et ce fut ainsi qu'il put se constituer, petit à petit, avec patience et amour, une bibliothèque dont il se montrait justement fier, et qui contenait des volumes extrêmement rares et curieux: on y trouvait les histoires et chroniques des peuplades les plus diverses, et les livres sacrés des croyances les plus opposées. C'était suivant ses propres dires, «une agglomération d'excentricités et d'exotismes».

Ce fut à la Nouvelle-Orléans qu'il acheva ce merveilleux recueil *Stray Leaves from Strange Literature*, (1) qui contient les histoires les plus «fantastiquement belles» qu'il lui fut possible de reconstituer. Ce livre est composé d'une vingtaine de légendes, contes et paraboles tirées de la littérature hindoue,

(1) *Feuilles éparses de littératures étranges*. Trad. par M. Logé. *Mercure de France*.

persane, finlandaise, etc., et reconstruites par Lafcadio Hearn, d'après les narrations originales ; mais il a su les rebroder en leur redonnant des tons nouveaux, en leur infusant, grâce à son art inimitable, une vie et une grâce toutes nouvelles. Et, fait curieux à noter, on observe déjà dans *Stray Leaves from Strange Literature* les indices de l'empire que devait exercer plus tard sur son imagination et sa pensée, la doctrine et la personnalité du Bouddha.

C'est aussi pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans qu'il écrivit *Chita, A memory of Last Island,* l'un des deux seuls romans qu'il nous ait laissés, et qui est un hymne grandiose à la gloire de la Mer, du Ciel, — dont la couleur bleue est «l'âme du monde», — de la nature entière pour laquelle il professait une admiration teintée de vénération. *Chita* (1) lui valut d'être reconnu pour la première fois par le grand public qui, jusque là, n'avait témoigné à ses œuvres qu'une froide indifférence. Encouragé par ce succès, il se rendit aux Antilles pour y faire quelques croquis demandés par la maison d'édition qui avait publié *Chita:* il comptait n'y rester que quelques mois : il y passa deux ans.

Pélerin éperdu à la recherche du Beau, il crut voir dans la Martinique un Paradis terrestre. Il s'installa à St-Pierre, où la vie simple et pittoresque lui plut infiniment. Bien que dans plusieurs de ses lettres il affirme que le climat de la Martinique tende à rendre paresseux, et peu apte au travail, on ne peut le croire, en lisant les deux œuvres datant de cette époque. Ce fut premièrement *Two Years in the French West Indies,* (2) série d'esquisses dans lesquelles Lafcadio Hearn narre les scènes de la vie créole, et qui, tour à tour, naïves, curieuses ou touchantes sont bien, ainsi que l'a déclaré le grand critique Edmund Sledman «des poèmes en prose». Puis vint *Youma,* son deuxième roman, étude psychologique de l'âme des races noires, à la fois enfantine, dévouée, tendre, mais dont l'instinct primordial peut avoir de brusques réveils, qui l'affole et la mène aux pires extrêmes.

Cependant, après deux années passées à la Martinique, Lafcadio Hearn se sentit de nouveau assailli et tourmenté

(1) *Chita,* trad. par Marc Logé. *Mercure de France.*
(2) *Deux ans dans les Antilles Françaises,* à paraître au *Mercure de France.*

par la nostalgie de l'inconnu, du pas encore vu. Il retourna soudain à New-York et y fit un assez long séjour ; mais il comprit sans doute qu'il lui serait impossible de trouver le bonheur, ou seulement la quiétude, dans les vastes métropoles industrielles et matérialistes des Etats-Unis. Ce fut ainsi qu'il se décida à partir en 1890 pour le Japon, où il devait accomplir la grande œuvre de sa vie, et d'où il ne devait jamais revenir.

Dès son arrivée au Japon, Lafcadio Hearn fut étreint par le charme irréel, presque surnaturel de ce monde nouveau qui s'ouvrait à sa vue ravie. Il se sentit en pleine communion d'esprit avec la pensée japonaise d'autrefois ; et il a su nous l'exprimer et nous l'expliquer ainsi que nul autre Européen ne l'a encore fait. La réaction allait fatalement se produire. Le moment devait venir où lui serait révélé l'envers de l'âme japonaise. Mais, même lorsque son illusion se sera en partie dissipée, on sent que le souvenir de l'enchantement que lui causa sa vision première du Japon et de ses habitants, survécut toujours en lui aux déceptions de la réalité.

Mrs. Elizabeth Bisland, la dévouée biographe de Lafcadio Hearn, à laquelle nous devons d'avoir recueilli et publié au complet sa merveilleuse correspondance, dit dans la belle préface dont elle fait précéder les *Lettres Japonaises* du maître :

« Hearn fut le premier à deviner la qualité granitique qui se trouve au cœur du peuple japonais, tandis que le monde extérieur ne voyait encore que l'enveloppe soyeuse de leurs façons d'être. Dans une étude contenue dans *Kokoro* sur *La Civilisation Japonaise,* il discerna ce qu'il dénomma la « fluidité » de cette civilisation ... et il démontra que ce peuple, représenté par certains missionnaires comme étant pratiquement sans religion, avait été, plus qu'aucun peuple occidental, moulé et formé presque exclusivement par sa foi. »

Ce fut alors que commença cette admirable série d'œuvres inspirées par le Japon qui devaient lui apporter la consécration d'une renommée universelle. Il a étudié dans ses livres les côtés les plus divers de la nature japonaise ; sa femme, Setsu Koizumi, jeune fille samurai de haut rang lui narrait d'anciennes légendes, dans un patois qu'ils avaient inventé pour leur usage personnel et qu'ils appelaient le « Hearn-San-Kotoba », le langage de Hearn ; ensuite il reprenait ces vieilles

légendes, où il faisait vivre à nouveau la vie et l'esprit du Japon féodal, dont la lente disparition lui causait une peine infinie.

Mais, afin de comprendre Lafcadio Hearn, et surtout le côté de son âme qui se révèle dans ses livres sur le Japon, il faut se souvenir de ces paroles de Mme Elizabeth Bisland :

« Lafcadio Hearn était un mystique, pas dans l'acception piétiste ordinaire, mais dans le sens d'homme qui cherche éternellement à distinguer le permanent au delà de l'instable, le « noumène » au delà du « phénomène », qui fait des efforts pour essayer d'atteindre la toute dernière signification du visible, et pour saisir l'essence de ce fantôme de beauté par lequel son âme était ensorcelée. »

Ce fut en réalité l'intangibilité de l'énigme universelle qui semble l'avoir attiré le plus ; cependant dans ses œuvres japonaises, on trouve à côté d'études philosophiques d'une très haute tenue, dans lesquelles perce l'ascendance profonde que les préceptes du Bouddhisme exerçaient sur son esprit, des essais sur le caractère japonais qui sont d'un vif intérêt historique. Nommé professeur au Jiu-Cho-Gokko, ou Ecole Moyenne Ordinaire, à Matsüe, en 1890, il y écrivit la majeure partie de *Glimpses of Unfamiliar Japan,*(1) qui parut en 1894. Dans ce volume, c'est l'ancien Japon qui nous est révélé, — décrit avec l'enthousiasme d'un poète qui prête aux sujets qu'il dépeint une fascination magique. Ceci s'explique par le fait qu'en l'écrivant il était dominé par le charme de Matsüe, où il s'était fait de vrais et sincères amis. Malheureusement, il ne put y demeurer longtemps. La sévérité excessive du climat nuisait à sa santé, et il dut se résigner à partir. Il sollicita et obtint la chaire de littérature anglaise au Collège du Gouvernement, à Kumamoto, dans l'île de « Kyushu », tout au sud de l'empire. Ce fut dans cette ville qu'il se naturalisa Japonais afin que sa femme et ses enfants pussent jouir de tous les droits des citoyens nippons.

Le livre qu'il écrivit à Kumamoto et qui parut en 1895, *Out of the East,* (2) reflète très fidèlement les sentiments qu'il

(1) Une partie de ce volume a été traduite par Mme Léon Raynal sous le titre du *Japon inconnu.*

(2) *La Lumière vient de l'Orient,* à paraître au *Mercure de France,* Paris. Trad. par Marc Logé.

éprouvait à cette époque. A Matsüe il avait vu le Japon d'autrefois, à Kumamoto il se trouva transporté dans le milieu, — moins sympathique pour l'artiste, mais qui, pour l'observateur, présentait un attrait puissant, — du Japon en pleine crise de transition.

On y voit exposé la psychologie de l'âme japonaise qui, subissant les effets du modernisme à outrance, demeurait en son for intérieur profondément fidèle aux traditions de ses ancêtres. L'auteur y dévoile aussi la mentalité de ces jeunes étudiants dont le désir le plus ardent était : « Mourir pour Sa Majesté l'Empereur ». Il essaye de nous démontrer la supériorité — pour lui incontestable — du bouddhisme sur toutes les autres religions, et la conception japonaise de l'Eternel Féminin. *Out of the East,* qui est écrit en un style pur, délicat et pondéré, fut peut-être de toutes ses œuvres celle qui eut le plus de succès en Angleterre, les critiques en furent très louangeuses. Mais, après trois années passées à Kumamoto, Hearn ne peut se résoudre à y demeurer davantage, car le caractère officiel et froid de cette ville universitaire répugnait à sa nature toute de douceur et de bienveillance ; pour lui la sympathie réciproque était l'essence même de la vie.

Il alla donc à Kobe où fut écrit *Kokoro,*(1) 1896, ainsi que *Gleanings in Bouddha-Fields,*(2) qui ne parut qu'en 1897, et dans lesquels il continue ses études philosophiques entrecoupées de légendes curieuses et de récits des mœurs et des croyances du Japon féodal. En 1896 il fut nommé professeur de littérature anglaise à l'université impériale de Tokyo ; pendant ses loisirs il réunissait les documents qui devaient former plus tard une série de volumes qui parurent à des intervalles réguliers : *Exotics and Retrospectives,* (3) en 1898, où l'on trouve de délicieuses études sur les insectes, à propos desquels Hearn a traduit d'anciens poèmes japonais qui présentent un réel intérêt ; *In Ghostly Japan,*(4) suivit en 1899 ; ainsi que le titre l'indique, c'est un recueil d'essais et de légendes se rapportant aux croyances spirituelles du Japon. L'auteur y traite également des usages religieux de

(1) Traduit en français par Mme Léon Raynal.
(2) *En glanant dans les champs de Bouddha.*
(3) *Choses exotiques et rétrospectives.*
(4) *Au Japon des fantômes.*

l'encens et des proverbes bouddhistes japonais, dont voici quelques exemples :

« Le Ciel et l'Enfer sont dans les cœurs des hommes. »

« Même en Enfer les anciennes connaissances sont les bienvenues ».

« Soyez le maître de votre cœur. Ne permettez pas à votre cœur de devenir votre maître. »

En 1900, *Shadowings* (1) fut publié, et l'on y trouve entre autre une étude fort documentée sur les noms japonais féminins et le code d'étiquette compliqué qui s'y rattache. *A Japanese Miscellany* (2) fut édité en 1901 ; *Kotto* publié en 1902, contient un journal écrit par une femme du peuple nippon, qui montre que l'âme douloureuse des femmes des classes pauvres se ressemble singulièrement dans tous les pays. Et en lisant ces tristes pages l'on est frappé par la justesse de cette remarque de Lacordaire : « Le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas ».

L'avant-dernier livre de Lafcadio Hearn est *Kwaidan* (3) ou Histoires et études des choses étranges », recueil de légendes du « folklore » japonais, terminé par trois études, fort belles sur les insectes. Dans l'une intitulée *Fourmis,* on sent la très puissante influence que Herbert Spencer exerça sur Hearn, — influence très marquée que l'on retrouve dans toutes ses œuvres et plus spécialement dans sa correspondance. Dans la deuxième étude *Papillons du Japon,* Lafcadio Hearn cite nombre de curieux poèmes japonais, sur ces insectes ; quelques-uns contiennent une émotion poétique très vive. *Japan ; an attempt at an interpretation,* sa dernière œuvre, ne parut que plusieurs mois après sa mort en 1904. C'est une série de conférences que l'auteur espérait faire en Amérique à l'Université de Cornell, et qu'il fit paraître en librairie lorsqu'il se rendit compte que son projet ne pourrait se réaliser. Il y traite exclusivement « Du Japon religieux, et non du Japon artistique et économique, sauf comme illustrations ». Ce fut là la fin de cette série unique ; un trouble cardiaque, dont il souffrait depuis quelque temps, le terrasse subitement, le 27

(1) *Ombres.*
(2) *Miscellanées japonaises.*
(3) *Kwaidan, Histoires et études des choses étranges,* trad. par Marc Logé. *Mercure de France.*

septembre 1904, et il fut enterré suivant les rites bouddhistes, dans un cimetière très ancien, d'un vieux quartier de Tokyo.

Nul hommage ne saurait exprimer avec plus de sincérité et d'émotion le souvenir laissé par Lafcadio Hearn dans les cœurs de ceux qui le pleurèrent, que ces mots écrits par Amenomori, l'illustre lettré japonais, que le Maître tenait en haute estime :

« Dans son cœur Lafcadio Hearn était pareil à un lotos : poète, penseur, tendre époux et bon père. Quelque chose de pur et de sacré comme le feu des vestales brûlait en l'âme de cet homme, et dans cette flamme vivait un esprit qui savait évoquer la vie et la poésie hors de la poussière, et saisissait les thèmes les plus élevés de la pensée humaine. »

MARC LOGÉ.

TROP TARD

(Nouvelle.)

Marfa Kuzmics fut la meilleure et la plus douce amie de ma vie. Cependant je ne lui ai jamais parlé.

J'étais alors à Berlin, seul, abandonné dans ma solitude, car je congédiai jusqu'à mon passé, comme un étranger importun, et mon visage même ne m'était plus familier. Lorsque les vagues de pierre menaçantes et brunes de Berlin m'emportaient, il me semblait que les chemins battus des hommes pressés sont comme des fils tendus de l'un à l'autre. Je marchai ainsi orphelin et égaré sur un filet géant, craignant de glisser au travers des mailles, tel un poisson. Une vie nouvelle éclosait en moi et personne ne l'aurait appelée à la réalité. Bientôt j'oubliai tout à fait le timbre de ma voix.

J'allais tous les matins de Charlottenburg à l'Université. La troisième classe de la Stadtbahn se remplissait toujours des mêmes types, si bien qu'en peu de temps ils m'entourèrent comme les figures d'une tapisserie auxquelles on s'accoutume, et eux non plus ne me semblaient pas vivants.

Le 11 janvier, j'ai retourné une lettre sans l'avoir lue. J'ai travaillé pendant toute la nuit et quand la lampe s'est éteinte, j'ai déchiré mon manuscrit. Mais je l'ai gardé. Puis je pleurai jusqu'au matin. En cheminant dans la rue brumeuse, il me semblait que j'étais invisible, parce que dans les yeux de personne je ne remarquais qu'on me voyait.

Alors, le 12 janvier, Marfa s'était assise dans le train, en face de moi. C'était une fille tartare chétive, laide, avec une bouche fendue jusqu'aux oreilles. Je ne l'apercevais que

plus tard, car mes yeux étaient tournés vers le dehors. Je regardai la fenêtre avec de grands yeux, mais elle était couverte de vapeurs et je n'ai pas remué le bras pour l'essuyer. Il me semblait que je ne pouvais rien changer. S'il en est ainsi, qu'il en soit ainsi. Et tout à coup un manchon noir effleura la vitre en m'ouvrant un horizon sur un monde scintillant et mouillé. Surpris, je tournai la tête vers elle. Elle n'avait pas besoin de cette place pour voir au dehors. Je regardai plein d'effroi ses grands yeux noirs, ses yeux ordinaires et tristement sérieux qui pesèrent sur moi, sans cligner, avec l'ironie familière des anciens amis. Elle ne voulait que cela et c'était fait. Je remarquai avec surprise que du milieu des figures de la tapisserie ressortait un être humain.

J'ai senti qu'elle me voyait. Elle sait que j'ai retourné hier cette lettre, que j'ai déchiré mon manuscrit et que j'ai pleuré. Elle sait tout. Ma frayeur se calma et se changea en un sentiment de honte et jusqu'à la gare Lehrter nous nous regardâmes sans bouger. Elle descendit. Les vapeurs couvrirent de nouveau la fenêtre.

En rentrant le soir chez moi, je contemplai curieusement ma chambre. Je l'arrangeai avec émotion et je la regardai comme pour m'y accoutumer. Puis j'ai relu mon manuscrit d'hier et je l'ai recollé. Et le soir j'ai rendu visite à mes propriétaires. Jusque là je ne les avais pas encore vus et ils ont été contents. Je ne me doutai pas que c'étaient des gens si aimables et si amusants.

Le lendemain matin nous voyagions de nouveau ensemble et ensuite presque tous les jours. A neuf heures, nous nous rencontrâmes à la gare et si cela était possible, nous nous asseyions en face l'un de l'autre. Nous nous regardions sans coquetterie, sans dissimulation, franchement dans les yeux ; sans désirs et sans promesses. Nous nous regardions comme deux êtres fatigués qui s'appuyent l'un sur l'autre ou comme le soir on contemple l'étang silencieux, ou bien comme on regarde parfois la photographie de sa mère encore jeune fille, cherchant des souvenirs qu'on a jamais vécus. Elle descendait toujours à la gare Lehrter.

Au bout d'une semaine j'ai renvoyé la deuxième lettre sachant qu'elle serait la dernière. Je ne pleurai pas. Ma nouvelle vie et aussi ma nouvelle œuvre se développaient en moi à

grandes poussées, car je sentais tous les matins que je pourrais lui en rendre compte. Ainsi c'était un véritable progrès et je pouvais avancer. Je ne craignais plus d'oublier la journée écoulée, de voir le chemin s'effacer derrière moi, comme un rêve. Car ses yeux me regardaient comme si depuis longtemps elle savait tout. Un jour que j'arrivais en retard, je l'aperçus sur le quai qui laissait partir un train : elle m'avait attendu. Je marchai directement vers elle et j'ai cru que nous allions parler. Mais lorsqu'elle se tourna vers moi, elle me regarda comme on se regarde dans un concert, pendant un morceau . . . On ne peut prononcer aucune parole. Et que dire ?

Quelques jours après, elle vint avec une grosse fille allemande et alors j'entendai sa voix. L'allemande bavardait de toute sorte de lieux communs scientifiques. Marfa répondit avec lassitude et son accent russe rendit sa réponse presque brutale. Mais on remarquait à la surprise froissée de l'allemande que Marfa n'en faisait pas toujours autant et la grosse fille, avec un bon instinct féminin, se mit à m'examiner se demandant, si je n'en étais pas la cause ? Quand elle descendit, Marfa me regardait avec un sourire méprisant ; comme si elle eût dit : étrangers imbéciles et indiscrets. Dès ce moment nous savions que nous étions des alliés et de vieux et fidèles amis.

Et depuis j'entretenais mes pensées et mes sentiments dans cette idée que j'en étais responsable devant elle. Je la vis assise dans un coin sombre de ma chambre, sur le canapé de cuir et le fond de mon être actuel ne se composait que des réponses aux questions silencieuses de ses yeux. Et tous les matins je songeais combien les mots sont vains si, sans eux, elle sait tout cela.

C'était au cours de la quatrième semaine. Deux étudiants allemands s'installaient dans le coupé, fixaient Marfa en échangeant des remarques sur elle. La colère s'emparait de moi. Je me dressai déjà contre eux quand elle se plaça soudain près de moi et prit un de mes livres en signalant aux autres qu'elle n'était pas seule. Les allemands se turent et à l'arrêt suivant ils s'en allèrent. Alors Marfa reprit sa place. Nous devînmes tous deux un peu pâles. Nous pensâmes : maintenant il faut parler. Je me penchai en arrière et voulus parler. Mais j'étais suffoqué. Que vais-je dire ? Mon nom . . . d'où je viens . . . ce que je fais ? — Ne sait-elle pas tout cela depuis longtemps ?

Faut-il recommencer dès le début ? Il était impossible que les mots continuassent où les yeux s'étaient interrompus. Si je l'avais abordée le premier jour ! Mais à présent ! Nous sentirions comme un mensonge ridicule, si nous nous interrogions ainsi que deux étrangers. *Trop tard !* — Marfa regardait avec un tranquille et triste sourire dans mes yeux fixes et pleins de larmes. Elle a tout compris. C'est pourquoi je n'ai jamais pu lui parler. J'ai courbé la tête. Une sorte de honte profonde m'envahit. Le train s'arrêta. J'ai senti qu'une main légère touchait mes cheveux et j'ai entendu qu'elle descendait. Nous étions à la gare Lehrter.

Nous voyageâmes encore dix jours ensemble. Nous nous regardions avec une calme confiance, comme ceux qui ne parlent *déjà* plus. Le dixième jour elle était en costume de voyage, elle avait des tulipes dans la main et elle ne s'est pas assise en face, mais près de moi. Quand le train approcha de la gare Lehrter, elle se mit à parler d'une voix basse :

— Aujourd'hui je pars pour la Russie. Je m'appelle Marfa Kuzmics. Et toi ?

Je le lui dis. Le train s'arrêta.

— Adieu, dit-elle, et elle posa les tulipes sur mes genoux, car je n'eus pas la force d'étendre mon bras pour les prendre.

Béla Balázs.

ANDRÉ ET JEANNE

TRAGÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES

PAR **EUGÈNE RÁKOSI.**

(Suite.) (3)

SCÈNE II.

La Salle du Trône. Trône garni de coussins et mobilier à l'avenant.

(Terlizzi, Bertrand.)

BERTRAND *(entrant)*. Eh bien, comte, quoi de nouveau ? La réception aura-t-elle lieu aujourd'hui, oui ou non ?

TERLIZZI. Je guette l'astrologue qui, de sa tour, apporte au roi l'avis des corps célestes. C'est lui qui nous dira si la réception aura lieu aujourd'hui.

BERTRAND. Le voici justement. *(Frère Dyonisio entre.)* Mon révérend et savant père, quelle bonne nouvelle du roi y a-t-il là-haut dans les cieux ?

TERLIZZI. Bonne, tant que le roi est vivant ! Que disent les astres ?

DYONISIO. Un nuage couvre son étoile tremblotante : voile que la science terrestre ne peut percer.

TERLIZZI. Mais va-t-il bien ?

BERTRAND. Et la réception aura-t-elle lieu ?

DYONISIO. Il allait bien ce matin, et, sauf changement, elle aura certainement lieu. *(Il sort.)*

BERTRAND. Où allez-vous maintenant, comte ?

TERLIZZI. D'où je suis venu : chez l'aimable Agnès.

BERTRAND. Et moi, je vais chez la belle Catherine : lire l'avenir dans le vin et dans de beaux yeux.

TERLIZZI. Les Hongrois ! . . . Fi ! Quels gens moroses ! Il suffirait d'un anneau dans leur nez pour en faire des ours !

BERTRAND. Ah ! Dieu me damne, si je vis assez pour voir façonner, à leur modèle, les usages de la cour ! Que deviendrais-tu, ma légère Italie ? *(Ils sortent.)*

(Entrent André, frère Robert, Drugeth et quelques suivants hongrois, Monte Scaglioso.)

SCAGLIOSO. C'est dans cette salle que la réception aura lieu, Monseigneur. Notre roi s'est senti si extraordinairement valide ce matin, qu'il a donné l'ordre de l'attendre ici, il s'y rendra.

ANDRÉ. Merci, seigneur.

SCAGLIOSO. Et si la franchise ne vous offense pas, prince, — elle n'est pas blessante pour vous ; elle l'est davantage par nous, puisqu'elle accuse ma patrie, — écoutez ce que j'ai à confesser : nous sommes vos fidèles, mes amis et moi ; ici, hélas ! c'est la minorité qui sent la honte d'une cour dégénérée. En vous, nous saluons le sauveur, qui nous amènera une ère plus belle et de nouvelles mœurs. Le roi, — l'ornement du siècle, la fleur des guerriers, la splendeur des rois, ainsi que de nobles esprits l'ont appelé, est aujourd'hui prisonnier d'un lit de malade, et d'abominables intrigues, la ruse de femmes président ici aux destinées des grandes comme des petites choses. Admettez-moi, noble prince, dans votre faveur et prenez mon cœur !

ANDRÉ. Votre main, noble comte ! Dans ma patrie, quand deux hommes se serrent la main, cela vaut un serment.

SCAGLIOSO *(fléchissant le genou)*. Mon nom est synonyme de fidélité.(1) Et maintenant, je vais annoncer au roi votre arrivée.

FRÈRE ROBERT. Comte, votre humble fidèle. *(Scaglioso serre la main du moine et sort.)*

ANDRÉ. Un lourd brouillard tombe sur moi et me coupe la respiration. Tel est donc le langage de l'homme honnête et loyal ! Quel sera mon sort ? Quel monde est-ce ici ? Quelle besogne m'attend ? Le bien, ici, n'est-il pas le bien ? Le crime et la vertu sont-ils autres qu'ailleurs, est-ce le monde renversé ?

(1) *Scaglioso*, en italien, veut dire écailleux, rugueux, rude.

Est-il possible ? N'ai-je pas été pris de vertige en entrant dans cette ville ? . . . O Robert, mon bon maître, je n'ai pas dormi de la nuit et je ne me suis pas confessé à toi ce matin.

FRÈRE ROBERT. Si vous ne vous êtes pas confessé, je le sais, c'est que vous n'avez pas péché.

ANDRÉ. Pourtant, il se peut que je sois coupable. L'accident fâcheux, qui m'est arrivé hier soir, lors de notre entrée, a donné lieu à une petite aventure. J'ai sauvé une jeune fille du peuple des mains d'un garçon entreprenant. C'était une écervelée, mais elle a gravé son visage dans mon cœur en traits brûlants.

FRÈRE ROBERT. Prince !

ANDRÉ. C'est une chose absurde, insensée, je le sais. C'est fini, fini pour toujours, je le sais. C'était une vapeur légère que la brise du soir avait convertie un instant en une forme enchanteresse, qui s'est dissipée ensuite et a disparu à jamais pour moi. Mais quelque chose ressuscite et vit en moi, qui se déclare en faveur de cette jeune fille. Le désir, l'envie et la pensée, abandonnant tout autre objet, se portent uniquement vers elle ; ils chassent le sommeil de mes yeux et retracent sa jolie figure flottante dans les rayons du soleil comme dans les ombres de la nuit.

FRÈRE ROBERT. Songez à votre fiancée, mon prince.

ANDRÉ. Je songe à elle et je vois le visage de la jeune fille du peuple.

FRÈRE ROBERT. Songez à votre mère ! Considérez votre essence royale ! Avez-vous quitté votre patrie pour rêver à une fille du peuple ? Votre destinée, mon prince, est le renoncement, et votre vocation est de vivre pour le droit.

ANDRÉ. Vous qui avez lié vos destinées à la mienne, aimez-moi : toi, mon cher précepteur, et toi, Drugeth, mon bon gouverneur, et vous tous. *(Iseult entre.)* Iseult, ma nourrice, qui m'as tenu sur ton sein ! Je redeviens un homme ! Je suis venu recouvrer l'héritage de mon grand-père, c'est dans son droit que le mien a sa source : il se dresse devant moi, je lui sacrifierai tout !

(Entre Monte Scaglioso.)

SCAGLIOSO. Sa Majesté le roi !

(Entre le roi Robert, appuyé sur Sancha et Dyonisio. Une suite peu nombreuse s'arrête à la porte.)

ANDRÉ. Roi, mon oncle !

LE ROI ROBERT. Débris du roi ton oncle, mon enfant ! Viens sur mon cœur ! Avec ton visage, le printemps d'une époque disparue me sourit. Bon visage et bien connu. Notre visage est la bonté, notre poing le marteau : c'est la famille de Martel, et l'enclume est le monde entier ! Hélas ! ma main ne la fait plus retentir.

SANCHA. Mon royal époux !

LE ROI ROBERT. Il n'est plus, il n'est plus !

SANCHA. Mon époux !

LE ROI ROBERT. Enfant, embrasse cette reine *(André s'agenouille et baise la main de Sancha, qui le relève et le tient embrassé.)*, cet ange que Dieu a oublié ici dans notre siècle pervers; elle m'a frustré de mes droits d'époux, s'offrant en victime au ciel, afin que les prières qu'elle adressait pour moi eussent là-haut plus de valeur.

SANCHA. Monseigneur, vous avez peut-être besoin de vous reposer ! *(Elle le mène au trône.)*

LE ROI ROBERT. Où est la fiancée ? Le prêtre est prêt et attend dans la chapelle : *(Il s'assied.)* Je désire que vous vous mariiez dès aujourd'hui, vous qui porterez la couronne après moi, toi André, et Jeanne, ma chère petite-fille, enfant de mon fils Charles. Je puis transmettre la couronne, mon fils, mais non ma puissance. L'union, la justice et les vertus royales donnent seules la puissance. Faites venir la fiancée ! *(Cependant la cour entre : Catherine, Agnès, Philippa, Marguerite, Charles de Durazzo, Louis de Tarente, Terlizzi, Bertrand, etc., et leurs suites. Jeanne et Marie, Sancia, occupent, avec les Hongrois d'André, la gauche de la scène ; le trône est à droite.)* O beaux enfants de mon enfant ! Jeanne, Marie, ma petite-fille cadette ! Voici ton royal fiancé, enfant ! Tourne-toi vers lui, salue-le et aime-le !

JEANNE. Je suis une fleur, disent des flatteurs : pour m'épanouir comme elles, je me tourne vers le soleil.

ANDRÉ. Jeanne ! C'est Jeanne, elle !

JEANNE. C'est moi, monseigneur, c'est moi, votre fiancée !

ANDRÉ. Qu'est-ce qui ment ? Ma raison, mes yeux ou vos traits ? Mon oreille ou votre voix connue ? Quelle illusion diabolique abuse mes sens ? Je ne connais pas ma fiancée ; mais vous, je vous connais, je vous ai vue, je vous ai parlé,

je vous ai pris la main, je vous ai regardée dans les yeux : ou vous n'êtes pas celle que mes sens me représentent et vous êtes Jeanne, ma prétendue ; ou vous êtes celle-là et vous n'êtes pas ma fiancée.

JEANNE. Je suis votre fiancée, monseigneur, du même sang royal que celui qui coule en vous.

SANCHA. A quelle effervescence est-il en proie ?

FRÈRE ROBERT. Monseigneur, reprenez vos esprits !

ANDRÉ. Cette jeune fille est-elle connue de tous ici ?

TOUS. Oh !

ANDRÉ. Eh bien, moi aussi, je la reconnais sans l'avoir jamais vue !

FRÈRE ROBERT. Mais, prince !

ANDRÉ. Mon père, s'il existe un enfer et s'il a des habitants qui nous jouent de mauvais tours, ceci est l'œuvre de Satan. Les traits, le visage et la voix de cette princesse ressemblent à ceux de la jeune fille du peuple dont je t'ai parlé.

FRÈRE ROBERT. André, André !

ANDRÉ. Au nom de Dieu et de tous ses saints, je vous adjure de revêtir votre forme réelle ! Prenez le miroir de votre éventail et regardez-vous, vous reconnaissez-vous sous les traits dont il vous renvoie l'image ?

JEANNE. Mon prince, je n'ai qu'un visage, que vous voyez dans mon miroir ; mais hélas ! il n'est pas le miroir de mon âme, si sa vue produit une émotion si fâcheuse.

ANDRÉ. Vous n'êtes pas une fille du peuple ? Un jeune pêcheur ne vous a-t-il pas obsédée de ses baisers grossiers dans la nuit d'ivresse ? Et vous n'avez pas offert votre baiser à votre chevalier sauveur ? Répondez !

SANCHA. Il a perdu la raison !

TOUS. Oh !

ANDRÉ. Ce ne serait pas surprenant ! Répondez !

LE ROI ROBERT. Que se passe-t-il ?

JEANNE. Non, ce n'est pas moi !

ANDRÉ. Vous êtes Jeanne ?

JEANNE. Votre fiancée !

ANDRÉ. Si tout ment à votre sujet, yeux, visage, voix, taille, devrais-je en croire vos lèvres ?

JEANNE *(avec désespoir)*. Tout mon être est sincère ! Vous

le reconnaîtrez, André, croyez-moi, n'en croyez pas vos sens, oh ! croyez-moi, André, croyez-moi !

ANDRÉ. Je vous croirai, si vous me répondez sans détour : dans les rues, on chansonne les mœurs de cette cour ; pour excuser leurs propres débauches, leur libertinage et toutes leurs abominations, les gens racontent des choses effrayantes sur des péchés plus graves à l'acquit des demoiselles royales. On dit, et cela, tout à l'heure, que l'héritière du trône, la fiancée d'un prince, fait carnaval la nuit dans les rues, se livre à la débauche sous un déguisement avec la populace, et est la maîtresse du premier qui est à son goût ! Répondez, s'agit-il de vous ?

JEANNE. Que Dieu ait pitié de moi ! . . . Vous me faites outrage, André !

ANDRÉ. Répondez, ce n'est pas de vous qu'il s'agit ?

JEANNE. Ce n'est pas de moi !

ANDRÉ. Vos yeux, votre visage, votre voix, tout votre être est sincère, vos lèvres seules mentent !

JEANNE. Sainte-Trinité, Dieu unique, soyez m'en témoins, c'est une calomnie de me croire et de me dire ce que vous pensez en vous-même.

FRÈRE ROBERT. André, André !

ANDRÉ. Sainte-Trinité, Dieu unique, soyez m'en témoins, je ne partagerai ma couche royale qu'avec une jeune fille honnête !

JEANNE *(s'écriant)*. Je le suis, calomniateur !

ANDRÉ. Brise-toi, mon cœur ! O Robert ! O Iseult ! *(Il se jette dans leurs bras.)*

JEANNE *(joignant les mains et le regard perdu)*. Malheur à nous !

LE ROI ROBERT *(qui, à demi couché durant cette scène, s'est redressé)*. Assez ! *(Il retombe.)*

AGNÈS. Princesse ! Prince !

SANCHA. Le roi ! Au secours ! Un médecin !

LE ROI ROBERT. Paix ! . . . Quelle tempête s'est élevée entre vous pour la ruine de ma maison ?

FRÈRE ROBERT. Pardonnez, Majesté, ce n'est qu'une illusion étrange, un jeu trompeur des sens. Hier soir, le prince au terme d'un long voyage, est tombé de cheval : dans son corps meurtri son âme a subi un choc, éprouvé un malaise,

n'attribuez pas d'autre cause à son emportement, auquel vous avez assisté.

Le roi Robert. Plaise à Dieu, qu'il n'en ait pas d'autre ! Maintenant, allez à l'église. Pour la bénédiction nuptiale. Quant à moi, je réglerai votre sort avec ma parole royale, oui, certes, je le réglerai bien. Oh ! qu'adviendrait-il, si je descendais dans la tombe avant qu'il soit réglé ! Viens, toi qui as offensé cette jeune fille, et demande-lui pardon . . . Offre-lui la main, et allez, vite, à l'autel ! *(André offre la main à Jeanne, et ils sortent.)* Va, ma Sancha, sois témoin de leur union et dis là une prière à mon intention. Allez, allez, vous tous, que Dyonisio seul reste. *(Tous sortent, excepté Dionysio.)* Viens, Dyonisio, aide-moi à aller dans ma chambre. Ah ! je ne puis . . . Comme la grande colère m'a ôté mes forces ! Va appeler mon secrétaire. Apportez devant moi ma petite table, une feuille de parchemin, une plume, mon sceau. *(Dyonisio sort.)* Il faut faire diligence. Le contrat n'était pas bon . . . Ah ! Donnez de l'eau ! N'y a-t-il personne ici ! Oui ! Je vous lierai l'un à l'autre par un nouveau contrat d'une manière indissoluble ! Le caractère violent de l'un en sera réfréné, la faiblesse de l'autre soutenue ! Pourquoi Dyonisio tarde-t-il ? *(Dyonisio et un scribe du roi entrent, apportent une petite table, avec une plume, de l'encre et une feuille de parchemin, une bougie, un crucifix, un sceau.)* Ah ! te voilà. Bien. Mettez cela devant moi. Prends la plume, Lanciotto, et écris ce que je vais te dicter. Fais bien attention et écris fidèlement, car tu écris présentement le sort d'un royaume. Mais non, donne ta plume, j'écrirai moi-même . . . pour que l'acte ait plus d'authenticité, de ma propre main : *(Ecrivant.)* « Au nom de Dieu, du Père, du Fils et du Saint-Esprit . . . sain d'esprit . . . jouissant de toute ma raison . . . j'ordonne . . . Jeanne . . . André . . . « Jeanne sera le roi . . . André seulement l'époux . . . « Si Jeanne meurt sans héritier naturel . . . le trône reviendra à Marie . . . » Quand, du matin au soir, je maniais jadis mon épée, elle n'était pas aussi lourde que maintenant ce roseau ! . . . continuons . . . continuons . . . « Jeanne, André . . . seront couronnés . . . à vingt-cinq ans . . . Au nom de la Sainte-Trinité . . . » Mon nom encore seulement : « Rex Robertus ! . . . » C'est cela. Les dispositions antérieures n'étaient pas justes : celles-ci donnent la force la plus grande au plus faible et lient le plus fort. Main-

tenant, apposez mon sceau. Et le petit sceau aussi, voici mon anneau. Viens, Dyonisio, ôte-le-moi. *(On sonne les cloches.)* Que sonne-t-on ? Le glas ? . . . Pour qui sonne-t-on ? . . . Cessez ! Cela me fait mal ! . . . Cela me fait mal . . .

DYONISIO. C'est pour la bénédiction nuptiale, Majesté : en ce moment, le prêtre bénit le jeune couple.

LE ROI ROBERT. Ce n'est donc pas un glas ! Pourquoi as-tu soufflé la bougie ? Là a lieu la bénédiction nuptiale, et voici le testament ! Ainsi, je vous ai liés . . . La situation de Naples est réglée. Oh ! mais Asti, Rome, la Toscane, Lucques . . . J'ai cru jadis que, de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu (1) . . . mais la mer, de ses flots écumeux en furie, creuse son lit de plus en plus profondément entre Naples et la Sicile . . . La Sicile . . . ô ma belle Italie ! Mes villes perdues . . . Au secours, Sàncha, un médecin !

DYONISIO. Mon roi ! Un médecin. —

LANCIOTTO *(entrant dans la chambre du roi et appelant)*. Des médecins !

LE ROI ROBERT. Un prêtre . . . oh ! Dyonisio . . . j'étouffe. *(Il meurt.)*

DYONISIO. Mon roi, Majesté . . . au secours !

(Deux médecins et plusieurs moines sont accourus.)

UN MÉDECIN. Son corps est secoué par la convulsion suprême : son âme, à présent, s'envole de son enveloppe royale.

DYONISIO. Que les anges l'emportent à la face du roi des cieux. Mon cher Norberto, va, je te prie, trouver en toute hâte l'ambassadeur de Sa Sainteté, annonce-lui la triste nouvelle et dis-lui . . . *(Il lui parle à l'oreille.)* Vous autres, enlevez le corps du roi et portez-le dans sa chambre. *(Ils le font.)* Que le cortège nuptial ne voie pas ce funèbre spectacle. Et ce testament ? . . . Si je le brûle à cette flamme — plus rien ! . . . Mais, en le détruisant, aurai-je bien fait ? Aurai-je empêché un malheur, si le feu le consume ? Dans mon ignorance, je m'abstiendrai, le Seigneur me jugera ! Le cortège nuptial vient. Ha ! jamais noce royale et deuil royal ne se sont encore donné ainsi la main !

(Le cortège nuptial rentre.)

(1) Allusion aux rêves ambitieux du roi Robert : l'unité italienne sous son sceptre.

SANCHA. Et maintenant à genoux, enfants . . . Où est le roi ?

DYONISIO. Majesté . . .

SANCHA. Je lis sur ton visage abattu . . . il est plus mal . . .

DYONISIO. Madame . . .

SANCHA. Il est mal . . . où est-il ? Mon époux ! *(Elle entre dans la chambre du roi.)*

(Agitation générale.)

DYONISIO *(faisant des signes)*. Du calme !

SANCHA *(au dehors)*. Il est mort, oh ! il est mort !

TOUS *(terrifiés, consternés, mais à voix basse)*. Il est mort !

DYONISIO. Ici, à cette place . . . il a fait son testament et est mort. Et cet acte, la main qui l'a reçu de lui vous le remet, comte Monte Scaglioso, comme président du conseil d'Etat. *(Il le remet.)*

MONTE SCAGLIOSO *(prenant l'acte et, après l'avoir lu)*. Oh ! . . . En vertu de ce testament, Jeanne est reine ; André, seulement l'époux de Jeanne. Et si l'union était stérile, après Jeanne, c'est Marie et non André qui sera roi.

ANDRÉ. Cet acte est nul. Mon droit vivant met opposition à l'arrêté du défunt. Tenez, je le jure sur la main droite à peine refroidie de son auteur, sur cette main qui a signé mon préjudice : je n'accepte femme et couronne que d'une façon digne de mes droits sacrés de roi et d'époux, sinon, non. Jusque-là, je te confie, Iseult, cette dame que le prêtre m'a donnée pour épouse. Maintenant, rendons-nous auprès du mort, pour pleurer sur mon droit et mon cœur agonisants. *(Il sort avec sa suite.)*

(Jeanne lève les mains, veut parler, fait quelques pas et s'évanouit.)

ISEULT. Au secours . . . elle a perdu connaissance. *(On s'empresse autour de Jeanne.)*

CATHERINE *(à Agnès)*. Les affaires prennent une tournure favorable pour nous. Nos droits revivent, puisque ceux des autres tombent en défaillance. Je sais par Sancia le motif de leur terrible querelle : il nous faut entretenir les soupçons de celui-ci, l'irritation de celle-là ; liguons-nous, et nous l'emporterons aisément dans le différend.

(Rideau)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE Ire

La salle du Conseil d'État. Les membres du conseil, Monte Scaglioso président, frère Robert, Agnès et Catherine assis.

MONTE SCAGLIOSO. Nobles princesses, messieurs les conseillers, en ma qualité de président du Conseil d'Etat, je vous ai convoqués pour délibérer : peut-être nous sera-t-il possible en unissant nos forces, de remédier aux maux dont souffre le royaume.

CATHERINE. Les maux du royaume ? Je ne sais, noble comte, ce que vous voulez dire par là ; Naples est tranquille à l'intérieur, je ne vois pas non plus d'ennemi sur ses frontières. Une querelle domestique entre de jeunes mariés ne met pas à mal un royaume.

MONTE SCAGLIOSO. Sauf, princesse, quand ces jeunes mariés sont le roi et la reine.

AGNÈS. Oui, s'ils l'étaient ; mais ils ne le sont pas encore ; d'après ce testament, en effet, le couronnement n'aura lieu qu'à leur vingt-cinquième année.

ROBERT. Ce testament est nul au point de vue légal. Sa forme et sa teneur m'interdisent d'en faire état. André est le petit-fils du roi Martel.

AGNÈS. Les trois princes de Durazzo le sont également.

CATHERINE. Et aussi les princes de Tarente !

ROBERT. En outre, antérieurement à ce testament, une convention a été conclue entre le roi de Hongrie, Charles-Robert, et le défunt roi de Naples, Robert. D'après elle, la couronne doit revenir uniquement au prince André.

CATHERINE. Pauvre Jeanne ! Tu n'as, dans ce conseil, personne pour prendre ta défense !

ROBERT. Ce funeste testament amasse des complications nouvelles sur la maison royale. Si André était roi, les affaires du royaume seraient déjà arrangées, et, avec l'agrément de Dieu, une heureuse conclusion serait donnée au différend qui a troublé la paix de nos royaux époux. A présent, la question du trône donne lieu à une discorde nouvelle. André et Jeanne

s'évitent l'un l'autre. Les mauvaises langues colportent de cent façons cette fâcheuse histoire : la curiosité agrémente, amplifie et guette leurs désaccords incompréhensibles. Nous avons vu tous, de nos propres yeux, ce qui s'est passé entre eux ; pourtant, aucun de nous ne reconnaîtrait les faits, s'il les voyait maintenant tels qu'on les raconte sur les places, dans les rues et dans les cabarets de Naples, et partout où le peuple persifle, à cœur-joie, les fautes des grands. Ce pays, en effet, est accoutumé depuis longtemps à exercer ses saillies sur les mœurs de cette cour. Maintenant, un roi serait venu, qui aurait implanté ici d'autres habitudes et d'autre mœurs : il serait venu si, effectivement, cette cour ne ressemblait pas à sa réputation.

CATHERINE. Tu diffames notre cour, moine ?

ROBERT. Votre cour se diffame elle-même, madame !

AGNÈS. On ne nous a pas appelées à un conseil, il me semble, mais c'est pour avoir à supporter les outrages d'un étranger que nous avons été invitées à venir.

MONTE SCAGLIOSO. Paix, je vous prie. La cause de tout le mal, je pense, est la dissension du couple souverain. S'il nous était possible de la battre en brèche, nous trouverions une porte qui permettrait à la paix de régner parmi nous. Je vous en prie, consentez à cela : faisons les comparaître devant nous, peut-être inclineront-ils à une réconciliation. Ils ne se sont pas encore vus depuis !

UN CONSEILLER. La proposition est raisonnable.

ROBERT. Je vais chercher le prince ; entraver la pacification n'est pas mon office. *(Il sort.)*

MONTE SCAGLIOSO *(aux conseillers)*. Allez vous deux, je vous prie, chercher la princesse. Nous, pendant ce temps, passons dans cette chambre. Quelques affaires attendent une décision urgente.

UN CONSEILLER. Allons.

(Tous les conseillers et Monte Scaglioso sortent.)

CATHERINE. Ce moine hargneux nous dépassera promptement la tête, si nous ne nous tenons pas sur la brèche. Princesse, ma sœur, nous avons des intérêts opposés, mais ils sont enfermés dans une même cage. Tant qu'elle existera, ils ne seront tous que des prisonniers, des morts. Tenons-nous donc étroitement unies, tant qu'un troisième nous barre le chemin.

AGNÈS. Je verrai de meilleur gré tes propres enfants sur le trône que cet étranger hongrois.

CATHERINE. Ce n'est pas seulement pour le trône que nous avons à combattre, c'est pour notre situation. Comment les choses iront-elles ici, si ces gens grossiers y commandent.

AGNÈS. Voici Jeanne !

(Jeanne entre. Les deux conseillers se retirent.)

CATHERINE. Bonjour, chérie !

AGNÈS. Pauvre, quelle pâleur !

JEANNE. Pourquoi m'a-t-on appelée ?

CATHERINE. Pourquoi ? On te fait venir au conseil, afin que tu entendes, toi aussi, l'éloge que le moine hongrois fait de ta famille, de ses mœurs et de ses usages ; afin que tu saches jusqu'où le bon et noble roi a laissé déchoir tes mœurs, lui qui t'a légué le trône et la couronne.

JEANNE. Que personne n'ose faire cela, en dehors de celui-là seul qui l'a fait une fois : même celui-là, qu'il ne l'ose plus !

AGNÈS. O mon enfant, qui nous demande céans ce qu'il peut oser, ou non ! Qui nous craint encore, et qui attend encore quelque chose de nous ? Ce monstre de moine parle en maître au conseil, et, à sa face, censure nos mœurs, diffame notre cour : pourquoi ne nous habillons-nous pas de drap grossier, pourquoi ne nous donnons-nous pas la discipline, pourquoi le sourire, le rire sont-ils si doux à nos lèvres, pourquoi la gaîté et les fêtes retentissent-elles dans notre palais ? Mais que dis-je, notre palais ! Il n'est plus possible de nous amuser ouvertement, nous devons, à la façon de conspirateurs, aller cacher sous terre notre bonne humeur ! Voilà les rois que nous sommes à Naples !

CATHERINE. Que deviendrons-nous, si tu nous abandonnes, toi aussi, bien que le trône et le pouvoir t'appartiennent, trône et pouvoir que ces gens-là ont accaparés, en te diffamant, toi et tous les nôtres ?

JEANNE. Et que faut-il faire ?

CATHERINE. On te fait venir ici en vue d'une réconciliation.

JEANNE. Qui me fait venir à cet effet ? André ?

AGNÈS. Le conseil.

JEANNE. En quoi ai-je affaire à lui ?

CATHERINE. Tu n'aurais pas affaire à lui, si la couronne ne t'appartenait pas ! C'est elle qu'il leur faut ! Ils sont prêts à te pardonner, si tu la leur cèdes. Et quand tes droits seront remis entre leurs mains, tu pourras, avec leur pardon, aller gentiment te chauffer au coin du feu.

AGNÈS. Oh ! qu'est-ce qui t'attend, si tu leur cédais et te livrais à leurs mains, puisque, quand ils ne peuvent que te prier, ils agissent de la sorte avec toi !

JEANNE. Personne pour me donner un conseil ! Il n'y a pas une âme qui m'aime. Personne pour me défendre. Le cœur blessé, j'erre ici parmi des pierres. Toutes les pierres s'offrent à moi, pour que je les ramasse et les lance à la tête de celui qui m'a porté un coup mortel. Je sens que je pourrais fracasser sa tête avec volupté, et puis pleurer mon acte jusqu'à ma mort. Il y a en moi deux âmes en lutte. Je me fais peur ! Un bonheur empoisonné remplit mon être, il me mord, me ronge le cœur, et me pousse tour à tour au bien et au mal. Tel un chien enragé : il rôde lâchement, et, s'il rencontre un corps, il le mord et lui communique son mal.

AGNÈS. Le prince !

CATHERINE. Et le conseil.

(André et Robert entrent par un côté, le Conseil et Monte Scaglioso par l'autre.)

JEANNE. La millième partie d'une demi-once fait pencher la balance de mon côté.

MONTE SCAGLIOSO. Nobles reines, princesse, prince, dignes conseillers ! Au nom du royaume, du trône, de votre bonheur, je fais l'appel à vous. Vos querelles mettent en péril nos biens et nos personnes, tout ce que, comme rois, vous avez mission de sauvegarder. Par les vivants et les morts, je vous prie et vous conjure : que cette heure soit la mort de la colère, la naissance de la paix ; tendez vos mains pour la réconciliation.

ANDRÉ. Je vis en paix avec Dieu, en paix avec moi-même et avec les hommes. Que désirez-vous, seigneur ? Avec qui ai-je à faire la paix ?

MONTE SCAGLIOSO. Avec cette dame royale, mon roi.

ANDRÉ. Vous connaissez cette dame, seigneur ?

MONTE SCAGLIOSO. Cette dame est votre épouse.

ANDRÉ. Si elle l'est, qu'attend-elle de plus de moi ?

MONTE SCAGLIOSO. Une bonne parole, monseigneur.

ANDRÉ. Belle dame, vous êtes charmante.

MONTE SCAGLIOSO. Oh ! ce n'est pas cela !

ANDRÉ. Voilà deux bonnes paroles, et empruntées, ma foi, à un vocabulaire qui plaît à ses oreilles.

MONTE SCAGLIOSO. Dites-lui qu'elle vous pardonne.

ANDRÉ. Oh ! madame, pardonnez-moi — pour m'avoir offensé.

MONTE SCAGLIOSO. Votre langage est fâcheux, mon prince.

ANDRÉ. Mon état ne l'est pas moins, noble chevalier !

MONTE SCAGLIOSO. Vous n'êtes pas bien, prince ?

ANDRÉ. Par Dieu, non ! Je suis malade, à ce que je crois.

MONTE SCAGLIOSO. Malade, tout l'est ici : état, trône, sujets ! Qui nous apportera le remède ! — Dignes conseillers, j'ai reçu une communication de la cour pontificale qui nie pareillement la validité du testament, et revendique la suzeraineté sur Naples.

ROBERT. Nie-t-elle donc aussi le droit successoral du roi de Hongrie ?

MONTE SCAGLIOSO. Parfaitement ! *(Il remet le bref.)*

ROBERT. En prenant un droit qui ne lui appartient pas, le pape oublie lui-même l'Ecriture-Sainte, qui défend de convoiter le bien d'autrui.

MONTE SCAGLIOSO. Trois sources alimentent notre malaise : le testament, prince, est en opposition avec votre droit, et le Saint-Siège proteste contre l'un et contre l'autre. Comment triompher de ces dissentiments, si nous ne sommes pas d'accord nous-mêmes ? Dans l'intérêt de Naples, monseigneur, bon prince, vainquez-vous vous-même, je vous en prie.

ANDRÉ. Me vaincre moi-même ! Ne l'ai-je pas fait ? Oh, je le jure, seigneur, un homme n'a pas remporté sur lui-même de victoire plus atroce ; s'il n'en était pas ainsi, ce n'est pas tel qu'une froide pierre, c'est comme un volcan vomissant des flammes que vous me verriez.

MONTE SCAGLIOSO. Jeanne, je vous en prie, sur la mémoire de feu mon roi : cédez, vous, jeune fille devant l'homme.

JEANNE. Dites, que me faut-il faire ?

MONTE SCAGLIOSO. Donner, pas autre chose ! Et, selon l'Ecriture, donner vaut mieux que prendre.

JEANNE. Et donner quoi ? Que puis-je donner qui ait du prix et dont on ne m'ait pas dépouillée sans me consulter ? Je suis là humiliée jusqu'à terre devant des rois, des cours, mon voile en pièces. Ma réputation déchirée de jeune fille passe de main en main, et la populace s'en fait un chiffon pour essuyer sa crasse. Qui interroge mon cœur, pulvérisé sur l'enclume des Martel ? Mais vous ne me demandez que ma couronne, mon pouvoir. Une autre reine que moi ne resterait pas ici à négocier avec vous, à demander ce qu'elle doit faire, tandis qu'elle dispose, pour sa vengeance, de son pouvoir, de son parti et de sa couronne !

ANDRÉ. Ah ! apportez-moi un anneau intact, et non une couronne, et je vous rendrai mes hommages.

JEANNE. C'est vous qui avez ébréché cet anneau, et non pas moi. Malheureuse est la vertu qui manque de cœur !

ANDRÉ. Elle est cent fois malheureuse, si elle en a beaucoup !

JEANNE. Oh !

CATHERINE. Tous ces hommes écoutent cet outrage sans dire mot.

MONTE SCAGLIOSO. Paix !

ANDRÉ. Mais assez parlé des cœurs ! Dignes conseillers, puisqu'il s'agit ici des affaires de l'Etat, du sang-froid, je vous prie ! J'ai été envoyé parmi vous en vertu d'un droit. Seul, ce droit vit encore en moi, tout le reste est mort. Me voici devant vous, froid morceau de marbre, mais dans ce morceau de marbre est gravé un contrat, un droit. Il est impossible d'effacer, sans laisser de trace, une seule lettre de cet écrit. Il faut le briser, et il manquera quelque chose à la pierre, s'il y a une lacune dans l'écrit. Celui qui aspire au droit doit broyer d'abord le marbre : quant à moi, je défendrai mon droit contre le pape et contre tous.

(Pendant ce discours, un messager est entré et a remis une lettre à Robert.)

JEANNE. Dignes seigneurs, venez-moi en aide ! *(Des conseillers se lèvent.)*

ROBERT. Nobles conseillers, je reçois avis que la reine Elisabeth a débarqué hier à Bari.

ANDRÉ. Oh !

ROBERT. La mère du prince André. Attendons-la dans cette affaire : c'est elle, peut-être, qui y donnera la meilleure solution !

ANDRÉ. Ma mère, ma mère !

JEANNE. Sa mère !

CATHERINE. Maudit moine rasé, voilà bien ton œuvre !

UN HUISSIER *(entrant)*. Un courrier est là avec une nouvelle importante.

MONTE SCAGLIOSO. Qu'il entre ! *(Le courrier vient.)* Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE COURRIER. Excellence, noble conseil, madame Elisabeth, la reine de Hongrie, est arrivée à Naples.

ANDRÉ. Elle est arrivée !

LE COURRIER. Des milliers de gens escortent le carrosse de la souveraine.

ANDRÉ. Portons-nous à sa rencontre. Merci, Robert ! Allons, allons ! *(Il sort avec Robert.)*

MONTE SCAGLIOSO. Il est convenable, seigneurs, que nous allions au-devant d'elle. Excusez-nous, princesse, celle qui s'approche est femme, mère et reine. En cette unique personne il y a trois médecins pour les embarras de notre situation précaire. Permettez que nous allions la recevoir.

(Les conseillers sortent.)

JEANNE. Oh ! sa mère, il a une mère ! Moi, je n'ai personne ! Comment ne serait-il pas le plus fort ? Si son cœur était dévoré par une torture semblable à celle qui me tue, il a sa mère ! Il a une épaule pour y pencher sa tête, un sein pour y verser ses larmes, une oreille pour la remplir de ses plaintes, il a sa mère ! Le sort est de son côté ; moi il me tourne le dos : comment lutter contre lui ! Venez à mon secours, puissances du ciel ! Oh ! ouvrez-moi le cœur de cette femme. C'est cela. Pourquoi ne serait-elle pas aussi une mère pour moi ? Cette pensée, comme une pluie rafraîchissante, féconde ma raison, mon âme, mon cœur bouleversés. Je lui exposerai mes plaintes, moi aussi, je verserai avec mes sanglots, mes peines dans son sein, je mettrai mon cœur dans sa main : si la femme ne me comprend pas, la mère me comprendra. Oh ! prenez place sur mon visage, vous tous qui habitez en mon sein : tourments, chagrins, silhouettes déchiquetées de la foi et de l'espérance ;

vous, mon amour saignant et confiance naissante : assistez-moi dans ma lutte suprême, troupes d'anges! Je l'entends venir. Que lui dirai-je ? Quelles paroles trouveront le chemin de son cœur ? Soufflez-moi ces paroles, hôtes célestes, serviteurs du Saint-Esprit ! Du calme, mon cœur ! Allume une fois encore ton flambeau, espoir, et éclaire-moi, que je trouve l'entrée de son cœur !

AGNÈS. L'attendrons-nous, nous aussi, en ce lieu ?

CATHERINE. Je quitterai Jeanne à regret. Elle est en proie à une violente agitation intérieure. Il nous faut prendre garde à cela. Jeanne !

JEANNE. Pas vous ! Pas vous à présent! Vous me faites peur.

CATHERINE. Nous avons à la surveiller !

AGNÈS. Les voici !

JEANNE. Les voici !

(Dans le fond de la scène, une grande porte à deux battants s'ouvre et laisse voir de nombreux gens de cour en costume magnifique ; les Conseillers d'Etat et Monte Scaglioso saluent, Robert, André et Elisabeth sont debout sur le seuil. Elisabeth fait des signes à droite et à gauche. Grande clameur.)

JEANNE. Oh Père, Fils et Saint-Esprit !

(Entrent André et Elisabeth. André tient sa mère serrée dans ses bras ; celle-ci a les yeux attachés sur son fils. Ils s'avancent ainsi.)

(Jeanne se dirige vers eux chancelante, et, levant la main de leur côté, semble les faire sortir comme d'un rêve. Le visage d'André témoigne d'une agitation violente ; il écarte de la main, il pousse presque Jeanne, sans l'avoir touchée, et, à pas précipités, conduit sa mère à la porte à droite de la scène [par où il était venu à la scène précédente]. Elisabeth, saisie d'effroi, se laisse conduire, mais s'arrête près de la porte.)

ELISABETH. Qui est-ce mon fils ? Et pourquoi t'a-t-elle barré ton chemin ? Son visage exprime une souffrance infinie.

ANDRÉ. Ne parlons pas d'elle pour le moment, mère ! Viens dans ma chambre, ton enfant a de nouveau besoin de reposer un instant sur ton sein. Allons !

ELISABETH. Partons, mon fils !

(Ils sortent.)

JEANNE. Non !.... C'est fini !.... Voilà !.... Partez !... Vous là, nous ici.... Oh ! de l'air ! Ha, ha ! Prenez la peine d'entrer, l'enfer est ouvert ! Il l'a éloignée de moi, avant que j'aie pu la voir. Vertu, tu es effrayante, oh ! tu donnes le frisson, avec à la main le poignard dont tu transperces le cœur des coupables, un gracieux sourire sur les lèvres ! Ruine, guerre, peste s'abattent sur l'humanité là où tu parais ! *(Aux reines.)* Venez,Furies, je suis à vous, corps et âme! Me voici ! Semblable à vous, votre associée en tout ; concluons un pacte, voici ma main ! Applaudis, enfer... à ceux-là ! C'est à eux, Ciel, que tu demanderas compte de mon âme ! Allons... allons. *(Elle s'évanouit.)*

CATHERINE. *(la recevant dans ses bras).* Ma belle enfant, belle Jeanne !

(Elisabeth et André reviennent.)

AGNÈS. Ma pauvre, ma belle enfant !

ELISABETH. Ton épouse, Jeanne ! Tu as mal agi, André.

ANDRÉ. O ma mère —

CATHERINE. Prends garde, ils sont revenus !

JEANNE *(qui s'était appuyée sur les reines, relevant maintenant la tête).* Revenus ! Et maintenant il me faudra entendre de nouveau sa bouche proférer tous les outrages, toutes les abominations ! Plutôt mourir !

ELISABETH. Laisse-moi ! Mon Dieu, ton épouse ! Mais où est-elle, — mesdames —

JEANNE *(s'avance fièrement un peu vers Elisabeth, puis s'arrête, fait de la main un geste d'éloignement, et se retourne dans la direction de la sortie ; aux reines :)* Suivez-moi !

(Elle sort avec les reines par la gauche.)

ELISABETH. Mon fils... les choses vont bien mal ici !

ANDRÉ *(frappant son cœur).* C'est ici que le mal est grand, ma bonne mère chérie ! *(Il tombe à genoux en sanglotant.)*

SCÈNE II.

Grande salle. Sur le mur du fond un crucifix avec piédestal. Au fond, galerie traversant la scène. Sur le devant, portes à droite et à gauche. Le soir.

(Agnès de Périgord entre avec des suivantes. Marguerite Ceccano vient par la porte de droite.)

AGNÈS. Eh bien, Marguerite ?

MARGUERITE. La cent fois belle Jeanne est cent fois plus belle dans les atours dont elle se pare pour la fête.

AGNÈS. Elle vient donc avec nous !

MARGUERITE. Encore quelques épingles à cheveux, quelques joyaux, et notre reine sera prête. Je suis venue voir si Votre Majesté était arrivée, afin, comme nous l'avons projeté, que nous l'accompagnions au lieu du divertissement.

AGNÈS. Nous y serons toutes et nous l'attendons ici.

MARGUERITE. Et moi, je vais annoncer votre arrivée. *(Elle sort par la porte de droite.)*

AGNÈS *(seule)*. Elle vient au divertissement ! Ordonnances royales, testament, actes, traité, contrat sacré, serment, elle leur ôtera, en dansant, leur force et leur valeur. Ha, ha ! Jeanne, nous te tenons !

(Marie entre par la porte gauche.)

MARIE. Partons-nous pour la danse ?

AGNÈS. Non !

MARIE. Elle n'a pas lieu ?

AGNÈS. Pour vous, mon enfant, non !

MARIE. Pourquoi pas pour moi ?

AGNÈS. Vous, ma chérie, vous avez mal à la tête.

MARIE. Mais non !

AGNÈS. Et, tandis que nous danserons, un beau chevalier ira vous trouver dans votre appartement, avec un anneau, un serment —

MARIE. Ah !

AGNÈS. Et le prêtre vous attendra tous les deux dans la chapelle.

MARIE. Le prêtre ! Et Jeanne ?

AGNÈS. Jeanne dansera avec nous.

MARIE. J'ai peur !

AGNÈS. Quelle plaisanterie ! Vous désirez, et vous ne savez quoi, vous avez peur, et vous ne savez de quoi ; pourquoi ne feriez-vous pas, sans savoir ce que vous faites, ce qui vous aidera, votre peur une fois surmontée, à réaliser votre désir ?

MARIE. Les voici !

(Entrant Catherine, Sancia, Philippa, Louis de Tarente, Bertrand, Terlizzi, etc.)

AGNÈS *(à part)*. Cette nuit, je jette deux poids dans ma balance, et le plateau de ma chance descend fort et penche de mon côté : Jeanne vient à l'orgie, et c'est fait d'elle ; — Marie, dans les bras de mon fils, montera sur le trône de Naples, si Jeanne a fait le plongeon.

(Marguerite et Jeanne entrent avec des dames.)

MARGUERITE. Voici votre reine !

CATHERINE. Salut, mon enfant !

JEANNE. Où allons-nous ? Où aura lieu le divertissement ?

PHILIPPA. Dans le cimetière !

SANCIA. Pour enterrer des chagrins.

AGNÈS. Où il est encore possible de se divertir. Depuis que le moine hongrois est le maître de la cour, nos salons sont fermés ; la gaîté cherche un endroit où elle puisse se blottir, et, dans nos salons de danse, on affecte une tristesse de commande.

JEANNE. Où donc allons-nous, dites-moi ?

MARGUERITE. En une compagnie, ma reine, telle qu'il n'en est pas de plus brillante dans la vaste Naples. Ce que les temps ont vu de royal, est réuni en ce lieu. Sur de beaux lits de repos, vos ancêtres, couronnés de fleurs, nous y attendent.

JEANNE. Parle clairement !

MARGUERITE. Dans la crypte royale.

JEANNE. Ah ! S'amuser ! Là !

MARGUERITE. Où on le peut. Le roi Robert y est descendu ; mais en haut — et André et son moine morose y veillent soigneusement — en haut, son deuil tient la gaîté enchaînée.

C'est pourquoi elle descend s'amuser, où cela est encore possible : chez Robert le Bon lui-même.

JEANNE. S'amuser là !

MARGUERITE. Oui, là, ma reine. Au milieu de morts couronnés de fleurs, de pierres sépulcrales décorées, d'urnes cinéraires, d'anges tenant des torches brisées. Où la joie de vivre et la peur de la mort saisiront à la fois votre cœur frissonnant, et le contraste de vos sensations lui procurera une volupté inconnue. Quand vos pieds résonneront, dans la danse, sur le marbre froid de cette salle austère, et que la troupe des morts, baignée d'un flot de lumière, tournoiera avec vous, quand les pierres sépulcrales tressailliront, que votre voile touchera les pierres et que votre sein battra contre un sein vivant ; quand le tintement des coupes retentira et que la musique comme un flot suave, ondoiera sous la voûte, — ah ! — ce sera la volupté suprême : épouvante des chétifs mortels, volupté divine des âmes supérieures, défendue par les bienséances et par le lieu, elle te semblera centuplée !

JEANNE. Allons. Ce qui, en effet, m'excite à danser, c'est la convenance du lieu et de l'entourage ; je suis attirée par ce qui effraierait une autre.

CATHERINE. Et vous, Marie ?

MARIE. Je n'irai pas, je ne suis pas bien.

JEANNE. Tu es bien, si tu ne viens pas. Partons !

(Marie sort par la porte de gauche.)

LOUIS DE TARENTE. Ma reine !

JEANNE. Venez, gens légers ! Votre bras, seigneur ! Allez, pieds légers, cœurs légers, esprits légers ! Je désire oublier, en votre compagnie, le poids de ma misère. Partons !

(Elle sort au bras de Tarente. Tous la suivent.)

CATHERINE *(seule)*. Je vous ai destinés l'un à l'autre, et c'est un bonheur de vous voir ainsi vous donner le bras. Mon drapeau flotte joyeusement : la brise de l'amour pousse aujourd'hui ma nef vers un port ardemment souhaité. *(Elle sort.)*

(André, Elisabeth et Ysolde entrent par le fond. Un Porte-flambeau.)

ELISABETH. J'ai tout compris, mon fils, et je répéterai seulement ce que j'ai déjà dit : Frappe à sa porte. C'est ici un monde dépravé, la renommée parle de mœurs dépravées. Elle a grandi, privée de sa mère, entre des mains dépravées : ne serait-ce pas un miracle, si l'haleine de ce monde ne couvrait pas de buée le miroir de sa jeunesse ? Mais elle est encore jeune ! Frappe à sa porte : prends-la sous ta protection. Si elle a penché du mauvais côté, redresse, toi, son époux, la faible pousse. Même si tu ne l'aimais pas, la bonté et la sagesse ne donneraient pas d'autre conseil que celui-ci, toujours le même : Frappe à sa porte ; considère sa jeunesse, aie pitié de son sexe, et, avec ton noble cœur et avec ton amour, purifie-la et élève-la jusqu'à toi. Tu me diras qu'avec une ardeur juvénile, tu as fait serment à la Sainte-Trinité ! . . . Plus grand et plus sacré est le serment que tu lui as juré devant l'autel ! Un serment contre nature, contre un sacrement est nul ; c'est un péché plutôt qu'une vertu, ce n'est rien en soi. Va, porte-lui ton amour, donne-lui le pardon, l'oubli, le bonheur, et procure-nous, à toi et à moi, le calme et la paix. Va, mon fils, frappe à sa porte. Pour moi, je me retire maintenant avec ta nourrice et le Père Robert, pour réfléchir à ce qu'il faut faire. Demain, j'enverrai un ambassadeur à Avignon auprès du Saint-Siège. Je conquerrai ton droit ou l'achèterai, et tes amis m'aideront à lutter pour l'obtenir, mais ton bonheur, il est au-delà de ce seuil, tu peux l'en emporter toi-même, va, mon bon André, va — frappe à sa porte ! *(Elle le baise au front, fait signe à sa suite et sort.)*

ANDRÉ. J'oublierais serment, ruse, foi, morale, honneur, tout, si je pouvais oublier que je l'aime ! Mais cet amour ne me laisse pas la paix ; il fait du bruit, il bourdonne, se démène ici *(portant la main à son cœur)*. Il dirige à son gré ma langue, mon cerveau, mon sang ! O furieuse guerre civile, où, tour à tour, sentiments et désirs s'engendrent et se massacrent dans une lutte sanglante ! Mais la haine n'est pas un remède, elle est plutôt un poison pour les cœurs en mal d'amour. Plus je tue en moi la belle pécheresse, et plus me fait mourir le désir qui, enflammé pour elle, brûle mon âme. O mon Dieu, faites que je la trouve contrite, se repentant à genoux et gémissant mon nom ! Faites que je lui pardonne et qu'en implorant son pardon, suspendu à ses lèvres, étreignant son corps, pris de

vertige, je vive et meure là, dans un bienheureux oubli de moi-même ! Désir, donne-moi un coup de fouet ! Réflexion, ôte-toi de mon chemin, va-t'en ! Tiens ton flambeau, espérance ! *(Il sort.)*

(Entrent Charles de Durazzo et un Porte-flambeau.)

CHARLES. Reste ici, et, quand tu me verras revenir, part vite devant, je te suivrai de loin, la lumière de ton flambeau me servira de guide ! Et maintenant, tandis que Morphée tient clos les yeux des honnêtes gens et que Bacchus étend un voile sur le camp des autres, qui sautent d'allégresse dans le royaume des morts, emmène-moi, archer aux yeux bandés, dans le paradis. C'est la prison de mon bonheur : amour, partons ! *(Il sort par la gauche.)*

ANDRÉ *(revenant par la droite)*. Elle n'est pas dans ses appartements, il n'y a non plus aucune de ses dames. Hé, qui est là ? . . . Un page, avec un flambeau. A ce que me dit une servante endormie, elle a revêtu un magnifique costume et s'en est allée ! . . . Mais où, où ? Où, par la nuit !

(Entrent Charles et Marie voilée.)

CHARLES. Venez, mon cœur !

ANDRÉ. Qui êtes-vous ?

CHARLES. Un chevalier !

ANDRÉ. Je vois là une dame.

CHARLES. Je vous défends de la voir ! *(Il tire son épée.)*

ANDRÉ. Hé, Porte-flambeau, approche !

CHARLES. J'éteindrai avec votre vie la lumière de vos yeux, dégainez !

ANDRÉ. Sachez, je me nomme André.

CHARLES. Le nom ne fait rien ici, dégainez !

ANDRÉ. Il faut que je vois le visage de cette dame.

CHARLES. Vous le verrez, quand je serai mort.

ANDRÉ *(tirant son épée)*. Eh bien donc, à la grace de Dieu !

MARIE. Arrêtez ! Par pitié !

(Se plaçant entre eux, elle s'agenouille et rejette son voile.)

(A suivre.)

REVUE LITTÉRAIRE

Par monts et par vaux, par M. Béla de *Makay*.

C'est le livre d'un écrivain chez qui l'atavisme est profond, le panthéisme vivace et qui de la ville et de la civilisation revient — le fusil à l'épaule — à la nature bleue et verte. Et les excursions qu'il fait soit dans notre plaine, soit dans nos alpes engendrent en lui un vif désir de fixer toutes les sensations qu'il a éprouvées devant les divers paysages, au cours d'une chasse émouvante.

C'est une sensation simple et forte, parce qu'humaine et très ancienne ; mais c'est aussi la raison pour laquelle elle se prête si difficilement à une composition littéraire. Seulement, les yeux de M. de Makay s'ouvrent largement à l'aspect des pays qu'il a aimés ; aucun détail ne leur échappe, et de nuances infiniment variées et finement aperçues il compose des pastels d'un pittoresque incomparable et saisissant.

C'est un peu notre Pierre Loti, M. de Makay. Il comprend, dépeint et anime nos forêts, notre puszta, nos montagnes et nos prés, y mêlant les sensations rares d'un chasseur qui ne va pas pour tuer, mais qui aime le gibier, le vrai habitant de la nature et se sent attiré vers lui par une sorte de sympathie noble et profonde.

Dans sa nouvelle intitulée *Le monde blanc* (1) nos lecteurs ont pu goûter son style coloré et qui ne connaît pas de difficultés, quand il s'agit d'évoquer un paysage. On a vu comme son regard est pénétrant, ses nerfs sensibles, sa pensée guidée par une philosophie sereine, propre aux gens qui ont longtemps contemplé la voûte immense du ciel, l'horizon perdu dans les brumes lointaines et qui, escaladant

(1) Voir le numéro du 15 juin de la *Revue de Hongrie*.

un pic nuageux, se sont sentis déjà au-dessus des luttes quotidiennes et ridicules des hommes des villes.

Les aventures de chasse prennent ainsi une plus grande importance. Elles nous ramènent à la nature, rafraîchissent nos sentiments, nos pensées et bien qu'absorbés dans la contemplation de tableaux précis, nous oublions — avec l'auteur — le but primitif de notre excursion. Eh! oui, nous étions à l'affût; mais le gibier s'est échappé . . . Nous n'en sommes pas moins contents et nous rentrons avec un beau souvenir sous une pluie odorante d'été . . .

Tel est l'effet de ces nouvelles . . . Elles nous apaisent, comme une longue promenade dans notre campagne et la lecture terminée, nous fermons les yeux pour passer une dernière fois en revue les paysages que nous avons quittés. L'auteur n'en veut pas davantage : il a su merveilleusement rendre l'effet que la nature exerce sur nous.

Les vers d'une femme. — Qui ne voit pas et autres histoires, par Mme R. Irène *Petheő.*

Les poèmes de Mme R. Irène Petheő nous font entrer dans la baie ensoleillée et claire d'une âme féminine. L'horizon est fermé par des forêts verdoyantes, l'on n'a pas la perspective inquiétante de l'infini, pas de lointains brumeux qu'une imagination névrosée remplit d'images fantasques. On n'y trouve que de la terre verte, de la gaieté saine, les petits détails d'une vie paisible et rêveuse. L'été d'une vie de femme bien équilibrée se déverse dans notre cœur, avec ses aventures sentimentales, ses pures aspirations ; le monde brille dans la lueur amoureuse de cet été. Une chaleur exquise émane de ces poésies qui ne sont pas des pensées achevées dans une forme précise, mais plutôt les épanchements naturels d'un sentiment trop fort qui ne s'éteint pas avec la dernière strophe, qui se prolonge et subit encore mille transformations pour s'exprimer de nouveau en d'autres vers . . . Une sorte de poésie infinie, peut-on dire, tel est l'art de Mme R. Irène Petheő.

Ses nouvelles ne sont pas non plus prises dans la vie, mais elles décrivent un rêve, des choses qu'on se raconte à soi-même devant un beau paysage, un être intéressant, ou bien quand une douleur, une inquiétude indéfinie vous tourmente. Ce ne sont pas des compositions, mais des envolées de la fantaisie qui partant de la réalité,

la délaissent bientôt. Et comme cette fantaisie vient d'une âme sympathique et noble, nous la suivons volontiers et nous nous élevons avec elle au-dessus des abîmes sombres de la vie.

Les Edda, traduits par M. André *Gábor.*

Les traditions les plus anciennes de la poésie germanique se trouvent dans la collection « Saemund Edda », recueillie en Islande par un prêtre catholique mort en 1133. Cette collection est très intéressante, parce qu'elle conserve les chants des anciens germains avant leur division ; elle nous apprend leur théogonie et leur cosmogonie ; elle nous montre les racines les plus anciennes des *Nibelungen* qui subirent plus tard de nombreuses influences étrangères. Un jeune savant hongrois, M. André Gábor vient de les traduire et bien que l'œuvre nous intéresse en soi, la traduction devient plus remarquable du fait que le traducteur y démontre l'identité de la prosodie hongroise et de l'ancienne prosodie germanique. (1) De plus, c'est par ces chants qu'il a pu préciser les lois de la versification et de la prosodie hongroise qui n'étaient pas connues, jusqu'ici, officiellement. On ne peut, évidemment, parler d'influence. La prosodie hongroise et germanique naquirent et se développèrent, sans doute, séparément, mais le hasard a voulu que la comparaison faite par un esprit clairvoyant, à l'occasion d'une traduction, nous apprît les lois de notre prosodie.

L'importance du volume de M. Gábor dépasse ainsi de beaucoup celle d'une traduction et sa préface — nous l'espérons — sera la première phrase de savants débats et de patientes recherches qui aboutiront à la connaissance des règles précises de la prosodie hongroise, dont notre linguistique et notre musique nationale profiteront également.

Dante en Hongrie, par M. Joseph *Kaposi.*

« Ce serait un ouvrage bien intéressant que l'histoire des variations de la critique sur une des œuvres dont l'humanité s'est le plus occupé : *Hamlet,* la *Divine Comédie* ou l'*Iliade* », écrit Anatole France dans *Le Jardin d'Epicure.* Ce rêve tend à se réaliser au sujet de Dante,

(1) Voir le numéro du 15 mai 1908 de la *Revue de Hongrie.*

dont la «fortune», comme on dit, se compose d'ouvrages nombreux et importants dans tous les pays, et qui fut commenté et traduit jusqu'ici en vingt-sept langues. Seule la Hongrie se tenait à l'écart de ce mouvement jusqu'au commencement du siècle passé ; mais depuis, l'intérêt pour Dante s'accrut sans cesse et lorsqu'en France, en Allemagne et en Italie on collectionnait soigneusement les ouvrages littéraires publiés sur Dante, nous attendions, nous aussi, un livre qui jetât une lumière sur l'influence de Dante dans notre vie littéraire. L'ouvrage de M. Kaposi répond à cette attente. Il découvre tous les liens qui existent entre la Hongrie et l'œuvre de Dante et les étudie avec le plus grand soin et la plus complète érudition. Partant du passage de la *Comédie,* où l'immortel génie consacre quelques lignes à la «beata Ungaria» (Paradiso. XIX. 142 sq.) et passant aux premières traces de la connaissance de Dante dans notre pays et aux codex hongrois de Dante, l'auteur s'occupe des premiers traducteurs hongrois du poète et de son influence sur tout le champ de l'art hongrois.

On peut admettre que la gloire et les œuvres de Dante aient déjà pénétré en Hongrie au XIVe siècle. En tout cas, notre roi Charles Robert dut s'intéresser à ce qui avait été écrit sur son père par Dante et Louis le Grand ne dut pas rester non plus indifférent à la glorification ou à l'abaissement éternel des Anjou et des Habsbourg. De plus, les jeunes hongrois qui étudiaient aux universités italiennes ont probablement répandu dans notre pays la gloire de Dante et la connaissance de ses œuvres. Serzavalle, évêque de Fermo, traduisit la *Comédie Divine* en prose latine et la commenta. Il présenta un exemplaire de sa traduction à Sigismund, roi de Hongrie, accompagné d'une très intéressante dédicace, que M. Kaposi publie intégralement et qui était demeuré jusqu'ici inédite. Il donne aussi une description détaillée du deuxième exemplaire enrichi de miniatures de l'épopée du XVe siècle, qui faisait partie de la bibliothèque du roi Mathias.

Puis tous les traducteurs sont critiqués dans son étude, en commençant par Császár en 1852. — Une liste soigneusement établie énumère les peintures, sculptures, illustrations et toutes œuvres d'art qui se rapportent à Dante ou à ses œuvres. Ainsi il traite en détail de la *Symphonie de Dante* par François Liszt, de son origine et de sa destinée. A la fin il ajoute une bibliographie complète de la littérature hongroise sur Dante. Très sérieuse, l'œuvre de M. Kaposi est aussi très attrayante. D'autant plus que paraissant dans l'année

du 50-ième anniversaire de la formation du royaume d'Italie, elle resserre plus étroitement le lien intellectuel et amical qui existe entre les deux pays.

Rhapsodies hongroises et autres Poèmes inutiles, par *Sirius.* (Budapest, S. Deutsch et Cie.)

L'auteur nous avertit dès son premier chant qu'il fut séparé de sa patrie dès sa naissance ; nous ne nous plaindrons pas de cet exil qui lui a donné de son pays une vision peut-être plus générale et plus profonde et qui lui a permis de nous donner en français, des rhapsodies hongroises.

Il est le chantre de la plaine d'Árpád, il évoque le souvenir des luttes héroïques que de tous temps les Hongrois eurent à soutenir contre les Turcs, les Slaves, les Allemands. «La plaine de Rákos s'assoupit dans la pénombre, tout au loin dort l'horizon noir et alors on peut voir s'agiter en silence le rêve de la plaine . . . Ce sont les années de jadis remontant du fond de la Terre, les siècles ensevelis qui reviennent poudreux . . . Et l'on peut voir des rois chevaucher — des patriotes superbes s'assembler en une diète auguste le glaive au poing.»

C'est d'un beau sentiment lyrique et patriotique et nous retrouvons dans chacune des rhapsodies de l'auteur cette haute idée de la race et cet amour passionné que tout magyar ressent pour son pays. C'est en écoutant la musique nationale que le voile du passé se découvre ; les mélodies populaires et tristes, les airs de danse endiablés, les chants guerriers sont pour lui des évocations nationales. Il a le sens poétique qui domine l'âme des choses ; on y sent passer parfois un soufle de vigueur antique.

Le court poème, intitulé *Fresque,* mériterait, malgré certaines maladresses de langage et quelques fautes de goût, d'être cité tout entier. «C'est la danse farouche des voiliers sur la mer. — Ils volent, craquent, bondissent, se frôlent, sifflent et s'engloutissent dans les brumes verdâtres. C'est la danse triste des voiliers sur la mer. Et le vent dit à la mer : je t'aime jusqu'à hurler d'amour — je t'aime jusqu'à te faire souffrir . . .»

Et ce passage de l'hymne aux arbres est beau : «Je vous évoque, grands arbres, poètes taciturnes au large cœur dont les bras hallucinés cherchent la foudre et les éclairs, bras pétris de sève et de parfums

qui par les divins soirs d'été s'étirent pour arriver jusqu'aux baisers des Etoiles».

Pourquoi, hélas ! pourquoi Sirius abandonne-t-il si souvent cette belle simplicité ? Trop souvent nous sommes choqués par des expressions d'un modernisme aigu et qui frisent le galimatias. Et malgré tout le désir que nous avons de ne pas chagriner M. Sirius, nous ne pouvons pas lui cacher que nous ne lui pardonnerons pas de nous avoir parlé d'«azur poitrinaire» et de «pus de soleil»... Pauvre langue française ! Ne mériterait-elle pas un peu plus d'égards et un peu plus de respect ?

Le drame qui termine l'ouvrage ne nous émeut guère. Les personnages vivent surtout dans l'imagination du poète, ils nous semblent à nous assez artificiels.

N'importe, car l'auteur qui se cache sous le pseudonyme Sirius a un superbe dédain de la critique. Nous lui demanderons seulement de se juger un peu plus sévèrement, de bannir de son style toutes les petites négligences et surtout de ne pas se laisser griser par des mots. Et s'il est vrai que ce qu'il faut retenir de toute œuvre, c'est le souvenir que nous en conservons, remercions Sirius de nous avoir touchés plusieurs fois et par le nationalisme pur de certaines de ses pages et par quelques chants — ou parties de chant — d'une belle envolée lyrique.

H. Brandon.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Don de l'Académie Hongroise à la Bibliothèque de la Sorbonne.

La Bibliothèque de la Sorbonne a créé, au moment de l'organisation des cours de langue et de littérature hongroises à l'Université de Paris, une section historique et une section littéraire pour les ouvrages concernant la Hongrie. La Bibliothèque fait des efforts louables pour enrichir ces sections. L'une est cotée H M hg (Histoire moderne, Hongrie) où l'on a placé tous les ouvrages latins sur la Hongrie que la Sorbonne possédait depuis longtemps, les *Monumenta* édités par l'Académie hongroise et les livres récents les plus importants, l'autre est cotée L E hg (Littérature étrangère, Hongrie) où se trouvent les Collections des Classiques et des romanciers hongrois, le Dictionnaire biographique de Szinnyei, les grands Dictionnaires de la langue hongroise (Czuczor-Fogarasi, Simonyi etc.) et une dizaine de revues que les sociétés savantes envoient régulièrement. L'Académie hongroise vient d'enrichir ces sections par un don très important provenant de la bibliothèque du savant Louis Katona.

Les maisons d'édition *Franklin*, *Révai frères* et *Budapesti Hirlap* ont envoyé également, au cours de cette année, de nombreuses publications. Il est à souhaiter que d'autres éditeurs suivent leur exemple. L'inspection générale des Musées et bibliothèques de Hongrie (VIII, Fhg. Sándor-utca 28) centralise ces envois et prête ainsi son concours à cette création, grâce à laquelle non seulement les étudiants hongrois, de plus en plus nombreux à Paris, pourront consulter les ouvrages les plus importants, mais les

Français, Russes et Tchèques, qui étudient la langue et la littérature hongroises, trouveront les ressources bibliographiques nécessaires. Les deux sections de la Sorbonne, complétées par les livres hongrois que possèdent la Bibliothèque Nationale et la Bibliothèque de l'Institut de France, pourront ainsi suffire aux besoins des travailleurs.

I. K.

Une Section hongroise à l'Université de Genève.

Les cours de vacances de français de l'Université de Genève, une des premières de ces institutions et sur laquelle les autres ont pris modèle, dureront cette année six semaines, *du 15 juillet au 27 août.* L'enseignement régulier comprend 12 heures de leçons par semaine et se compose de cours et d'exercices pratiques, qui porteront sur les matières suivantes: littérature classique, littérature moderne, lecture analytique d'auteurs français modernes, pédagogie psychologique, syntaxe, exercices de traduction etc. . . . Les exercices de traduction seront répartis en sept conférences parallèles pour les nationaux des divers pays. Ainsi une section spéciale sera instituée pour les Hongrois. Aucune autre université n'en compte de semblable. Cette section est placée sous la direction de notre compatriote M. A. de Máday, privat-docent à la même université. Il étudiera le style au cours de la traduction du recueil des *Pensées* de Ignotus. (Olvasás közben.)

La journée du samedi sera réservée à des excursions.

Les inscriptions peuvent être prises (par correspondance ou verbalement) auprès du Secrétaire de l'Université, à partir du 10 juillet. Droit d'inscription: 40 fr. Pour recevoir les indications sur les pensions, le prix et les conditions de séjour à Genève, on peut s'adresser au *Bureau du Comité de patronage des étudiants étrangers,* à l'Université.

Le Directeur-Gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT

Livres français :

Chez Henry Falque, Paris : *Châteaux en Espagne*, par Tancrède Martel. (Prix 3 fr. 50.) — *La jeunesse sociale de Jean Venables.* (Prix 3 fr. 50.) — *Contre l'aigle*, par Paul Adam. (Prix 3 fr. 50.)

Chez Eugène Figuière et Cie, Paris : *L'humanisme au XVe siècle Italien*, par Paul Vulliaud. (Prix 1 fr.) — *Charles-Louis Philippe*, par André Gide. (Prix 1 fr.) — *Le Couple*, par Aurel. (Prix 3 fr. 50.)

Chez E. Sansot et Cie, Paris : *Les Algérianistes*, par Robert Randau. (Prix 3 fr. 50.)

Chez E. Flammarion, Paris : *Le pragmatisme*, par William James, trad. par Lebon. (Prix 3 fr. 50.)

Chez Bloud et Cie, Paris : *Au Clocher !* par P. Janot, — *Les Apparitions*, par le Cte Jean de Beaucorps. — *Les Tendances Sociales des Catholiques Libéraux*, par Charles Calippe. — *Renouvier*, par P. Archambault. — *Les Marie-Louises*, roman d'Edward Montier. — *La princesse Alice*, roman de Henry du Roure. — *Les Entravées*, par Noël Francès.

Chez Marcel Rivière et Cie, Paris : *Nouvel essai sur l'intensisme en poésie*, par Charles de Saint-Cyr.

Edition de la Bibliothèque Larousse, Paris : *Anthologie d'Art français. XIXe siècle. La peinture T. I. II.* — *Les Confessions de J.-J. Rousseau.*

Publications données gratis et franco de la part du Ministère R. H. de l'Agriculture.

Le Ministère Royal Hongrois de l'Agriculture nous prie d'informer nos lecteurs qu'il fera parvenir, gratis et franco, les publications sous-mentionnées à tous ceux qui s'intéressent aux questions qu'elles traitent. On peut s'adresser à la Direction de la REVUE DE HONGRIE (95, Andrássy-ut) et indiquer les publications qu'on désire recevoir; elles seront expédiées directement par les soins du Ministère R. H. de l'Agriculture.

1. La sériculture en Hongrie.
2. La viticulture en Hongrie.
3. Lois les plus récentes de la Hongrie relatives aux ouvriers agricoles.
4. Instruction relative aux travaux de révision décennaux de la gestion forestière.
5. Historique de la question des expériences forestières en Hongrie.
6. Organisation des écoles spéciales de gardes-forêt.
7. Organisation du service des inspections royales des forêts et leur sphère d'action.
8. Organisation du personnel employé dans le service des forêts dominicales.
9. Circulaire concernant l'établissement simplifié des plans d'aménagement.
10. Lois XXXI de l'an 1879 sur les forêts.
11. Instruction relative aux plans d'aménagement.
12. Pays de la Couronne Hongroise: catalogue spécial des forêts.
13. Lois XIX. de 1898 sur la soumission au régime forestier de l'État.
14. L'administration des eaux en Hongrie.
15. Le service national hydrométique en Hongrie.
16. Nivellements de haute précision de 1890 à 1895 de la section hydrographique de la Direction nationale du service des eaux.
17. L'état actuel des jaugeages en Hongrie.
18. Le service de l'hydraulique agricole en Hongrie.
19. École royale hongroise des commis de l'hydraulique agricole.
20. Les travaux de régularisation et d'endiguements en Hongrie.
21. Le service des ingénieurs sanitaires en Hongrie.
22. La pêche et la pisciculture en Hongrie.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

Revue couronnée par l'Académie Française.

IVième ANNÉE. — TOME VIII. N° 9 et 10. 15 SEPT. — 15 OCTOBRE 1911

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — PÈRE PIERRE (VIII.), roman de **Maurice Jókai** ... 113

II. — PORTRAITS LITTÉRAIRES. — *M. ALBERT DE BERZEVICZY*, par **M. Gustave Heinrich**, secrétaire perpétuel de l'Académie Hongroise ... 133

III. — FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE (suite et fin), par **M. André de Hevesy** ... 141

IV. — SUR LE ROMANTISME FRANÇAIS EN HONGRIE, par **M. Louis Karl**, professeur ... 151

V. — RÉMY DE GOURMONT, par **M. G. Jean-Aubry** ... 164

VI. — PALMA DI PALMA, nouvelle de **M. Sigismond Szőllősi** 175

VII. — ANDRÉ ET JEANNE, (IV.), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, traduite du hongrois par **M. Charles de Bigault de Casanove** ... 184

VIII. — CHRONIQUE MUSICALE. — *Fêtes du centenaire de François Liszt. — Discours de MM. les Comtes Jean Zichy et Albert Apponyi.* ... 209

IX. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *Le «Temps» sur le théâtre hongrois contemporain.* ... 217

X. — LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE. — *Société Hongroise de Banque et de Commerce. — Le discours d'un Hongrois à la Société d'Économie politique de Paris.* ... 218

XI. — XLIXième BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Conférences 1911—1912. — Cours du soir de français.* ... 224

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE:* VI., Andrássy-ut 95
(En vente chez tous les libraires)

PARIS

HACHETTE ET CIE — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, B^D ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE — **LEIPSIC**, GUSTAV FOCK.
LONDRES, MUDIE'S SELECT LIBRARY (NEW OXFORD STREET). — **ROME**, FRATELLI BOCCA
FLORENCE, SUCC. B. SEEBER. — **MADRID**, FERNANDO FÉ. — **STOCKHOLM**, C. E. FRITZE.
COPENHAGUE, VILHELM TRYDE. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ..... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ..... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison : 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

PÈRE PIERRE

(Suite.) (7)

L'imagination en fièvre de la jalouse Idalia lui avait déroulé tout cela sous les yeux, pendant cette éternité que dure un baiser qu'on envie.

Et lorsque leurs visages s'écartèrent l'un de l'autre et que leurs yeux se pénétrèrent mutuellement, ce fut le regard de deux êtres qui venaient de conquérir leur salut éternel !

Quel sentiment ce doit être que de contempler par une fente de la porte de l'enfer, le sourire radieux des élus qui ont gagné le ciel.

Du bout de son pouce, Idalia tâtait la gâchette de son revolver ; elle pouvait les tuer tous les deux, en ce moment !

Mais il fallait vider goutte à goutte la coupe de l'amertume comme celle de l'ivresse. Et elle la présenterait aussi à un autre : « Monsieur, monsieur . . . c'est à vous que je m'adresse : on ne peut pas vider une pareille coupe sans trinquer ! »

Avant tout, il fallait voir tout ce qu'ils allaient faire, écouter jusqu'au bout tout ce qu'ils allaient dire . . .

Le jeune homme regarda autour de lui, et prit la jeune fille par la main.

— Viens, sors d'ici avec moi, dit-il à voix basse, car ce que j'ai à te dire, une église ne doit pas l'entendre, une sainte effigie ne doit pas l'écouter.

La jeune fille recula.

— Ciel, qu'est-ce que tu peux bien avoir à me dire !

Oh ! celle qui était là, tout oreilles, dans l'ombre, le savait bien ce qu'un homme peut dire à une vierge et que l'église

ne doit pas entendre, ni les saintes images écouter. Et elle savait aussi très bien que la résistance de la jeune fille ne serait pas invincible et qu'elle suivrait le séducteur.

Il lui fallut vite ressortir.

Il lui fallut retraverser la porte de chêne avant que les autres sortissent par la trappe du retable dans le couloir, car autrement, la porte ouverte, la lumière visible de la torche trahiraient que quelqu'un les avait surveillés ; elle serait obligée de les tuer ; et elle ne voulait pas donner la mort à un si bas prix.

Elle avait plus de temps pour refermer la porte qu'il en faudrait à la jeune fille pour se laisser persuader de suivre son amant.

Idalia se dissimula une seconde fois dans la chambre des belles mortes de jadis. Elle se tapit tout près d'une de celles qui dormaient là leur sommeil éternel ; rabattit son voile devant son visage et abrita sa lanterne sourde sous son manteau noir.

Bientôt elle perçut le grincement de la porte, un bruit de pas traînants et le claquement des éperons.

— Je tremble ! balbutiait la jeune fille.

— De quoi as-tu peur, puisque je suis là ?

— De tout et de moi-même.

— Je te défendrai contre le monde entier.

— Me défendras-tu aussi contre moi-même ?

— Tu ne m'aimes donc plus.

— C'est bien pour cela que j'ai peur de moi, je ne le sais que trop.

— Si tu m'aimes alors, viens avec moi.

— Où ?

— Dans le monde, où je veux te conduire.

— Mais tu es un prêtre...

— Plus maintenant. De même que l'on peut prendre le froc, on le peut enlever ! Ma pénitence est finie. L'affront que j'ai reçu a largement payé le coup d'épée que j'ai donné autrefois.

— Et tes vœux ?

— Dieu n'en tient pas compte. Quant aux hommes, cela ne les regarde pas. J'ai lu toutes les Écritures, mais nulle part je n'ai vu écrit que c'était un crime d'aimer, ni que l'amour n'était pas un sacrifice agréable à Dieu.

Toute cette fable est une invention humaine.

Là-bas, au fond de la chambre des mortes une d'elles ne put se retenir de tressaillir à ces mots. Il lui fallait entendre prononcer ses propres paroles à une autre ! C'est donc alors qu'elles étaient efficaces.

— Ah ! quelque chose a bougé là-dedans !

— Mais non, ne regarde pas.

— Qu'y a-t-il là ?

— Des femmes qui dorment depuis deux cents ans.

Madeleine prit la lampe et s'approchant de l'entrée de la chambre éclaira peureusement ce lieu funèbre.

— Oh ! quel épouvantable spectacle ! Des squelettes en toilette de fiancées !

— Ne reste pas là.

— Il y en a une dont la tête est recouverte d'un voile.

— C'est probablement une veuve. Sous ce voile, il n'y a qu'un crâne !

— Il me semble qu'elle vient de respirer.

— Ce n'est qu'une imagination.

— Quelque chose brille à travers son manteau.

— Les ossements blanchis luisent ainsi parfois.

Le chevalier arracha la jeune fille de l'entrée de la caverne.

— Mais parfois dans les ossements blanchis la flamme se rallume et il y a des crânes qui voient et qui entendent.

La jeune fille fondit en sanglots de terreur.

Le jeune homme la serra dans ses bras et la rassura en lui disant.

— Ecoute-moi ! mon cher paradis, mon grand amour ! Il ne nous reste pas d'autre choix que ce chemin sous la terre, ou bien là-haut, dans le ciel. Car moi, je ne me sens plus la force de retourner dans mon couvent, et je ne veux pas me damner dans les sortilèges de mon démon tourmenteur. (Son démon tourmenteur, c'est moi ! chuchota Idalia, en elle-même sous son voile.)

— Et toi, quel destin t'attend ? Etre enchaînée vivante à ce Bélial de Berezowsky, être sacrifiée plus cruellement que ceux qu'on immole aux dieux sanguinaires !

— Non, non, plutôt mourir.

— Je veux que tu vives et que tu sois heureuse.

— Ne m'as-tu pas promis de me conduire dans un cloître ?

— Je croyais alors que moi-même, j'y finirais ma vie. Mais je sais maintenant que je ne suis pas encore prêtre. L'évêque Thurzó me l'a jeté à la face et m'a vertement reproché d'avoir usurpé le titre de «Pater». Même si je l'étais, il ne dépendrait que de moi de changer mon sort. En me faisant protestant, aucun vœu ne me lie plus. Nous irons en Transylvanie, nous embrasserons la foi hongroise, il y en a tant qui l'ont adoptée, des hommes pieux et craignant Dieu ; un tiers du pays est protestant ; le Seigneur ne nous châtiera pas pour cela.

(Oh ! ça aussi, c'est de moi qu'il l'a appris ! Comme il se souvient bien !)

— Nous irons loin, là où personne n'a jamais entendu parler de nous. J'achèterai un domaine seigneurial et nous pourrons vivre dans l'aisance. Je peux être aussi riche que je voudrai. Tiens, regarde ici, dans cette autre chambre. Un trésor y est entassé, il n'y a qu'à choisir. Tout cela m'appartient. Celui qui l'a enterré ici, autrefois me l'a légué ; j'ai les papiers. Mais tout cela est à moi doublement ; car sur les vases d'or et d'argent, les armes de ma famille sont gravées ; des hussites pillèrent jadis notre château de Lietava ; et c'est mon héritage : regarde !

Et le chevalier répandit dans la cave maçonnée, la lumière de sa torche.

Les yeux de la jeune fille furent éblouis devant les monceaux de trésors accumulés là.

— Je peux prendre là autant que mes épaules en peuvent porter.

La jeune fille dit tristement :

— Je ne convoite pas ces trésors ! Qui sait quelle malédiction pèse sur eux ?

— Eh bien, ce sera aussi bien ainsi ; nous quitterons ce pays ; et, pauvres, nous nous exilerons dans quelque humble village où nous verrons une église à coq. Je serais le prédicateur, le maître d'école et le lévite ; toi, tu seras pour le pauvre pasteur protestant, l'épouse qui prépare la cuisine elle-même, qui sarcle le jardin et soigne les plantes ménagères. Un toit de roseaux nous abritera et le bonheur demeurera avec nous.

(Oh ! même cela, c'est moi qui le lui ai mis dans la bouche !)

— Comme tout cela serait beau, si ce n'était pas un rêve !

— Tout peut se réaliser ; tu n'as pour cela qu'à dire : « Je veux bien ! »

— Ne me tente pas, ne me berce pas d'illusions, n'abuse pas de ce que tu es fort, et moi faible ! J'ai déjà tant péché, qu'il n'y a plus de femme au monde que j'aurais le droit de juger. Je suis la plus coupable de toutes. Je me suis laissée convaincre, non par toi, mais par mon propre cœur, de quitter ma demeure, furtivement, pendant la nuit ; et quelle nuit, celle du Jour du Seigneur, à l'heure où les âmes pieuses sommeillent.

— Et c'est la maison de Dieu, l'Eglise, que j'ai choisie comme lieu de rendez-vous avec toi. Devant les hommes, j'ai abaissé mon voile de vierge sur mes yeux, et je l'ai enlevé, ici, où les saints pouvaient me voir ! Je suis plus coupable que la dame de Madocsány, car ce qu'elle ne fait que penser, je l'accomplis, moi, et cependant je marche dans le vêtement de l'innocence.

— Je te jure que tu es plus sainte que toutes celles qui sont peintes sur les murs. Et si ton âme te reproche de m'avoir aimé à demi, et bien, aime-moi tout à fait !

— De quoi veux-tu donc me persuader ?

— De venir avec moi ! à cette heure même, à cette minute même ! Le chemin de la fuite est préparé d'avance. Dans une petite cabane du jardin, au château de Madocsány, deux chevaux sellés sont prêts. La clef est à la porte de derrière. Nous pouvons fuir sans bruit et sans qu'on le remarque. Quand le jour viendra, on s'en apercevra, mais alors nous aurons déjà franchi trois montagnes et trois vallées.

(Mon propre projet de fuite !)

— Ne me fais pas de mal ! O ciel, je t'en conjure, ne me tente pas ! Accorde-moi une semaine.

— Non ! non !

— Au moins un jour, que j'aie le temps de réfléchir à ton projet. Si je me décide à abandonner Dieu et ses saints, permets-moi du moins de pleurer devant eux, et de leur expliquer pourquoi je te préfère à eux et au ciel entier.

(Ah ! toi aussi, tu sais cela ? Ce n'est pourtant pas moi qui te l'ai appris !)

— Laisse-moi revenir encore une fois ; rien qu'un jour : seulement jusqu'à demain. Il me faut bien dire adieu au souvenir de ma mère ; demander pardon à son cher portrait ;

rassembler mes petites reliques ; rendre la liberté à mes pauvres colombes, et embrasser une dernière fois la main qui m'a frappée si souvent, et que, tout de même, je bénis ! Je ne peux pas te suivre sans avoir embrassé une dernière fois la main de mon père !

— Bien, qu'il en soit ainsi. Mais tu me promets de revenir ici demain.

— Je te promets sur ma croyance, que je reviendrai.

— Et que tu me suivras dans le monde.

— Dieu me pardonne ce que je vais faire !

— Alors, je te laisse. Que le Seigneur te bénisse !

Et il mit un baiser sur le front de la jeune fille.

— Accompagne-moi avec la lampe jusqu'à la chapelle : depuis que j'ai commis cette faute, j'ai peur dans l'obscurité de l'église !

De nouveau, ils repassèrent la porte, rentrèrent dans le couloir, et la porte se referma sur eux.

Idalia sortit de sa cachette ; elle secoua la poussière de mort que le sinistre voisinage des trépassées avait laissée sur son manteau. Il s'en fallait de peu que toute sa rage débordât comme une lave fumante.

Au chambranle de la porte pendait encore la serrure à secret dont le mot était : « Hieronymus ». Il n'y avait qu'à remettre la barre de fer dans sa seconde gaîne, brouiller les anneaux, et frapper du poing la lourde porte en criant : « Bon voyage, jeunes tourtereaux ! Maintenant vous pouvez aller vous jeter dans la gueule des deux ourses, et même d'un troisième, votre père ! Saluez-les de ma part tous les trois ! »

Mais elle savait se contenir.

Oh ! non, pas cela ! Ça ne se passerait pas comme ça ! Demain serait encore un jour ; et ce sera le véritable « dies irae » !

Elle n'avait plus rien à apprendre.

Elle reprit sa lanterne, et se hâta ; en courant elle tomba à plusieurs reprises, sur le sol gluant.

Quand elle fut à peu près à un millier de pas, elle regarda en arrière et s'arrêta un peu. Elle ne voyait toujours pas s'approcher de lueur. « Bien sûr, ils doivent se dire adieu ! et dame, ça prend du temps ! Revenir sur ses pas et se dire de nouveau adieu ! c'est l'usage ! »

Il faisait encore nuit calme quand elle arriva au bout du souterrain; à l'issue, St. Népomuk fit place à la passante et de nouveau se redressa.

Idalia monta vite l'escalier secret, en colimaçon, qui donnait dans la chambre de Père Pierre.

Pendant ce temps, l'enfant s'était endormi sur la descente de lit en peau d'ours.

La mère le releva, le remit dans son lit et le recouvrit de sa couverture, sans qu'il se réveillât.

Puis elle guetta par la fenêtre, quand se renverserait l'image du saint.

Il se passa une bonne demi-heure jusqu'à ce que la silhouette de Père Pierre ressortit de terre. Les adieux avaient duré une demi-heure.

Qui est sorti par la fenêtre, doit nécessairement rentrer par la fenêtre.

Elle attendit jusqu'à ce qu'elle l'entendit escalader les espaliers de vigne. Alors elle couvrit de son manteau l'enfant endormi et l'emporta avec elle dans sa chambre à coucher : Père Pierre ne devait plus jamais lui parler.

XII.

La crue du fleuve.

Cette nuit-là ne fut pas destinée au sommeil.

Idalia, le cœur mortifié, errait d'une chambre à l'autre sans savoir au juste ce qu'elle cherchait.

Elle s'arrêtait devant son miroir, et longuement elle contemplait son visage. Une tristesse profonde, une inguérissable douleur le rendaient encore plus beau. Les pleurs qui brillaient dans ses yeux répandaient sur ses traits un charme plus captivant.

— Tu mens, je ne suis pas belle ! Je suis un démon, le démon attaché à ses pas !

Le miroir lui répondit alors : « Tu es laide ! »

A présent elle savait ce qu'il fallait faire. Elle écrivit une lettre :

« Au très noble et très puissant Seigneur, Gratien Likavay.

Monsieur,

Je vous ai promis que je vous retournerai une seconde fois le poignard dans le cœur : je tiens ma promesse.

Si vous voulez savoir de qui Père Pierre est en réalité l'amant, restez éveillé cette nuit. Et lorsque vous entendrez bourdonner la cloche de minuit, dont vous croyez que ce sont des revenants qui tirent la corde . . . absente, au lieu de vous fourrer, de peur, la tête sous les couvertures, ne craignez pas de vous lever, et prenez la peine, accompagné de vos domestiques de vous rendre dans cette chapelle, soi-disant hantée par des fantômes ; et là, vous apprendrez lequel de nous deux a le plus à gémir sur la perte de son honneur. Je dis ce que je dis. Aujourd'hui, après minuit. Si vous suivez mon conseil, c'est bien : si vous ne le suivez pas, c'est bien également. Peu me chaut d'ailleurs que vous y preniez garde ; sinon vous le regretterez bien d'avantage. En tout cas, je suis toujours votre très humble et très pauvre servante.

Veuve Françoise Karponay.»

Elle cacheta la lettre avec une bague à son chiffre.

Le jour, cependant, finit par venir.

Elle fit appeler le bouffon.

— Hersko, dit-elle. Peut-on encore passer le Vag ?

— Un lièvre ou un chien le pourraient encore ; mais pour un homme, ce serait difficile.

— Pourquoi ?

— Parce que cette nuit la débâcle a commencé ; et si la glace ne s'était pas accrochée à la pointe de l'île, elle filerait bon train.

— Te risquerais-tu à la traverser avec cette lettre ?

— Si j'avais deux têtes, et que je puisse en perdre une et laisser l'autre ici, je ne dis pas que je n'essayerais pas.

— Silence ! Hersko ! Je t'habillerai de la tête aux pieds, d'habits tout neufs, si tu parviens à passer avec cette lettre ; et je te donnerai tant de vin, si tu reviens, que tu en auras assez pour la fin de tes jours.

— Oui, mais si j'y reste . . . tant d'eau que j'en aurai assez aussi pour la fin de mes jours.

— Essaye . . ., il n'y a pas un si grand danger, voyons ! Vois cette bourse d'argent, tout ça c'est de l'argent. Elle sera à toi également si tu arrives à bon port.

Le bouffon hocha grandement la tête ; le conseil d'essayer de nager comme un chien de plomb, lui entrait difficilement dans la tête.

— Ecoute, Hersko. Je sais que tu as toujours été amoureux de moi. Si tu passes cettre lettre et que tu reviennes, tu m'emmèneras comme épouse dans ta maison.

A ces mots, le bouffon fit un grand saut et se frappa les semelles avec les mains.

— Non ! Tu ne plaisantes pas ? Si c'est sérieux alors, donne-moi un baiser en à compte.

Idalia tendit les lèvres au monstre.

Celui-ci courut en bondissant hors de la chambre avec la lettre, et galopa vers le Vag, à grandes enjambées, au moyen d'une longue perche.

Idalia s'accouda au balcon de la fenêtre pour suivre de l'œil son messager. A la surface du fleuve, la glace déjà se disloquait. Quelques pans de glace étaient déjà en route au milieu et d'énormes blocs se montaient sur le dos les uns les autres.

Tout autre qu'un fou n'eut pas entrepris un tel voyage. La silhouette du messager disparaissait au milieu des amas de glace et réapparaissait ; parfois il tombait dans les creux, mais à l'aide de son bâton, il reprenait pied ; enfin après une heure d'efforts téméraires, il aborda sur la rive de Mitosin.

— Heureusement, il est arrivé ! se dit Idalia en quittant son balcon.

Ça ne sera pas un grand bonheur pour Hersko, car monsieur Gratien, au moment où il lira le message, dans le premier accès de sa fureur, fera ligotter le messager sur une échelle et lui fera appliquer autant de coups de verges que peut en valoir le baiser d'une jolie femme ; mais du moins la flèche était lancée ; elle devait même déjà avoir planté sa pointe acérée dans son cœur.

— Maintenant, on peut aller déjeuner.

Père Pierre attendait déjà dans la salle à manger. Aucun changement ne paraissait sur sa figure.

— Ce matin je n'ai pas retrouvé l'enfant dans son lit, dit-il avec un air très innocent.

— Je le crois sans peine, pensa Idalia, avec un rire intérieur vite comprimé. Quand tu l'as eu couché et endormi, tu as fermé la porte de ta chambre ; le petit s'est réveillé et, tout effrayé d'être ainsi laissé seul, il est revenu chez moi, où il est resté. Il dort encore.

Le visage de Père Pierre s'efforça de ne montrer qu'une absolue tranquillité.

La femme dit coquettement :

— Dois-je deviner pourquoi tu as fermé la porte des deux chambres ? . . . Tu as trouvé dans la tienne un costume, et sans doute tu n'as pas voulu que l'enfant te voie l'essayer, n'est-ce pas ?

La tête de Père Pierre bourdonna. Il eut été dangereux de nier qu'il l'avait fait. Car il se pouvait qu'Idalia se fit apporter le vêtement complet et qu'elle s'aperçut alors que le talon des bottes de maroquin vert avait déjà marché sur un chemin boueux. Il lui fallut répondre en souriant :

— C'est vrai, c'est pour cela.

— Et . . . le vêtement te va bien ?

— Cela, un autre te le dira.

— Et quand le dira-t-on ?

— Lorsque je répondrai à ta question d'hier soir.

— Et quand saurai-je ta réponse ?

— Demain.

La jeune femme battit des mains en riant aux éclats.

— Ah, ah ! demain ! Mais alors, tu ne me fais pas attendre une semaine ; tu ne me remets pas jusqu'à dimanche prochain ? Demain, je saurai si tu es Père Pierre ou Tihamér Csorbai ? Demain ! déjà demain !

Elle sauta de son fauteuil et se mit à danser autour la danse du coussin en chantant et riant voluptueusement, les paroles de la danse : « Juif, juif qu'as-tu à vendre ? » Et tout à coup, elle enleva son béguin de sa tête, le jeta aux pieds du jeune homme et s'agenouilla dessus comme sur un coussin.

Si, à ce moment, Tihamér Csorbai lui avait, selon les règles de la danse, joué la comédie de délivrer l'agenouillée par un baiser, celle-ci lui aurait certainement plongé dans le cœur

le poignard à pointe empoisonnée qu'elle portait à sa ceinture ; et ainsi, l'autre au moins, là-bas, eût été sauvée. Mais le chevalier ne prévoyait pas une pareille farce, et elle se releva, sans baiser, et sortit de la chambre en dansant. Pas un muscle de son visage ne trahit ce qui bouillonnait à l'intérieur d'elle-même.

Elle se rendit dans sa chambre pour réveiller son petit garçon.

Elle se sentait pleine de tendresse pour lui.

Le petit Cupido lui raconta les mauvais rêves qu'il avait faits pendant la nuit. Il disait avoir vu Père Pierre, puis sa mère, renverser le Saint Népomuk et l'un après l'autre descendre aux enfers.

— Vois-tu, petit fou, tu as mangé trop de galette à la confiture de pruneaux, à dîner.

— Non, je n'ai pas rêvé tout cela ! Je l'ai vu, de mes deux yeux : j'étais dans la chambre de Père Pierre.

— Oui, mon mignon . . . Toute la nuit, tu as couché ici, à côté de moi . . . Même que je ne pouvais pas te recouvrir assez de fois, tellement tu agitais les jambes.

— Et mon sifflet d'argent, où est-il ?

— Hahaha ! Ton sifflet d'argent ! Chère petite âme . . . tu l'auras laissé dans le pays des rêves.

— J'ai encore froid, je tremble.

— Tu as la fièvre, mon chéri . . . il te faut rester toute la journée au lit ; je t'apporterai tes joujoux, et je te ferai des tisanes avec des herbes bien bonnes, bien douces, bien parfumées, pour que tu guérisses vite !

XIII.

L'heure des revenants.

Gratien Likavay lut la lettre deux fois, il la lut trois fois ; mais il ne parvenait pas à en saisir le sens. Dans une tête vide, il entre difficilement quelque chose. Il dut appeler maître Mathias à son aide.

— Regarde cette lettre : c'est un fou qui l'a apportée, une folle qui l'a écrite, et il n'y a guère qu'un fou qui pourrait la comprendre !

— Eh bien, moi, je suis parfaitement éclairé par cette lettre-là, dit Mathias.

— Comment ça, mon vieux ?

— Vous n'avez pas encore oublié, je pense, quel affront vous avez fait au Révérend Père Pierre, à la noce de Bittse. J'y étais aussi, je l'ai vu ; et je me rappelle fort bien les traits de celui dont vous avez arraché le capuchon. C'était Tihamér Csorbai lui-même.

— Je le lui ai bien dit, n'est-ce pas ?

— Je crois bien ! Et une pareille blessure ne s'oublie pas si facilement ; surtout si elle s'ajoute à une autre blessure pas encore cicatrisée. Vous savez aussi que Tihamér Csorbai est le fiancé éconduit de mademoiselle Madeleine. Et nous sommes si voisins que les fenêtres des deux châteaux se regardent.

— Et tu crois qu'il s'agit de Madeleine, dans cette lettre ?

— Dame ! je ne vois pas d'autre pucelle dans la famille. Et quand bien même toutes ces belles personnes, dames et demoiselles qui sont peintes ici dans des cadres auraient été vivantes, le cœur de Tihamér aurait toujours été attiré seulement vers mademoiselle Madeleine ; car s'il ne lui avait fallu qu'une jolie femme, il l'aurait eu sous la main à Madocsány, et il n'aurait pas eu besoin de se livrer à des expéditions.

— Mais attends donc ! Regarde par la fenêtre ; tu vois comme le Vag charrie. Quand le bouffon l'a traversé, la glace commençait à remuer, et maintenant elle se précipite . . . Regarde comme elle renverse les chaumières sur les berges, comme elle fauche les troncs des grands arbres ; comment voudrais-tu qu'âme qui vive passe par là cette nuit ?

— Mon maître. J'ai lu dans la Bible que Saint Pierre autrefois marchait sur l'eau à pied sec, et c'était la mer ! Et moi, voyez-vous, ce qui est écrit dans la Bible, en bon luthérien je dois le croire.

— Oui . . . mais c'était autrefois, ça ; et puis c'était Saint Pierre ; à lui tout était possible ; tandis qu'aujourd'hui . . . c'est aujourd'hui.

— Mon cher Seigneur ! Je sais qu'un prêtre est capable de bien des choses et un amoureux encore plus. Et si ces deux-là ne font qu'un, alors il est capable de tout.

— Allons discuter ça avec Berezowski.

Depuis la noce de Bittse, le vieux prétendant séjournait au château de Mitosin. Il était entendu qu'il devait épouser la belle Madeleine et l'emmener ensuite en Pologne, les bans étaient déjà publiés, mais la noce était constamment reculée à cause du gendre et du beau-père qui tous les jours se passaient le «bratina» de main en main jusqu'à l'aube ; et il fallait alors transporter le polonais par les pieds et les épaules dans son lit, d'où jusqu'à midi, ni alarme d'incendie, ni agression armée n'eussent pu le tirer. L'après-midi le dévot personnage ne voulait assister à aucune cérémonie religieuse, et ainsi la noce était différée de jour en jour. Mais les compères la célébraient tous les jours, la noce, à l'avance.

De même ce jour-là, on essaya vainement de déloger monsieur le fur de son lit, en vain on lui criait dans les oreilles ; à chaque instance nouvelle, il ne faisait que remuer la main : «Va-t'en sale mouche !» ou donner des coups de pieds : «Paix-là, chien !» et continuait de dormir.

— Attends ! dit alors monsieur Gratien, je vais appeler ma fille.

Et il partit, chercher Madeleine.

Il la trouva accoudée à la fenêtre grande ouverte.

— Hé là ! ma fille, tu as donc le sang bien chaud que tu ouvres ta fenêtre par un pareil temps.

— Je rends la liberté à mes pigeons. Il n'y aurrait plus personne pour leur donner à manger, si aujourd'hui ou demain on m'emmenait de la maison.

— Eh ! quoi ! tu sais déjà que tu dois te marier, aujourd'hui, ou demain.

— Je le sais, mon père.

— Et tu ne t'arraches plus les cheveux ? tu ne te lamentes plus ? tu ne soupires plus «cent fois la mort, plutôt que d'aller chez lui !»

— Je ne pleurerai plus devant toi, mon père !

— Ton humeur a bien changé ! Peut-être est-ce depuis les fêtes de Bittse ; quand j'ai enlevé le capuchon de la tête de ton ancien soupirant, et que tu as su qu'il était maintenant l'amant de la belle madame ! C'est cela qui t'a retournée ?

— Ce fut un moment terrible, mon père !

— Et tu n'aimes plus le prêtre ?

— Je te jure, mon père, que, *le prêtre*, non, je ne l'aime plus.

— C'est ça qui serait une chose terrible ! Je ne sais pas ce que je ferais de toi, si tu osais seulement penser encore à lui ! Et qu'as-tu mis dans ce petit sac ?

— Les petits souvenirs que je garde de ma pauvre chère bonne maman ; son portrait, en émail ; dans mon médaillon, une mèche de ses cheveux arrangés en fleurs, cette petite croix que je portais au cou, quand j'étais petite fille. Je veux les emporter avec moi lorsque je m'en irai d'ici.

— Mais tu t'es tout à fait convertie, tu es devenue une demoiselle tout à fait raisonnable. Tu vas voir que par-dessus le marché, je vais te bénir.

— Oh ! oui ! bénis-moi ! d'un seul mot, supplia la jeune fille en se jetant à genoux aux pieds de son père. Laisse-moi embrasser cette main une fois, et mets-la sur ma tête.

Gratien laissa glisser sa main sur les lèvres de sa fille.

— Dis, d'un mot seulement, que tu me pardonnes les peines que je t'ai faites sans le vouloir !

Ces paroles de supplication donnaient le change à l'esprit épais de Gratien.

— Bon ! bon ! ça va bien ! je ne suis pas fâché ! dit-il grognant tout ensemble et caressant de la main la tête de sa fille agenouillée devant lui — c'était comme une bénédiction. — Mais tiens-toi prête à présent. L'aumônier est déjà arrivé. Ce soir nous nous coucherons de bonne heure afin de pouvoir nous lever tôt demain ; car c'est demain qu'aura lieu la cérémonie. Ainsi tu peux chanter en toi-même, la chanson : « La voiture fait du bruit, Jean fait claquer son fouet — On vient me chercher peut-être — On monte ma malle, et puis mon lit — Moi-même je vais partir. »

Monsieur Gratien retourna dans la chambre où il avait laissé maître Mathias.

— Tu fais erreur, mon petit père, lui dit-il. J'ai confessé la fille. Elle est tout à fait raisonnable. Elle n'a pas pleuré, quand je lui ai parlé de mariage. Et pourtant je lui ai dit que ce serait demain le grand jour. « Qu'il vienne ! » a-t-elle dit ; et elle m'a embrassé bien tendrement la main.

— Mais c'est la plus belle preuve qu'elle est dans la combinaison. Elle vous faisait ses adieux afin de pouvoir fuir

cette nuit même avec son galant, avant la noce de demain. Voilà pourquoi elle a paru consentir aussi facilement. Oh ! je connais les petites oies blanches mieux que vous.

— Mille âmes damnées ! Qu'est-ce que tu me dis là ? Oh ! si c'était vraiment ainsi ! Je mangerai du feu, je boirai du poison, je vomirai du fer si c'est vrai ! Secouez-moi ce sacré Polonais, de toutes vos forces ! Réveillez-le-moi, fût-il à demi-mort ! Je suis dans une telle rage que nous ne serons pas trop de deux pour la supporter. Donnez l'alarme à tout le monde !

— Mais, au contraire, il faut agir tout autrement ! N'ébruitons pas cette affaire, sans ça ils le remarqueraient et se tiendraient sur leurs gardes. Laissons plutôt dormir nos gens jusqu'à ce qu'ils se réveillent tous seuls ; et ce soir, nous mettrons un soporifique dans la pâture des ourses, pour qu'elles ne nous gênent pas. Il y a un mystère dans cette église ! Ce carillon à minuit, cette arrivée de revenants dans l'église éclairée, que mon maître a vu et entendu, tout ça n'arrive pas sans une intervention humaine. Quelque chose est caché là-dessous. Laissez-moi le soin de cette affaire, mon bon seigneur. J'ai le temps d'ici ce soir de préparer un stratagème, de manière que même si Belzébuth est de la partie, je l'attraperai lui aussi dans mon traquenard.

Les conciliabules se prolongèrent assez tard dans la soirée. On avait tenu les femmes à l'écart du secret.

Pendant que mademoiselle Madeleine était en train de dîner, on remplit l'église des gens armés de Berezowsky. L'enragé fiancé accepta de payer de sa personne dans l'embuscade.

— Mais on n'a pas le droit de tuer le prêtre, cria-t-il indigné. Il y a un grand danger à tuer un prêtre. Il est arrivé à un de mes aïeux d'en laisser massacrer un ; les diables l'ont emporté tout vif !

Il fallut lui promettre qu'on laisserait Père Pierre vivant, mais qu'on innoverait pour lui un genre de supplice effrayant.

A l'approche de la nuit, Berezowsky lui-même se glissa dans la chapelle et se cacha avec ses soldats dans le caveau. On lui donna un baril de bière et un jeu idiot pour passer le temps.

A peine fit-il nuit que monsieur Gratien ordonna à haute voix que tout le monde devait aller se fourrer au lit de bonne heure, car le lendemain, dès patron-minette, il fallait être debout ; il y aurait noce au château : que pendant la nuit, ni invité, ni

domestique ne fasse le moindre bruit, et que la cave et le cellier soient fermés.

Les étudiants poussèrent leur chanson sous la chambre à coucher de la fiancée ; après quoi, toute vie s'éteignit dans le château.

Puis il se fit un profond silence, comme si personne n'était éveillé ; seul les craquements de la glace que le Vag charriait, grondaient incessamment dans la nuit tranquille.

Au moment où la grosse horloge du château frappait les douze coups de minuit, Madeleine sauta à bas de son lit, s'enveloppa de son manteau, attacha son petit sac de souvenirs à sa ceinture, se passa un mantelet autour du cou, et sur la pointe du pied, furtivement, se glissa par l'escalier de derrière en colimaçon jusqu'à la petite porte bien connue qui ouvrait sur le jardin aux ourses.

Elle regarda tout autour pour voir si les bêtes n'étaient pas devant elle. Après la « Purification », l'ours retombe dans son sommeil hivernal, si la température s'adoucit. Elles ne l'arrêtèrent pas.

Elle alla sans peur jusqu'à la porte de la chapelle, et de là, elle adressa un dernier adieu à la maison paternelle, qu'elle allait abandonner pour toujours et franchit la porte.

Le clair de lune rayonnait de nouveau dans l'église et illuminait les martyrs percés de flèches, les plaques sans nom des tombeaux et le retable dans son cadre sculpté. Elle pouvait maintenant avoir peur de tout cela, car elle savait ce que les martyrs avaient souffert par ces flèches plantées dans leur chair ; elle savait qui dormait sous ces pierres immaculées et comment on appelait ces monstres qui effrayaient et séduisaient l'ermite, peints sur le tableau. Mais ce dont elle avait le plus peur, c'était de cette tentatrice féminine.

Si seulement l'amant libérateur pouvait venir le plus tôt possible.

Au sommet de la tour, les hiboux hurlaient extraordinairement ce soir-là.

Tout à coup la cloche résonna, le retable s'illumina : l'aimé déjà s'approchait.

Ce fut un vrai retable, quand il apparut à la place de celui qui avait disparu. Un saint Ladislas, le vrai saint hongrois. Non pas un saint supplicié par quelques vils païens, mais

un saint qui fustige à tue-tête les païens. Il descendit du cadre de l'autel et consola l'agenouillée.

— Oh ! c'est bien de t'être dépêché ! Dès demain, on devait déjà m'emmener en Pologne. Jamais plus tu ne m'aurais revue.

— Dépêchons-nous, mon amour !

— Attends une minute seulement ; laisse-moi dire une prière, ici, sur la tombe de mon frère.

— Joignons-y la mienne, dit Père Pierre.

Tous les deux s'agenouillèrent devant le tombeau du frère mort, et récitèrent en se tenant la main, la prière de consolation. Amen, Amen !

La jeune fille embrassa le buste sculpté dans la pierre du tombeau.

— N'est-ce pas que tu me pardonnes, mon frère chéri ? dit-elle.

— Mais oui, je te pardonne, ma sœur, répondit une voix rauque, dans les profondeurs : la porte du caveau s'ouvrit et la bande armée de Berezowsky se précipita dans l'église, le fiancé outragé, au premier rang, la hache haute.

Mais d'un seul coup, l'épée de Tihamer Csorbai était aussi dans son poing.

— Oh ! alors si tu n'es pas prêtre, je te tue du premier coup, hurla Berezowsky, et il se rua, en levant sa hache pour un coup terrible ; mais Tihamér, vite, faisant des moulinets devant lui, le frappa à l'épaule ; le bras tout entier se détacha du corps de l'agresseur qui tomba tout de son long et ne vit pas la fin de la bataille.

— Rentrez sous la terre, lâches ! cria Tihamér en distribuant des coups mortels parmi les assaillants qui battirent en retraite jusqu'à la porte du caveau devant son terrible courroux. Mais à ce moment la porte de l'église s'ouvrit, et avec des torches, se précipita la troupe armée de messire Gratien.

Il n'avait lui-même à la main que sa béquille.

— Ici, moine, cria-t-il. A genoux devant moi, frère, toi, Père Pierre ! Suborneur de jeunes filles ! Sois frappé à mort avec un bâton ! avec mon bâton !

Et, aveugle, il fonça la béquille haute.

Madeleine se jeta entre les deux hommes.

— Par tous les saints du Paradis . . . ! Mon père ! Tihamer ! ne vous faites rien ! Ecrasez-moi plutôt !

— Hors de mon chemin, cria le père en repoussant du pied sa fille agenouillée devant lui. Ce fut une vraie chance pour lui qu'un palefrenier armé se précipitât entre eux et reçut sur sa propre tête le foudroyant coup d'épée dont Tihamér voulait lui faire payer son geste.

Deux palefreniers encore tombèrent mortellement blessés par les coups terribles du chevalier ; mais son épée se rompit dans sa main.

Cependant la canaille ne parvenait pas à le vaincre. S'il n'avait plus d'épée, du moins il y avait sur l'autel de lourds candélabres. Il en saisit un, et de tous côtés se mit à cribler de coups les assaillants pour se faire un chemin libre devant lui : quiconque le touchait, le lâchait aussitôt, les sens perdus ; d'un saut il bondit sur l'autel ; il était à la place du retable, derrière lui, le couloir. S'il avait le temps de refermer la porte sur lui et de remettre la fermeture, on ne le prendrait jamais.

Mais comme, du haut de l'autel, il jetait un dernier regard sur l'église toute rougeoyante de la lueur des torches, il vit une chose.

Ce spectacle le saisit, le glaça !

Gratien Likavay avait pris Madeleine par ses longues cheveux dénoués, et traînait la jeune fille évanouie tout le long des carreaux de marbre, vers la porte de l'église.

Ce spectacle lui obscurcit complètement l'esprit. La fureur éteignit toute réflexion humaine dans son âme. Il n'était plus autre chose qu'une bête féroce, le lion qui voit sa femelle en danger. Hurlant de douleur, il sauta d'un bond de l'autel par terre. Il saisit alors un lourd candélabre dans chacune de ses mains et s'en servant comme de deux massues, il fonça dans le tas des palefreniers, massacrant toute chair humaine qu'il trouvait devant lui. Il fit un grand carnage dans cette mêlée de domestiques armés, tel Héraclès furieux, avec la tunique de Nessus collée à ses épaules ; il se tailla un chemin jusqu'à la porte où le Gratien traînait son amante. Il allait atteindre le vieux, et déjà lui lançait à la tête un coup du lourd candélabre que Gratien amortit avec le poing, lorsque par derrière, on jeta un manteau sur la tête de Tihamér, un valet roula sous ses pieds ; et l'on put ainsi le dompter, s'en emparer, le renverser et l'attacher.

XIV.

La joie de la noble dame.

Le Vag charriait de plus en plus. Aucun homme même parmi les plus vieux, ne se rappelaient pas l'avoir vu grossir de la sorte. La débâcle se bousculait par la petite rivière de Madocsány jusqu'à la digue du moulin, et il ne s'en fallut pas de beaucoup qu'elle la brisât ; dans ce cas elle ne s'arrêtait plus jusqu'aux murs du château.

— Tu vois, balbutiait Cupido à sa mère, pourquoi avez-vous renversé la statue de Népomuk, toi et Père Pierre? Il vous le fait payer maintenant.

— Tu l'as rêvé, voyons !

— Mais non, je te dis que je l'ai vu ; j'en tremble encore !

— Si tu trembles, c'est que tu as la fièvre, recouche-toi et ne regarde pas par la fenêtre. Je vais t'envoyer Hersko pour qu'il te raconte quelque chose !

(Ah ! bien ! oui, Hersko ! qui sait où il avait bien pu être pendu !)

— Envoie-moi plutôt Père Pierre ; il me dira la vérité, lui, oui, oui, Père Pierre !

Au moins dix fois depuis l'aube, Idalia était allée dans la chambre de Père Pierre pour voir s'il y était. Mais il n'y était pas, pas plus que le beau costume de chevalier. Par la fenêtre laissée ouverte, le vent gémissait.

Puis la châtelaine sortit sur la vérandah, et contempla l'immense mer de glace que le Vag avait fait de la vallée, avec une coulée, au milieu et sur les bords, d'énormes glaçons qui se heurtaient comme des montagnes.

Le lever du jour faisait resplendir la grande tour du château de Mitosin ; on la voyait très bien.

Tout à coup il lui sembla qu'un point noir se détachait de l'autre rive et s'aventurait au milieu des glaces. Bientôt elle put distinguer avec sa longue vue, que c'était une barque, dans laquelle cinq personnes avaient pris place.

Que pouvait bien porter cette barque ?

On n'avait certes pas peur de cinq hommes ici !

Vingt-cinq palefreniers, écuyers ou hajdus sont prêts, munis de fusils et de lances.

L'entreprise des gens de la barque était une véritable tentation de Dieu. Les blocs de glace menaçaient à chaque instant d'écraser l'embarcation. Parfois, quatre entre eux sautaient sur la glace pour hisser le canot. Un énorme glaçon, tout à l'heure, en se dressant et retombant soudain, avait failli les écraser tous, comme une bande de rats d'eau.

Il fallait que quelqu'un eut pris la ferme résolution d'arriver aujourd'hui même à Madocsány.

Qui ça pouvait-il être?

Quatre sur cinq devaient être des sortes de domestiques. cela se voyait de loin; mais le cinquième était tellement couvert de fourrures, qu'on ne pouvait même pas deviner qui c'était.

Ils arrivèrent sains et saufs à la digue du moulin. Là, les passagers sautèrent du canot, le tirèrent sur la glace et l'amarrèrent à un saule; alors l'homme aux fourrures se leva à son tour et débarqua sur la berge.

Au premier pas qu'il fit, Idalia le reconnut. Il boitait. Ce pied boiteux ne pouvait appartenir qu'au seigneur du château voisin.

C'était Gratien Likavay qui s'approchait.

(La fin au prochain numéro.)

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Albert de Berczeviczy.

M. Albert de Berzeviczy est, depuis une trentaine d'années, un des chefs les plus écoutés de la politique et du monde savant en Hongrie, où il est l'objet d'une considération universelle et des plus chaudes sympathies de toute la société. Cette situation privilégiée, il ne la doit qu'à lui-même : à son labeur infatigable, à son savoir étendu et solide, à l'élévation de son caractère.

L'homme et l'écrivain se sont formés d'une manière saine et normale. Dans ce développement continu, on ne rencontre ni sauts imprévus, ni inquiétantes lacunes. Ses ancêtres avaient servi la patrie pendant des siècles comme hommes d'Etat, soldats et savants de mérite, illustrant ainsi une famille qui est encore une des plus estimées de la Haute-Hongrie. C'est aussi dans cet esprit qu'il fut élevé. Dès son enfance, il brûla du désir de devenir un citoyen utile à son pays, et ce désir n'a point dégénéré chez lui en ambition maladive, mais l'a poussé à un travail incessant en vue de s'instruire ; car il avait déjà conscience que la patrie n'a que faire de phrases vides, mais qu'elle a besoin de citoyens instruits, capables de résoudre les grands problèmes, d'accomplir les grandes tâches que notre époque impose aux citoyens dans le domaine de la chose publique.

Il a écrit d'une manière attrayante l'histoire de sa jeunesse (1853—1870), en y mêlant celle de ce temps, dans son livre intitulé *Régi emlékek* (Vieux souvenirs), qui est dans notre littérature un modèle du genre mémoires.

Il avait à peine achevé ses études de droit qu'il entrait en 1877, à l'âge de vingt-quatre ans, au service de son comitat, ce qui lui permit d'étudier à fond le mécanisme compliqué de l'administration. Une preuve éclatante de l'estime dont jouissait déjà le jeune fonctionnaire, c'est que l'Ecole de droit protestante d'Eperjes l'appela, lui, catholique, à sa chaire de l'histoire du droit. M. Berzeviczy fut un professeur très aimé, ce qui était tout naturel, car il avait des manières affables, son savoir était aussi solide que varié, et c'était en outre un des maîtres de la parole comme il s'en trouvait peu parmi ses contemporains. Dans la suite, il donna de préférence des cours de science politique. Sa renommée et sa popularité grandissantes lui valurent en 1881 un mandat de député. Il représenta d'abord les villes d'Eperjes et de Lőcse, puis Budapest. C'est ainsi qu'il a commencé à 28 ans sa carrière politique, laquelle n'a subi depuis lors qu'une brève interruption. Dans ce domaine-là encore il conquit bien vite une autorité qui n'a fait que croître avec le temps. Il la doit surtout à deux qualités qu'il possède au plus haut degré : il a d'abord le sentiment du devoir joint à une vaste érudition qui l'a poussé à approfondir toutes les questions intéressant le pays, et lui permet d'émettre un avis compétent sur toutes les questions à l'ordre du jour ; en second lieu M. Berzeviczy est un maître de l'éloquence : même quand il improvise, les paroles coulent de ses lèvres avec une abondance, un charme, une correction de forme qui ont bien vite fait la conquête de son auditoire. C'est au fauteuil de la présidence de l'Académie que ses éminentes qualités d'orateur ont remporté et remportent encore aujourd'hui les plus beaux succès ; elles se retrouvent dans les moindres discours qu'il prononce soit à des banquets, soit sur la tombe de nos morts illustres pour s'y faire en termes émus l'interprète des regrets de la nation et du monde savant.

Il resta trois ans simple député, mais comme tel il fit preuve d'une telle compétence, surtout dans les questions de culture et d'instruction publique, que le roi le nomma en 1884 chef de section au ministère des Cultes et de l'Instruction publique, puis secrétaire d'État et enfin, en 1903, titulaire de ce porte-feuille. Entre temps, il avait été à plusieurs reprises vice-président, membre et président des commissions les plus importantes et de la Délégation ; actuellement il est président de la

Chambre des Députés. Il est, en outre, vice-président du groupe hongrois de la conférence interparlementaire et réprésentant de la Hongrie au Tribunal d'arbitrage international de La Haye.

L'activité déployée par M. de Berzeviczy depuis une vingtaine d'années, dans le domaine de l'instruction publique, est marquée par un heureux développement de la culture générale en Hongrie. Il n'y avait pas dans le pays et à l'étranger une question ou un projet intéressant l'instruction publique dont il n'eût connaissance et qu'il ne prît en considération ; pas un genre d'école, depuis l'école primaire jusqu'à l'Université, dont il ne connût à fond les conditions d'existence et dont il n'ait d'une maine habile encouragé le fonctionnement. Développer la culture nationale, telle était sa pensée directrice, et il s'efforçait de la faire triompher sans léser en rien les droits reconnus ou les aspirations légitimes des autres nationalités. Ses plus vives sympathies allaient à l'enseignement secondaire et supérieur ainsi qu'à tout ce qui a trait aux lettres et aux sciences ; mais il avait assez de sens politique pour comprendre que la législation doit s'occuper en premier lieu de l'instruction primaire, et c'est lui qui prépara l'importante loi sur la matière que son successeur a soumise aux Chambres. Un de ses projets favoris était la création d'une troisième université d'État, et il écrivit en 1894, sur la nécessité et la possibilité de fonder un pareil établissement, une étude aussi approfondie que convaincante. Par malheur, il ne put réaliser ce noble projet, et la troisième université dont nous avons un si pressant besoin n'est encore qu'un *pium desiderium*. Quand, par suite de changements survenus dans la politique, il abandonna son portefeuille au bout d'un ministère de deux ans à peine, le corps enseignant et les amis du progrès intellectuel en épouvèrent un sincère chagrin, car ils pensaient bien qu'ils n'auraient pas de sitôt un chef aussi compétent, aussi zélé, aussi bienveillant.

Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que d'un des côtés de la carrière de M. Berzeviczy, or, chez lui, l'écrivain n'est pas inférieur à l'homme d'État. Le sujet favori de ses études est le monde de la Renaissance et, en particulier, l'évolution des beaux-arts dont il fait voir les rapports intimes avec la vie politique, sociale et l'état de civilisation du peuple italien. Il s'est préparé à cet ouvrage par de sérieuses études : il a appris

l'italien tel qu'on le parlait à différentes époques dans toutes les parties de l'Italie, de sorte que les produits de la littérature ancienne et moderne, ceux qui sont écrits en langue littéraire ou dans les divers dialectes de la péninsule n'ont pas de secret pour lui. C'est qu'il a parcouru l'Italie avec une âme avide de beauté ; qu'il ne s'est pas contenté de suivre les grandes routes battues par les snobs de tous pays, mais qu'il en a visité, exploré les moindres recoins que le génie d'un artiste avait rendus sacrés à ses yeux. Cette érudition variée et approfondie caractérise déjà son premier grand ouvrage *Itália* (1898), où l'époque de la Renaissance, son évolution, ses luttes, ses résultats sont traités à des points de vue souvent nouveaux, d'une manière toujours consciencieuse en même temps qu'attrayante, non seulement en ce qui touche à l'histoire de l'art, bien que ce soit l'objet pincipal du livre, mais pour tout ce qui a trait à la civilisation de cette époque. Cet ouvrage, qui obtint auprès du public le succès qu'il méritait et les honneurs d'une seconde édition (1904), a été complété par le grand ouvrage intitulé : *La peinture, la sculpture et l'art décoratif du Cinquecento*, auquel est venue se joindre tout récemment *La peinture de paysage au XVIIe siècle*. Dans tous ces ouvrages sur l'histoire de l'art, l'auteur procède de la même manière, qui consiste à mettre les détails en relief sur la vaste ébauche d'un tableau de la civilisation ; à faire un portrait saisissant du génie et du caractère des grands hommes, à expliquer finement leurs œuvres par leur génie et les conditions du milieu où ils se mouvaient ; à nous présenter dans cette histoire de l'art, qui est en même temps celle d'une civilisation, des hommes bien vivants, et à nous faire pénétrer les replis secrets de leur âme, nous dévoiler leurs pensées, leurs projets, leur idéal. Et à l'infinie variété des tableaux qu'il nous présente, se joint encore la clarté de l'exposition. Berzeviczy s'entend admirablement à faire revivre aux yeux de l'âme, avec toutes ses particularités, un tableau, une statue ou un produit de l'art décoratif que le lecteur n'a jamais vu. De là vient que ses œuvres sur l'histoire de l'art ne sont jamais froides ni fatigantes, que le lecteur, dont l'attention est constamment tenue en éveil, non seulement s'instruit, mais éprouve une véritable jouissance à la lecture de ces livres. Dans ce genre, la littérature magyare ne possède guère d'ouvrage qui puisse leur être

comparé, et la traduction allemande de l'*Itália* a prouvé qu'ils soutiennent la comparaison avec les meilleurs ouvrages des littératures étrangères, si riches en histoires de l'art.

Un des résultats les plus précieux des études de M. Berzeviczy sur la Renaissance est encore l'*Histoire de la reine Béatrice* (1908), qui vient de paraître en traduction française ; (1) c'est une œuvre historique dont le contenu satisfait à toutes les exigences des érudits et qui, pour la perfection de la forme, ferait honneur à un romancier. Son héroïne est Béatrice d'Aragon, femme du grand Corvin, qui contribua pour beaucoup à mettre en honneur, au château de Bude, l'esprit et les arts de la Renaissance et à faire participer la Hongrie, pour peu de temps, il est vrai, au grand renouveau de la civilisation en Europe.

La reine est elle-même une figure des plus intéressantes, et son histoire ne l'est pas moins, parce qu'elle contient de nombreuses énigmes et pose de curieux problèmes à l'observateur. Parmi ses contemporains, les Italiens ont porté aux nues cette femme instruite et belle qui était leur compatriote, tandis que les Hongrois n'ont jamais eu de sympathie pour cette étrangère à qui ils attribuaient une influence néfaste sur son ambitieux époux. M. Berzeviczy fait le portrait de Béatrice en s'appuyant sur des recherches originales, riches en faits nouveaux ; il raconte, du berceau à la tombe, la vie de cette femme si amèrement critiquée et s'efforce, à l'aide d'une fine analyse psychologique, de faire la lumière sur ce caractère compliqué. Cependant, Béatrice n'est que le centre de ce livre ; le véritable sujet en est l'époque contemporaine dont il nous présente un tableau coloré et vivant. C'est, au meilleur sens du mot, une œuvre historique sur la civilisation d'une époque. Le passé revit à nos yeux ; le récit jette une telle lumière sur la vie physique et morale des hommes que le lecteur croit y voir ses contemporains, ses connaissances. Béatrice est la fille du roi de Naples, et M. Berzeviczy, pour nous faire comprendre le milieu où la jeune fille a grandi, peint avec un art consommé la cour et le peuple napolitains, leurs coutumes et leurs fêtes, le mouvement artistique et littéraire, les idées des grands et du peuple sur la morale et leur conception de la vie ; et à ce

(1) *Bibliothèque Hongroise*, III., t. 1er. Paris, E. Champion, 1911.

tableau il prend les traits qui expliqueront le caractère de Béatrice.

Béatrice arrive à Bude comme l'épouse du plus grand prince de ce temps, et nous faisons connaissance avec Mathias, avec sa politique souvent incertaine, mais toujours grande, et surtout avec les efforts qu'il a faits depuis longtemps pour acclimater la civilisation italienne sur les rives du Danube. Ces aspirations du roi atteignent leur point culminant à l'arrivée de Béatrice qui amène à sa suite nombre d'Italiens, écrivains et artistes, mais qui apporte surtout dans son âme l'esprit de la Renaissance, avec ses goûts artistiques et sa morale suspecte. M. Berzeviczy fait une peinture largement brossée de l'influence que le monde italien a exercée sur le monde hongrois, des contrastes violents que présentaient ces deux mondes et que le roi ni la reine ne furent capables de faire cesser. Une grande transformation s'opère alors dans la civilisation hongroise. Tout se transforme : la cour, les coutumes des grands, la mentalité du peuple, la vie économique. Mais cette transformation ne fut ni facile ni volontaire, et les Hongrois ne se plièrent qu'à contre-cœur aux exigences de l'esprit nouveau qui était si contraire à leurs traditions nationales. Béatrice ne fut pas populaire en Hongrie, parce que c'est à elle qu'on attribuait, et non tout à fait sans raison, le règne de cet esprit antinational, la reine étant toujours restée à Bude comme une étrangère au pays ; tandis que le roi Mathias était demeuré un Hongrois de la vieille roche sous les brillants dehors d'un homme de la Renaissance.

Enfin, Vienne, qui était déjà la plus riche, la plus peuplée et la plus belle des villes situées sur les bords du Danube, tombe au pouvoir de Mathias et Béatrice vient habiter le palais des Habsbourg. Elle est alors au faîte de sa puissance qu'une chute tragique suivra de près. Mathias meurt et sa veuve, encore jeune et belle, veut rester reine à tout prix. Cependant les Hongrois répugnent à se laisser gouverner par une femme que, d'ailleurs, ils n'aiment pas, et Béatrice, après avoir joué un rôle peu glorieux dans les discordes civiles qui suivirent la mort du grand roi, est forcé de rentrer dans sa patrie et achève à Naples, privée de la couronne et du pouvoir, une vie dramatiquement mouvementée.

Cet ouvrage de M. Berzeviczy est une monographie dont

les riches matériaux ont été mis en œuvre par une main d'artiste. L'auteur s'est renseigné en visitant tous les lieux où Béatrice a passé, et il a compulsé avec un zèle infatigable, jusque dans les archives les plus cachées, tous les documents contemporains. (1) Les chapitres relatifs à l'histoire de la civilisation surtout, témoignent de la variété des connaissances de l'auteur, jointe à une maîtrise de style peu commune.

Toutefois, ce serait faire erreur que de croire que M. Berzeviczy n'a étudié et traité dans ses ouvrages que l'époque de la Renaissance. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les deux importants volumes qu'il a publiés en 1905 sous le titre de *Beszédek és tanulmányok* (Discours et essais) pour voir qu'il s'est toujours occupé et s'occupe encore aujourd'hui des grandes questions qui intéressent la littérature et l'art hongrois. On y trouve les portraits tracés avec un goût délicat des grands hommes de notre littérature, des études approfondies sur des questions d'éducation en Hongrie, d'éloquents discours prononcés à l'occasion de fêtes littéraires ou nationales.

Et M. Berzeviczy poursuit ces travaux avec une activité aussi grande que le choix de ses sujets est varié, de sorte que les essais et discours parus depuis 1905 rempliraient encore deux forts volumes. Ces pièces détachées se distinguent par la même sûreté d'information, la même nouveauté des points de vue, le même art d'exposition qu'on retrouve dans l'*Histoire de la reine Béatrice* et qui en rendent la lecture si agréable et si instructive.

En outre, depuis son élection en 1899 à la Société de Kisfaludy, notre principale société littéraire (l'année suivante il en fut nommé vice-président), il ne cesse de s'occuper avec une juvénile ardeur de belles-lettres. C'est en majeure partie sur ses instances que cette société a constitué un comité dit de Shakespeare, avec mission d'étudier les œuvres du grand tragique anglais, de les faire connaître à la foule, de rechercher et de mettre en lumière l'influence qu'elles ont eu sur la littérature et le théâtre hongrois. Ce comité, dont M. Berzeviczy est l'âme et le président, donne régulièrement des matinées shakespeariennes où l'on fait des conférences sur le grand dra-

(1) Le recueil des documents relatifs à cet ouvrage, publié par les soins de l'Académie, est maintenant sous presse.

maturge et ses œuvres, et édite une publication, le *Magyar Shakespeare-Tár*, qui contient des études sur le poète anglais et son temps. C'est aussi le sujet des derniers travaux de M. Berzeviczy et en particulier de son consciencieux et spirituel essai, paru dans la *Revue de Hongrie*, en 1911, et intitulé : *Le surnaturel dans le théâtre de Shakespeare.*

Voilà en quelques lignes la vie et l'œuvre d'un homme d'État et d'écrivain hongrois, à la fois gentilhomme et savant, qui s'est acquis par son seul mérite la considération, l'estime et les sympathies de tout le pays. Comme politique et comme écrivain il a obtenu tous les honneurs qu'une nation puisse accorder à un de ses fils : il est président de la Chambre des députés et de l'Académie hongroise, mais il est encore président ou membre de nombreuses sociétés littéraires et scientifiques au service des quelles il met sa grande érudition, sa noble individualité et le sentiment très vif qu'il a de ses devoirs. M. Berzeviczy n'a pas encore atteint la soixantaine et nous fondons sur son passé le légitime espoir qu'il rendra encore de nombreux et précieux services à sa patrie et à la cause de la civilisation.

GUSTAVE HEINRICH.

FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE

(Fin.) (3)

Cependant M. du Héron ne cessait de travailler dans l'intérêt de ses amis hongrois. En dépit de ses efforts, en janvier 1702, ceux-ci n'avaient pas encore obtenu la pension que réclamait pour eux l'envoyé. « Seront-ils les seuls — remarquait l'envoyé dans une lettre au roi — de ceux qui ont recours à V. M. qui ne seraient pas secourus ? »

Puis dans sa lettre du 19 février 1702 :

« Le party que le roy de Pologne a pris, — il s'était mis ouvertement du côté de l'empereur, — n'empeschera pas que V. M. ne puisse tirer quelques services des deux personnes que j'ai nommez a V. M. J'ay eu l'honneur de rendre compte à V. M. de leurs desseins et de la manière dont ils veulent l'executer. La fin du mois de Juillet seroit la plus commode. J'ay proposé a V. M. d'envoyer une personne capable sur les lieux avec des ordres d'examiner cette entreprise. Je leur ay mandé les bontez de V. M. pour eux. Leur intention estoit de faire une puissante diversion en hongrie, de tascher de la restablir dans sa première liberté pendant que V. M. assureroit au Roy d'Espagne les differents Estats de sa Monarchie. Ils croyent avoir receu une lettre de M. de Barbezieux a qui Longueval s'estoit adressé. Ils se flattoient comme ils font encores d'estre aydez de V. M. et que le grand Seigneur favoriseroit secrettement leurs desseins. Je crois que V. M. ne peut pas leur donner moins pour leur subsistance que dix mille écus par an ; cette depence ne seroit point perdue quand

elle ne feroit que maintenir la reputation que V. M. s'est acquise de protecteur de Princes malheureux.»(1)

Dans sa réponse du 2 mars 1702, le roi ordonne à son envoyé de conseiller à Rákóczi, dans l'intérêt de sa propre sûreté, de quitter incessamment les États du roi de Pologne, et de se rendre auprès du roi de Suède. Il consent à pourvoir à sa subsistance et demande à M. du Héron son avis sur la pension qu'on pourrait lui octroyer. Il recommande à M. du Héron d'assurer Rákóczi de sa protection et de sa volonté de contribuer à adoucir ses malheurs. Enfin, le 16 mars, il accorde douze mille livres de pension à Rákóczi, et huit mille livres à Bercsényi, en les engageant à répondre aux questions suivantes :

«1. Quel est leprojet des Proposans.

2. Par quels moyens ils espèrent faire reussir la diversion.

3. Quelles sont leurs correspondances du dedans.

4. Quelle sureté on aura que leurs services seront sincères.

5. Le concours de quelques Polonais.»

M. du Héron s'empresse d'envoyer au roi la copie des réponses. Il y joint une copie de la lettre du comte écrite en latin, et une copie de celle du prince écrite en français.

«Nous satisfaisons avec plaisir, — lui écrit le prince — mon amy et moy à vos demandes, la situation des affaires de l'Europe marque l'importance de la diversion, nos malheurs, la sincerité de nos intensions et l'execution de nos desseins qu'ils ont retardée seront facilitez par la demolition de treize places fortes que l'Empereur a ordonné, Scandri, et Patack ma residence sont deja rasez je croy qu'on ne gardera que Cassau. La plus grande partye des Regimens sont en marche pour aller ou en Italie ou sur le Rhin, leur depart qui est une marque du peu d'inquietude de la Cour de Vienne nous sera d'un grand secours, le triste etat des peuples, le mecontentement de la noblesse, le desespoir des seigneurs, le manquement de chefs pour les commander promettent un succes certain qui pourroit etre poussé jusqu'a porter la guerre dans la residence de l'Empereur, mais il faut avoir de l'argent pour lever ici des trouppes, les conduire, et empescher qu'elles

(1) Pologne, V. 110, p. 480.

ne pillent les lieux ou l'on veut les conduire. Il y en faudra aussy lever, et gagner l'amitié du peuple par la bonne discipline et le soulagement des contributions que l'on exige de luy presentement ; considerez je vous prie les inconveniens qui arriveroient si l'armée manquoit d'argent et si elle étoit obligée de piller pour vivre. Une bonne discipline bien observée asseurera la conqueste du Royaume, privera l'Empereur du secours qu'il en tire en hommes et en argent et Sa Majesté y donnera un Roy qui sera obligé aussy bien que ses successeurs et par reconnoissance et par interest d'avoir un grand attachement a ceux de la France. Si l'ambition la vengeance ou les inquietudes de jeunesse me portoient a entreprendre ce dessein je le ferois avec la précipitation ordinaire a ces passions, mais le service de S. M. joint à l'amour de ma patrie me l'ont fait former. Vous ne devez pas trouver mauvais que je vous represente la necessité de payer exactement les trouppes, la bienseance ne me permet pas de parler du credit que ma naissance et mon rang me donnent dans ma patrie. Si l'adversité diminue la puissance de ma maison, elle m'a laissé l'avantage d'avoir beaucoup d'amis et de partisans par la seule raison que je descends de ceux qui ont souffert tant de travaux pour la conservation de la liberté de l'Allemagne et de ma patrie. Le credit de mon amy est grand. Il est considerable par son experience à la guerre par l'amour des gens de cette profession et par sa capacité dans les affaires.

En finissant ma lettre je reçois celle de V. E. Je la supplie de remercier très humblement S. M. de la bonté qu'elle a de vouloir bien nous accorder sa protection, mon amy et moy nous repondons aux nouvelles demandes que vous m'avez faites. J'espere que nous pourrons servir utilement S. M. si elle veut se donner la peine de prévoir et de prévenir les difficultez de nôtre entreprise. La Cour Imperiale fait voir par l'emprisonnement de tant de personnes et l'accusation de celles que l'on n'a pu arrester combien est grande notre correspondance et le mécontentement de la noblesse et du peuple que de nouvelles exactions sous le nom de contributions ordinaires réduisent au desespoir. Je vous prie de faire souvenir S. M. des services que mes ancestres luy ont rendus et de leur attachement fidele à ses interests, et de l'asseurer que j'ay hérité de leur zele et de leur respect. Mon amy et moy ne vou-

lons pas toucher un sols, nous demandons un General et un Tresorier qui paye les trouppes par ses ordres.» (1)

Le 3 juin, M. du Héron écrit encore au roi pour appuyer la cause des Hongrois.

« Si la quantité d'affaires que V. M. a presentement luy permettoit de songer a faire une diversion du costé de la hongrie, il semble qu'on attende l'arrivée du Prince Ragotsky comme celle du liberateur. (2)»

Depuis que le roi de Pologne s'était allié à l'Autriche, M. du Héron travaillait à renverser ce prince et à le remplacer par un roi qui fût dans les intérêts de la France. L'envoyé songeait en première ligne au prince de Conti, puis aux palatins de Kiovie et de Beltz, au prince de Bade, à l'électeur de Bavière, enfin à Rákóczi, lequel, selon lui «serait un sujet bien convenable aux interests de V. M.»

« De tous les Etrangers, — lui répond le roi, — le meilleur et le plus à souhaiter serait certainement le Prince Ragosky. Mais je n'y vois nulle apparence.» (3)

Jacques Sobieski songeait également à s'emparer de la couronne. Mais M. du Héron voyait sa duplicité. « Il est bien certain, — annonce-t-il le 4 août 1702,— que le Prince Jacques songe a profiter de la conjoncture et de la revolution qui paraît prochaine. V. M. sera surprise que dans le temps qu'il la prie de luy estre favorable, il fait toucher de l'argent au Stragenick (?) pour louer des troupes et se saisir s'il peut du Prince Ragotsky qu'il veut livrer à l'Empereur.» (4)

En septembre de cette année, on intercepta des lettres de M. du Héron au comte Piper, ministre du roi de Suède, et aux Sapieha, soulevés contre Auguste de Pologne. Ce prince fit dire à l'envoyé de quitter ses États. Celui-ci déclara qu'il n'avait à recevoir des ordres que de son maître. Peu après, Auguste fit arrêter M. du Héron.

Là-dessus, le roi ordonna de s'assurer de tous les Polonais en France. M. d'Argenson, lieutenant de police, avait toute facilité pour l'exécution de cet ordre. On n'eut pour s'en em-

(1) Pologne, V. 110, p. 579.
(2) Pologne, V. 111, p. 13.
(3) Pologne, V. 111, p. 190.
(4) Pologne, V. 111, p. 195.

parer qu'à faire une descente dans la rôtisserie que M. Jourdan, envoyé de Pologne, tenait dans l'hôtel garni où il demeurait, au préjudice du rôtisseur de l'Hôtel-Dieu, qui jouissait du privilège de fournir aux ministres étrangers. D'autres seigneurs polonais furent arrêtés à Moulins et à Tours.

Force fut au roi de Pologne de remettre M. du Héron en liberté. Celui-ci partit aussitôt pour Paris. C'est à ces événements que Rákóczi fait allusion dans sa lettre du 27 janvier 1703 :

« Comme l'occasion ne me permet pas de vous exprimer suffisament la part que nous prenons à vostre éloignement permettez que par ces lignes sans autre compliment je vous prie de vous souvenir du zele avec lequel nous attendons le temps de servir le Roy de france par conséquent de nous procurer des occupations pour le temoigner. Comme aussy en cas que vous ne retourniez pas de donner des informations pour M. de Bonnac de nos personnes, qui ne nous connoissant point pourroit avoir moins de confiance en nous, refusant de nous donner part de ses négociations ; Nous pourrions prendre occasion de servir la france par le credit et la confiance que nous avons acquise chez plusieurs seigneurs. Et en même temps je vous prie de nous donner un chiffre avec M. de Torcy avec qui par la suitte notre correspondance sera très necessaire. Je me recommande à l'honneur de vostre souvenir et je suis à jamais vostre très humble serviteur.

l'amy. » (1)

M. du Héron quittait la Pologne avec des sentiments de haute estime et d'amitié sincère à l'égard de Rákóczi, ainsi que le témoigne la lettre qu'il écrivit en route, de Strasbourg, à M. de Torcy :

« Monseigneur,

L'incertitude ou je suis si on vous a rendu conte de la lettre de Madame la Palatine de Beltz et de celle du Prince Ragotzi pour moy qu'on a dechifré dans vos bureaux est cause que je me donne l'honneur de vous les envoyer, aiez la bonté d'adoucir les maux de ce malheureux Prince et ceux du C. Berchini autant que vous le poures, vous ne pouries

(1) Pologne, V. 115, p. 43. Copie.

pas vous defendre de vous interesser a leur destinée si ils estoient connus de vous.» (1)

En principe, Louis XIV avait décidé d'aider Rákóczi à faire une puissante diversion en Hongrie. Mais son conseil ne croyait pas encore le moment venu. Rákóczi s'impatientait de son inaction. M. Maron, qui remplaçait M. du Héron à Varsovie, pendant que le nouvel envoyé, le marquis de Bonnac, restait à Dantzig, rapportait le 11 janvier 1703 à M. du Héron :

«J'ai reçu plusieurs lettes de Mme la Palatine de Beltze et nouvellement une par un exprez avec une autre de M. le Prince Ragotski avec son chiffre grec qui m'a pensé couter les deux yeux; Il marque estre fort empesché pour sa personne et pour les affaires d'Hongrie. Il me demande si je juge qu'il puisse aller en Hongrie et de là en France ou de faire en sorte qu'il puisse passer auprès du Roy de Suède.» (2)

Pour entrer en campagne, il fallait acheter des armes, lever des troupes. Or, le roi Auguste avait défendu aux marchands d'accepter des lettres de change sur des étrangers. A la demande de l'empereur, le sénat de Hambourg interdisait aux citoyens de cette ville de passer de l'argent pour favoriser le soulèvement des Hongrois. Ce ne fut que grâce au concours de la Palatine de Beltz que l'on parvint à vaincre toutes les difficultés. Elle eut une part active dans la préparation de ce mouvement. Cette femme héroïque fut le vrai ministre de Rákóczi.

«La prevention — écrit à ce sujet M. Maron — dans laquelle on est icy que c'est la France qui agit principalement dans ce qui se passe en hongrie, rend les ministres etrangers qui sont icy, ceux du Roy de Pologne et leurs Emissaires, si vigilants sur toutes les demarches de ceux qui ont l'honneur de servir V. M. ou qui sont soupconnez de s'interresser à les avantager, qu'il eut esté egalement impossible de faire les achaptz necessaires d'armes et de munitions sans qu'ils s'en fussent aperceus et dont il leur auroit esté facile de detourner l'effet. Sans le secours de cette dame laquelle outre les pretextes qu'elle a de le pouvoir faire, se sert de l'autorité que

(1) Pologne, V. 115, p. 55.
(2) Pologne, V. 114, p. 16.

son rang et sa naissance luy donnent pour donner hautement à entendre qu'elle s'interesse tres vivement dans tout ce qui peut contribuer au bien du service de S. M.

Il y a icy, Monseigneur, quelques officiers françois au service du Roy de Pologne, qui marquent de l'empressement pour aller en Hongrie; J'ay informé M. de Bonac de ce qu'ils m'ont dit et de ce qu'ils demandent. Leur départ d'icy seroit infailliblement suivy de la pluspart des soldats françois qui ont esté pris en Italie au commencement de la guerre, que l'Empereur a donnez ou vendus au Roy de Pologne.»

On ne pouvait pas ignorer ces préparatifs à Vienne. «On prend de grands soins pour s'asseurer du Prince Ragotski, — annonçait M. du Héron au roi le 26 mars 1702. — On a debauché des domestiques du palatin de Beltz de qui on suppose avoir appris bien des particularitez.»

Le conseil de Vienne ne se contentait pas de faire suivre de près les chefs hongrois réfugiés en Pologne. C'est de Versailles que dependait le succès de leur entreprise. C'est à Versailles qu'on pouvait le mieux connaître leurs agissements. Aussi est-ce là qu'on essaya de surprendre leurs secrets.

A sa lettre de Vienne du 14 décembre 1701 à M. de Torcy, Morreton avait joint la pièce chiffrée suivante :

«Depuis l'évasion de M. le P^ce^ Ragotzki, un M. de Chalus dont vous aurez veu le nom Monseigneur dans quelques depesches de M. de Villars mécontent sans doute de ce que Sa M^té^ Imp^le^ ne luy donne pas un Regiment qui luy est promis depuis plusieurs années, s'offre s'il venoit intention à Sa Majesté de protéger le Prince Ragotski de le joindre et de contribuer plus que le Prince mesme à revolter la Hongrie. M. de Chalus m'a vingt fois entretenu sur cela. Je luy ay toujours representé que je n'osois ny ne voulois escouter ces sortes de propositions que je sçavois ne pouvoir estre que mal reçeues de vous Monseigneur. Cependant il me presse si vivement de prendre la liberté de vous en écrire, me representant que c'est une chose si facile, et veritablement cette diversion est si utile au service du Roy que j'ose enfin, Monseigneur, après bien des instances et bien des reflexions parler de ce projet, que M. de Chalus iroit expres vous communiquer si vous l'aviez pour agréable. Je luy fais encore entendre que je n'oserois absolument rien

escrire et je brulle en mesme temps la copie du présent mémoire. » (1)

« Vous avez raison — lui mande Torcy le 29 decembre de Versailles, — d'user de beaucoup de précaution à l'egard des avis que l'on peut vous donner tels que que celuy dont vous m'informez. Ces confidences peuvent estre faites par ordre des Ministres de l'Empereur et à dessein d'avoir pretexte de se plaindre qu'on veut exciter des révoltes dans les Etats de ce Prince, aussy vous faites fort bien de ne point entrer dans le détail. Comme il ne faut pas cependant négliger entierement ces avis les affaires estant dans la scituation ou elles sont présentement, vous repondrez à celuy qui vous l'a donné que vous ne pouvez entrer dans aucun détail avec luy. Mais que s'agissant du service du Roy il peut me venir trouver et s'il en prend la résolution vous luy donnerez une lettre où vous marquerez seulement que celuy qui me la rendra vous a dit qu'il avoit des propositions à faire pour le service de Sa Majesté. Que vous n'en sçavez point le détail, qu'il m'en instruira luy même et que vous avez cru luy devoir donner cette lettre qu'il vous a demandée. » (2)

Voici la réponse de Morreton :

« Monseigneur, Depuis ma lettre escrite, M. de Chalus vient me trouver encore au sujet de ce que j'ay pris la liberté de vous communiquer de sa part bien que je ne luy aye jamais laissé croire que j'osasse vous en escrire. Il me prie instament si je ne veux pas expliquer ses propositions, d'oser au moins vous dire Monseigneur, qu'il se dispose a vous aller luy mesme communiquer son projet dans lequel il me fait entendre que non seulement des Ministres de cette Cour, mais mesme des Puissances s'intéresseroient vivement. Je comprends par ce discours que la Puissance est l'Imperatrice, pour les Ministres je ne les connois pas et j'ay lieu d'estre persuadé que cette Princesse tant par l'accez que je scay qu'a M. de Chalus auprès d'Elle que par le discours suivant.

Il dit donc qu'il y a dans cette cour des personnes de grand caractère qui verroient avec plaisir une diversion assez puissante pour obliger l'Empereur a demander la paix à Sa Majesté,

(1) Autriche, V. 78. p. 416.
(2) Autriche, V. 78, p. 420.

pourveu que le but et la conclusion de cette paix tendissent à réunir ensuite les forces du Roy et celles de l'Empereur dans la veue de la destruction de l'hérésie, Et que pourveu que ces personnes pussent se promettre que ces deux grands Princes tournassent leurs armes contre le Roy d'Angleterre et la Hollande elles luy fourniroient tous les moyens de fomenter la diversion en Hongrie à laquelle il faudroit seulement que le Prince Ragotzki donnast son nom. Il dit encore que son projet est si bien concerté qu'il doit s'attendre à le voir escouté, et lorsque je vois qu'il m'asseure qu'il partira dans peu de jours pour vous en porter les esclaircissements, et qu'il est sur le point d'avoir un Regiment de Cuirassiers, cette confiance à faire cette desmarche me persuade que la protection de l'Impératrice luy oste toute inquiétude.

Voilà, Monseigneur, ce que j'ay crû entrevoir dans ses discours, et cela difficilement car asseurement M. de Chalus n'est pas beau diseur à beaucoup près, et j'oserois dire qu'il faut qu'il soit inspiré par de plus habiles que luy. Tout ce que j'ay pu luy dire, Monseigneur, est qu'il peut juger luy mesme que je ne suis pas à portée d'escouter de telles propositions et qu'il fera encore mieux de les aller communiquer luy mesme puisqu'il croit son projet infaillible dans la veue d'un si grand bien.» (1)

«Le courrier, — écrit Morreton à M. de Torcy le 10 janvier 1702, — qui aura l'honneur de vous remettre cette depesche est le valet de chambre de M. de Chalus qui se dispose, Monseigneur, à vous rendre compte de son projet pour la diversion qu'il se promet de faire en Hongrie si le Roy y donne son consentement.» (2)

Le 26 janvier 1702, M. de Torcy lui mande de Marly : »Il paroist bien éloigné de toute apparence, que les personnes du rang de celles que vous me nommez entrent dans le projet de M. de Chalus ; L'intention de réunir le Roy et l'Empereur pour l'avantage de la Religion Catholique est excellente, on ne peut douter qu'elle ne souffre beaucoup de la guerre preste à s'allumer, lorsqu'on voit que Sa Majesté Imperiale achepte l'alliance des Princes hérétiques aux dépens de la Religion.

(1) Autriche, V. 78, p. 447.
(2) Autriche, V. 78, p. 450.

Quoy que je croye les intentions de M. de Chalus bonnes, il pourroit etre trompé. Le plus seur étoit d'en user comme vous avez fait, et de ne vous charger d'aucune proposition. S'il m'a quelqu'une à faire assez importante pour luy faire entreprendre de venir icy, informer luy mesme de son projet, je ne vois pas que rien doive l'empecher de faire ce voyage, il sera écouté. » (1)

« J'ay receu la lettre, — rapporte Morreton le 18 janvier 1702, — dont il vous a pleu de m'honnorer du 29e décembre et j'ay rendu compte des ordres qu'elle contenoit à la personne (M. de Chalus) qui m'avoit prié Monseigneur de vous faire quelques propositions de sa part. Elle m'a répondu qu'elle prenoit enfin ses mesures pour vous les aller communiquer, et lors de son départ, je luy donneray un chiffre dans le sens que vous avez la bonté de me prescrire. » (2)

Puis, le 8 février 1702 :

« Le courrier que j'avois pris la liberté de vous depescher est revenu. J'executeray ponctuellement les ordres que contient la lettre qu'il m'a rendue. Je vis son maitre (M. de Chalus) il y a quelques jours lequel me dit n'attendre que le retour de cet homme pour se rendre à la Cour et m'adjouta que la conjoncture estoit très favorable. Je luy dis qu'il estoit bon et sage et qu'il sçavoit que ce n'estoit pas avec moy qu'il devoit entrer en matière. » (3)

Voilà ensuite une pièce jointe à la lettre de M. Morreton à M. de Torcy du 25 février 1702 : « Vous m'avés fait l'honneur de me dire Monseigneur, qu'il estoit contre toutte apparence que M. de Chalus dans son projet eut quelque intelligence avec la Puissance que je vous ay nommée. J'avoue, Monseigneur, que rien n'est plus difficile à croire. Cependant sans vouloir appuyer mon opinion je crois devoir prendre la liberté de vous dire que M. de Chalus qui remet de jour à autre son départ s'en excuse auprès de moy sur les ordres qu'il attend de l'Imperatrice, laquelle a ce qu'il m'a confié, sçavoit qu'il devoit faire un voyage à Geneve et luy a fait donner une assignation de mille ducats sur laquelle il ne peut avoir un double.

(1) Autriche, V. 78, p. 462.
(2) Autriche, V. 78, p. 472.
(3) Autriche, V. 78, p. 56.

D'ailleurs il est tous les jours avec le Père Millers Confesseur de l'Imperatrice, et ne paroit s'embarasser sur son éloignement que des moyens de faire le voyage, sans inquiétude pour son absence, ny pour son retour. C'est ce dont vous jugerez, Monseigneur, quand une fois il aura l'honneur de vous entretenir. Car pour moy je continue à ne l'escouter en façon du monde et a luy dire qu'il sçavoit bien ce qu'il doit faire et que j'ay trop bonne opinion de luy pour croire que sur de legers fondemens, il voulut s'exposer non seulement à quitter Vienne, mais à vous aller entretenir d'une vision. » (1)

Le 8 mars 1702, Morreton rapporte à M. de Torcy : « Cette personne (M. de Chalus) dont j'ai eu l'honneur de vous parler partit avant hier au soir. Je luy au donné un mot de lettre pour vous, Monseigneur, tel que vous m'avez ordonné. Il m'a dit une particularité dont je ne doute pas qu'il n'ait l'honneur de vous entretenir. C'est que l'Empereur dépense cent mille livres pour estre informé des affaires du Roy.

On me vient de dire qu'il couroit un bruit que M. de Chalus est arresté, que son valet de chambre avoit voulu jetter un papier dans la rivière, mais qu'on le luy a saisy. » (2)

Torcy lui répond le 23 mars 1702, de Versailles :

« Monsieur, J'ay receu vos lettres du 4e et du 8e de mars ; l'homme (M. de Chalus) dont vous m'avez parlé plusieurs fois est enfin arrivé ; Il m'a parlé mais je doute fort par la première conférence qu'il y ait aucun fonds à faire sur ses projets ou il paroist beaucoup de vision. Il doit m'en raporter un incessament mieux digeré que le premier qu'il m'a montré ; je ne luy ay cependant donné aucune esperance certaine qu'on y pust entrer. Je lui ay dit au contraire que Sa Majesté avoit une répugnance invincible pour ces sortes de propositions et que peut estre je n'oserois pas me charger de luy en parler. » (3)

Le 11 mars 1702, Morreton écrivait à M. de Torcy, cette fois en écriture ordinaire :

« Il est party de Vienne depuis quelques jours un M. de Chalus colonel titulaire dans les trouppes de l'Empereur pour se rendre, à ce qu'on disoit, sur les frontières de France. Les

(1) Autriche, V. 78, p. 546.
(2) Autriche, V. 78, p. 571.
(3) Autriche, V. 78, p. 572.

créanciers de ce Chalus informés de son départ ont voulu courir après, et ont attrapé seullement son valet de chambre qui l'alloit joindre. On dit que celuy cy se voyant poursuivy a ouvert une cassette dans laquelle il y avoit quelques papiers qu'il a jettés dans l'eau. Les uns disent que l'on a pesché ces papiers, et qu'ils sont au Conseil de guerre; et les autres qu'ils ont esté perdus. On a ramené dans Vienne le valet de chambre que l'on dit estre en prison.» (1)

Puis, le 15 mars :

«J'ay eu l'honneur de parler de ce M. de Chalus lequel est allé faire un voyage. Les papiers que l'on a saisis à son valet de chambre n'estoient d'aucune conséquence, et leurs Majestés Impériales qui le protègent ont déclaré qu'elles estoient indignées de tous les mauvais discours et calomnies dont on l'a chargé d'abord.» (2)

Torcy lui répond :

«Le sieur de Chalus dont vous m'avez parlé dans quelques unes de vos lettres, est arrivé ici et m'a remis un projet, pour faire soulever la Hongrie, et pour s'emparer de trois des principales places de ce Royaume ; Je luy ay fait connoistre que Sa Majesté étant armée seulement pour la justice étoit bien éloignée d'employer des voyes semblables à celles qu'il me proposait ; Elle m'a ordonné non seulement de luy confirmer ce que j'avois déjà dit, mais encore de déclarer de sa part à cet homme, qu'il eust à sortir incessament du Royaume. J'avoue que j'ay peine à comprendre comment il est possible que l'Empereur et l'Impératrice le protègent, comme vous me le marquez dans l'une de vos dernières dépêches.» (3)

Le 5 avril, Morreton écrit à M. de Torcy :

«Je dois croire que M. de Chalus aura eu l'honneur de vous voir depuis longtemps. Son voyage a fait du bruit, mais il a fort tourné à son avantage.»

Puis, le 12 avril 1702 :

«Monseigneur, La lettre dont il vous a plu de m'honnorer du 23e Mars m'apprend l'arrivée de M. de Chalus et le peu

(1) Autriche, V. 78, p. 573.
(2) Autriche, V. 78, p. 579.
(3) Autriche, V. 78, p. 585. Cette lettre n'est pas en chiffres et pouvait être interceptée. De là le changement de ton.

de fondement que paroissent avoir ses veues. J'avois osé prendre la liberté de dire longtemps avant son départ qu'il falloit asseurement qu'il fust inspiré par d'autres lumières que les siennes que je croyois trop bornées pour un grand dessein et luy me faisoit entendre aussy que des gens d'une grande considération le seconderoient dans celuy qu'il auroit l'honneur de vous communiquer. » (1)

Pour lors, on n'entend plus parler du mystérieux M. de Chalus. Une année plus tard, le 15 juin 1703, Rákóczi entrait en Hongrie.

(1) Vienne, V. 78, p. 649.

André de Hevesy.

SUR LE ROMANTISME FRANÇAIS EN HONGRIE

L'influence de la littérature sur les mœurs est une question discutée par les historiens : «Les tableaux se font d'après les modèles et non les modèles d'après les tableaux», dit Théophile Gautier dans sa Préface de *Mademoiselle de Maupin*. Mais, d'autre part, il est vrai que la littérature, en exprimant un état psychologique, lui donne une précision, une netteté qui en fait un facteur nouveau dans la vie sociale. Ce fait se manifeste surtout quand il s'agit de l'influence d'une littérature étrangère. La société ne renferme que quelques germes d'un état psychologique et l'on ne trouve pas d'expression littéraire avant l'influence étrangère. Par des traductions, par des adaptations on apprend à connaître les produits d'un esprit nouveau, les germes étouffés commencent à pousser, la société en prend conscience et un état psychologique se crée qui est favorable à la création de quelques œuvres originales. C'est à ce point de vue qu'on doit se placer en étudiant l'influence du romantisme français sur la littérature hongroise.

Le romantisme comme état psychologique «commence au point précis où l'imagination et la sensibilité, l'imagination surtout, usurpent le rôle qui devrait toujours être réservé normalement à l'intelligence et à la raison». (1) Cette déviation n'est liée à aucun siècle, à aucun âge, à aucun état social ; elle est de tous les temps et dans la vie de chacun de

(1) L. Maigron, *Le romantisme et les mœurs*. Paris, 1910. Préface III.

nous on peut distinguer une période romantique. Mais dans la littérature elle ne prend conscience qu'à certaines époques qui coïncident avec un changement de la vie sociale. Un maximum de tension pendant les années précédentes conduit à ce changement d'état qui est renforcé par l'état littéraire. Jean-Jacques Rousseau est le père du romantisme en France ; ses disciples sont Chateaubriand et Mme de Staël. Cependant le romantisme ne domine pas pendant la Révolution et l'Empire. C'est la génération née pendant les guerres de l'Empire, suivant la *Confession d'un enfant du siècle,* qui sera atteinte du mal romantique. Les écrivains rendront intelligibles les principes et les idées romantiques de leurs ancêtres à la masse des lecteurs et des spectateurs. Les premiers manifestes paraissent vers 1820 et le mouvement prend fin vers le milieu du siècle.

En Hongrie les conditions essentielles manquent à un pareil mouvement social et littéraire.

Il n'y a aucun changement brusque jusqu'en 1848 dans l'histoire du pays. L'âge de la réforme est une évolution lente au cours de laquelle l'esprit national prend conscience de soi-même. L'école classique, avec François Kazinczy, règne pendant le premier tiers du siècle et l'influence allemande prédomine. Chercher dans la tendance populaire des auteurs, dans les idées égalitaires en politique l'effet du romantisme, c'est méconnaître son caractère fondamental. Le romantisme est implanté en Hongrie par la connaissance des écrits français. De la littérature les idées romantiques se répandent dans la vie sociale, dans la politique et la littérature a créé un état psychologique qu'on peut appeler romantique. En politique Louis Kossuth est le représentant de la direction romantique dont le culte n'est pas tout à fait éteint. En littérature les imitations et les adaptations sont plus nombreuses que les produits originaux qui ont un caractère romantique. Aussi commencerons-nous par étudier comment l'esprit romantique s'est infiltré par les journaux, par les revues, par les traductions et par le théâtre. Nous ne nommerons que quelques-uns des auteurs d'œuvres originales en les réservant pour une autre étude. L'influence romantique se manifeste par des traductions presque en même temps qu'elle se fait sentir dans la société française, c'est-à-dire vers 1830 ; mais

les auteurs romantiques arrivent au plus haut degré de leur popularité un peu plus tard qu'en France. Le mouvement entier comprend une trentaine d'années et nous devrons terminer nos recherches avec l'année 1860. (1)

Chateaubriand, le précurseur du romantisme est bientôt traduit et l'on goûte longtemps après son déclin en France la puissance de son imagination et la couleur de ses descriptions. *Atala* paraît en 1801, une édition est publiée à Pozsony en 1803 et la même année une traduction par J. Bozóky. *Le voyage en Grèce* (1811) est traduit en 1819 ; une traduction du *Dernier Abencerage* (1806) paraît en 1833 à Kolozsvár, de l'*Essai sur l'immortalité de l'âme* en 1837, de l'*Essai sur le ciel en images poétiques* en 1841 et des *Missions de Paraguay* en 1843. Ce ne sont pas les chefs-œuvre seuls qu'on traduit, on s'intéresse aussi pour les écrits d'importance secondaire qui ont un caractère d'actualité. En 1857 paraît en hongrois *l'Instinct du Patriotisme* à Pécs, *La traduction des Martyrs* (1809) par François Nagy fut publiée à Pécs en 1858.

Mme de Staël qui a contribué à l'évolution de la critique n'attire pas l'attention des auteurs en Hongrie pendant la première moitié du siècle. Plus tard quelques notices dans les revues et dans les journaux témoignent qu'elle n'a pas passée inaperçue (cf. Iványffy dans le *Családi Könyvtár*, III, 1857, p. 442, A. Salamon dans les *Fővárosi Lapok*, 1868, p. 237, dans les *Hazai s Külföldi Tudósitások*, 1869, P. E. dans le *Tarka Világ* I, 1869, p. 305, d'après Rogeard dans les *Fővárosi Lapok*, 1875, p. 14.) Stendhal n'est pas remarqué en Hongrie et de Mérimée il n'y paraît qu'un extrait de sa *Vision de Charles XI (Revue de Paris* de juillet 1829, en hongrois dans le *Társalkodó*, VI, 1838, N° 52.)

Le théâtre ressent avant les deux autres genres les tendances nouvelles et il les exprime avec plus d'éclat. Mais on est revenu de l'erreur qui fait dater l'avènement du drame historique des grands succès de Victor Hugo et de son cénacle.

(1) Plusieurs écrivains se sont déjà occupés de la question de l'influence du romantisme français en Hongrie. Je ne veux rappeler que l'étude de M. Kont qui suit de près celle de Mme Cserhalmi. Il s'agit pour nous de préciser la date et l'étendue de l'influence romantique afin de trouver des points d'appui à la critique de l'évolution littéraire. Nous donnerons les dates des livres français en parenthèse tant qu'il ne s'agit pas d'extraits d'ouvrages collectifs.

Le Marguillier de Saint-Eustache par le comte Roederer (1) est publié en 1819 et la conception romantique y fait son apparition. Il est aussi peu exact de chercher le commencement de l'influence du romantisme français à partir de la traduction d'*Angelo* par J. Eötvös. Ce sont les poètes secondaires, les précurseurs de Victor Hugo et de Dumas qui ont initié Michel Vörösmarty dans la voie du romantisme. Il a composé son *Salomon* en 1821, ses *Fugitifs* (A bujdosók) en 1828 dont le sujet est tiré des chroniques. Sa féerie *Csongor és Tünde* est de 1830 et l'une des pièces les plus caractéristiques pour le goût romantique, les *Noces de sang* (A vérnász) paraît en 1833. Nous ne sommes qu'à la veille des grands succès de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny. L'un des derniers critiques (2) de Vörösmarty croit qu'il a subi jusqu'à 1830 l'influence allemande et à partir de là l'influence française. Toute l'histoire de l'influence française sur le théâtre hongrois avant Victor Hugo est à refaire avec une connaissance approfondie du théâtre français de la même période. Nous devons nous restreindre aux traductions.

Avant la fondation du *Théâtre National* à Pest (1837) les scènes des villes de province ont joué un rôle plus important qu'aujourd'hui. Kolozsvár a eu un théâtre régulier en 1792 et c'est pour un concours de ce théâtre que J. Katona a composé sa tragédie *Bánk Bán* en 1814 dont le sujet se retrouve dans le *Décaméron français* d'Ussieux (1775) que l'auteur a connu. Les troupes ambulantes jouaient dans d'autres villes et leur répertoire se compose souvent de pièces françaises traduites.

En 1830 *la Neige ou le nouvel Eginard* (1823) de Delavigne-Scribe est traduite et jouée par l'acteur et directeur E. Pályi à Kassa. Il donne aussi la *Dame Blanche* (1825) de Scribe. Une traduction allemande de *Robert le Diable* (1831) de Scribe-Delavigne-Meyerbeer parue en 1834 doit être mentionnée, parce qu'elle témoigne la diffusion du conte populaire (3) en Hongrie. En 1836 Pályi publie à Szeged la traduction de l'*Empoisonneur* (?) de Scribe et celle de *Catherine Howard* (1834) de Dumas. La même année J. Eötvös écrit sa remarquable

(1) J. Marsan, *Le Théâtre historique et le romantisme* (1818—1819). Revue d'Hist. litt. XVII, 1910, p. 1—33.

(2) Vértesy J., *Vörösmarty drámáiról.* Budapesti Szemle CXLI, 1910, p. 397.

(3) Cf. *Robert le Diable,* roman d'aventures publié par E. Löseth. Paris, 1903.

préface d'*Angelo* (dans le *Társalkodó*, 1836, N° 16) qu'il réimprime à la tête de sa traduction. Il serait exagéré de comparer son effet avec celle que produisit la Préface de *Cromwell* en France, mais elle fut le signal de la victoire du théâtre de Victor Hugo en Hongrie.

La traduction de *Ruy Blas* par J. Nagy paraît en même temps que la pièce est jouée en France (1837). Les traductions des autres pièces se suivent : *le Cœur et le Trône* (Le roi s'amuse, 1832) par J. Nagy en 1841, *Marie Tudor* (1833) par D. Horváth à Kecskemét en 1850, *Lucrèce Borgia* (1833) par le même en 1850, l'opéra *La Esmeralda* (1836) par Campilli en 1856. Tous les écrits du grand maître du Parnasse français se reflètent en Hongrie. On reproduit ses notices sur la tragédie en France et en Allemagne (*Athenaeum*, IV, 1840, p. 424), on le défend contre les attaques des critiques sévères (Májer dans le *Pesti Napló*, 1851, p. 349), la traduction de son discours de réception à l'Académie Française par J. Gőde paraît à Kolozsvár en 1846.

Scribe par ses comédies est un rival dangereux de Victor Hugo au théâtre. C'est une affaire de recettes pour les directeurs et le public se laisse attirer par les intrigues qui font oublier le manque de fonds moral. L'année 1842 voit paraître : *l'Aventure* (?) traduite par Lukács, *Une Chaîne* (1841) par J. Nagy et P. Vajda, le *Noble et le Bourgeois* (?) par Dobrossy. *Le Verre d'eau* (1840) traduit par J. Nagy parut en 1841, *l'Ambitieux* (1834) par Remellay et la *Calomnie* (1840) par L. Tóth en 1843, *Carlo Broschi* (1840) par Balázs et les *Huguenots* (1836) par Nádaskai en 1852, l'*Étoile du Nord* (1854) par M. Havi et le *Prophète* (1849) par Egressy et Szerdahelyi en 1856.

Dumas apparaît en même temps que Victor Hugo en Hongrie. Nous avons nommé *Catherine Howard* (1834) traduit en 1836. *Richard Darlington* (1832) par S. Fekete et *Lorenzino* (1842) par B. Egressy paraissent en 1842. *Paul Jones* (1838) par Horváth et la *Tour de Nesle* (1832) en 1851. Une traduction allemande de ses œuvres est publiée en 1846. Le romancier est mieux goûté en hongrois, nous en reparlerons. Les traductions publiées ne composent pas la liste complète des pièces représentées. Quelques-unes sont restées ensevelies dans la Bibliothèque du Théâtre National et les comptes ren-

dus des critiques contemporains mentionnent d'autres traductions. Le poète Vörösmarty dans ses *Feuilles de Dramaturgie* (Dramaturgiai Lapok, Magyar Remekirók VI, 1904) parle du *Sarrasin* (?), joué le 31 mai 1838, de *Caligula* (1837) représenté deux fois le 10 et le 17 décembre 1838, de *Gabrielle Belle-Isle* (?) donné le 7 janvier 1841. Une traduction de *Chatterton* et de la *Maréchale d'Ancre* d'Alfred de Vigny se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque du Théâtre National, mais nous ne pouvons pas affirmer, si les pièces ont été jouées.

Toutes ces traductions, ces représentations expliquent l'évolution du théâtre hongrois. Il ne suffit pas que l'auteur soit initié aux théories romantiques, il faut que le public soit préparé à la réception d'une direction nouvelle. Szigligeti, l'auteur fécond a trouvé un public favorable. Il a fondé à Pest le 29 novembre 1835 une *Société d'auteurs dramatiques* sur le modèle de celle créée par Scribe à Paris. Vers 1835 il a composé son *Dionyse* et ses *Héros funèbres* (Gyászvitézek), deux drames historiques, mais son grand succès a été le *Prétendant* (A trónkereső) joué le 13 novembre 1868 ; il y fait figurer Louis VII, roi de France, allant à la croisade en passant par la Hongrie. Il place la scène d'une de ses comédies à Paris (*A fény árnyai*), joué le 28 avril 1865 et la femme du héros Béla Nyárai est la marquise Charlotte. D'autres pièces portent les traces visibles d'imitation d'auteurs français traduits. *Karaffa*, un fragment dramatique de A. Petőfi, est une adaptation de la *Passion et la haine (?)* de Victor Hugo. Scribe est imité par Louis Kövér qui emprunte aussi ses sujets à Balzac. Mais la recherche de ces reflets nous mènerait loin et ne donnerait pas de résultats aussi précis que l'apparition des traductions.

La poésie épique porte visiblement l'empreinte romantique avant l'influence française. Alexandre Kisfaludy composa son *Jean Hunyady* (1) en 1814. Byron écrit ses poèmes historiques en même temps et Alfred de Vigny publie *Héléna* en 1822 (il l'a composée en 1821). Vörösmarty a composé la *Fuite*

(1) A. Kisfaludy a ajouté au manuscrit la notice suivante : «Je l'ai composé à Sümeg en 1814, au même moment où les forces de l'empereur Napoléon, qui voulut renverser toute l'Europe comme un nouveau Mohamed, furent brisées à Paris.» *Oeuvres*, IV, 1892, p. 494.

de Zalán (Zalán futása) et *Cserhalom* en 1825, la *Vallée enchantée* (Tündérvölgy) et l'*Ile de Midi* (Délsziget) en 1826, *Eger* en 1827. De ses ballades *Szilágyi et Hajmási* se place en 1828, *Kund le plongeur* et le *Vieux chevalier* (Az ősz bajnok) sont de 1829. Faut-il y voir une éclosion spontanée de l'esprit romantique? ou supposerons-nous une influence allemande ou anglaise chez Vörösmarty qui a traduit trois tragédies de Shakespeare? Nous ne voulons pas trancher la question. Ce qui est certain, c'est que les traducteurs et les critiques s'occupent beaucoup plus tard des poèmes français (poésies de Victor Hugo traduites par M. Lukács en 1840, compte-rendu de Saint-Beuve par S. Fekete dans le *Tudományos Tár*, Liter. VI, 1842, p. 325.)

L'influence du roman romantique peut se poursuivre au fil des traductions. Nous avons signalé celles de Chateaubriand et nous avons remarqué le peu de traces qu'on trouve de Stendhal et de Mérimée en Hongrie. E. Pályi publie la traduction de *Notre-Dame de Paris* par Victor Hugo (1831) à Kassa en 1837, F. S. Déáky celle de *Bug Jargal* (1826) à Kolozsvár. G. Szalkai a traduit *Notre-Dame* une seconde fois en 1858 à Kecskemét. Eugène Sue est bientôt à la mode. *Mathilde* (1842) mise en scène par Pyat paraît dans la traduction de J. Irinyi en 1842, le roman du même nom (1841) traduit par Récsi en 1843 à Kolozsvár. Tompa fait paraître *Atar Gull* (1831) en hongrois à Kolozsvár en 1846, Halmágyi *l'Aventurier et le Barbe bleu* (?) à Pest en 1854, Gerő les *Enfants de l'amour* (1850) en 1853 et un anonyme le *Diable médecin* (1855) en 1856. George Sand trouve aussi son traducteur dans E. Récsi qui publie à Kolozsvár une traduction de *Lélia* (1833), de l'*Indiana* (1832) en 1842, de *Mont Revêche* (1853) en 1853.

Dumas est le romancier le plus en vogue. Le *Fossoyeur de la Grande Chartreuse*, extrait d'un de ses romans paraît en 1841. *La Tulipe noire* (1850) est traduite par Májer en 1851. La traduction des *Aventures d'un gentilhomme breton* (?) est de 1856. Országh publie en hongrois les *Mohicans de Paris* (1854—1855) et Bereczk-Hang *l'Histoire d'une colombe* (1851) et *Cécile* (1844) en 1858; les deux derniers paraissent à Kolozsvár. La traduction des *Mémoires d'un médecin* (1846—1848) et de la *Femme au collier* (?) par J. Irinyi est de 1857. L'année 1860

voit paraître : *Pauline de Meulion* (1853) traduite par Bereczk-Hang à Kalocsa, une *Aventure d'amour* (1863 ?), le *Caucase* par Székely, la *Robe de noces* (?) par K. J. et les *Compagnons de Jehu* (1857) par Huszár-Nagy. Le *Comte de Monte-Christo* (1844—1845) est imité par A. Petőfi dans son roman la *Corde du bourreau* (A hohér kötele). *Sophie Printemps* (1853) d'Alexandre Dumas fils est traduite en 1854.

Balzac, qui marque déjà la transition du romantisme au réalisme et fait la critique des tendances romantiques, est moins goûté en Hongrie pendant la période qui nous occupe. *Facino Cane* (1836) est traduit en 1837, *Eugénie Grandet* (1833) par I. Jakab en 1843. Une revue le signale à ses lecteurs en 1840 (*Athenaeum* II, 1840, p. 406) et l'année suivante les comptes-rendus de l'Académie (*Tudományos Tár*, Liter. V, 1841, p. 6—8) donnent son portrait littéraire d'après une revue allemande.

La science historique est créée à l'époque romantique. Chateaubriand fut l'initiateur et nous avons nommé la traduction de ses *Martyrs*. Ses successeurs, Thierry, Guizot, Tocqueville, Michelet ont trouvé des lecteurs, des admirateurs en Hongrie et ils ont aussi bien contribué au développement de l'esprit romantique. Quinet, Michelet sont nommés dans les comptes rendus de l'Académie (*Tudományos Tár*, Liter. V, 1835, p. 184, VI, p. 191). Un article de Michelet est traduit par S. Fekete en 1840 (l. c. IV, p. 197). Les œuvres historiques de Montgaillard (?), de Sismondi (1821—1835), de Michelet (1833—1846) sont appréciées (l. c. IV, p. 23, 223 ; V, p. 429). Une conférence de Saint-Marc Girardin et son étude sur la littérature historique sont traduites de l'allemand (l. c. VIII, 1844, p. 161 et 401). P. Vasvári prend la défense de la méthode de Michelet contre les attaques de la critique allemande (*Életképek* 1847, p. 581 et 613). *L'histoire de la Révolution française* de Mignet est traduite par Gaal (1845) sans nom d'auteur.

Les traductions des grands historiens ne manquent pas. Gyerőfy et Szabad traduisent la vie de *Washington* (1839—1840) par Guizot en 1851 et donnent une étude du même auteur sur la république en Angleterre(?). Les *Études biographiques sur la révolution d'Angleterre* (1851) de Guizot sont traduites par Somssich en 1851. Ch. Szabó traduit l'*Histoire d'Attila* (1856) d'Aug. Thierry en 1855 (?). Les ouvrages de Poisson (*Histoire de Henri IV*), de Quicherat (*Histoire du siège d'Orléans*), de

Tocqueville *(L'ancien régime et la révolution*, 1856), de Thiers *(Histoire du Consulat,* 1843—1849) sont signalés aux lecteurs dans les comptes rendus (*Budapesti Szemle* I, 1857, p. 57, 85; IV, 1858, p. 158 ; X, 1860, p. 245 ; VI, 1866, p. 362).

Les études d'histoire littéraire n'ont laissé aucune trace pendant la période qui nous occupe. Le fait serait surprenant, si l'on ne tenait compte de ce que cette science s'est développée plus tard en France et les conditions d'un essor spontané faisaient défaut en Hongrie. Les deux études de P. Erdélyi sur la littérature du moyen âge et sur celle de la Renaissance ne sont que des extraits de l'*Histoire de la littérature française* par Gérusez (1863) et paraissent en 1865 (*Budapesti Szemle* I, 1865, p. 245—262, 403—427 ; II, 1865, p. 378—403). La philologie française ne figure pas dans l'enseignement universitaire et, malgré une culture classique remarquable, la Hongrie ne montre aucun goût pour ce genre d'études pendant la période romantique.

Par le théâtre, par le roman, par l'histoire le romantisme français a bien agi sur la littérature hongroise. Nous avons négligé les poésies lyriques dont quelques-unes sont reproduites par nos auteurs ; des recueils ne sont pas publiés. Nous ne voulons pas nier que les écrivains français aient agi en dehors des traductions et nous avons nommé en exemple Vörösmarty et Petőfi. Mais les traductions et les comptes rendus suivent en général dans un délai si bref la publication des ouvrages qu'on peut les prendre souvent comme points de départ, en étudiant l'influence d'un poète étranger. Les romantiques français sont bien répandus en Hongrie. Ce n'est pas Bude ou Pest seuls qui voient paraître les traductions ; Kolozsvár y prend une large part et d'autres villes de province, Kassa, Kecskemét, Szeged, Pécs, Sopron y contribuent beaucoup. Quelques revues paraissent aussi en province (le *Nemzeti Társalkodó* à Kolozsvár).

Les traductions répandent la connaissance des œuvres étrangères parmi la foule immense des lecteurs. Les grands écrivains ou les moyens puisent à d'autres sources. La lecture des livres français a développé dans le public un état psychologique qui montre les traits caractéristiques de l'hypertrophie de l'imagination. Le goût de l'exotisme n'a pas été très fort, le Hongrois est par nature d'un caractère sédentaire. Mais

on peut bien supposer que «le mal d'adriaticisme et de florencite» qui sévit encore en Hongrie a une source littéraire. La nostalgie du passé fut éveillée et nourrie par les poètes. Rechercher ces traits dans les œuvres originales, dans les mœurs du pays et montrer leurs rapports avec les auteurs traduits, nous mènerait au delà du sujet que nous nous sommes proposé d'étudier ici.

Louis Karl.

RÉMY DE GOURMONT

On aurait peine à imaginer un spectacle plus vaste ni qui puisse jeter dans un plus vif étonnement. A mesurer les qualités qu'il faut pour considérer un seul aspect de la pensée avec quelque pénétration, on reste confondu devant un tel esprit.

Un seul regard sur sa présence et voilà de quoi troubler bien des idées, éveiller des soupçons, et même porter à supposer quelque supercherie. Nous n'avons point accoutumé de toucher tant d'étonnantes vertus rassemblées au même lieu : et si nous y mettions plus de simplicité, nous pourrions croire aisément à l'intervention de quelque puissance démoniaque. Tout au moins pourrons nous dire que si le diable existe, dans le domaine intellectuel, s'il a pris une forme humaine, s'il vit de notre temps sous cette apparence terrestre à quoi l'on sait qu'il ne répugne point de temps à autre, il est indéniable qu'il s'appelle aujourd'hui pour la terreur de quelques-uns et pour l'agrément d'un certain nombre : Rémy de Gourmont.

Entrer dans l'œuvre de M. de Gourmont, c'est entrer dans le royaume des plus invraisemblables unions, c'est trouver à portée de soi les objets les plus divers. Sur l'assurance d'un de ses écrits, vous imaginez un grammairien, et vous atteignez l'un des plus délicats poètes de ce temps-ci : vous vous réjouissez sur la foi d'un autre de vous rencontrer avec un romancier, et déjà c'est un esprit scientifique précis qui vous contemple narquoisement, vous le suivez sur le chemin glissant et attirant de l'art le plus récent et par une invisible pente il vous entraîne vers l'exégèse de quelque saint du moyen-âge.

Il faut bien que M. Rémy de Gourmont soit le diable, il en possède quelques traits et non pas les moins séduisants.

Parmi les œuvres d'un temps où l'on écrit à la fois beaucoup pour ne rien dire et peu pour dire beaucoup, M. de Gourmont réalise tout d'abord l'étrangeté d'écrire beaucoup et jamais sans utilité. Cependant nul moins que lui ne se préoccupe d'écrire dans un but précis, il dédaigne assez les morales et les religions pour se pouvoir piquer de n'adopter de l'une ou de l'autre aucune direction : il écrit pour le plaisir d'écrire, pour le plaisir de démontrer que bien des vérités sont fausses, que presque toutes les vérités sont fausses, qu'il n'y a point de réalité réelle en dehors des faits physiques et des sentiments qui n'en sont que les conséquences.

Je gage que M. de Gourmont lui-même ne parviendrait pas en quelques heures de conversation à donner de l'amplitude de sa pensée une idée complète, aussi ne se sent-on nullement humilié de n'y pas pouvoir atteindre, et tous les propos que l'on peut tenir à son sujet ne seront jamais qu'esquisses, tant il nous a déjà échappé dans le temps même que nous considérons ses derniers ouvrages.

En vérité, il faut bien que M. de Gourmont soit le diable : il est partout à la fois dans le domaine de la pensée, tout l'invite et tout l'attire : il parle aussi exactement de la théorie de Quinton sur la constitution saline du corps humain que de la physiologie amoureuse des fleurs, de Léonard da Vinci aussi bien que du rituel mystique, de l'art de Claude Monet ou de controverses théologiques. Le rare est que M. de Gourmont ne s'entretient point de ces sujets en feuilletoniste ou en homme du monde qui se divertit à de petites idées faciles sur des sujets un peu inattendus. M. de Gourmont n'accepte rien qui ne soit passé exactement par la balance de son entendement: s'il lui plaît, il conteste, il réfute, il ajoute ou il raille, parfois même il s'indigne, mais d'ordinaire il sourit, il se divertit hautement avec cette joie suprême de qui aime la vie, malgré ses tares et ses faiblesses, avec la douceur un peu narquoise de qui sait ne pas tomber dans tous les pièges que nous tendent les sentiments pour prendre l'apparence de la raison. M. de Gourmont connaît tout, du moins tout ce qui est nécessaire à une grande intelligence actuelle, et même plus encore. Il dépasse l'érudition par la chaleur de sa pensée, il

dépasse notre temps par la grâce ou la hardiesse logique de ses hypothèses ou de ses considérations, il dépasse les historiens par la préoccupation vivante de son sens historique, il dépasse notre entendement par l'ampleur de sa vision et si nous l'avons approché, nous ne pouvons plus l'abandonner, tant son écriture est séduisante : il a dépassé la maturité et il est plus jeune que nous tous, il a mille raisons de tout dédaigner et il aime la jeunesse, la vie, le monde, il pénètre tout et ne semble prendre part à rien, s'étant gardé de toute activité inutile ; on le retrouve en tous lieux dès qu'on se mêle de rechercher la pensée contemporaine en ses endroits familiers, et c'est à peine si on le connaît ; nul n'a plus de prise sur l'univers et nul ne se tient mieux à l'écart du commerce quotidien des êtres ; il vit solitaire dans un vieux quartier de Paris, beaucoup d'entre nous ne l'ont jamais vu ; on s'est avisé de dire même qu'il n'existait point et que ce n'était là que le nom d'une compagnie de savants, de linguistes, d'artistes, de poètes et de latinistes ; on ne sait rien de sa vie ou presque, presque rien de son apparence : ne sont-ce point là des traits où se plairait assez le diable ?

Imaginez un instant qu'un magicien assez puissant s'introduise sans crier gare dans notre société actuelle, saisisse nos maisons, nos habitudes, nos mœurs, nos institutions, et s'amuse à faire de tout cela une bouillie apocalyptique, puis qu'il remette tout cela non pas en l'état, mais selon un nouvel ordre, à son gré, semble-t-il, et plutôt au gré d'une meilleure connaissance des choses, que ce personnage démonte en un rien de temps les objets qui nous semblent les moins démontables, qu'il les combine autrement sans que rien ne s'altère de leur nature essentielle et que cependant leur aspect nous devienne déroutant et hallucinant et cependant si « naturel » que l'on finisse par se demander si cette nouvelle forme donnée à cet objet n'est pas celle précisément qui lui convienne le mieux, n'est pas sa forme vraiment « natale » et originelle et si ce démolisseur en fin de compte n'a pas simplement remis les choses en place. Un magicien de ce genre c'est M. de Gourmont, c'est ainsi qu'il en use avec les idées.

Avez-vous vu parfois l'un de ces prestidigitateurs qui dans un chapeau haut de forme ayant versé le contenu d'un œuf en sort tout aussitôt un lapin : si le spectacle nous en

était offert assez fréquemment et si nous avions la délicieuse ingénuité d'esprit des enfants et des simples, nous en viendrions vite à croire que pour avoir un lapin il suffit de prendre un œuf et de le casser dans un chapeau. Nous croyons les uns et les autres à des choses tout aussi ridicules et il n'est besoin que de se pencher avec un peu de liberté d'esprit sur la morale sociale par exemple pour toucher aussitôt l'amas ridicule d'illogismes, d'ignorances, d'hypocrisies, d'idées toutes faites sur lesquelles repose notre soi-disant moralité. Quand M. de Gourmont prend une idée qui a la forme d'un œuf et qu'il se divertit à la casser sur le nez de quelque pédagogue, on voit cet œuf se changer en lapin en drapeaux multicolores, en feux de bengale ou autres appareils de prestidigitateur.

Ce n'est point ravaler la délicieuse et noble intelligence de M. de Gourmont que d'employer pour en faire toucher l'imprévu cette image un peu triviale, mais qui n'est point sans donner assez exactement une part de l'impression que l'on en reçoit.

Surtout on éprouve aussitôt que rien dans la pensée de M. de Gourmont ne respire l'ennui ni la poussière : tout y est sans cesse épousseté et vivifié. Dans ce cabinet de magicien les fenêtres sont grand ouvertes sur la vie, on s'étonne en y entrant d'y remarquer tant d'objets étranges et disparates, on s'étonne d'y voir de vieux missels, un lutrin dans quelque coin, des ouvrages aux signes algébriques et sur le coin d'une table un roman récemment paru, sur le rebord de la fenêtre une ruche où des abeilles s'ingénient, sur les murs des in-folios et des herbiers et aussi le délicat pastel d'une jeune fille inoubliable, et parmi tous ces objets divers, nul désordre, il semble. Tout y règne selon la fantaisie, mais la fantaisie qu'y règne dévoile qu'elle émane d'un esprit qui a su donner à l'anarchie la figure de l'ordre et à la raison la figure la plus divertissante, la plus plaisante et la plus émue. M. de Gourmont est quelque chose comme un enchanteur. Dans un de ses ouvrages d'idées les plus admirables : *la Culture des Idées*, M. de Gourmont consacre un chapitre à ce qu'il appelle la « Dissociation des Idées ».

« Il y a, dit-il, deux manières de penser : ou, accepter telles qu'elles sont en usage les idées ou les associations d'idées, ou se livrer pour son compte personnel à de nouvelles associations

et ce qui est plus rare, à d'originales dissociations d'idées . . . Il s'agit ou d'imaginer des rapports nouveaux entre les vieilles idées, les vieilles images, ou de séparer les vieilles idées, les vieilles images unies par la tradition, de les considérer une à une quitte à les remanier et à ordonner une infinité de couples nouveaux qu'une nouvelle opération désunira encore jusqu'à la formation toujours équivoque et fragile de nouveaux liens. »(1)

Rien, mieux que ces lignes, ne contient en puissance non seulement la doctrine intellectuelle si l'on peut ainsi dire, de cet esprit, mais le but même de son activité et il suffirait presque de cette seule phrase et de savoir que M. de Gourmont réalise l'effort qui y est indiqué pour en donner par réflexion toute la qualité. Dissocier des idées : cela réclame d'abord l'habitude de vivre avec les idées, d'en sentir consciemment l'existence : il faut tout d'abord reconnaître que ce n'est là l'habitude que de quelques-uns. La plupart s'arrangent assez bien de vivre avec des faits et quelques résidus de faits que l'on appelle, selon le cas la morale, l'instinct ou l'expérience.

Chercher de nouvelles associations d'idées : il y faut un certain goût et plus même, vaincre une paresse originelle qui nous fait tenir pour bon ce avec quoi l'on a vécu avant nous, tenir pour bon, c'est trop peu dire, tenir pour *vrai*. Chercher de nouvelles associations d'idées, cela nécessite la volonté de tout repasser au crible de son entendement, la volonté de ne plus rien admettre de tout fait, de poser en principe le doute universel avant vérification et de n'accepter les vérités reconnues que sous bénéfice d'inventaire. Lequel entre nous n'a pas au sein de lui-même cette paresse originelle et cette crainte de se troubler qui fait continuer à vivre comme avant et qui nous rappelle que l'on risqua jadis la mort pour affirmer la rotation de la terre.

Chercher de nouvelles associations d'idées, il y faut beaucoup de courage : on court au-devant de l'invective et de l'injure de ceux dont on va troubler la quiétude ou de ceux qui vivent trop bien de quelques fausses vérités pour ne point montrer les dents à qui se veut mêler de dénier l'excellence de leur repas. Il y faut aussi beaucoup de courage avec soi-même, il faut savoir maintenir son esprit dans une élasticité

(1) La Culture des Idées, p. 69.

perpétuelle, dans une souplesse presque infinie, l'avoir toujours prêt à résister à l'opinion courante, à l'entraînement de la raison sentimentale et en même temps il faut garder assez d'énergie pour lutter non seulement contre les autres, contre soi-même, mais contre les idées elles-mêmes, il faut savoir ne considérer ces nouvelles associations que comme des vérités relatives et provisoires, comme toutes les vérités. Voilà ce que pourrait être déjà l'activité intellectuelle de M. de Gourmont et les vertus qu'elle réclame, s'il ne s'ingéniait encore à un jeu plus malaisé encore, mais plus attirant encore.

S'ingénier à des disassociations d'idées, il y a de quoi tenter à la fois et décourager les plus aventureux : démonter les rouages de toutes nos vérités, jusqu'à l'extrême, en montrer les vices cachés, les à peu-près, quelle sinistre et diabolique et décourageante besogne en vérité, si l'on n'y apporte comme M. de Gourmont un sourire, un amour, une joie, un instinct supérieur du jeu, qui magnifient toute cette recherche et qui lui donnent toute sa valeur, car ce n'est pas autrement, avec plus d'inconscience ou de hasards, que travaillent tous ceux qui s'emploient selon leurs moyens, ne disons pas au progrès peut-être discutable des idées humaines, mais à leur merveilleuse, à leur nécessaire, à leur vivante évolution.

Toute l'œuvre de M. de Gourmont est une perpétuelle, une radieuse leçon de liberté : ce n'est point en elle qu'il faut aller chercher les absolus, ni les dogmes : « Je n'aime les prisons d'aucune sorte », a-t-il posé en principe dans un de ses livres.(1) Il n'est qu'un dogme éternellement furtif et souhaitable, le dogme de la vie, l'admiration de la force vivante de tout ce qui l'accompagne et aide à son développement : il n'y a point là d'autre morale que celle du plaisir, c'est-à-dire de ce qui est utile, nécessaire à chacun de nous pour aider à développer sa vie. Assurément ce n'est pas là le plaisir égoïste et mesquin de celui qui ne cherche dans les choses que des satisfactions immédiates et grossières, mais le divin plaisir de l'homme qui selon la formule si souvent mal comprise de Nietzsche veut se surmonter.

« Les confidences d'un possesseur de la vérité me font rire certains jours, dit-il, et d'autres me fâchent. Il est aussi

(1) Le Problème du Style, Préface, p. 7.

absurde de chercher la vérité, et de la trouver, quand on a atteint l'âge de raison que de mettre ses souliers dans la cheminée la nuit de Noël. A cette heure, me disait l'un des créateurs d'une science nouvelle, nous ne pouvons établir aucune théorie, mais nous pouvons démolir toutes celles qu'on établirait.» Il faut tâcher d'en rester toujours à ce stade : la seule recherche féconde est la recherche du non-vrai.»(1)

Et ailleurs il dit aussi :

«La mort d'une vérité est un grand bienfait pour les hommes.»(2)

Une perpétuelle leçon de liberté et une activité perpétuelle telle est l'œuvre de M. de Gourmont et les règles de son esprit. Et pourtant ne s'est-il point attaché à la plus ingrate des tâches qui ne lui a valu jusqu'à cette heure que le suffrage des élites : n'est-ce point la plus ingrate des tâches que de faire aimer en se défiant d'affirmer. Affirmez à tort et à travers et vous aurez la moitié du monde pour vous, mais si vous répugnez à conclure par sagesse et par examen, par la persuasion qu'il n'y a rien de général, que chacun de nous, que chaque chose réalise un cas particulier, alors vous aurez tous contre vous et la suprême ironie, cependant inévitable, n'est-elle pas de voir taxer d'esprit autoritaire et absolu celui-là précisément qui se garde de conclure.

C'est la marque des esprits supérieurs que de s'accommoder au doute et de savoir s'y maintenir, mais c'est là une atmosphère déprimante à quoi ne résistent guère des organismes faibles. Ce qui passe l'entendement, c'est de toucher comment M. de Gourmont, au doute perpétuel incliné, a su néanmoins conserver cette douceur dans l'expression, cette fraîcheur dans le sentiment, cette ardeur dans la vision qui le rattachent à la grande tradition de Montaigne et qui en font l'un des esprits les plus jeunes de ce temps et l'un de ceux dont l'influence est non seulement la plus forte, mais la plus vivante sur notre génération.

Il n'a nul respect de commande, il n'a de respect de foi, d'amour que pour la vie, pour ses miracles perpétuels, pour ses simplicités harmonieuses, pour ses faiblesses émouvantes.

(1) Le Problème du Style, Préface, p. 8.
(2) La Culture des Idées, p. 87.

Il prend en mains tous les cubes diversement colorés des idées, et il joue, il les associe à sa guise, selon des instincts personnels.

Son intelligence est un jeu, on y sent toujours le ressort, on la sent toujours prête à prendre un nouvel ébat, agrément d'un organisme harmonieux qui a soif de vivre et d'éprouver sa joie. Inlassablement il reprend les idées, les examine, contemple les vérités, en éprouve la fausseté ou les pailles au trébuchet de son esprit.

Ah certes, l'œuvre de M. de Gourmont n'est pas une lecture à l'usage de nombre de podagres qui promènent par le monde leur cerveau lentement comme un ventre : mais quelle merveilleuse richesse d'images, d'idées, d'hypothèses, de prétextes que cette pensée de race. Et lorsqu'on lit d'affilée plusieurs ouvrages de M. de Gourmont, nul ennui ne s'en dégage, mais la douceur d'un air pur toujours renouvelé. Et si parfois il advient que cet air vous suffoque, ne nous en prenos pas à sa vivacité, mais à la faiblesse de nos poumons. Faisons-nous à cet air de larges poumons intellectuels, si l'on peut dire. Habituons-nous à considérer les idées et les faits non pas parce qu'il en transparaît dans l'esprit médiocre de quelque journaliste, mais dans le vivant conflit de ceux qui, comme Rémy de Gourmont, vivent presque continument de la vie des idées et se passionnent à leur culture.

L'écrivain qui a créé ces trois livres : *la Culture des Idées*, *le Chemin de Velours* et *la Nuit au Luxembourg*, n'eût-il écrit que cela s'attesterait l'une des plus vives intelligences de ce temps ; l'ensemble de ses écrits le révèle le plus beau cerveau de cette heure et le plus beau certes, parce qu'ayant les qualités de l'esprit il a su n'en point détacher le cœur.

Il faut aimer chez lui l'amour. Par là il dépasse en vertu vivante l'esprit d'un Anatole France dont la dialectique a souvent des relents de bibliothèques : par l'amour il balance tout ce que sa négation pourrait avoir de décevant. L'admirable, la vivante, la « désireuse » intelligence.

Averti plus qu'aucun autre des mille petits faits de l'activité intellectuelle de ces trente dernières années, il a su ne point se restreindre à n'être qu'un homme de lettres au sens quelque peu fossilisé que l'on doit donner actuellement à ce terme. Il est demeuré un artiste, au sens le plus pur et le plus

noble du mot, aussi bien dans ses « Épilogues » que dans ses « Dialogues d'Amateurs » ou ses « Promenades », il reste un esprit baignant dans la lumière, un esprit souple et frais, tel un fleuve sinueux et décidé dont l'onde pure reflète les mille objets de la rive, les nuages du ciel et tous ces témoignages qui enseignent à l'esprit la nécessité cruelle et pourtant si belle d'une perpétuelle inconstance.

Rien ne saurait dessécher un tel esprit, et ces pages de tout à l'heure égalent en harmonie les pages d'autrefois. Qui peut échapper au charme d'un songe semblable :

Les joies primitives.

Que me veux-tu, ombre des joies primitives, et pourquoi reviens-tu m'obséder tous les ans, à la même heure, à la dernière ?

.... Parfums de réséda épars, et des tilleuls, charme des ancolies en deuil, franges de vogélias. Fraîcheur des ruisseaux clairs sous les aunes jaloux, menthes où s'est tapie l'angélique grenouille aux yeux doux.

— Tout cela, dit l'Ombre, c'est pour te rappeler aussi l'odeur des ciguës, des suprêmes ciguës coupées dans la verdure matinale. C'est pour te rappeler la ciguë et son odeur exceptionnelle, criminelle. » (1)

Et lequel d'entre nous peut être las de relire ce chef-d'œuvre qu'est *la Nuit au Luxembourg,* et qui n'en relirait sans cesse cette page mélancolique et souriante :

La religion des Grecs était charmante, aux derniers temps surtout : la vôtre parfois m'a donné quelques douceurs. Les Anciens connaissaient la religion de la beauté et de la volupté, vous connaissez celle de la grâce et de la tendresse. Je méprise vos philosophies qui ne sont que d'adroites constructions intellectuelles, je n'ai jamais pu mépriser vos légendes et vos superstitions, politesse traditionnelle que votre esprit fait à votre sensibilité. Mais ceci est le champ réservé aux exercices du peuple des enfants et des femmes timorées. Il n'y a de nobles créatures humaines que celles qui s'adorent elles-mêmes et qui s'étudient à tirer de leur nature tout le vain bonheur qui y est contenu. Vain, mais réel, et seule réalité. Savoir que l'on n'a qu'une vie et qu'elle est limitée. Il est une heure et une seule pour vendanger la vigne : le matin le raisin est âpre :

(1) « Choses anciennes » dans *Couleurs* p. 220.

le soir il est trop sucré. Ne perdez vos jours ni à pleurer vers le passé, ni à pleurer vers l'avenir. Vivez vos heures, vivez vos minutes. Les joies sont des fleurs que la pluie va ternir ou qui vont s'effeuiller au vent.

Suprême vertu de la grâce qu'en ce temps de cuistres et de primaires on dédaigne, sans la pouvoir atteindre, on méprise sans comprendre que rien en ce pays ne peut durer sans elle et que la puissance même, dans l'art de France, ne se peut priver de son aide. M. de Gourmont en fait sans cesse l'aveu : ne le fait-il point aussi quand il dit de Jules Laforgue : « Ce jeune homme mort à vingt-sept ans fut un des héros de l'esprit français, rien de biblique ne l'avait touché, sa morale était charmante, instinctive et libre : une vie d'art et de cœur s'épanouissait en lui ». Ne le dit-il pas aussi quand il énonce : « Les bons jugements littéraires ne sont pas purement intellectuels », ou quand il dit : « La beauté est une logique qui est perçue comme plaisir. »

Son souhait de la grâce, son aversion du dogmatisme pédagogique est partout dans son œuvre : aussi bien dans ces essais sur le Paganisme éternel ou la Morale de l'Amour, qui sont bien les deux essais les plus importants que l'on ait écrit en France depuis plus de vingt ans sur le chapitre de la morale : aussi bien dans ses romans comme *Sixtine* ou *le Cœur Virginal :* aussi bien même dans ses ouvrages de grammaire où il parvient sans compromissions à rendre séduisants les problèmes du style.

Rémy de Gourmont est peut-être le seul écrivain auquel il conviendrait de donner le titre de critique, si l'on n'avait vilipendé dans d'effroyables besognes un titre qui y a perdu sa noblesse. Pourtant lui seul restitue à ce nom ses vrais vertus créatrices, lui seul atteste ce qu'il y faut non point seulement de logique de pénétration, d'assiduité, de curiosité, mais de dons poétiques, de sensibilité artistique, de désintéressement intellectuel et d'équilibre fervent.

Retiré et presque invisible, sans histoire et sans aventure, en un temps qui se repaît inlassablement d'anecdotes, M. de Gourmont tout en perpétuant le labeur effrayant d'un bénédictin, n'accorde jamais à son labeur la figure fâcheuse d'une pédagogique gravité, il se joue et il joue. On dirait qu'il respire des idées comme d'autres respirent de l'oxygène. Sou-

vent grave, souvent attachée aux plus poignants problèmes de la sensibilité ou de la science, la pensée de Rémy de Gourmont répugne sans cesse à prendre une attitude doctorale.

Il a fait vœu de richesse intellectuelle comme d'autres jadis firent vœu de pauvreté, mais il ne cesse de faire don de ses richesses, avec la fraîcheur et la joie, sinon la naïveté et la candeur d'un Saint François d'Assise.

Et lorsqu'il parle, il ne se plaint pas que les hirondelles couvrent sa voix, car il aime l'idée qui fuit, l'oiseau qui passe, et le nuage, symbole inconsistant, attirant et furtif de l'illusoire vérité.

G. JEAN-AUBRY.

PALMA DI PALMA

I.

Bien qu'il eût payé cent francs un billet qui n'en valait que trente, Pancrace de Gyetvai pouvait s'estimer heureux de l'avoir eu à si bon compte. Une cinquantaine d'individus devançait partout Palma di Palma et achetaient tous les billets de ses concerts, c'était leur unique métier et ils en vivaient très bien. Leur affaire était de tout repos. Le seul risque qu'ils courussent était de ne revendre les billets que le double de leur prix, or ils les écoulaient toujours, ce qui d'ailleurs était fort naturel. En effet, quelle femme eût regretté de vendre ses boucles d'oreilles pour le suprême plaisir de voir pendant une demi-heure Palma di Palma qui avait refusé la main d'un roi. Dans leurs articles de fond, les journaux de l'époque l'élevaient jusqu'aux nuées et prétendaient qu'elle méritait la reconnaissance de toute une nation, car enfin la tranquillité de tout un peuple est plus précieuse que le bonheur de son prince, voire même que celui de Palma di Palma. Oui, on disait et l'on écrivait même, que l'amour du roi Arnoulf ne laissait point d'avoir trouvé d'écho dans le cœur de Palma di Palma et que, si elle le repoussa, ce fut le cœur bien gros.

Le roman se termina cependant sans que nos héros en mourussent. Le roi Arnoulf conserva son trône et passa à la postérité. Palma di Palma se consacra à M. Prachtbarth, son ingénieux impresario qui, en échange de cinq petites chansons, lui versait dix mille francs par soirée. Après cela, le public eût été bien exigeant d'en demander davantage.

II.

Le jour du concert, tout le *high life* des bains à la mode s'était donné rendez vous dans la grande salle des fêtes. Les diamants et les pierres précieuses brillaient d'un tel éclat que l'on eût pu éteindre les lustres sans que l'obscurité régnât dans la salle. Toute cette brillante société attendait avec une impatience fébrile le bonheur de voir Palma di Palma, ce qui était une jouissance tout aussi rare que de l'entendre. Elle n'avait jamais voulu poser devant l'objectif et ne se montrait jamais en public si ce n'est sur la scène. Quand elle sortait en voiture, elle se couvrait d'un voile aux reflets argentés et dont les mailles serrées arrêtaient tout indiscret regard ; à l'hôtel, elle ne sortait pas de son appartement ; et ne recevait personne.

Enfin . . .

Le rideau, en se levant, venait d'en découvrir un second en soie blanche, placé un peu en arrière de la rampe. Au milieu de la scène, on apercevait une sorte de renfoncement en demi-cercle entouré de rideaux en velours noir. De derrière ce décor on entendit quelques accords de piano et au même instant le rideau s'entr'ouvrit pour se refermer aussitôt. Au milieu du demi-cercle, la main appuyée sur une basse colonne noire, une jeune fille à la taille élancée, vêtue de blanc, s'offrait aux regards émerveillés de la salle. Ses cheveux d'un noir d'ébène faisaient ressortir la blancheur de son visage qu'animaient deux diamants noirs. C'était Palma di Palma.

Un bruissement de soie froissée s'éleva de la salle. Le bruit sourd d'une jumelle tombant à terre trouble seul le silence. Quelques spectateurs se tournèrent indignés vers le maladroit, quelques *chut !* se firent entendre. Gyetvai, car c'était lui qui avait de ses mains tremblantes laissé échapper sa jumelle, n'entendit pas les chuts. Il n'entendait probablement pas davantage Palma di Palma. Toute son âme, tout son être se concentraient dans ses yeux qui regardaient ardemment la chanteuse. Et plus il la regardait, plus son émotion croissait. La sueur perlait sur son front, il rougissait et pâlissait tour à tour. Il devait faire des efforts surhumains pour rester sur son fauteuil. Les battements de son cœur lui serraient la gorge et sa surprise fut si forte qu'il faillit sauter sur la scène.

Une telle ressemblance était impossible. On ne saurait ressembler à ce point qu'à soi-même. Cette silhouette, ces traits, cette voix et ces yeux . . . surtout ces yeux ; ce ne pouvait être qu'elle, et si créatures semblables eussent pu exister, Gyetvai n'aurait certainement pas pu, après sept ans, se souvenir, comme s'il l'eût vue une heure auparavant.

Il jeta un regard désespéré autour de lui, peut-être aurait-il la chance de trouver quelqu'un qui pût l'aider à sortir de ce doute angoissant. Il sentit immédiatement tout le ridicule de cette idée saugrenue. En effet, qui aurait pu, ici, sur les côtes de la Baltique, connaître Lenke Kádár, fille de feu l'instituteur de Füzes-Gyetva.

Les habitants de Füzes-Gyetva n'alimentaient guère les villégiatures élégantes, et sept ans s'étaient écoulés depuis que Lenke Kádár, après la mort de son père, avait quitté le village pour aller se réfugier chez des parents de la Haute-Hongrie.

Heureusement pour Gyetvai, le concert ne dura que vingt-cinq minutes, il lui semblait qu'il n'eût pu supporter ce supplice cinq minutes de plus. L'émotion lui étreignait la gorge. Il fallait qu'il lui parlât à tout prix, dût-il renverser des murs pour la voir.

L'artiste était descendue au Grand-Hôtel. Après une demi-heure de courses, Gyetvai apprit qu'il était tout aussi impossible de lui parler ce soir que de traverser l'océan Pacifique à la nage. Il put néanmoins obtenir que M. Prachtbarth le reçut. L'impresario l'écouta avec complaisance, puis lui déclara en souriant, mais fermement :

— Ce que avous désirez, monsieur, est tout à fait impossible. Mademoiselle Palma di Palma ne reçoit jamais personne. Vous perdez votre temps.

Gyetvai insista. Il mit tant de fermeté, tant de persuasion dans sa requête que l'impresario se sentit légèrement inquiet.

— Enfin, que lui voulez-vous ? Auriez-vous l'intention de l'épouser ou bien de lui demander une interview ? Je puis vous assurer, d'ores et déjà, que tous vos efforts sont inutiles.

De Gyetvai répondit tranquillement :

— Je ne veux ni l'un ni l'autre. Je vous prie seulement d'avoir l'amabilité de lui faire passer ma carte sous enveloppe, je viendrai chercher la réponse demain matin à dix heures.

M. Prachtbarth fit un geste d'indifférence :

— Soit, si cela peut vous être agréable, je suis à votre disposition.

— Vous me rendez un réel service.

... Dehors une foule énorme se promenait au clair de lune. Le nom de Palma di Palma courait sur toutes les lèvres. On parlait de son aventure royale, d'ailleurs c'est tout ce qu'on savait d'elle. On ignorait même sa nationalité. Quelques-uns prétendaient qu'elle était italienne, d'autres affirmaient qu'elle avait vu le jour en Espagne ou bien en France. D'aucuns croyaient savoir qu'elle était la fille d'un planteur de Cuba. Enfin chacun prétendait autre chose et personne ne savait rien de précis. On était sûr cependant que le roi Arnoulf était tombé amoureux d'elle à Paris. Qu'y faisait-elle alors ? On admettait deux versions. Suivant la première, elle était employée à titre d'ouvreuse dans un théâtre, selon la seconde, elle faisait partie du chœur.

III.

Pancrace de Gyetvai ne put fermer l'œil cette nuit. Jusqu'à l'aube, il se tint assis près de la fenêtre. Au-dessus de la masse sombre des eaux, une image du passé s'évoquait à sa mémoire. Dans l'allée d'un jardin où fleurissaient des roses, une jeune fille en deuil et un jeune homme à la taille élancée se promenaient. Rien ne troublait le calme de la nuit, l'astre des nuits resplendissait, le parfum des roses embaumait l'air. La jeune fille posa sa main sur l'épaule du jeune homme, elle avait le visage pâle, des larmes roulaient dans ses beaux grands yeux noirs. Elle dit, la voix tremblante d'émotion :

— Si vous ne reveniez plus, si vous m'abandonniez, j'en mourrais.

Pour toute réponse le jeune homme cueillit une rose, y posa les lèvres et la remit à la jeune fille. Puis ils s'en allèrent, l'un à droite, l'autre à gauche.

De Gyetvai se leva brusquement.

— Ce ne peut être qu'elle... seulement elle. Ce sont bien ses yeux, on eût dit que des larmes y brillaient encore... Une telle ressemblance est impossible.

IV.

M. Prachtbarth fixa de Gyetvai comme s'il eût voulu pénétrer ses plus intimes pensées. Une sorte d'inquiétude qu'il ne parvenait pas à dissimuler avait fait place à son sourire de la veille. Et ce fut d'un ton froid, hostile même, qu'il prononça :

— La cantatrice veut bien vous recevoir.

Puis il conduisit de Gyetvai lui-même aux appartements de Palma di Palma. Le brave homme toussotait tout en jetant, de temps en temps, un coup d'œil de côté sur cet étranger au nom impossible, devant lequel toutes les portes s'ouvraient. Et bien qu'il eût beaucoup de peine à retenir sa curiosité, il ne demanda rien à son compagnon. Quand ils arrivèrent, il s'excusa, pénétra seul dans l'appartement, puis au bout d'un instant il reparut et prit congé de Gyetvai en lui disant :

— La cantatrice est toujours disposée à vous recevoir.

La pièce où la camériste introduisit de Gyetvai était une véritable salle dont les quatre fenêtres donnaient sur la mer. Palma di Palma se tenait debout près d'une de ces fenêtres, mais elle ne fit aucun mouvement quand le visiteur entra. Seul son regard se tourna vers lui. Elle portait une robe blanche toute garnie de dentelle sans aucun ornement. Pas un bijou, pas de fleurs dans ses cheveux. D'ailleurs elle n'en portait jamais, elle ne les aimait pas.

Gyetvai s'arrêta un instant sur le seuil, puis ses yeux se portèrent vivement sur la jeune femme :

— Je savais bien, — prononça-t-il d'une voix sourde, — je savais bien que je ne pouvais me tromper. Ce ne pouvait pas être une vulgaire ressemblance.

Le regard froid et calme de la cantatrice le cloua au sol. Elle ouvrit les lèvres et prononça à voix basse en français :

— Je ne vous comprends pas, Monsieur !

Gyetvai la regarda les yeux égarés :

— Vous ne me comprenez pas ? Lenke ! . . . Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Elle reprit de la même voix :

— Je ne vous comprends pas, Monsieur. Je ne comprends pas votre langue.

Gyetvai se passa la main sur le front. Un profond désespoir s'emparait de lui. Maintenant qu'il la voyait de près, qu'il entendait sa voix, il eût juré que c'était bien elle. Toutefois, ce calme, ce regard froid le troublaient profondément. Il se rendait compte de l'expression hébétée qu'il devait avoir, et ce fut la gorge serrée qu'il poursuivit après un court silence, et cette fois en français :

— Vraiment vous ne m'avez pas compris, Mademoiselle ?

Elle continua à le regarder tranquillement :

— Je vous assure que non.

Gyetvai haussa les épaules.

— Alors, — reprit-il sourdement, — il ne me reste plus qu'à vous prier de m'excuser et à me retirer, Mademoiselle.

Il s'inclina, puis se dirigea vers la porte.

Au moment d'y arriver, la voix de la cantatrice l'arrêta :

— Monsieur !

Gyetvai se retourna.

— Mademoiselle !

— J'aurais deux mots à vous dire.

Elle lui indiqua un siège. Il obéit avec joie. Il doutait encore, et ses espoirs venaient de se réveiller.

La cantatrice s'assit en face de lui :

— Monsieur, j'ai appris que vous désiriez me parler à tout prix. Vous avez tant insisté que j'ai cru devoir vous recevoir. Je sentais que je devais agir ainsi pour dissiper votre trouble.

Gyetvai fit signe que *oui*.

Elle poursuivit :

— Je suis heureuse que mon raisonnement soit juste et si vous vous êtes trompé, vous voudrez bien reconnaître que j'ai fait preuve d'équité et de bienveillance envers vous . . . Vous vouliez vous rendre compte d'un fait. Je vous y ai aidé dans la mesure de mes moyens. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

La cantatrice sourit.

— Eh bien, puisque c'est vrai, vous reconnaissez me devoir quelque chose pour ce que j'ai déjà fait pour vous. Sur votre désir, je me suis mise à votre disposition, vous devez donc respecter mes désirs à moi. Y êtes-vous disposé ?

— Avec le plus grand empressement.

— Merci. D'ailleurs, je n'en abuserai pas. La façon dont nous nous sommes rencontrés, la situation, sont assez significatives. Vous cherchez quelqu'un, une femme, que vous n'avez pas vue depuis longtemps, vous ne savez pas où la trouver. Tout à coup, vous croyez l'avoir retrouvée. Est-ce bien cela ?

Il ne répondit pas. Il continuait à la regarder le front plissé.

— Vous ne répondez pas, j'ai donc deviné, ou du moins à peu près. Vous ne la cherchiez peut-être pas, vous l'avez rencontrée par hasard.

Gyetvai baissa inconsciemment la tête.

Un léger sourire passa sur les lèvres de la cantatrice, puis elle continua d'une voix calme :

— Cette jeune fille vous était certainement chère. Vous l'aimiez.

Gyetvai fit signe que *oui.*

— Elle vous aimait.

— Elle m'aimait.

— Cependant elle a rompu.

Il secoua négativement la tête.

— Alors c'est vous qui l'avez abandonnée. Elle n'était plus digne de votre amour.

Il soupira :

— Non. Elle était fidèle et bonne.

Le regard de la jeune fille devint glacial. Elle continua d'un ton calme, mais dur :

— C'est donc qu'elle était pauvre. Je devine le reste. Vous vous êtes ravisé, comme on dit. Vous lui avez écrit une belle et longue lettre et ... vous vous êtes empressé de demander la main d'une jeune fille riche.

Gyetvai fit un mouvement de surprise et, levant les yeux sur son interlocutrice, il attendit. Elle sourit.

— Voyons, cher Monsieur, il ne faut pas être sorcière pour deviner toute votre histoire. Votre conscience peut être tranquille, vous n'êtes ni le premier ni le centième qui ait agi ainsi. On n'a jamais mis personne en prison pour si peu. Mais la jeune fille vous a certainement fait des ennuis. Des pleurs, des menaces.

Il secoua vivement la tête.

— Elle n'en fit rien.

— Alors ?

— Je ne sais pas . . . elle disparut . . . elle partit.

— Où alla-t-elle ?

— Je n'en sais rien.

— L'avez-vous jamais cherchée ?

Gyetvai fit signe que *non.*

— Et elle ne vous a jamais donné signe de vie ? . . . Et depuis . . . aucun malheur ne vous a frappé ?

Il la regarda de nouveau interdit, le regard méfiant. Puis après un long silence, il répondit d'une voix sourde :

— Il y a trois ans, ma femme mourut . . . et à cette époque . . . en effet . . . peut-être six mois après, j'ai eu de ses nouvelles . . . .

— Elle vous a écrit ?

— Non. Un inconnu m'écrivit qu'elle était malade. La lettre était en français, elle venait de Paris.

— On vous écrivait qu'elle était malade. Vous avez répondu ? ou vous avez pris le train ? vous êtes allé la voir ?

Il baissa la tête sans répondre. La jeune fille se tut, attendit un peu, puis reprit :

— Ainsi, vous n'avez pas répondu, vous n'êtes pas allé la voir. Oh, ne cherchez pas à vous défendre, c'est tout naturel, cette femme ne vous était plus rien. Si vous l'eussiez encore aimée au moment d'en épouser une autre, vous auriez commis deux trahisons, dont une sous la foi du serment.

Elle se tut un instant, puis regardant bien en face son interlocuteur qui ne pouvait prononcer une parole, elle éleva la voix et reprit durement :

— Votre conduite était tout à fait logique. Ce qui est incompréhensible et bizarre, c'est que vous soyez ici. Car enfin, si j'étais vraiment celle que vous croyez reconnaître, celle à qui je ressemble tant, que pourriez-vous lui répondre si elle vous demandait . . . Que venez-vous faire ici ? . . . Que voulez-vous de moi que vous avez dédaignée quand j'étais pauvre et sans appui ? Que voulez-vous de celle que votre abandon a brisée, pourquoi la cherchez-vous maintenant ? Que pouvez-vous lui offrir et que pourriez-vous bien exiger d'elle ?

Gyetvai s'essuya le front. Il se sentait anéanti, il se leva inconsciemment et se tint courbé et muet devant la jeune fille qui le regarda un moment, puis reprit doucement :

— Eh bien, cher Monsieur, il ne vous reste plus qu'à me savoir gré de votre méprise et soyez heureux que je ne suis pas celle que vous croyiez avoir retrouvée, celle que vous ne devriez aller voir que si elle était réellement malade, à l'hôpital, pauvre et abandonnée, mais que vous devez fuir de loin si elle est forte, riche et célèbre . . . Adieu, Monsieur !

Gyetvai, le front moite, se traîna péniblement hors de la chambre.

Quand la porte se fut refermée sur lui, Palma di Palma se dirigea vers un petit secrétaire en ébène, l'ouvrit et en retira un livre à fermoir dont la reliure était usée. Une rose desséchée s'échappa d'entre les pages, elle la prit entre les mains, la réduisit en poussière qu'elle jeta par la fenêtre.

SIGISMOND SZŐLLŐSI.

ANDRÉ ET JEANNE

TRAGÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES

PAR **EUGÈNE RÁKOSI.**

(Suite.) (4)

ANDRÉ. Marie ! Ce n'est pas Jeanne ! . . . Peur, disparais et abandonne mon cœur ! . . . Qu'est ceci, chevalier ?

CHARLES. Nous nous aimons, mon prince, et comme cette dame est fiancée à un autre —

ANDRÉ. A mon frère —

CHARLES. Mais c'est moi qu'elle aime —

ANDRÉ. Oh ! si elle vous aime, qu'elle soit à vous !

MARIE. C'est vous qui parlez ainsi, prince !

ANDRÉ. Séparer deux êtres qui s'aiment, autant vaut briser un cœur en deux.

CHARLES. Vous êtes seul à observer cette règle. Aussi profitions-nous de l'occasion, tandis que tous les autres sont à s'amuser là en bas —

ANDRÉ. Tous les autres ?

CHARLES. Pour nous enfuir. Venez, ma belle Marie ! Vous êtes à moi ! Comptez sur moi, prince, en toute circonstance pour votre conduite.

ANDRÉ. Un seul mot, prince, je vous prie ! Tous les autres, dites-vous. Qui ? . . . Jeanne —

CHARLES. Jeanne aussi.

ANDRÉ. Oh !

CHARLES. L'impératrice Catherine, ma mère et la cour de ces dames !

ANDRÉ. Et où ?

CHARLES. En bas, dans la crypte royale.

ANDRÉ. Dans la crypte ? Et on s'amuse ? Là ? On s'amuse là où les trépassés se reposent de leurs fatigues ! Où habite la mort, où les vivants n'osent entrer qu'en frissonnant ? Oh ! quelle volupté diabolique peut induire une femme à s'amuser au milieu de squelettes en putréfaction !

CHARLES. Bon prince, la mort du vieux roi n'a pas supprimé la gaîté de notre cour, et la gaîté qui n'est pas morte se cherche une occasion et un endroit sous la terre, s'il n'y en a pas dessus.

ANDRÉ. Et le mot qui ouvre la porte de la crypte ?

CHARLES. « Lys. »

ANDRÉ. Ah ! vilaine fleur, blason des âmes noires, tu insultes à la blancheur de ta robe ! Mais silence ! —

CHARLES. Monseigneur —

ANDRÉ. Adieu. Je vous remercie ! *(Charles, Marie et le Porte-flambeau sortent.)* Descendons maintenant dans la crypte. Je vais les surprendre. J'amènerai avec moi en bas une centaine de bourreaux. Il faut qu'il y en ait deux pour chacun et dix pour elle. Je ferai un tel carnage que les cercueils, comme d'horribles galères, se soulèveront pour danser et flotteront sur une mer de sang . . . O hideuse luxure, qui dans son corps fardé, conduit ses désirs frémissants, afin de les exciter et de les émoustiller, au milieu d'objets effrayants, cercueils, os en poussière, crânes ! Ciel, tu vois cela, impassible ! Enfer, ne trembles-tu pas en présence de tels maîtres ? Oh ! est-il possible que la nature supporte cela tranquillement, que la ville dorme en paix, que les églises restent muettes, et que les étoiles poursuivent en scintillant leur carrière, pendant qu'ici, sous mes pieds, au milieu de rois qui reposent, des femmes dépouillées de leur sexe dansent à perdre haleine et que leurs galants, roulant des tonneaux de vin sur des tombes, se font les serviteurs de leur gaîté par des chansons lubriques ? *(Eclairs, coup de tonnerre).* Nature ! tu romps enfin ton silence ! Donne-moi ta voix, mets dans ma main ta foudre, en guise de fouet, et apprends de moi à frapper les pêcheurs ! *(Craquement épouvantable, lueur rouge qui frappe la vitre et y reste en permanence.)* Qu'est cela, le ciel et la terre rougissent de honte. Le vent gémit dans l'air, des éclairs de feu sillonnent la nue et courent çà et

là dans une joie désordonnée, et le grondement dans les profondeurs et à la surface de la terre .... O jugement dernier, viens sur nous et prononce sur ce que tu trouves en nous !

(Un Page avec un flambeau arrive fuyant.)

LE PAGE. Au secours ! ...

ANDRÉ. Hé, qu'y a-t-il ?

LE PAGE. Je vous cherche ... O prince ... Les reines s'amusent là. O puissances célestes ... Madame Agnès m'a chargé de vous remettre cette lettre.

ANDRÉ. Lève le flambeau. Toi aussi, peut-être, tu dansais avec eux, pour trembler ainsi ?

LE PAGE. O heure terrible ! Je vous cherche, mais le jugement dernier me barre le chemin. Dans le ciel, bien qu'il fût pur auparavant, un orage épouvantable se déchaîne ; le sol s'agite sous mes pieds, le mer sort de son lit et pénètre dans la ville en vagues écumantes, les murs chancellent, les maisons s'écroulent, et, pour comble à ces fléaux de la nature, le Vésuve a ouvert sa bouche, il vomit du feu qui éclaire, comme une torche effrayante, le jugement dernier.

ANDRÉ *(les yeux sur la lettre)*. Ha ! Déchaînez-vous, que la coupable tremble ! Voici ce qui est écrit : Jeanne, Catherine et les princes. Seul, Durazzo n'est pas là. Ha, ha ! Quel monde ! Le plus honnête d'entre eux est celui qui, nuitamment, fait évader la fiancée d'un autre !

LE PAGE. Monseigneur !

ANDRÉ. Va-t'en, pauvre fou, valet de gens abjects, pars. *(Le page sort.)* Mon heure est venue, c'est un présent du ciel !

(Agnès traverse en fuyant la scène.)

AGNÈS. O mon Dieu, au secours ! Hommes ! Allons dans l'église ! *(Elle sort.)*

ANDRÉ. Dans l'église ? Oh ! que Jeanne n'entre pas dans l'église et que les pierres ne tombent pas sur elle, tandis qu'elle priera ! Allons dans la crypte !

(Jeanne, ses magnifiques vêtements en désordre, déchirés, entre précipitamment.)

JEANNE. Miséricorde !

ANDRÉ. Jeanne !

JEANNE. André ! O nuit horrible, épouvantable ! Le roi défunt est sorti de son tombeau et sa tête, détachée de son corps, est tombée sur mon sein, et, comme je la rejetais à terre, son menton sans dents est resté dans ma main. Ayez pitié de moi ! Accordez-moi votre miséricorde, André ! Cette nuit, je meurs cent fois.

ANDRÉ. Sachez mourir une fois, infâme, une seule ! *(Montrant le Crucifix.)* Là est la miséricorde, non ici, allez, si vous l'osez, prosternez-vous devant le Golgotha et remerciez-le de vous avoir laissé le temps de faire votre dernière prière.

JEANNE *(se tordant les mains)*. Oh !

ANDRÉ. Après avoir trompé votre époux, outragé une tombe, prosternez-vous, si vous l'osez, devant la sainte image. Là est votre place, si l'on vous y tolère.

JEANNE. Père des miséricordes ! Ote-moi ma peur, oh ! délivre-m'en, père des miséricordes ! *(Elle se précipite vers le Crucifix. Mais, avant d'y arriver, elle est arrêtée par un effroyable coup de tonnerre : le mur de derrière s'écroule avec l'autel, le tronc mutilé de la croix se dresse seul. On voit dans le fond une partie de Naples, le Vésuve en feu, le golfe et la mer écumants, des maisons en ruines, des cadavres, etc.)* Ah ! . . . Je suis perdue, c'est fait de moi ! Grâce, André ! *(Elle court à lui, s'accroche à ses habits.)*

ANDRÉ. L'autel s'écroula à votre approche, parce que vous devez périr, femme ! Jetez-vous dans le feu, jetez-vous dans l'eau, et si vous n'êtes pas consumée par l'un et engloutie par l'autre, vous serez rachetée, femme abominable. Dieu est votre juge : c'est à lui, et non à moi, de prononcer sur votre sort ! *(Il sort.)*

JEANNE. Un homme, un homme, un bras protecteur . . . ciel ou enfer, au secours, au secours —

(Entre Louis de Tarente.)

LOUIS. Ma reine !

JEANNE *(courant à lui)*. Je suis à vous, qui que vous soyez, à vous ! *(Elle tombe sans connaissance.)*

(Rideau.)

ACTE QUATRIÈME

Salle splendide dans le Palais royal. Trônes, sièges, tables.

(Monte Scaglioso et le moine Robert entrent par des côtés différents.)

MONTE SCAGLIOSO. Monsieur, je suis allé chez vous.

ROBERT. Moi, de même. Je désirais vivement m'entretenir avec vous avant le grand conseil.

MONTE SCAGLIOSO. C'était également mon intention. Quelle nouvelle d'Avignon ?

ROBERT. Nous n'avons que de vaines promesses. Deux envoyés trouvent là portes ouvertes : l'or et la femme. Nos envoyés ont déposé quarante mille marcs sur le trône du Christ, afin d'acheter un droit qui est nôtre.

MONTE SCAGLIOSO. Eh bien ?

ROBERT. Une légion de femmes, Jeanne, Agnès et Catherine, barre le chemin à nos pièces d'or. Chacune a là ses partisans. Il s'y noue cent fils d'intérêts divers et cent mains les mêlent sans relâche. Mais nos envoyés ne partiront pas, tant qu'ils ne pourront pas rapporter de résultat. Sera-t-il considérable ? Cela est dans la main de Dieu, au nom de qui — la femme et l'or arrangent les affaires.

MONTE SCAGLIOSO. Le cardinal Jean Colonna réclame avec insistance la mise en liberté de ses amis, les prisonniers Capouans. Ce sont de grands seigneurs, qui ont été victimes d'intrigues de cour. Le défunt roi les a fait enfermer ; on leur a enlevé leurs biens et leurs immenses propriétés, et les favoris des princesses se les sont partagés. Si nous les faisions remettre en liberté, il pourrait y avoir un double avantage : leur nombre accroîtrait notre parti, et la reconnaissance du cardinal nous serait un sérieux appoint.

ROBERT. Parfait. Ma reine part. Elle prendra congé ici de la cour. Ensuite vers son pays . . .

MONTE SCAGLIOSO. Votre cour qui a renoncé à tout, est émue à cette pensée.

ROBERT. Père, mère, frères et sœurs, parents, amis — tous sont restés là-bas . . . Je ne vois d'autre Hongrois que celui qui, comme moi, est fugitif et sans patrie . . .

MONTE SCAGLIOSO. Moine, moine !

ROBERT. Je n'en ai que l'habit et la vie de pénitence ! La pensée et le sentiment sont si profanes en moi que je pourrais tuer ! Je ne puis, en effet, avoir que du mépris pour votre monde italien, dans lequel je suis obligé de vivre ; le pays dont je voudrais respirer l'air et entendre la langue, je ne pourrai plus le voir, jamais !

MONTE SCAGLIOSO. Pensez à votre prince.

ROBERT. La reine voudrait l'emmener dans son pays.

MONTE SCAGLIOSO. Le ciel nous en préserve !

ROBERT. Qu'est-ce qui l'attend encore ici ?

MONTE SCAGLIOSO. Qu'est-ce qui nous attend ? Qu'est-ce qui attend ce malheureux royaume privé de lui ? Le trône sera la proie de la dissolution de la reine, une foire pour des pitres de cour, des femmes légères et des entremetteurs ! Oh ! ne parlons pas de cela. Venez dans ma chambre, allons examiner cette affaire plus amplement. La cour doit se réunir ici pour prendre congé de la reine. Venez, monseigneur. *(Ils sortent.)*

(Entrent Philippa, Terlizzi, Melazzo.)

TERLIZZI. Je suis heureux, maman Philippa, d'avoir rencontré votre carosse à la porte et d'avoir pu être votre chevalier jusqu'ici.

PHILIPPA. Je vous remercie, comte. Certes, mes jambes me portent encore, mais l'aide d'un galant gentilhomme me fait plaisir.

MELAZZO. Et qu'est-ce qui vous amène au palais, comtesse de Cabannis ?

PHILIPPA. Hé ! mon petit, vous n'avez donc pas entendu dire que je suis redevenue veuve ? Je reviens dans le grand monde pour tenter fortune !

TERLIZZI. Plaisanterie à part : peut-on savoir ?

PHILIPPA. Plaisanterie à part, combien d'années ai-je été la compagne en dévotion de la reine Sancha ? Quand elle priait, elle se passait plus facilement de son chapelet que de moi. Mais, pardieu, je savais aussi prier . . . Dans ma vie entière, j'ai su tout ce dont on avait besoin. A présent, la reine a en-

fermé son veuvage dans un couvent : ainsi, je suis restée sans elle veuve, moi aussi. Et j'entends dire que les jeunes reines se sont adonnées depuis quelque temps à joyeuse vie.

MELAZZO. Une des deux s'est même enfuie avec son amant.

TERLIZZI. Fi, Durazzo ! Avec sa propre amante ! Moi, je me suis toujours enfui avec l'amante d'un autre.

PHILIPPA. Et Jeanne ?

TERLIZZI. Elle mène maintenant joyeuse vie. On dirait qu'on l'a changée.

PHILIPPA. Elle est enfin ce que l'a faite mon moulin. C'était un froment dur comme l'acier, mais elle deviendra une farine d'autant meilleure. — Et qui a ramené sa gaîté ? Vous ?

TERLIZZI. Ce n'est pas son mari, je présume !

PHILIPPA. C'est aussi mon avis. Mais qu'importe ! Ils sont gais, je veux être du nombre, je veux me divertir en leur compagnie ; voilà pourquoi je suis venue au palais, mes beaux seigneurs. Et maintenant, donnez-moi un siège, je vous prie ; je vous permets de me rendre vos hommages.

MELAZZO. Voici la reine avec sa cour, elle vient de la messe.

PHILIPPA. Elle va donc quand même à la messe ? Bravo, bravo. Sans la crainte de Dieu, le fruit défendu n'est pas aussi désirable. *(Entrent, soit séparément, soit deux à deux, Jeanne, Catherine, Agnès, Marguerite, Sancia, Louis de Tarente, Bertrand, San Severino, des courtisans, seigneurs et dames.)* Je suis venue vous assurer de mon dévouement, ma belle reine.

JEANNE. Philippa la Catanaise !

PHILIPPA. Comtesse de Cabannis.

JEANNE. Nous ne sommes pas des inconnues l'une pour l'autre, madame. Vous êtes la belle-mère de Marguerite, la grand'mère de Sancia. Que m'êtes-vous, pourriez-vous le dire ?

PHILIPPA. En un mot, non.

JEANNE. En un mot — vous l'ignorez.

PHILIPPA. Un mot est peu pour cela, c'est ainsi que je l'entends, ma reine. Une fois, en effet, je suis votre tête, une fois votre conscience, une fois votre main —

JEANNE. O ciel ! J'accorde tout, mais je ne donne pas ma tête.

PHILIPPA. Comme votre tête, je me charge de vos plaisirs ; comme votre conscience, je me débattrai avec Satan à votre place ; comme votre main —

JEANNE. Comme ma main ?

PHILIPPA. J'étoufferai, si c'est nécessaire, votre ennemi !

JEANNE. Mon ennemi ! . . . En ce cas, saisissez-vous de mon cœur, bonne dame . . .

LOUIS DE TARENTE. Notre reine s'absorbe dans ses pensées . . . *(Il lui baise la main.)*

JEANNE. Je pense à la façon dont nous devons récompenser ceux qui nous font du bien. Si nous autres, rois, nous faisons couper la tête de ceux qui se révoltent contre nous, pour les punir, il faut que nous puissions donner en récompense une tête nouvelle à ceux qui travaillent dans notre intérêt. Que se passerait-il en vous, Sancia, Marguerite, Philippa, si vous alliez, un jour, parmi nous, avec une tête nouvelle et des pensées nouvelles ? Et vous penseriez que vous avez reçu cela en récompense pour une chose dont la vue donnerait peut-être le vertige à votre nouvelle tête ! . . . *(A Louis, qui lui regarde la main.)* C'est mon anneau nuptial. Otez-le, je vous le donne. — Est-ce vrai, Bertrand, on dit que ma sœur Marie est plus belle que moi ?

BERTRAND. Elle ne peut être si belle que cela soit vrai.

JEANNE. Cette réponse n'est qu'une échappatoire, finaud. Vous aviez autrefois plus de courage.

BERTRAND. J'avais seulement moins de politesse. Je ne veux pas l'offenser.

JEANNE. Vous ne pouvez l'offenser comme elle m'a offensée ; cette nuit-là, à cause de sa faute, le ciel et la terre, bouleversés, sortis de leurs gonds, perdant leur équilibre, se sont entrechoqués, comme deux hommes ivres, qui se rencontrent dans une rue étroite.

BERTRAND. Voilà la cause de l'horreur que cette nuit a vue avec des yeux fulminants. Et ces babillards de prêtres disent en chaire aujourd'hui encore que la cause de l'abomination, ce sont nos abominables péchés : ceux des petits et ceux des grands.

JEANNE. Enfantillage ! Il se peut que beaucoup de pécheurs se soient convertis cette nuit-là. Je connais une innocente qui, alors, dans sa frayeur, a chancelé.

PHILIPPA. Comment, comment, ma belle reine ?

JEANNE. Eh, eh, petite curieuse ! Comment cela aurait-il pu se faire sans vous ?

PHILIPPA. Qui sait si, sans moi, la lutte du ciel et de la terre eût été aussi efficace !

JEANNE. Mais j'oublie en votre société le chagrin qui m'attend. Notre belle-mère chérie part aujourd'hui, et, à ce qu'on m'a dit, elle désire vivement emmener avec elle son fils, mon époux.

TOUS. Ah !

JEANNE. Quel est votre avis à ce sujet ?

AGNÈS. Le ciel nous préserve d'elle à l'avenir !

CATHERINE. Pourquoi ? Que le ciel nous préserve d'elle ! En vérité, en repartant, elle répare le fait de sa venue.

AGNÈS. L'intérêt de l'Etat n'est pas qu'elle reparte —

CATHERINE. Quel avantage y aurait-il pour l'Etat à ce qu'elle reste ici —

JEANNE. Que dit le comte Bertrand ?

BERTRAND. Dois-je parler, ma reine, au nom de l'Etat ou au mien ?

JEANNE. Au nom de tous les deux, noble comte.

BERTRAND. Eh bien, en ce qui regarde l'Etat, je ne crois pas qu'il s'écroule, soit qu'elle parte, soit qu'elle reste, et, en ce qui me regarde, il en sera de même pour moi, dans les deux cas.

JEANNE. L'avis du prince de Tarente ? —

PHILIPPA. Celui de Jeanne ?

JEANNE. Après celui du prince !

LOUIS. J'ai pu être heureux, tant qu'elle a été ici. Puis-je l'être davantage, si elle part ?

JEANNE. Nous ne la laisserons pas s'en aller ! Quand il sera question de cela, rangez-vous de mon côté, je vous prie . . . Tous les deux, vous et moi, nous sommes rivés à la même lourde chaîne. Moi à un bout, vous à l'autre ! Nous la ferons résonner en même temps, sans nous approcher l'un de l'autre, sans nous éloigner jusqu'au bout extrême . . . Un flacon d'odeur, je vous prie . . .

UN HUISSIER *(entrant)*. La reine de Hongrie approche.

SAN SEVERINO *(de la porte du fond)*. La reine Jeanne !

JEANNE. Ah! comte de San Severino. Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau?

SAN SEVERINO *(lui parlant à l'oreille)*. Le légat du Saint-Siège a apporté des nouvelles favorables.

JEANNE. Bonne nouvelle, mon ami. Prenez vos dispositions pour qu'il se présente, quand le conseil d'Etat sera réuni. *(San Severino sort.)*

(Entrent Elisabeth, André, Robert, Monte Scaglioso, les membres du conseil d'Etat, Iseult, suite de Hongrois.)

ELISABETH. Princesses royales, Jeanne, ce n'est qu'à travers un torrent de larmes que je puis voir vos visages. *(Elle pleure.)*

JEANNE. O madame, reine, ma mère! Pourquoi versez-vous vos chères larmes? Vous retournez dans votre patrie et nous laissez ici dans la nôtre.

ELISABETH. Mon fils!

JEANNE. Pleurez-vous, parce que vous le laissez ici?

ELISABETH. Je songe à l'emmener!

JEANNE. Alors, c'est à nous de pleurer.

ELISABETH. Désirez-vous qu'il reste? J'aurais besoin de vous voir l'engager à rester, si vous souhaitez que je m'en aille tranquillisée.

MONTE SCAGLIOSO. Priez-le, reine, au nom de nous tous.

JEANNE. Tous vous en prient, monseigneur, et moi comme eux.

ANDRÉ. Tous, plus une. Je reste donc pour cette une et pour les autres.

ELISABETH. Mon fils!

ANDRÉ. Je dois rester ici, ma mère. Ici, et nulle par ailleurs, j'ai ma place, mon but, ma tâche.

ELISABETH. Dieu et ta mère te donnent leur bénédiction. Tiens, j'attache à ton cou cette relique, qui a été consacrée sur le tombeau de Saint Pierre : sa vertu, jointe à mes prières, te préservera du poignard et du poison. Adieu, reines ; Jeanne, ma fille, je vous laisse mon enfant, je vous demanderai compte de lui là où, un jour, nous irons tous. Vous aussi, comte de Monte Scaglioso, soyez béni, ami de mon fils, que le Tout-Puissant aie soin de vous et de vos enfants. Robert, Iseult et vous tous qui assisterez au cours de la vie de mon fils,

le verrez fleurir et décliner, ce que le sort m'interdit à moi, sa mère — à chaque pas que vous ferez pour lui, je frapperai à la porte du ciel pour vous, et, partout où j'irai sur terre et sur mer, je verserai mes larmes pour vous ! *(Elle sort avec Iseult et sa suite.)*

MONTE SCAGLIOSO. Tandis que la reine fait ses préparatifs de départ, restez ici, je vous prie, mon prince, pour la délibération. Tous les autres se retireront.

(Tous sortent, excepté les membres du Conseil d'Etat, André, Jeanne, Robert et Monte Scaglioso.)

JEANNE *(à part)*. Comme mes yeux se gonflent ! Un torrent de larmes est prêt à jaillir ! Non, non ! . . . Pourquoi ? Pourquoi, en effet ? Que pleurer ? . . . Une mère, qui dit à son fils un adieu éternel ! Mères, fils, c'est votre lot, c'est pour cela que vous êtes nés, que vous avez aimé. Arrière, larmes futiles, eau traîtresse, vous ne venez pas de mon cœur ; le discours d'une femme émue vous a fait simplement sortir, comme des curieux, sur le pas de votre porte. Pleurer ! Ah, folie ! C'est bon pour les vieillards et les enfants de se gâter les yeux.

MONTE SCAGLIOSO. Princes et nobles seigneurs, le sort des Capouans prisonniers fait l'objet des sollicitations de leurs amis. L'envoyé du cardinal Colonna est ici et demande votre clémence en faveur des malheureux.

ANDRÉ. Ils subissent une détention injuste, tel est mon avis.

JEANNE. Elle n'est pas injuste : le roi, notre prédécesseur, les a frappés pour leur trahison.

ROBERT. Il n'y a pas eu de jugement, une accusation a seulement été portée contre eux. En réparant un mal, vous travaillerez au salut de votre prédécesseur, s'il a fait un faux pas.

JEANNE. Mon droit n'étant pas lésé, qu'on les mette en liberté —

MONTE SCAGLIOSO. Et leurs biens ?

ANDRÉ. Qu'on les leur rende.

JEANNE. Quels biens ?

MONTE SCAGLIOSO. Le comte Terlizzi, Bertrand et Melazzo — les ont pris.

JEANNE. Tous sont mes fidèles.

ANDRÉ. En effet. Eh bien, qu'ils usurpent la faveur, non des biens —

JEANNE. Prince !

ANDRÉ. Votre droit, madame, est peut-être lésé, parce que nous ne laissons pas le bien d'autrui entre les mains de vos favoris.

JEANNE. Il n'est pas lésé.

ANDRÉ. C'est donc décidé.

MONTE SCAGLIOSO. Le prince de Durazzo —

ANDRÉ. Je le sais. Le Saint-Siège a donné son approbation à son acte audacieux. Le prince est l'époux légitime de Marie et nous lui constituons, par la présente, trente-deux mille onces d'or, et donnons à sa femme le comte d'Albe.

JEANNE. C'est vous, prince, qui réglez ainsi l'affaire, en faveur de ceux qui ont dépouillé vos frères et attiré du scandale sur notre cour, oh !

ANDRÉ. Ne parlons ici ni de spoliation ni de scandale ! Là où cent choses restent impunies, que sert de réprouver ce qui est réparé ? Mais, parce que les mœurs qui règnent actuellement dans cette cour, et plaise à Dieu qu'elles ne subsistent pas longtemps ici, causent un vrai scandale et provoquent justement la colère du ciel, je désire que le conseil qui dirige les affaires de l'Etat, prenne, en notre nom, des mesures pour que les dames royales, la princesse de Durazzo et l'impératrice de Byzance, tiennent en autre lieu une cour digne de leur sang et de leurs plaisirs.

JEANNE. C'est un exil ?

ANDRÉ. Rien qu'une prière de s'éloigner.

JEANNE. Et que m'avez-vous réservé à moi ? Car je ne pense pas que votre cœur de roi m'ait oubliée.

ANDRÉ. Nobles conseillers, la princesse Jeanne, mon épouse, ma reine, se repentant, a pris la résolution, tant que nos fâcheuses affaires restent en suspens et que le Saint-Siège ne rend pas son arrêt dans le différend que les dispositions du roi Robert ont élevé entre nous, de passer ce temps dans un couvent, afin de gagner par ce moyen une couronne céleste, qui s'ajoutera à celle que Naples lui donnera.

MONTE SCAGLIOSO. Ma reine !

LE CONSEILLER MORIALE. On vous bénira pour cela, reine !

JEANNE. Vous tous ! . . . Pas un seul de mon côté ! . . . Dans un couvent ? Oh ! Dans un cercueil, à cause de vous, seigneurs ! Quoi ! M'enterrer à vingt ans ? Quoi ! Me faire

renoncer au printemps pour l'hiver ? Jeter la nuit sur le jour ! Quoi ! Me crever un œil et le plonger dans une nuit noire, pour que son éclat se ternisse, épuisé, là dans le néant !

(San Severino entre.)

SAN SEVERINO. L'envoyé du Saint-Siège !

JEANNE. Il est venu pour la péroraison ! *(Saisissant la main d'André.)* Pourquoi êtes-vous resté ici, malheureux ?

ANDRÉ. Pourquoi m'avez-vous retenu, malheureuse ?

JEANNE. Nous avons même nom, ainsi qu'il sied à mari et femme : malheureux ! Si nos cœurs ne sont pas unis, nos mains et notre sort le sont. Nés infiniment loin l'un de l'autre, nous avons tous deux, c'est vrai, la même origine — nous avons été destinés l'un à l'autre, mais pourquoi ? Pour faire notre bonheur, ou notre misère, — est-ce encore douteux ? La mer est calme, le ciel sans nuages, cependant l'hirondelle de mer annonce, par le battement de ses ailes, la tempête au marin. Ne sentez-vous pas, n'entendez-vous pas, à mes cris désespérés, la tempête, ô marin borné ?

ANDRÉ. Je suis roi sur mon navire, et c'est parce que je vois l'orage menacer que je fais jeter à l'eau le pécheur, afin de sauver le navire.

JEANNE. Introduisez l'envoyé ! *(San Severino sort.)* Qu'il ait le sort qui lui est réservé.

(Le cardinal Aymerik entre avec une suite de prêtres.)

AYMERIK. Au nom du Christ, je vous salue, reine, prince, et vous, dignes conseillers.

MONTE SCAGLIOSO. Dites, Eminence : reine et roi !

AYMERIK. Je suis chargé de vous annoncer que le successeur de Pierre, le vicaire du Christ, en vertu de son droit indiscutable, a pris la décision suivante : Jeanne aura droit au titre que lui assurent les dernières dispositions du feu roi, son grand-père, si elle prête serment de vassalité devant le Saint-Siège pontifical.

ROBERT. En prononçant cet arrêt, le pape viole un droit.

AYMERIK. Je n'ai pas charge de le juger. Et votre habit ne vous en donne pas non plus le droit.

ROBERT. L'habit interdit-il de juger un droit, et permet-il d'en confisquer un ?

AYMERIK. J'ai dit !

ANDRÉ. Paix, Robert.

AYMERIK. L'anathème de l'église frappe quiconque ne respecte pas l'arrêt du Saint-Siège. Sa Sainteté m'a ordonné de le publier du haut des chaires de Naples. Je vous salue, ma reine, prince, dignes conseillers. Je m'en vais poursuivre l'accomplissement de ma mission. *(Il sort.)*

ROBERT. Il s'opère dans l'église du Christ un trafic, une impudente spéculation, et le vicaire du Christ est le — marchand.

JEANNE. Prêtre blasphémateur, hors de ma vue ! Vous oubliez que vous êtes le serviteur de Dieu !

ROBERT. En servant les bons, je le sers bien, mieux encore en haïssant le méchant.

JEANNE. Craignez Dieu ! L'anathème de l'Église vous frappera.

ROBERT. Elle vous protège, vous n'avez pas à craindre Dieu.

JEANNE. Hors de ma vue, effronté !

ROBERT *(se prosternant aux pieds d'André)*. Monseigneur !

ANDRÉ. Paix, Robert. Nous avons perdu notre procès, mais nos envoyés sont encore là-bas. Aime-moi, espère ; une décision injuste n'est jamais définitive. Ce sont des hommes faibles ou mauvais qui en ont décidé et qui, par le même motif, peuvent changer d'avis. Agissez ainsi, Jeanne, tant que vous serez reine, avec tous ceux qui le mériteront !

UN HUISSIER *(entrant)*. Notre reine est sur son départ.

ANDRÉ. Allons !

JEANNE. Seigneurs, je vous relève de vos fonctions. La création d'un nouveau conseil sera notre premier soin comme reine.

(Monte Scaglioso et les Conseillers se lèvent en silence, s'inclinent et se retirent. André et Robert sortent par le côté. Les cloches sonnent.)

JEANNE *(seule)*. Ces cloches saluent ma royauté, et son départ. En ce moment, on publie dans les églises la décision du Saint-Siège et l'anathème ecclésiastique. Oh, dans un couvent ! Non ! Là, on ne peut ni cicatriser une blessure, ni oublier, ni tirer vengeance des affronts qu'on a reçus ! J'ai des raisons,

j'ai le droit de me venger, et le ciel m'en a donné aussi le pouvoir. O André, cette lutte ne peut se terminer que comme tu l'as engagé : ou moi à tes pieds, ou toi aux miens !

(Cependant on a ouvert les portes, les reines sont entrées avec leurs suites ; d'un autre côté viennent, avec leurs suites, Elisabeth et André, qui se tiennent embrassés. On voit au dehors toutes sortes de gens.)

(André et Elisabeth s'avancent jusqu'au milieu de la scène. Jeanne leur fait une révérence. Elisabeth lui tend la main, Jeanne donne la sienne, mais, en s'allant, elle chancelle.)

JEANNE. Au secours ! . . . Un flacon ! . . . *(Elle s'évanouit.)*

SANCIA. Elle a perdu connaissance.

ELISABETH. Qu'est-ce, mon enfant ? Qu'avez-vous ?

SANCIA. Elle revient à elle.

JEANNE. Oh !

ELISABETH. Pâmée, sans savoir pourquoi, acceptez mon baiser d'adieu. *(Se penchant sur elle.)* Vous restez ici, mon fils ?

ANDRÉ. Oh ! être obligé de vous quitter ! Venez, ma mère.

ELISABETH. Puisses-tu ne pas me quitter, mon bel enfant chéri !

(Sortie générale. Sancia reste avec Jeanne et quelques dames, auxquelles Sancia fait signe de s'éloigner.)

JEANNE *(s'éveillant peu à peu sur un siège, où on l'a placée).* Oh !

SANCIA. Elle se réveille !

(Elle fait signe à Louis de Tarente de sortir de derrière une porte, où il était resté, pendant que les autres s'éloignaient ; elle-même le rejoint et lui parle par l'oreille.)

LOUIS. Ah ! *(Il s'agenouille devant Jeanne.)*

JEANNE. Vous êtes ici, vous ? . . . Ha, ha ! Oh ! pas dans un couvent, non ! et encore non ! Maintenant, je suis reine et femme !

(Rideau.)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE Ire

(Les environs d'Aversa ; clairière dans la forêt. On entend des cors de chasse.)

(Bertrand, Terlizzi, Melazzo, San Severino, Accajoli arrivent séparément.)

TERLIZZI. Notre chasse va à souhait, et, ainsi que les cors l'indiquent, elle se dirige par ici. Mais nos chasseurs sont en retard.

(Il sonne du cor, mais sur un ton différent de celui des cors que l'on entend dans le lointain. Une sonnerie analogue, une seconde, puis une troisième lui répondent.)

Nous voilà ! Comte Melazzo, San Severino, Bertrand, Accajoli, nous sommes tous réunis.

BERTRAND. Nous, les chasseurs, oui, mais la bête !

TERLIZZI. Elle a deux rabatteurs : le sort et elle-même : chacun est un sûr garant de sa perte.

MELAZZO. C'est donc décidé ?

ACCAJOLI. Oui, en conseil des dames.

BERTRAND. O Parques charmantes qui, en souriant, filez, limitez et coupez le fil de la destinée ! Et Jeanne ?

TERLIZZI. Elle ne se mêle de rien ; mais, la chose faite, elle n'aura pas de regrets, je le crois.

BERTRAND. Oh ! je connais sa belle main : si elle le désirait, elle n'aurait pas recours à la main d'autrui.

TERLIZZI. Vous doutez, et vous hésitez peut-être ?

BERTRAND. Je le ferai, dût-elle le défendre.

TERLIZZI. A l'œuvre donc. La chasse se dirige par ici. Dispersons-nous, et celui sous le poignard duquel le sort rabattra le gibier, mettra la chose à exécution. Un restera ici, un autre se tiendra à droite, les autres occuperont l'enceinte déterminée par cette ligne. Il lui faudrait être un magicien, non un homme, pour s'échapper.

ACCAJOLI. Et quand on l'aura abattu ?

BERTRAND. Il restera là où il sera tombé. Quand on le retrouvera, les bêtes fauves et les oiseaux de proie, les rats et aussi les fourmis l'auront entamé de telle sorte qu'il y ait, à sa mort, non pas une seule cause, mais cent ! Dans quel ordre nous plaçons-nous ?

TERLIZZI. Moi, je commence et me mets là.

BERTRAND. J'ai un pressentiment de bon augure pour cet endroit-ci.

MELAZZO. Je serai votre voisin.

SAN SEVERINO. Et moi le vôtre.

ACCAJOLI. Parfait ! Je fermerai la marche.

TERLIZZI. En route donc.

BERTRAND. Halte ! Un mot encore !

TERLIZZI. Qu'est-ce ?

BERTRAND. Et si la bête tuait le chasseur ?

TERLIZZI. Eh bien, il restera, lui aussi, où il sera tombé, pour les bêtes fauves, les oiseaux de proie et les rats, même aussi pour les fourmis.

BERTRAND. Parfait ! Mon sang bout à cette belle pensée. Mais cette mésaventure, Dieu nous l'épargnera.

(Sons de cors.)

TERLIZZI. Allons, allons !

(Tous se serrent rapidement les mains et s'éloignent en silence, sauf Bertrand.)

BERTRAND *(seul)*. Cela est l'image la plus fidèle de la vie ! Comme nous tous nous guettons André, ainsi fait le sort pour tous les humains, et tous sont pour lui une proie mûre : — échafaud, maladie, poignard, trahison et poison, fille rusée, honnête ennemi, lâche ami, faux témoin, juge corrompu, lion féroce et serpent rampant, eau, feu, air embrasé, gelée, douleur, grande joie, haute tour surmontée d'une croix et sombre précipice au bord du chemin ; herbe, fleur, pierre qui s'écroule, souffle léger qui rencontre un homme en sueur, morsure de chien, attouchement de cadavre, baiser d'adieu qu'on donne à sa mère morte, un rien, une petite vapeur dans une demi-obscurité, et dont votre imagination effrayée se fait un fantôme : partout, la mort vous guette, et tout cela se tient dans un cercle et vous attend, comme, à présent, nous attendons

notre proie, et il n'y a pas une seule minute de votre vie, où l'une ou l'autre de toutes ces choses ne mette la main sur votre épaule.

ANDRÉ *(au dehors)*. Holà ! Attention ! . . .

BERTRAND. Ah ! qui est-ce ? Le voici qui vient de ce côté ! . . . Je te remercie, faucheuse, tu rampes autour de nous en ce moment, et un de nous deux sera ta victime, je le sais ! Holà !

ANDRÉ *(se rapprochant)*. Holà !

BERTRAND *(tirant son poignard)*. Attention ! Hé, ici, au secours ! *(Il se cache derrière un buisson.)*

ANDRÉ. Holà ! Qui est-ce ?

BERTRAND. Au secours !

ANDRÉ *(arrivant sur la scène)*. Où êtes-vous ? Holà ! Qu'est-ce ? Qui êtes-vous ? Appelez !

BERTRAND *(d'une voix faible)*. Au secours !

ANDRÉ. On appelle au secours . . . Du côté de ce buisson. Hé, qu'y a-t-il, parlez, où êtes-vous ? Et qui êtes-vous ?

BERTRAND *(bondissant sur lui et le frappant de son poignard)*. Votre mort !

ANDRÉ. Ha, scélérat, je serai auparavant la tienne ! *(Il le ploie sous son genou.)*

BERTRAND. Je suis perdu. Mon poignard s'est brisé. Faites de moi ce que vous voudrez.

ANDRÉ. Je te tuerais, assassin.

BERTRAND. Faites donc, sans rien ajouter !

ANDRÉ. De qui ta main a-t-elle été l'instrument ? Car, que je sache, je ne t'ai jamais fait de mal !

BERTRAND. Finissez-en !

ANDRÉ. Réponds à ma question ! Qui t'a pris à gages pour cet acte, misérable ?

BERTRAND. Répondre et vivre, ce n'est pas possible ; répondre et mourir — n'en vaut guère la peine. Finissez-en !

ANDRÉ. Vis donc et parle ! *(Il le lâche.)*

BERTRAND. Vous me faites grâce ? Et vous ne craignez pas que je recommence ? Vil armurier, il m'a trompé avec ce poignard !

ANDRÉ. Ni votre poignard, ni votre armurier, ni votre main ne sont en défaut. Une amulette me protège contre le poignard et le poison.

BERTRAND. Oh !

ANDRÉ. La main de ma mère m'a protégé. Parlez : aux gages de qui exécutiez-vous votre infamie ?

BERTRAND. Je n'ai pas agi pour un salaire.

ANDRÉ. O assassin désintéressé, o noble brigand ! Vous avez agi par haine ?

BERTRAND. Parce que celle que j'aime vous hait.

ANDRÉ. Jeanne ! Parle, infâme, c'est Jeanne ? Je t'étranglerai, je te tuerai, misérable.

BERTRAND. Lâchez-moi ! Vous auriez pu faire cela tout à l'heure plus à votre aise.

ANDRÉ. Ha ! quel monde ! Quelle pourriture, quelle horreur effrayante ! Quelles âmes de démons dans un corps de femme ! La postérité frissonnera en lisant cela dans les chroniques, elle ne pourra pas le croire ! Encore une fois : c'était Jeanne ?

BERTRAND. Non ! Son amant !

ANDRÉ. Oh ! . . . L'amulette ne me protège pas contre ce poignard ! Plût à Dieu que ce fût lui-même ! — Et maintenant, son nom. Tu vivras, je te laisserai tranquille. Mais lui n'aura pas autant de vies qu'en souhaite ma grande vengeance, afin que je puisse les lui ôter. Prononce son nom maudit, et vis.

BERTRAND. Mon serment me l'interdit. Je récompenserai Votre Grâce d'autre façon. Si vous désirez le connaître —

ANDRÉ. Le connaître et le tuer, cela ne fait qu'un !

BERTRAND. Ecoutez-moi donc attentivement : nous passerons cette nuit au monastère d'Aversa ; partagez aujourd'hui votre couche avec Jeanne, et quand, vers minuit, un chant tendre vous fera frémir, à la place de celle que ce chant invitera à venir . . .

ANDRÉ. A la place de Jeanne !

BERTRAND. Allez à la recherche du chanteur et faites de lui ce que vous voudrez.

ANDRÉ. Je serai là avec un poignard, avec un couteau.

BERTRAND *(à part)*. Moi aussi, j'y serai ! *(Haut.)* Et maintenant, monseigneur —

ANDRÉ. Quant à nous deux, nous pouvons nous dire adieu en ce monde !

BERTRAND *(à part)*. Non pas, tant que nous serons en vie tous les deux ! *(Il sort.)*

ANDRÉ. Et maintenant, de la feinte, du sang-froid, du calme ! On doit assouvir froidement sa vengeance. La prend-on avec hâte et avec trop de feu, elle vous brûle. Oh ! j'aurai du sang-froid, je serai comme la glace du pôle, qui solidifie le mercure et le transforme en un métal insensible ; j'aurai la cruauté du soc de charrue, qui, pour notre nourriture, ouvre le sein de la terre, notre mère, laboure des tombes et coupe en deux des êtres vivants cachés dans la terre. O vie lugubre, ô monde de ténèbres, ô femmes sans cœur ! Flétris-toi, nature ; dessèche-toi, cœur ; fermez-vous ici, yeux las : il n'y a plus rien à voir, plus rien à aimer.

(Rideau.)

SCÈNE II.

Aversa. Le jardin du monastère.

(Des serviteurs dressent une grande table.)

PREMIER SERVITEUR. Hâtez-vous, vite, promptement. Les cors ont sonné la fin de la chasse, le soleil va se coucher, le rôt est cuit, leurs seigneuries seront ici dans un moment.

SECOND SERVITEUR. Leurs seigneuries, leurs seigneuries ! J'en connais une, moi, qui les dépasse !

PREMIER SERVITEUR. De qui veux-tu parler, animal?

SECOND SERVITEUR. Du cuisinier, animal toi-même. C'est le plus grand des seigneurs, car s'il est de mauvaise humeur, il sale trop le potage de tous ces grands !

PREMIER SERVITEUR. C'est vrai, mais le plus infime de ces grands est encore si grand que, s'il est de mauvaise humeur, il chasse cuisinier, et toi, et moi. Aussi, que tes mains et tes pieds se démènent.

TROISIÈME SERVITEUR. Nous sommes prêts, leurs seigneuries peuvent venir.

PREMIER SERVITEUR. Les voici, nous pouvons nous en aller. En avant, marche ! *(Ils sortent.)*

(Philippa entre avec Marguerite.)

PHILIPPA. Nos chasseurs sont en retard. Les cors ont sonné depuis longtemps la fin de la chasse. Mes vieux os, ce-

pendant, tremblent d'émotion : notre gibier est-il venu à portée ?

MARGUERITE. Voici nos chasseurs.

PHILIPPA. Et voilà la reine. Emmène-les avec toi dans un autre endroit et questionne-les.

(Terlizzi, Melazzo, Accajoli, San Severino entrent.)

MARGUERITE. Eh bien, seigneurs, quelles nouvelles ?

TERLIZZI. Bertrand n'est pas arrivé ?

MARGUERITE. Je ne l'ai pas vu encore.

MELAZZO. Et André ?

MARGUERITE. Pas davantage.

TERLIZZI. Un des deux ne viendra pas, je l'espère.

MARGUERITE. Venez, seigneurs, dans un autre endroit, la reine approche.

TERLIZZI. Elle n'est pas au courant ?

PHILIPPA. Pas encore, retirez-vous.

MARGUERITE. Allons.

(Tous sortent, excepté Philippa.)

PHILIPPA. Elle ne sait rien encore. Quelle chance elle a ! Nous nous débarrasserons de lui, avant qu'elle ait le temps de le faire elle-même.

(Jeanne, Sancia viennent avec une suite peu nombreuse de chasseurs, dames et hommes.)

PHILIPPA. Ma belle reine, salut ! Vous portez votre carquois dans vos yeux ; mais, par bonheur, le trait ailé que vous en lancez n'est dangereux que pour les hommes ; sinon, il n'y aurait plus de gibier dans la belle forêt d'Aversa. Pourquoi me regardez-vous avec cet air sombre, ma reine ?

JEANNE. J'ai le regard sombre ?

PHILIPPA. Si je m'appelais Louis, vous n'auriez pas ce regard, je le sais !

SANCIA. Ma reine, ne désirez-vous pas changer de vêtements pour le souper ?

JEANNE. Non, laissez-moi.

PHILIPPA *(bas à Sancia)*. Quelles nouvelles ?

SANCIA *(de même)*. Je ne sais rien. *(Aux chasseurs.)* Mesdames, seigneurs, partons : la reine désire rester seule.

(Ils sortent.)

JEANNE *(seule)*. Ce n'est pas un bel exercice que la chasse. J'ai tué de ma propre main un petit chevreuil. Comme il bondissait et s'arrêtait effrayé devant moi, une force étrange, une envie monstrueuse s'emparèrent de moi : je bandai convulsivement mon arc ; tandis que mon cœur bat fort, ma flèche vole, et le chevreuil, touché, tombe devant moi agonisant. Le sang jaillit par la blessure et par la bouche et ses yeux doux qui s'éteignent se fixent sur moi, comme s'ils me demandaient pourquoi je l'ai tué. Pourquoi ? . . . Parce que c'est l'usage ! N'est-ce pas pour cela que j'ai revêtu un habit héroïque de chasse, que je suis venue, que j'ai rempli mon carquois, que je me tenais devant les rabatteurs ? Sans doute, tout cela n'est qu'un badinage, un amusement, qu'un festin de roi a pour sa mission de couronner. Toi, petit animal, privé de raison, tu ne comprends pas cela et tu meurs en gémissant. Si tu avais été homme, tu l'aurais compris ! Tu saurais qu'il aurait pu t'arriver pis. Bertrand !

(Bertrand entre.)

BERTRAND. Ma reine !

JEANNE. Eh ! Venez-vous en homme qui chasse ou plutôt en homme qu'on chasse ?

BERTRAND. C'est bien cela, en chassé !

JEANNE. Par qui ?

BERTRAND. Par un seul, ma reine.

JEANNE. Et c'est ?

BERTRAND. Un noble gibier, madame : il a sur la tête un ornement à neuf fleurons . . .

JEANNE. Un cerf alors !

BERTRAND. Oui, vraiment, un cerf.

JEANNE. Et vous avez pris la fuite ?

BERTRAND. Mon couteau s'est brisé sur ses côtes dures.

JEANNE. Je ne voudrais pas me fier à votre couteau.

BERTRAND. Essayez-le !

JEANNE. Il me faudrait savoir d'abord que le gibier a des côtes assez tendres.

BERTRAND. Allons, essayez, sérieusement.

JEANNE. Mais où prendrons-nous un cerf pour essayer ?

BERTRAND. Il s'en présentera bien un.

JEANNE. Qui ?

BERTRAND. Votre ennemi !

JEANNE. Hé ! Nommez-le !

BERTRAND. Votre époux !

JEANNE *(le regardant longuement, interdite)*. Attention, seigneur Bertrand, ce n'est pas aujourd'hui la nuit de saint Janvier.

BERTRAND. Je ne me permettrais pas ces libertés, si vous ne m'y aviez autorisé jadis !

JEANNE. Je vous en avertis, comte. Mon époux est cuirassé contre votre couteau par une amulette bénie.

BERTRAND. Donnez-moi votre cor, suspendu à votre cou par un cordon de soie tissé d'or : contre cet ouvrage charmant de votre main il n'y a pas d'amulette !

JEANNE. Dites, qu'est-ce qui vous encourage, ou seulement qu'est-ce qui vous excite à me parler de cela ?

BERTRAND. Simplement ceci, que la chose doit arriver, tôt ou tard, mais elle doit arriver.

JEANNE. Pourquoi, chasseur maladroit, pourquoi, dites ?

BERTRAND. Ce n'est pas aujourd'hui, belle dame, la nuit de saint Janvier.

JEANNE. Je veux une réponse. Pourquoi la chose doit-elle arriver ?

BERTRAND. Parce que, suivant une loi naturelle, l'eau et le feu sont deux ennemis, et que celui qui est le plus fort — étouffe l'autre ! Nulle autre issue : c'est ou l'eau ou le feu qui vit, pas de vie commune entre eux.

JEANNE. En conséquence, notre vie étant commune, nous ne sommes pas eau et feu, et le prince . . .

BERTRAND. . . . est soumis à présent, je le sais. C'est qu'il est l'eau. Il se plie à vos volontés, comme les eaux sont contenues entre leurs rives déchiquetées, parce que vous possédez le pouvoir. Mais j'ai vu sortir de son lit le flot en courroux, j'ai vu le fleuve déborder, prêt à submerger le feu d'un volcan, et il en serait capable, car l'eau est l'élément le plus fort. Cent furieux désirs tendant vers un but rencontrent en elle un obstacle infranchissable, et elle s'oppose encore à d'autres ambitions ! Mais peut-être aimez-vous votre époux ?

JEANNE. Bertrand !

BERTRAND. Peut-être tenez-vous compte de ses droits ? Un cœur ne bat-il pas sous votre sein palpitant . . . *(Jeanne lève les mains au ciel)* Qui découvrira votre trahison ?

JEANNE. Ame basse et vile, courtisan à la langue trop bien pendue, c'est vous, haillon, vous, lâche, qui me tenez ce langage.

BERTRAND. Prenez votre couteau, si je vous ai offensée, et tranchez la gorge qui vous a fait affront. Sinon, ma reine, donnez-moi votre cor.

(Jeanne ôte son cor et le lève pour l'en frapper.)

BERTRAND. Frappez, mais fort. Fracassez-moi la tête. Que je la perde aujourd'hui ou demain, cela m'est indifférent. Il est vrai que vous serez la première victime, mais vous serez suivie de votre cour, de nous tous, qui sommes vos serviteurs fidèles.

JEANNE. Partez ! Allez-vous-en, que je ne vous voie pas ! Eloignez-vous, on vient !

BERTRAND. Donnez-moi une marque de votre pardon, ma reine. *(Il lui baise la main.)*

JEANNE. Oh ! Vous me faites horreur ! *(Bertrand sort.)* Et pourtant, si nous étions, lui, l'eau, et moi, le feu ! Si, par un coup de dé — c'est, en effet, dans l'ordre naturel — si, par un coup de dé, semblable vengeance s'éveillait en lui ? .... Vengeance ! ... Pourquoi ? ... Ne suis-je pas la blessée, la spoliée ? J'ai subi mille outrages, lui n'a été outragé qu'une fois ... Je n'ai donné à un autre de mes faveurs, que ce qu'il a lui-même refusé grossièrement ! Et cependant, je ne songe pas à me venger. Celui qui m'offre son bras, je l'injurie et le repousse ! Reste-t-il encore à jouer la scène la plus atroce de cette horrible comédie ? Le sort m'a-t-il attirée dans un piège ? Qu'adviendra-t-il ? Oui, qu'adviendra-t-il ? ... Je suis roi, dans ma sphère il n'y a pas de puissance au-dessus de moi : il adviendra ce que j'ordonnerai, tant que je suis roi ! Que ferais-je, si je ne l'étais pas, ayant peur quand je le suis ! Je n'ai pas peur, je n'ai peur de personne ! Ah ! Monte Scaglioso !

MONTE SCAGLIOSO *(entrant)*. Madame !

JEANNE. Je vous ai fait juge du royaume. Grand-juge de mon royaume, parlez franchement : qu'est-ce qui est juste, qu'est-ce qui ne l'est pas ?

MONTE SCAGLIOSO. Ma reine !

JEANNE. Vous êtes du parti d'André, je le sais, et je ne vous en ai pas moins nommé.

MONTE SCAGLIOSO. Mais ce n'est pas la raison qui vous a déterminée !

JEANNE. De quoi le prince se plaint-il, parlez !

MONTE SCAGLIOSO. Je ne l'ai pas encore entendu se plaindre, ma reine.

JEANNE. Et vous, de quoi vous plaignez-vous ?

MONTE SCAGLIOSO. La situation du prince est indigne de lui.

JEANNE. Ne s'est-il pas conduit indignement à mon égard ? Ne m'a-t-il pas souvent humiliée ? Ne m'a-t-il pas maintes fois outragée ? Ne m'a-t-il pas exclue de mes droits d'épouse ? N'a-t-il pas tenté d'enterrer ma belle jeunesse dans un couvent ? Parlez, n'a-t-il pas fait tout cela et plus encore ?

MONTE SCAGLIOSO. Il l'a fait, parce qu'il vous aimait.

JEANNE. Haha ! Si l'amour se comporte ainsi, que reste-t-il alors à la haine ?

MONTE SCAGLIOSO. Ce que vous faites, madame !

JEANNE. Vous mentez, serviteur de la vérité, vous mentez ! Moi aussi, je l'aimais ! Le ciel m'en est témoin !

MONTE SCAGLIOSO. Le ciel a donc donné à l'amour de l'homme et de la femme des formes terriblement différentes !

JEANNE. La faute en est, par suite, au ciel, non à nous : ne nous en mettons pas en peine.

MONTE SCAGLIOSO. La chasse !

(Entrent Catherine, Philippa, Marguerite, Sancia, des dames ; Moriale, de Baux, Terlizzi, Melazzo, San Severino, Accajoli, Bertrand, Drugeth, des seigneurs.)

JEANNE. Salut à tous, dignes seigneurs ; mes compliments, mesdames. Prenez place à table, je vous prie. Qu'on fasse venir les musiciens. Leur art assaisonnera notre appétit. *(Musique.)* Nous manque-t-il un convive ?

(Tous se sont assis.)

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE MUSICALE

Fêtes du Centenaire de François Liszt.

Le Comité national, constitué en vue de célébrer le centième anniversaire de la naissance de François Liszt, s'est réuni le 15 septembre, dans la grande salle du Musée National, sous la présidence du comte Jean Zichy, ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

M. le comte Zichy a ouvert la séance en adressant aux membres du Comité les paroles suivantes :

«Mesdames, Messieurs,

En vous souhaitant la bienvenue à l'occasion de notre réunion d'aujourd'hui, je crois remplir un devoir de piété envers la grande mémoire de François Liszt, si je vous prie d'apporter aux fêtes organisées le mois prochain pour célébrer le centième anniversaire de la naissance du grand artiste et du compositeur éminent, un enthousiasme qui soit digne de la grande cause que nous servons ici. Sans doute, la nation toute entière voudra témoigner au Maître, qui lui a donné tant de gloire, l'hommage profond de sa reconnaissance. Ces fêtes seront alors dignes de la mémoire de ce grand citoyen et dignes de la Hongrie. La haute valeur des artistes renommés qui ont bien voulu nous apporter leur concours, assurent par avance à ces fêtes un succès certain. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore que les membres du Comité saisissent l'occasion de ces brillantes solennités pour faire souscrire leurs amis et connaissances à l'édi-

tion complète des œuvres de François Liszt qui doit paraître incessamment. Le Comité aura encore une autre tâche, celle de recueillir des souscriptions destinées à ériger la statue en bronze ou en marbre de François Liszt sur une place de la capitale, qui doit perpétuer les pieux sentiments de notre peuple envers cette grande mémoire. Il devra, de plus, convier les personnes qui possèdent des documents relatifs à cette existence d'élite, de rassembler les matériaux d'une biographie complète du grand musicien. Pour achever enfin l'œuvre de piété entreprise par lui, le Comité devra faire les démarches nécessaires pour le rapatriement des cendres de François Liszt, afin qu'elles reposent dans sa terre natale où il a puisé ses inspirations et que son génie sublime a fait connaître au monde tout entier. J'ai l'honneur d'ouvrir la séance du Comité avec la conviction que chacun de ses membres fera ce qui dépend de lui pour assurer le succès des fêtes projetées, au double point de vue matériel et moral, et pour contribuer de son mieux à la réussite de la noble tâche que nous nous sommes proposée.»

M. le comte Albert Apponyi prononça alors le discours suivant :

«Le grand nom de François Liszt soulève une foule de problèmes appartenant tant au domaine de la technique et de l'esthétique musicales qu'à celui de l'histoire de la culture artistique en général. C'est ce qui fait que quand on veut parler de lui, on s'expose en quelque sorte à se perdre dans les généralités. Je commencerai donc par fixer le point précis où portent nos hommages, dans cette fête que nous vouons à la mémoire de Liszt. Nous réussirons ainsi, non seulement à grouper les témoignages de piété autour du nom d'un des plus grands hommes de notre pays, mais encore à établir le bilan glorieux de ce génie universel, puis à lier, aux yeux du monde, les résultats de cette œuvre géniale à la gloire de la patrie. Je me propose de parler surtout de l'importance de François Liszt au point de vue de la culture nationale et je ne m'occuperai du grand musicien que lorsqu'il faudra mettre en lumière mon sujet proprement dit.

On a peine à retrouver dans les annales de l'art musical une individualité qui réunisse aussi complètement que François Liszt le double talent de compositeur et d'interprète. En glorifiant en lui l'interprète, je ne songe pas uniquement au haut degré de

perfection technique atteint par lui et grâce auquel l'importance du piano s'est trouvée tellement augmentée qu'on peut dire sans exagérer qu'il l'a découvert de nouveau, aussi bien comme instrument indépendant que comme moyen orchestral. Je pense plutôt à la merveilleuse objectivité qui lui permit de pénétrer l'inspiration individuelle et les intentions intimes du compositeur dont il interprétait l'œuvre. C'est là l'idéal le plus haut de l'interprétation, idéal auquel peu d'artistes atteignent, les uns défaillant par manque de talent, les autres par vanité ou par le désir de paraître. C'est ainsi que trop souvent l'art est sacrifié à la virtuosité de l'exécution. Les œuvres de second rang supportent peut-être encore que l'interprète se place ainsi au premier plan, mais à mesure que l'on s'élève dans les hautes régions de l'art musical, cette anomalie devient de plus en plus fâcheuse et finit par révolter les plus endurants. Il semble, en effet, que le virtuose, en concentrant l'attention sur sa personne, insulte non seulement à la dignité de son art, mais à la morale elle-même, lorsqu'il se sert des compositions sublimes des Sébastien Bach, des Mozart et des Beethoven pour mettre en valeur sa chétive personnalité. Quand on agit ainsi, on révèle non seulement son infériorité comme artiste, mais on trahit en même temps son imperfection comme homme.

Le talent éminent de François Liszt lui permit de surmonter de très haut ces petites misères de la carrière du virtuose. Exécutant l'œuvre des autres, il nous paraît apparenté aux plus grands génies, et pénétrer les secrets les plus cachés de leurs compositions. Il paraissait pressentir qu'une fois venu son tour de parler, il s'éleverait vite au niveau des plus grands maîtres, et que, quand il interpréterait l'œuvre d'autrui, il n'aurait nul besoin de dénaturer la voix du génie en y ajoutant de petits artifices de son invention personnelle. En tant qu'homme, il possédait une vertu aussi rare qu'admirable : l'absence absolue d'envie. Je n'ai jamais rencontré un homme qui eût trouvé une joie aussi désintéressée non seulement à reconnaître le mérite, mais encore à servir l'intérêt d'autrui, ou qui se fût incliné avec une sincérité aussi naturelle devant ceux qu'il considérait comme lui étant supérieurs. Ce trait noble et aimable de son caractère contribua largement à perfectionner son talent d'interprète. Ceux qui, au concert mémorable dirigé par Richard Wagner, ici même, à Budapest, l'entendirent jouer le concert pour piano en bémol majeur de Beethoven, me comprendront sans plus d'explications : c'est en effet Beethoven que nous avons entendu jouer, et non pas François Liszt.

Je suis heureux de constater que, sous ce rapport également, Liszt a fait école et que, dans la génération actuelle, nous retrouvons, chez les plus éminents de nos artistes, lorsqu'ils interprètent les œuvres des grands génies, cette objectivité dénuée de personnalité qui constitue le plus grand triomphe du musicien et sa gloire la plus pure.

Je ne puis mentionner que brièvement les créations indépendantes de François Liszt. Il est tout naturel que, sur la multitude de ses compositions musicales qui suffiraient pour remplir une bibliothèque, tout ne soit pas d'une valeur égale. Mais cette abondance même prouve une puissance de création extraordinaire.

D'autre part, si on fait un choix parmi ses meilleures œuvres, on trouve un nombre considérable de créations musicales destinées à vivre éternellement et qui le rangent parmi les génies de premier ordre. Je ne crois pas qu'aucun auteur d'oratorios ait jamais donné une production plus charmante que la *Légende de Sainte Élisabeth* ou plus puissante que *le Christ :* œuvre prodigieuse où le langage musical exprime toutes les douleurs et toutes les joies du Christianisme, son abnégation, ses aspirations, ses épreuves et ses triomphes. La musique symphonique, si l'on veut prendre ce mot dans son acception la plus large, n'a guère produit une œuvre plus pathétique que sa *Symphonie de Dante.*

Quant à la musique liturgique moderne, qui tend à concilier l'esprit religieux avec les moyens actuels d'expression, elle n'a rien produit qui surpasse la messe *d'Esztergom* et celle du *Couronnement.* Enfin, pour ne pas mentionner toute la série admirable de ses morceaux pour piano et de ses *lieder :* les *Rapsodies hongroises* ont familiarisé le monde civilisé tout entier avec les motifs de nos chants et de nos danses populaires. Le cadre restreint d'un discours m'interdit la possibilité d'envisager son œuvre prodigieux au point de vue de l'esthétique ou de l'histoire musicale : ce serait d'ailleurs trop présumer de mes modestes aptitudes. Ce qui doit m'occuper surtout ici, c'est l'intérêt que la question soulevée présente au point de vue strictement national. Ce grand et excellent homme, ce caractère désintéressé qui ignorait l'envie, qui débordait d'une bienveillance chaude et communicative, cet artiste qui fut l'un des plus grands dans le domaine de la production musicale, qui, innovateur intrépide, atteignit une perfection idéale dans l'art d'interpréter, était Hongrois et, à ce titre, toute la nation participe à la gloire qu'il s'est acquise. Est-ce là tout ? Mon dieu ! cela vaut bien quelque chose. Cette communauté d'origine constitue à elle seule un lien entre lui et nous. Ce sera

de plus une raison suffisante pour nous de conserver sa mémoire et de nous en enorgueillir.

Ces quelques traits de lumière ne suffisent toutefois pas à donner une idée du rôle rempli par François Liszt dans la culture nationale. Ces rayons lumineux ne sont ni froids, ni stériles, mais, au contraire, ils réchauffent et fécondent. Ils ont d'ores et déjà conduit à pleine maturité de doux fruits, que nous recueillons déjà à l'heure qu'il est et dont nous ferons une récolte encore plus abondante si nous soignons la plante précieuse de l'art toujours avec le même amour et la même sagesse.

Ce serait une erreur de croire que le génie de François Liszt fut un fruit de la culture nationale. A l'époque où il naquit et se développa, une culture qui aurait pu produire de grands artistes n'existait pas ici. Ce sont plutôt les grands artistes qui ont créé la culture artistique dans le pays. Or, en tout temps et en tout lieu, dans la création d'une culture nationale, pour tardive qu'elle soit, on peut distinguer deux courants: l'influence des civilisations plus avancées et le développement des qualités propres à la race. C'est ce qui se produit dans tous les domaines de la culture intellectuelle et morale : en politique, en littérature, en musique, en science, bref, en toutes choses. Ces deux tendances, chacune selon son caractère exclusif, possèdent leurs représentants distincts. D'ardents initiateurs s'efforcent avec une égale bonne foi, les uns, à transplanter les résultats du dehors, les autres à développer les germes intérieurs. Que l'on songe aux luttes politiques qui, chez nous, mirent aux prises les « idéologues » et les « particularistes », ou encore aux querelles littéraires à propos de la réforme de notre langue. La vérité et le progrès national finissent par mêler ces deux courants. Livrée à ses propres moyens et contrainte de refaire ce que le pénible labeur des autres a déjà réalisé ailleurs, l'évolution intérieure n'avancerait qu'à pas de tortue, et l'imitation servile ne ferait que modifier le dehors sans rien transformer. Le dernier mot sera toujours à ceux qui s'entendent à réunir et à accorder ces deux facteurs du progrès dans une direction commune.

Avant tout autre et mieux que tout autre, c'est à François Liszt qu'échoit cette haute fonction, alors qu'il s'agit de créer l'art musical dans notre pays.

Loin de moi l'intention de vouloir diminuer le mérite des autres travailleurs qui ont collaboré, avec un résultat tantôt brillant, tantôt modeste, à rompre les barrières que l'indifférence opposait à l'essor de

la culture musicale, et sans l'effort desquels le progrès n'eût jamais pu se réaliser. En attachant surtout aux noms illustres de Széchenyi, de Deák et de Kossuth la gloire des grandes transformations politiques du pays, nous n'avons nullement l'intention d'abaisser le mérite des autres artisans du progrès. En plaçant Vörösmarty, Petőfi et Arany au sommet de notre histoire littéraire, nous ne nions pas l'éclat dont sont entourés d'autres noms. Ce que nous voulons dire, c'est que le travail acharné de beaucoup d'autres grands hommes, avec leurs divergences et leur concours, se réunit comme dans un faisceau dans les noms cités, pour former un ensemble organique qui réponde à toutes les exigences du progrès. C'est à François Liszt qu'échut ce rôle de concentration dans le domaine du développement musical de la Hongrie.

Dès son enfance, il quitte le pays, car il fallait alors aller à l'étranger pour s'initier dans les secrets de l'art musical et pour s'assimiler les productions des grands maîtres. C'est à Vienne qu'il reçoit sur le front le baiser du génie musical, incarné dans la personne du grand Beethoven. C'est Leipzig qui conserve alors les grandes traditions de la science du contrepoint ; Rome les secrets professionnels des vieux maîtres italiens ; Paris les finesses du goût en cours d'évolution. Et il fréquente tour à tour ces centres de science, d'efforts et de progrès, avec sa merveilleuse diversité d'aptitudes grâce à laquelle il ne fut jamais l'esclave des impressions locales, mais emporta de partout ce qu'il y avait de bon à prendre. Or, la diversité des influences subies est l'un des moyens par lesquels on conserve son originalité propre. Car l'influence exclusive d'un milieu unique rend esclave, tandis que celles de plusieurs se contrebalancent et laissent libre carrière à l'individualité. François Liszt, lui, nous a transmis, sous leur forme la plus avantageuse, les grandes et indispensables influences de l'Occident. Lorsque, après être resté toujours à l'étranger « notre fidèle parent », selon l'expression du Poète, il nous revint, non pas fatigué et épuisé, comme certains le prétendent, mais avec une personnalité artistique purifiée et une parfaite conscience de sa propre valeur, il n'apporta pas parmi nous les trésors du monde musical pour les lancer comme un poids énorme sur notre musique nationale afin de l'étouffer, ni comme des oripeaux pour en faire parade : mais comme un sain aliment dont nous devions nous nourrir et que nous devions nous assimiler ; comme une source où nous puiserions afin de pouvoir rester ce que nous avons toujours été. Sa sympathie profonde pour nos aspirations nationales, son respect

de toute individualité prononcée, sa foi en le génie du peuple magyar qu'il sait apte à créer une musique nationale : tout cela en fit l'homme providentiel, dont le coup d'œil perçant fut à même de découvrir, dans le développement musical du pays, le point d'appui d'où il fût possible d'établir un équilibre salutaire entre l'influence étrangère et le génie de l'art hongrois.

En parlant d'équilibre, je n'entends pas par ce terme quelque chose de parfait, de définitif. Les courants d'idées intellectuels et artistiques ne présentent rien de semblable. Ainsi, le pendule est toujours en oscillation et se déplace tantôt à droite, tantôt à gauche, tout en étant soumis aux lois du mouvement. Que ce soit en politique, en littérature, en art ou en science : les oscillations à droite et à gauche ne cessent pas un instant de se produire ; elles inclinent tantôt vers l'imitation de l'étranger, tantôt vers une originalité plus ou moins réelle. Tout ce qu'on est en droit d'attendre, c'est que ces divers mouvements nous rapprochent de l'équilibre voulu ; et la seule chose dont soit capable l'influence des grands génies, c'est d'adapter les lois de cet équilibre aux mouvements des forces agissant en toute liberté. En le faisant, François Liszt est devenu, pour ainsi dire, le symbole et l'initiateur du développement musical en Hongrie. N'oublions pas les artistes de grand mérite qui ont pris part à ce labeur, mais reconnaissons aussi que l'ensemble des lois de ce développement se trouve harmonieusement personnifié dans la grande individualité artistique du Maître.

La fête que nous célébrons est donc, dans le sens le plus strict du terme, celle de la culture nationale. Bien qu'en même temps elle intéresse aussi le monde entier, elle ne perd pour cela rien de son caractère spécialement hongrois. Bien plus, nous sommes en droit de déclarer fièrement aux peuples qui sont nos aînés dans la civilisation que, ce que Liszt nous a rapporté venant d'eux, nous en avons largement payé la valeur par ce qu'il a rendu au monde civilisé tout entier. Et quant les disciples de François Liszt, venus de tous les points du globe, se réuniront parmi nous, ils apporteront leur dette de reconnaissance, pour les trésors à eux légués, non seulement à la mémoire de François Liszt, mais encore à la patrie de ce grand homme. Et il se trouvera peut-être qu'en établissant le bilan final entre les pays qui ont été de tout temps la terre nourricière de l'art musical, entre les grands peuples qui comptent dans le monde de la musique, d'un côté, et notre patrie, de l'autre, notre dette se soit convertie en un acquit positif.»

La séance du Comité a pris fin par l'allocution suivante du comte Jean Zichy :

« Mesdames, Messieurs,

Je crois devoir remercier, en votre nom comme au mien, Monsieur le comte Apponyi pour son discours éloquent, plein de beautés poétiques et de réflexions philosophiques. Permettez-moi de proposer en même temps que cet intéressant discours soit multiplié par l'impression et que les exemplaires en soient distribués à profusion, non seulement parmi les membres de notre Comité, mais aussi dans le grand public. *(Approbations multipliées.)* L'ordre du jour étant épuisé, je vous remercie de nouveau de votre bienveillant concours, et je lève la séance. *(Applaudissements.)* »

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

«Le Temps» sur le théâtre hongrois contemporain.

Depuis quelques années *le Temps* consacre ses feuilletons dramatiques, pendant les vacances, au théâtre étranger ordinairement peu connu de ses lecteurs. C'est une innovation grâce à laquelle la production théâtrale de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Angleterre, de l'Italie et de la Russie fut, pour aussi dire, révélée au public français. Cette année le théâtre contemporain hongrois a trouvé également place dans cette série de feuilletons. M. Ruttkay, critique dramatique du *Pester Lloyd*, s'est chargé de le faire connaître dans une étude très méritoire parue dans le numéro du 28 août. Il jette d'abord un coup d'œil sur le développement du théâtre magyar depuis 1820, rappelle l'activité de Csiky dont les *Déclassés* (A Proletárok) viennent de paraître dans la *Bibliothèque Hongroise de la Revue de Hongrie* et passe ensuite aux œuvres les plus remarquables que les jeunes dramaturges ont données dans ces dernières années. Il présente au public français MM. François Molnár, Lengyel dont le *Typhon* sera prochainement représenté à Paris, Bródy, Biró, Móricz, Kóbor, Hajó, Ferenczy, Szomory et Heltai. La *Revue de Hongrie* a rendu compte des pièces de tous ces écrivains; elle ne peut que se réjouir de voir que le grand quotidien parisien initie ses nombreux lecteurs au mouvement si remarquable du théâtre contemporain hongrois.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

Société Hongroise de Banque et de Commerce.

L'établissement de ce nom nous fournit l'exemple d'un développement rapide et d'une prospérité rare, surtout quand on considère l'époque et le milieu dans lequel il a dû prendre son essor. On sait, en effet, qu'il y a vingt ans, quand la Société en question fut fondée sous l'égide de feu M. de Baross, le ministre du Commerce à la volonté de fer et aux grandes conceptions, l'activité industrielle et commerciale de notre pays a été des plus modestes, et jusqu'au moment qu'on vient de citer, on ne rencontre pas, en Hongrie, d'institution qui ait pris en si peu de temps un rôle tellement prépondérant. Il est donc très instructif de suivre les phases principales de cet établissement, ce qui nous renseignera aussi sur les conditions de notre marché en général et sur les facteurs qui ont produit sa prospérité surprenante, en particulier.

C'est en 1890 qu'il fut fondé, sous le nom de *Société Hongroise de Commerce*, au capital, plutôt modeste, de 1,200.000 florins v. a. Sa constitution fut très laborieuse, car, malgré la pression, exercée sur les établissements financiers par le ministre Baross, les souscriptions de ces derniers restèrent insignifiantes, et ce n'est qu'à l'aide de l'appareil officiel que la constitution de l'établissement a pu avoir lieu. Notons tout de suite que, à partir de ce moment, le gouvernement hongrois n'a jamais cessé d'être un de ses plus forts actionnaires et qu'il a participé depuis à toutes les transactions importantes, aux surélévations successives du capital d'actions, etc., etc. de la Société Hongroise de Banque et de Commerce.

Ce fut une chance favorable pour la nouvelle Société d'avoir à sa tête, dès ses débuts, un homme de la valeur de M. Paul d'Elek dont les qualités sont actuellement si hautement appréciées et si généralement connues, mais qui, au moment d'être appelé aux fonctions de directeur, fut un modeste employé de la maison Louis Dreyfus et Cie de Paris, qui n'a été guère connu que de ses chefs et de ses collègues. L'établissement trouva d'abord sur la place de Budapest un accueil froid ou, pour dire la vérité, une franche hostilité. Mais le savoir-faire de son directeur, allié à une énergie indomptable et au coup d'œil de l'homme d'affaires, triompha bientôt de tous les obstacles. On pourra se faire une idée de l'activité prodigieuse déployée par M. d'Elek en lisant l'esquisse rapide qui va suivre des créations diverses qu'il a mises au jour l'une après l'autre.

La Société de Commerce, aux allures plus que modestes au commencement, débute par concentrer le marché du café et des fruits exotiques pour la Hongrie à Fiume et d'y établir la vente aux enchères de ces marchandises. C'est elle qui a pris en main plus tard les intérêts de notre exportation vers les pays du Balkan en y établissant successivement des succursales, qui sont à présent au nombre de 21. La représentation générale des fabriques de machines des Chemins de fer de l'État hongrois lui ayant été confiée, elle activa la production de ces établissements à un point dont les chiffres suivants peuvent à peine donner une idée. Tandis qu'en 1891 ils ne produisent encore que 170 locomobiles et batteuses par an, actuellement on en vend en Hongrie annuellement 820, et à l'étranger 340. On a créé de plus en Russie, en Italie et en France des sociétés d'actions pour en activer encore la vente.

Puis est venu le tour du tannin. La Société est parvenue à en fournir à toute l'Europe moyenne et elle a établi en outre une succursale à Smyrne, en Asie Mineure. La vente du sel gemme provenant des mines du pays fait également partie de ses attributions. Elle a été chargée par le gouvernement non seulement de la gestion du monopole à l'intérieur, mais aussi de la vente de ce produit à l'étranger, notamment en Serbie, en Bulgarie et en Roumanie.

En 1901, la Société Hongroise de Commerce s'associa avec la maison M. L. Herzog et Cie pour l'important commerce des tabacs de la Turquie. Elle fonda dans ce but l'*Oriental Tabacco Trading Company*, siégeant à Londres et à Cavalla en Macédoine, dont les actions sont côtées aux Bourses de Paris et de Constantinople. En

1905, le mouvement des affaires d'exportation et de marchandises prit un si grand développement qu'il a fallu constituer, dans cette intention dans le sein de la Société, une section de valeurs et de banque. En même temps fut établi tout un réseau de succursales tant en Hongrie qu'en Orient, de sorte que les affaires de notre Société s'étendent jusqu'à Salonique et Constantinople, sans parler des provinces récemment annexées à la Monarchie. Un peu après, on établit aussi une Caisse d'épargne et toute une série d'usines et autres entreprises industrielles qui furent confiées à autant de sociétés d'actions nouvellement fondées.

Le lotissement de terrains a également été pris en considération et cette branche d'activité commerciale fut confiée à la Société des domaines et des terrains. On créa aussi vers ce temps trois chemins de fer d'intérêt local et plusieurs fabriques d'allumettes. Ces dernières assureront à la Société une influence décisive lors de l'établissement, depuis longtemps projeté, du monople de l'État pour la production des allumettes.

L'année dernière et l'année courante marquent un grand essor dans les affaires. On a commencé récemment l'émission d'obligations et de lettres de gage, et c'est surtout par rapport à cette nouvelle branche d'activité que la firme de l'établissement a été changée en celle, plus complète, de *Société Hongroise de Banque et de Commerce*. Ce fait fut bientôt suivi par deux transactions importantes: celle de l'établissement d'une succursale à Vienne, qui a fait sur cette place importante des affaires très conséquentes, et celle qui concerne la branche des assurances qui fut confiée plus tard à une société d'assurances nouvellement fondée, la *Hungaria*.

Voici maintenant quelques chiffres qui renseigneront le lecteur sur l'importance du mouvement des affaires de la Société. L'année dernière le mouvement total des affaires se monte à 3554 millions. Dans cette somme, les marchandises seules figurent pour la somme de 110 millions. Le nombre des employés, sans compter les entreprises industrielles, est d'un millier environ. La Société possédera, après émission projetée de 50.000 actions au cours de 700 couronnes, un capital total de 100 millions. Les frais d'établissement sont complètement amortis. Les réserves totales montent à la somme de 345 millions. On voit, par ces quelques chiffres, l'importance de cet établissement dont les ressources sont loin d'être épuisées par l'énumération qu'on vient de lire, et qu'on peut à juste titre compter parmi les plus importants de la Hongrie.

Le tableau suivant nous indiquera enfin le développement graduel du capital-actions, des réserves et des ressources propres de l'établissement en question depuis sa création jusqu'à ce jour :

Année	Capital-actions	Réserves	Ressources totales
		Couronnes	
1890 (année de fondation)	2,400.000	—	2,400.000
1903	5,000.000	900.168	5,900.168
1905 (mars).....	8,000.000	1,750.000	9,750.000
1905 (octobre)....	12,000.000	3,076.942	15,076.942
1906	20,000.000	6,895.646	26,895.646
1909	25,000.000	10,453.200	35,453.200
1910	40,000.000	20,033.116	60,033.116
1911 (juillet)	60,000.000	35,033.116	95,033.116

Il nous semble inutile d'insister auprès de nos lecteurs, qui apprécieront sûrement l'importance de ces chiffres, sur le grand avenir qui est réservé à cet établissement dans le développement futur de notre pays et sur la confiance dont on doit faire preuve à son égard, ou, pour mieux dire, qu'il convient de lui continuer et dont il se montrera sans doute aussi digne qu'il l'a été dans le passé. *H.*

Le discours d'un Hongrois à la Société d'Économie politique de Paris.

La Société d'Économie politique de Paris a tenue, le 3 juin 1911, une séance, présidée par M. Yves Guyot, à laquelle avait assisté M. Rév, fondé de pouvoirs de la Banque Hongroise d'Escompte et de Change. Le régime douanier colonial était inscrit à l'ordre du jour de cette séance et c'est en s'y rapportant que M. Rév a fait les déclarations intéressantes que nous reproduisons ici :

« Je suis bien embarrassé, dit-il, de prendre la parole dans cette illustre assemblée, car j'ai toutes les raisons pour me taire : d'abord étant étranger, puis n'étant point économiste et encore ne possédant nullement des qualités d'orateur, et pour finir, ne sachant pas un traître mot du sujet aujourd'hui exposé et traité.

Vous vous êtes occupés de la question du régime douanier des colonies. On a pu entendre des points de vue les plus sensés, des explications très intéressantes. Tous les orateurs sans exeption

ont fait preuve d'une parfaite documentation : je me demande donc ce qui me pousse à profiter de la parole qui m'est accordée par votre si compétent président. Voici en deux mots l'explication :

Vous parlez des colonies très lointaines d'outre-mer. Il paraît que vous tous connaissez même les plus minimes détails de la question mise à ordre du jour. Mais permettez-moi de vous demander : pourquoi cherchez-vous, étudiez-vous les conditions économiques des pays si lointains, si une besogne des plus rémunératrices peut être faite à une distance qui n'est point supérieure à vingt-sept heures de chemin de fer, dans cette Hongrie si richement pourvue de ressources naturelles.

Nous autres Hongrois, nous n'avons pas de colonies ; nous sommes nous-mêmes une colonie. Une colonie de l'Autriche, au moins au point de vue industriel.

Qu'est-ce qui vous empêche vous autres, Français, d'entrer dans mon pays pour y établir des rapports fort suivis soit de commerce, soit d'industrie, soit d'affaires de banque, soit enfin dans tous les trois domaines ?

Je vous invite, Messieurs, à étudier les conditions économiques de mon pays. Étudiez, jugez, pesez et alors vous arriverez certainement à la conclusion qu'il vaut bien la peine d'entrer en relations avec la Hongrie.

Il y a, du reste, plus d'un trait d'union entre les deux pays. Il y a surtout en Hongrie des sympathies de longue date pour tout ce qui est français. Il est vrai qu'il existe depuis bien longtemps des rapports entre la France et la Hongrie. Mais peu ou rien n'a été fait pour resserrer ces liens. Il se présente un vaste champ d'activité dans tous les sens.

C'est surtout votre industrie qui trouverait des avantages bien réels en Hongrie. Tout d'abord, mon gouvernement encourage des toutes les façons la création des industries. On accorde gratuitement des terrains, puis des subventions en espèces pour beaucoup d'années. Vous trouverez aussi dans certaines parties du pays des gaz naturels qui fournissent un combustible dont on pourra très bien se servir et ainsi faire des économies importantes.

La question ouvrière est un peu délicate. Le Hongrois est par excellence agriculteur ; il est difficile de le transformer en ouvrier. Un de mes amis, un filateur français, avait l'idée de faire venir des jeunes filles de quatorze à seize ans, de les initier au travail en France et puis de les rapatrier quand elles auraient terminé leur éducation

industrielle. Ceci me semble un procédé bien avisé pour trancher les difficultés de la question ouvrière.

Donc je vous répète, Messieurs, venez chez nous, étudiez et arrivez à une conclusion très agréable pour les deux partis, car une affaire ne saurait être bonne à moins de l'être pour les deux contractants.

Je finis par où j'aurais dû commencer, c'est de vous prier d'accepter ma plus vive reconnaissance pour la gracieuse invitation faite par mon excellent et grand ami, M. Yves Guyot, et par votre très estimé autre vice-président, M. Neymarck.»

XLIXIÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

Conférences 1911—1912.

Le cinquième cycle de conférences françaises organisées par la Société littéraire Française de Budapest commencera vendredi 15 décembre. M. Louis Thomas, qui vient de publier un ouvrage sur la *Correspondance de Chateaubriand,* parlera de *Chateaubriand et les femmes.*

Les quatre premiers cycles: 1907—1908, 1908—1909, 1909—1910 et 1910—1911 ont déjà amené 26 conférenciers français à Budapest; la prochaine conférence sera la 27me donnée à la Société Littéraire Française de Budapest qui s'est entendue en outre, pour les mois de janvier, février et mars 1912, avec M. Scheffer, professeur à l'École des Sciences Politiques de Paris, qui parlera de la *politique coloniale de la France;* avec M. Henry Joly, membre de l'Institut, qui traitera de *la transformation de la criminalité contemporaine;* avec M. Fernand Laudet, directeur de la Revue Hebdomadaire.

Le comité est également en pourparlers avec M. Jean Richepin, membre de l'Académie Française, qui semble disposé, lui aussi, à venir parler devant les membres de la Société Littéraire Française de Budapest.

Cours du soir de français.

Les cours du soir de français, organisés par la Société Littéraire Française de Budapest, reprendront le 5 octobre; ils auront lieu à l'École communale de garçons, Kertész-utca n° 30.

Le Directeur-Gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT

Livres français :

Chez **Plon-Nourrit et Cie**, Paris : *Les mystiques du néo-romantisme*, par Ernest Seillière.

Livres hongrois :

Édition de l'imprimerie de la ville de Debreczen, Debreczen. *A debreczeni városi nyomda története (Histoire de l'imprimerie de la ville de Debreczen)*, par M. François Csűrös.

Édition de l'imprimerie Pallas, Budapest. *A magyar bankkérdés és vámpolitika irodalma. (Bibliographie de la question de la banque et de la politique douanière de la Hongrie)*, par Émeric Barcza, préface par Étienne Bernát.

Publications données gratis et franco de la part du Ministère R. H. de l'Agriculture.

Le Ministère Royal Hongrois de l'Agriculture nous prie d'informer nos lecteurs qu'il fera parvenir, gratis et franco, les publications sous-mentionnées à tous ceux qui s'intéressent aux questions qu'elles traitent. On peut s'adresser à la Direction de la REVUE DE HONGRIE (95, Andrássy-ut) et indiquer les publications qu'on désire recevoir; elles seront expédiées directement par les soins du Ministère R. H. de l'Agriculture.

1. La sériculture en Hongrie.
2. La viticulture en Hongrie.
3. Lois les plus récentes de la Hongrie relatives aux ouvriers agricoles.
4. Instruction relative aux travaux de révision décennaux de la gestion forestière.
5. Historique de la question des expériences forestières en Hongrie.
6. Organisation des écoles spéciales de gardes-forêt.
7. Organisation du service des inspections royales des forêts et leur sphère d'action.
8. Organisation du personnel employé dans le service des forêts dominicales.
9. Circulaire concernant l'établissement simplifié des plans d'aménagement.
10. Lois XXXI de l'an 1879 sur les forêts.
11. Instruction relative aux plans d'aménagement.
12. Pays de la Couronne Hongroise: catalogue spécial des forêts.
13. Lois XIX. de 1898 sur la soumission au régime forestier de l'État.
14. L'administration des eaux en Hongrie.
15. Le service national hydrométique en Hongrie.
16. Nivellements de haute précision de 1890 à 1895 de la section hydrographique de la Direction nationale du service des eaux.
17. L'état actuel des jaugeages en Hongrie.
18. Le service de l'hydraulique agricole en Hongrie.
19. École royale hongroise des commis de l'hydraulique agricole.
20. Les travaux de régularisation et d'endiguements en Hongrie.
21. Le service des ingénieurs sanitaires en Hongrie.
22. La pêche et la pisciculture en Hongrie.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

Revue couronnée par l'Académie Française.

IVième ANNÉE. — TOME VIII. N° 11 et 12. 15 NOV. — 15 DÉCEMBRE 1911.

REVUE DE HONGRIE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

SOMMAIRE

I. — PÈRE PIERRE (fin), roman de **Maurice Jókai** ... 225

II. — L'ESTHÉTIQUE ET LA POLITIQUE, L'ARTISTE ET L'HOMME D'ÉTAT, par **M. le comte Albert Apponyi**, Député, ancien Ministre des Cultes et de l'Instruction publique 245

III. — L'IMPORTANCE DES COMÉDIENS, par **M. J. Ernest-Charles.** ... 278

IV. — SIMPLE HISTOIRE, nouvelle de **M. Désiré Szomory** ... 284

V. — ANDRÉ ET JEANNE (fin), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, traduite du hongrois par **M. Charles de Bigault de Casanove** ... 289

VI. — REVUE LITTÉRAIRE. — Mlle Marguerite Comert: *L'Appuyée.* — *La Tragédie de l'homme de Madách, jugée par M. Z. Beöthy*, par *E. G.* ... 301

VII. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — *L'inauguration du Collège Eötvös.* — *Sur la côte d'Azur* ... 308

VIII. — L^ième^ BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST. — *Assemblée générale de la Société Littéraire Française de Budapest.* — *Cours du soir de français.* — *Conférence de M. Richepin* ... 314

BUDAPEST

Bureaux de la *REVUE DE HONGRIE:* I., Tigris-utca 6.
(En vente chez tous les libraires)

PARIS

HACHETTE ET CIE — Messageries et Journaux — 8, RUE PAUL LELONG

H. LE SOUDIER — Service de la Librairie étrangère — 174, B^d^ ST-GERMAIN

HONORÉ CHAMPION — Libraire-Éditeur — 5, QUAI MALAQUAIS

VIENNE, GEROLD & CIE. — **LEIPSIC**, GUSTAV FOCK.
LONDRES, MUDIE'S SELECT LIBRARY (NEW OXFORD STREET). — **ROME**, FRATELLI BOCCA
FLORENCE, SUCC. B. SEEBER. — **MADRID**, FERNANDO FÉ. — **STOCKHOLM**, C. E. FRITZE.
COPENHAGUE, VILHELM TRYDE. — **BRUXELLES**, N. LEBÈGUE ET CIE.
SAINT-PÉTERSBOURG, K. L. RICKER. — **NEW-YORK**, THE INTERNATIONAL NEWS CO.
BELGRADE, ERNST EICHSTÄDT. — **BUCAREST**, SOCEC & CIE.
SOFIA, IVAN PARLAPANOFF.

LITTÉRATURE HONGROISE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
HISTOIRE, POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, BEAUX-ARTS
FINANCES.

La REVUE DE HONGRIE est une revue hongroise rédigée en langue française.

Elle publie des articles écrits par des hommes d'État, des littérateurs, des savants hongrois, et ayant trait à la Politique, à la Littérature, aux Sciences, aux Beaux-Arts, aux Finances, à l'Économie Sociale, à l'Histoire, etc.

La REVUE DE HONGRIE s'occupe de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent, en mettant en relief les choses de Hongrie, intéresser l'étranger et notamment le lecteur français. Elle compte également des collaborateurs dans tous les pays et publie des articles d'un intérêt général qui lui donnent un caractère international.

La REVUE DE HONGRIE est une tribune ouverte à tous, elle restera indépendante de toute influence de parti.

La REVUE DE HONGRIE est l'organe de la Société Littéraire Française de Budapest.

LA REVUE DE HONGRIE

se réserve d'autoriser la reproduction ou la traduction de ses articles aux publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande.

LA REVUE DE HONGRIE PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX DE L'ABONNEMENT:

HONGRIE ET AUTRICHE ..... Un an **25** cour. — Six mois **15** cour.
ETRANGER (Union postale.) ..... — **30** francs — **20** francs.

Prix de la livraison : 2 cour. 50 c.

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

PÈRE PIERRE

(Fin.) (9)

Le vieil ennemi dans le cœur duquel elle avait une seconde fois retourné le poignard.

Mais il venait seul. Que pouvait-il bien vouloir ?

Peut-être le vieil ours venait-il à son ancienne ennemie, pour l'étrangler comme un chat sauvage, entre ses mains serrées.

Il apprendrait à ses dépens que le chat sauvage avait des griffes et qu'il savait s'en servir.

Dame Idalia portait un long caftan de fourrure russe dans les larges manches duquel on pouvait fort bien dissimuler ce poignard à pointe empoisonnée dont une seule égratignure suffisait pour que l'homme le plus robuste mourût. En outre, dans la pièce contiguë, les hajdus, l'intendant et l'économe étaient embusqués, prêts à se précipiter aux premiers cris d'appel et à pourfendre avec leurs armes celui qui oserait toucher à leur maîtresse.

Précautions bien inutiles.

Gratien Likavay vint sans armes; il n'avait sur lui, ni son épée, ni sa masse d'armes, il n'aurait d'ailleurs pas pu s'en servir; son bras droit était maintenu par un linge passé autour de son cou : sa main bandée ; le sang avait percé le bandage. Le dernier coup que Père Pierre avait asséné avec le candélabre d'autel lui était destiné, et il l'avait reçu sur la main ; ce coup l'avait fortement endommagé.

Quant à la main gauche, elle était assez occupée à tirer le chapeau et à tenir la béquille. Soumis, la tête basse, l'âme

humiliée, et traînant son pied goutteux, il s'approcha de la châtelaine ; sa voix ressemblait à celle d'un mendiant, au seuil de la porte.

— Je me présente à vous, Grande Dame, déshonoré et plié jusqu'à la poussière de la terre, comme un pauvre vieillard déjà trépassé et enterré. Je reconnais que je suis vaincu, tourmenté à mort, anéanti ! Et j'avoue aussi que je l'ai mérité. C'est moi qui fus le coupable. Elle est montée jusqu'au faîte de la tour de mon château, cette honte que j'ai traquée dans la cave du vôtre. Je vous ai accusée de cette horreur dont je faisais mon pain quotidien ; mais vous pouvez être tranquille, allez, vous êtes bien vengée.

— Qu'avez-vous fait ? Je n'ai pas voulu que vous tuiez.

— Ne vous tourmentez pas. Je sais que vous avez le cœur sensible. Vous auriez été au désespoir qu'à cause d'un petit mot de vous, somme toute, bienveillant, pour un avis vraiment amical, familier et de bon voisinage, ce fou, cet enragé de Likavay, eût égorgé l'un après l'autre la fille et le galant ! Mais il ne l'a pas fait. C'est lui plutôt qui nous a copieusement assommés !

— Père Pierre ?

— Oui, Père Pierre ; mais sous les traits de Tihamér Csorbai. Oh ! c'est un vaillant chevalier. Il a commencé par expédier dans l'autre monde mon futur gendre, le pieux Berezowsky ; puis il a rendu infirmes quelques-uns de mes gens, et comme son épée s'était brisée au pommeau, il s'est emparé d'un bon candélabre sur l'autel, dont il nous a tous meurtris et broyés ; j'en ai pour ma part reçu un assez joli coup : daignez-y jeter un coup d'œil.

Il enleva avec sa main droite le bandage ensanglanté et Idalia dut regarder cette main toute écrabouillée. Cela lui fit horreur. Elle voulut aider Gratien à remettre le bandage autour du membre blessé ; mais il ne lui permit pas.

— Ne vous donnez pas la peine, noble Dame, dit-il, j'y arriverai bien tout seul avec mes dents et la main gauche.

— Et qu'est-il arrivé à Père Pierre ? demanda-t-elle avec anxiété.

— En fin de compte, on en est venu à bout. Que voulez-vous ?

— Et . . . on l'a tué ?

— Jamais de la vie. Je vous ai déjà dit que je ne tuais personne ! Je suis devenu un homme doux et compatissant ! Je ne tuerais jamais Père Pierre, et personne ne le tuera sur mes ordres.

— Alors que va-t-on faire de lui ?

— Je m'en occuperai. Mais je vous réponds qu'on ne touchera pas à un cheveu de sa tête ; et je jure Dieu qu'il vivra plus longtemps que moi.

— Et qu'avez-vous fait de votre fille ?

— Oh ! ne vous mettez pas en peine pour elle, Grande Dame ! Elle non plus, je ne l'ai pas tuée ! Je ne l'ai même pas emprisonnée ! Pas même fouettée ! Je vous dis que je suis devenu un homme pieux et bienfaisant !

— Mais enfin, qu'en avez-vous fait ? Lui avez-vous pardonné ?

— Non seulement je lui ai pardonné, mais encore je lui ai donné sa liberté, ainsi que je lui avais promis de le faire, si elle osait se rencontrer encore avec Tihamér Csorbai.

— Ah ! ça, est-ce que vous êtes devenu fou !

— Peut-être, noble Dame, n'avez-vous pas entendu ce que je lui ai promis ? Eh bien, voilà. Je lui ai promis que je la déposerai dans une barque et que je la pousserai au milieu du Vag pour qu'elle voie — adieu ma belle ! — jusqu'où l'eau la mènera. Justement le Vag est très propice en ce moment à un tel voyage !

— Vous auriez fait cela ?

— Je crois bien ! Si vous aviez écouté dans la nuit calme une heure après minuit, vous auriez pu entendre crier au secours au milieu des glaces. Moi, je n'ai pas pu l'entendre longtemps, car le vent soufflait du côte opposé, et les craquements de la glace couvraient la voix . . .

— Vous êtes un homme terrible !

— Mais pas du tout ! Je suis un pauvre ver qui rampe sur la terre. Je suis boiteux, infirme, misérable ; un vieux saule pourri, abattu ! Mais pourquoi est-ce que je me plains à vous de mes malheurs ? Je n'ai pas traversé toute cette inondation de glaces, en bravant l'enfer, pour venir ici au château de Madocsány pleurer sur mes misères. Je m'en voudrais de vous faire passer à cause de cela, un mauvais moment de plus. Non ! je suis venu pour une affaire très sérieuse, que je voudrais

régler aujourd'hui même, entre nous deux. Voilà, je vous vends la seigneurie de Mitosin.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Toute la seigneurie de Mitosin, avec le château, meubles, immeubles et toutes les bêtes. Je vous le vends un prix ferme. Feu votre excellent mari me l'avait déjà voulu acheter une fois que j'étais gêné par les dettes de mon fils. Il m'en avait offert soixante mille écus d'argent et trente mille d'or. Je ne le lui ai pas donné. J'ai mieux aimé vendre mon riche domaine de l'Alföld que je tenais de ma femme ; mais au moins, je n'avais pas vu passer l'héréditaire château de Mitosin, au voisin ! J'étais fier. Je ne le suis plus. Je suis déshonoré jusqu'au fond de la terre. La honte qui s'est abattue sur ma maison, cent personnes en ont été témoin ; cent bouches peuvent en parler ! Aussi, je ne veux plus rester dans ce pays. Je partirai dans une contrée où l'on ne comprenne pas la langue que je parle ; en Moldavie ou dans la Petite-Russie. Voilà pourquoi je vous propose mon domaine. Si vous voulez bien m'en donner le prix que m'offrait le défunt, je l'accepterai avec une grande reconnaissance. Si vous voulez marchander, bien, je ne dirai rien. Voulant quitter mon domaine, je le céderai à n'importe quel prix, comme un mourant qui vend son lit pour pouvoir acheter un cercueil.

Idalia redressa orgueilleusement la tête ; les grandes épingles tremblaient dans son chignon : tel le démon satisfait de la vengeance, redressant les cornes. Le jour de Bittse était donc payé ! Et largement, avec les intérêts des intérêts ! Et c'est un linceul tout entier qui payait le voile foulé à terre ! C'est elle qu'on avait voulu expulser d'ici, et c'était elle, au contraire, qui les chassait à travers le monde. Elle voulut jouir de sa victoire.

— Ça va bien, très noble seigneur Gratien Likavay. Puisque vous voulez me vendre à un prix ferme le domaine de Mitosin, moi, je vous en donne encore le prix que feu mon pauvre mari vous en avait proposé. L'argent est ici, chez moi ; je n'ai pas coutume de m'en servir pour faire l'usure. Vous pourrez le prendre quand il vous plaira.

— Maintenant, tout de suite, car dès demain, âme qui vive ne m'adressera plus la parole dans ce perchoir à hiboux de Mitosin. Donc, maintenant, tout de suite, c'est pour ça que

je suis venu. J'ai apporté le contrat tout préparé que le défunt m'avait envoyé en deux exemplaires. Il n'y a plus qu'à remplir les blancs, les noms et la somme, et les signer et cacheter devant témoins. Avez-vous ici deux hommes sachant écrire ?

— Certainement.

Idalia n'avait pas besoin de courir bien loin ; l'économe et l'intendant attendaient dans la chambre voisine ; tous deux, hommes fort savants qui entendaient aussi le latin. Elle les appela.

Elle pria alors son hôte de prendre place dans le fauteuil, et lui fit même disposer un coussin sous les pieds pour qu'il soit mieux assis.

Ensuite, les deux témoins lettrés prirent les deux feuilles du contrat de vente et les collationnèrent pour voir si elles étaient bien conformes, et ils inscrivirent les noms et la quantité d'écus et de pièces d'or.

Les deux parties signèrent leurs noms l'un au-dessous de l'autre, avec la même plume ; et imprimèrent leurs sceaux sur la cire rouge.

— J'aurais mieux aimé de la cire noire, marmonna Gratien entre ses dents. Mais on ne sait jamais . . .

Après quoi les deux témoins signèrent et cachetèrent à leur tour les documents. Chacun garda le sien.

Puis ce fut le moment de transférer le numéraire.

Idalia fit apporter sur la grande table de chêne, la monnaie d'or et d'argent. Le tout était conservé dans des barils plus ou moins grands, dont le couvercle était mobile ; la somme était inscrite dessus.

— Voulez-vous que nous le comptions ou que nous le pesions ?

— Inutile : nous ne le compterons pas, ni ne le pèserons ; car celui qui l'a déposé là, l'a sûrement bien compté.

— Non, non, Monsieur : « L'argent ne vaut que bien compté ! » . . .

— « . . . et la femme que bien battue[1] ! » Je sais, nul dicton n'est plus vrai. Mais j'aime mieux croire que tout est en ordre. Au surplus, pourquoi quelqu'un qui n'est ni mon ami, ni mon parent, chercherait-il à me tromper ? Tenez,

[1] Proverbe hongrois.

mes enfants, voilà pour vous ; un petit pourboire pour la peine. Et puis fermez les tonneaux !

Et ce disant, il enfonça sa main gauche dans un barillet, non pas dans la monnaie d'argent, mais dans celle d'or, tant que sa main en pouvait tenir et le jeta dans les casquettes des deux témoins, par terre.

— Voilà le marché réglé, noble Dame ! dit-il. Tenez, je vous remets les clefs de mon château : cette nuit, je dormirais dans l'appartement de mon intendant. Demain matin, le Vag sera pris de nouveau ; je sens, à ma jambe, qu'il va faire froid ; vous pourrez donc passer en traîneau avec vos gens et vous installer dans les quatre tours de ma cage à lapins ; vous pourrez même inviter des amis pour pendre la crémaillère. La cave et le cellier sont pleins. Mais pour le moment, ayez la bonté, je vous prie, de faire porter ces tonneaux d'argent par vos valets jusqu'à ma barque. Je passe devant : j'attendrai.

— Mais, scellez au moins les couvercles à votre chiffre.

— A quoi bon tant de précaution ? Pourquoi ces gens me tromperaient-ils ? Ils ne sont pas mes parents ! Ce sont tous des étrangers à qui je n'ai jamais fait de bien ! J'ai confiance en eux.

— Que votre âme en réponde.

— Et maintenant, noble Dame, pour nos adieux, donnons-nous la main. Je regrette de ne pas pouvoir vous tendre la main droite. En tout cas nous pouvons nous quitter en paix. Nous ne nous devons plus rien en ce monde !

Et il tendit la main à Idalia ; la main gauche.

— Quant au compte qui nous attend en enfer, ça, c'est Satan qui nous le dira !

Il rejeta rudement la main serrée, et passant sa béquille sous le bras gauche, remettant bruyamment sa toque sur son crâne chauve, sans un mot d'adieu, il sortit de la chambre en boitant et ne retourna même pas la tête jusqu'à ce qu'il fut arrivé à son canot.

Douze serviteurs, après lui, portèrent les tonneaux d'argent sur des brouettes. On les déposa tous dans le fond de l'embarcation. Y étaient-ils bien tous, oui ou non, personne ne les compta.

— C'est tout ?

Alors Gratien se mit à l'arrière du canot et ordonna aux porteurs.

— Poussez la barque à l'eau.

Le canot avança plus difficilement, encore cette fois, ce n'était pas surprenant, il était plus lourd de six quintaux d'or et d'argent.

XV.

Le tombeau d'or.

Le pied goutteux de messire Gratien était bon prédiseur du temps ; à peine le canot était-il arrivé au milieu du fleuve, que le courant s'arrêta, et que l'embarcation fut prise dans la glace : il fallut qu'un des rameurs allât, au péril de ses jours, en passant sur la glace, jusqu'à l'autre rive, pour appeler tout le monde au château, et revint au canot muni d'une longue corde ; la foule, en tirant dessus put ainsi traîner messire Gratien avec les tonneaux d'argent jusqu'à la berge, à travers les glaçons.

Maître Mathias attendait son maître, là, avec une troïka russe à trois chevaux, montée sur des patins de traîneaux. On mit tous les barils dans le caisson. Monsieur Gratien se jucha à la place du cocher, à côté de maître Mathias, qui conduisait les chevaux.

Quand ils entrèrent dans la cour du château, Gratien dit à maître Mathias :

— Défonce le couvercle d'un des tonneaux et donne à toute cette valetaille les gages d'une année entière ; l'intendant, le contre-maître et le fermier sont déjà payés, eux ; et toute leur smala est déjà en voiture.

Que tout ce qui vit ici, m'ait fichu le camp dans une heure ; car si, après ce temps, je trouve quelqu'un chez moi, je le fusille ! Toi seul resteras avec moi.

— Excusez-moi si je vous réponds, dit maître Mathias, mais comme tout le monde sait déjà combien d'argent nous avons apporté de Madocsány, il est à craindre que, restant seuls, cette nuit, nous soyons pillés.

— Ne crains rien. Cette nuit, nous fourrerons la troïka dans l'église ; là, personne n'ira la dévaliser ; et dès que la lune se lève, nous attelons les chevaux, nous montons dans

la voiture, et fouette cocher ! nous ne nous arrêterons plus avant la Russie rouge. Nous avons de l'argent ; nous pourrons encore être des seigneurs là-bas.

— Toutefois l'homme ne vit pas exclusivement d'or et d'argent. Il faut aussi songer au repas.

— Tout est prêt. La nourriture pour aujourd'hui est préparée dans la maison de l'intendant, ainsi que les provisions de bouche pour la route. Prends la clef, tu trouveras tout ça. Il doit y avoir aussi une bonne bouteille dont nous arroserons le marché, et nous emporterons le reste pour la route. Allons, poussez le traîneau dans la chapelle.

Ainsi firent-ils. Et pour ne pas laisser les chevaux dans une écurie sans garde, à la merci des maraudeurs, on les attacha dans la sacristie.

On laissa un baril d'argent dehors, avec lequel maître Mathias paya à tous les serviteurs une année de gage ; puis il les poussa hors de la cour et ferma la porte derrière eux. Personne du reste ne pouvait plus entrer dans le château, car les clefs étaient restées à Madocsány.

— Le tonneau n'est pas complètement vidé ; qu'est-ce qu'il faut que je fasse de ce qui reste, demanda maître Mathias.

— Fourre-le dans ton sac ; tu sauras bien en faire usage.

Maître Mathias ne se le fit pas répéter deux fois.

— Mon fidèle serviteur, ne m'embrasse pas la main. Ça n'en vaut pas la peine. Mais écoute-moi. Tu es un maître en toutes choses, toi, tu dois t'entendre aussi à la maçonnerie. Apporte tes outils, ici, dans l'église.

Maître Mathias obéit et apporta l'auge, la truelle et le dressoir.

— Maintenant, suis-moi avec tes ustensiles.

Messire Gratien conduisit maître Mathias par la trappe du retable (la peinture religieuse en avait déjà été enlevée) dans le couloir dérobé, jusqu'à cette lourde porte de chêne qui, lorsqu'on l'ouvrait du dehors faisait, par un ingénieux mécanisme, sonner la cloche de la tour.

Après cette porte s'ouvraient le long souterrain et les deux portes latérales.

Devant l'une était amoncelé un tas de briques.

Messire Gratien éclaira la chambre noire.

— Regarde là-bas !

— Oh ! quel épouvantable endroit ! dit maître Mathias en claquant des dents, mais qui sont ces femmes ?

— Des femmes en squelettes, comme tu vois ?

— Mais comment sont-elles venues ici ?

— Ça, elles seules le savent ! Mais comment il fallait s'y prendre pour en sortir, ça elles ne l'ont jamais su ! Et vois pourtant, si elles l'ont essayé. Elles ont cherché à percer le mur à côté de la porte ; elles ont creusé les briques avec leurs couteaux ; elles en ont enlevé deux ou trois rangs, mais elles ont perdu courage, et ont tout abandonné ; ici, le mur a six pieds de largeur.

— Oui .... oui ...

— Sais-tu à quoi vont nous servir ces briques ? A fermer l'issue de l'autre salle.

— Je peux faire ça.

— Mais auparavant, il faut que tu me jures sur ta vraie foi luthérienne, sur le saint Evangile, que de ta vie, tu ne parleras à qui que ce soit, de ce que tu vas voir et entendre ici.

Il tira de sa poche une petite bible imprimée en caractères minuscules : maître Mathias étendit la main sur elle et fit le serment.

— Maintenant, commence.

Du fond de la petite chambre s'éleva une voix lugubre de mélopée.

— *De profundis ad te clamavi. Domine* ...

— Qui est là ? dit maître Mathias en frissonnant.

— Prends la torche et regarde !

Maître Mathias éclaira l'intérieur de la caverne.

Il y vit Père Pierre ligotté, enveloppé de son froc, dans une position verticale, emprisonné jusqu'aux hanches, par des vases d'argent et d'or, et par des objets d'une richesse merveilleuse qui le maintenaient debout. Son capuchon était rabattu sur son visage, en sorte qu'on ne pouvait pas le voir.

— C'est Père Pierre, balbutia maître Mathias en se tournant vers Gratien.

— Mais tu as donc le diable au corps, que tu l'as reconnu. En effet, c'est Père Pierre.

— Qui l'a amené ici ?

— Moi-même ; avec mon pied boiteux et ma main brisée.

— Alors on ne l'a pas tué !

— Tu as bien vu qu'il chantait.

— Et vous voulez que je l'entoure de mur ?

— Pas complètement. Tu ménageras dans le mur une petite ouverture grande comme le fond d'un tonneau, pour qu'il n'étouffe pas.

— Mais . . . après . . . quand nous aurons quitté ces lieux, qui lui portera à manger ?

— Le corbeau du prophète Elie ! Tout ce qui est écrit dans la Bible est authentique. S'il a pu arriver qu'un corbeau ait apporté du pain à un prophète qui avait faim, ça peut très bien arriver une seconde fois. Commence : c'est toi qui a commencé cette œuvre, c'est toi qui l'achèveras ! Allons commence, mon cher fils ; je te le dis bien gentiment, sinon je te fiche un coup de fusil dans la tête, et dans celle de l'autre aussi.

La sueur se glaça d'épouvante dans le dos de maître Mathias.

Il se mit à la besogne.

— Jusqu'à ce que tu aies fini, dit Gratien, je vais faire un petit tour dans ce ravissant éden souterrain.

Il accrocha une lampe à sa main fracassée, et claudiqua dans le tortueux dédale du ténébreux passage. A chaque boitement il comptait ses pas.

Quand il eut compté le cinq cent quarantième, il se trouva devant la grotte au fond de laquelle moisissait le grand tonneau de cuivre rouillé.

Il en enleva le couvercle.

Il rencontra d'abord une épaisse couche de cire qu'il creusa avec son couteau : le tonneau contenait bien ce qu'il avait soupçonné à première vue : de la poudre.

Il en prit une pincée dont il saupoudra la bougie, elle prit joliment feu ! La poudre était restée sèche, pendant tant d'années, sous la couche de cire !

Alors il dégrafa son manteau, déroula un cordonnet de coton enroulé plusieurs fois autour de sa propre taille, et le noua, avec sa main gauche et ses dents, au bout de la mèche qui sortait de la bonde du tonneau. Puis il revint sur ses pas, en dévidant derrière lui le cordonnet de coton. Ce cordon mesurait cinq cent quarante pas de longueur. Quand il arriva au bout, il l'alluma à la lampe. Il tira sa montre en argent, et examina combien il fallait de temps pour qu'un bout de cette

mèche combustible, de la longueur d'une enjambée se consumât. Exactement une minute. Combien d'heures font cinq cent quarante minutes ?

C'était beaucoup trop pour sa tête ! Maître Mathias le lui dirait bien.

Quand il revint à la caverne, le mur était fini : le maçon n'avait plus qu'à égaliser les bords de la lucarne.

Il était étrange que Gratien n'eut pas réfléchi que peut-être Père Pierre, emmuré, se concerterait avec maître Mathias, pendant qu'il était loin d'eux ; et, par des supplications, des promesses ou des menaces, le persuaderait de donner de ses nouvelles.

Peut-être y avait-il songé, d'ailleurs. C'était pour cela . . . la mèche ! Et bien d'autres choses encore !

— Ah ! tu as fini mon vieux ! Dis-moi donc, combien y a-t-il de fois soixante dans cinq cent quarante ?

— Mais c'est bien simple. Six fois neuf font cinquante-quatre ; il y va neuf fois.

— C'est pourtant vrai ! Six fois neuf font cinquante quatre. Jamais je n'ai pu l'apprendre dans la table de multiplication. Alors tu dis neuf. C'est justement ce qu'il me faut. Moi aussi j'aurais bientôt fini. Maintenant, mon bon ami, va dans la maison de l'intendant, allume le feu, mets le couvert et prépare le dîner. Moi . . . je vais rester encore un petit moment pour dire adieu à mon fils.

Tandis que maître Mathias s'éloignait, monsieur Gratien revint dans la chapelle ; puis, enlevant les tonneaux du traîneau, l'un après l'autre, il les roula dans la galerie souterraine, et les posa devant la chambre murée. Quand tous furent là, il passa la tête à travers la lucarne ménagée.

— Ah ! je vous salue bien, monsieur mon bel amoureux de gendre, mon cher révérend Père Pierre ! Eh bien, comment vous portez-vous le jour de votre noce. Ah ! c'est une belle fiancée qu'on vous a donnée là, permettez-moi de vous le dire ! Mais pour que vous ne puissiez pas dire que vous avez pris mon unique fille, simplement avec la robe qu'elle avait sur le dos, je vais être un père généreux ! Je vais vous donner sa dot, et tout ensemble son héritage paternel et maternel ! pour que vous puissiez faire bonne figure dans le monde. Y a-t-il sur la terre un beau-père aussi bon que moi, hein ?

Il ouvrit un tonneau, le posa avec sa main gauche sur sa main droite blessée, sans plus se soucier de la douleur physique, et en répandit les écus sonores par l'ouverture.

Il versa le contenu de tous les autres barils qui contenaient la monnaie d'argent.

— Mais ça, voyez-vous, ce n'est que l'héritage maternel. Voici maintenant le paternel.

Il prit les tonneaux remplis d'or, et répandit une pluie de richesses sur la tête de l'emmuré !

Le tas de trésors couvrit bientôt le malheureux jusqu'aux épaules, la tête seule restait libre.

— *Miserere mei Domine* ! — soupira l'enterré vivant, du fond de sa prison d'or.

— Hahaha ! se mit à rire Gratien. Il te faut des chansons maintenant ! Veux-tu que je te chante quelque chose ? Ça te ferait plaisir ? *Gemitus mortis dolores inferni, circumdederunt me !* Mais peut-être celle-là te plaira davantage : « Il faut aller à Komárom : on y dira la messe ! Hei ! c'est mon amant le moine qui dira la messe ! » Haha ! Tu n'en veux plus. J'en sais d'autres ! *In paradisum inducant te angeli !* » Oh ! çà, c'est une romance trop triste ! Tiens, celle-là est beaucoup plus jolie : « Je te donnerai un écu, va, ma fille, aimes le capucin ! » Peux-tu danser là-dessus ? Le bal va bientôt commencer. Entends-tu la musique : *et cum Lazaro, quandam paupere vitam, habeas sempiternam !* Haha ! haha ! C'est une vraie danse de moine ! Kyrie eleison ! Hahaha !

Puis il prit la torche à la main, et tout en boitant, jusqu'au bout du couloir, il ricanait mélangeant le chant liturgique avec le populaire. « Le moine n'a pas de manteau ! sa révérence est gelée ! Circumdederunt, me ! Hahaha ! »

Un diabolique éclat de rire fut le dernier son de voix humaine qui troubla les ténèbres du chemin dérobé !

XVI.

Le banquet.

Maître Mathias était un homme fort avisé, et son esprit surpassait celui de tout le monde. Quand il eut laissé messire Gratien tout seul, il réfléchit en lui-même.

— Bigre ! Me voilà maintenant en possession d'un secret si puissant que, vraiment, je crains qu'il ne ronge les parois du vase. Il est vrai que j'ai juré sur l'Evangile de ne révéler la chose à personne ! Mais enfin, messire Gratien n'est pas forcé de me croire, lui qui ne croit même pas à l'Evangile ! Il aurait plus de confiance, je crois, dans un homme mort ! Et comme c'est facile de faire un mort avec un vivant ! On avale une bouchée d'un jambon mariné dans quelque chose de bon, ou une goutte de quelque autre chose à en lécher le flacon, et alors, bonsoir ! Plus besoin de surveiller un cadavre.

Il réfléchissait à tout cela, en découpant le jambon qu'il avait trouvé dans la maison de l'intendant, il mit la bouteille de vin sur la table et essuya les assiettes en zinc.

Il lui vint une idée.

Un seul être vivant était resté à la maison : un chien braque. Il l'appela dans la salle et lui donna un morceau de jambon et de pain, le chien le mangea. Puis il lui versa du vin dans son écuelle. Le chien qui avait soif, le but. Rien ne lui arriva.

Par conséquent jusqu'à présent, ni comestible, ni breuvage n'était corrompu. Pour ce qui viendrait après . . . il n'aurait qu'à surveiller les mains de messire Gratien. Mathias attendit longtemps. Ah ! ça demandait du temps, l'enterrement dans de l'or.

Soudain la cloche enchantée de la petite tour résonna, signe que quelqu'un franchissait la porte du souterrain.

Messire Gratien traversa l'église. Il n'y avait plus d'ours dans le jardin. Leurs peaux pendaient accrochées à la grille. Le maître les avait fait écorcher en châtiment de leur manque de vigilance.

— Les revenants ont encore sonné la cloche, dit maître Mathias à Gratien qui était de retour.

— Ne crains rien, elle vient de sonner pour la dernière fois.

Il s'attabla devant le couvert mis.

Il portait de hautes et larges bottes polonaises. Il y avait place entre la jambe et le cuir pour tout un service. De l'une il tira son couteau recourbé et sa fourchette à deux dents, enfermés dans un étui d'argent : un vrai seigneur ne voudrait pour rien au monde porter à sa bouche un autre couvert que le sien. De l'autre, il tira son gobelet d'or, inclus dans un écrin

en écaille, petite coupe ventrue à fond sphérique, qu'on appelle «bratina» et qu'il faut vider jusqu'à la fin.

— Allons-y, mon vieux ! Sers-toi, et sers-moi aussi ; car tu vois, je n'ai qu'une main.

Le maître et le serviteur s'assirent en face l'un de l'autre et mangèrent un coup. Le maître aussi devait avoir faim ; depuis le matin il n'avait pas avalé une seule bouchée.

Le chien gambadait autour d'eux. Il ne ressentait rien, ni de la boisson, ni de la victuaille.

— Et maintenant, mon cher vieux, buvons de ce mutuel bratina, d'abord moi, puis toi. Tu vois, un bratina comme celui-là, a cela de bon que le maître de maison ne peut pas empoisonner ses hôtes par la boisson, comme c'est l'usage chez les Italiens ; car ça circule, tout le monde boit dans le même verre, et le patron, tout le premier.

Il remplit la timbale en or et la vida : «à ta santé ! mon fidèle serviteur !» Il lui passa le verre, et celui-ci le vida en son honneur.

— A votre santé, mon cher Seigneur !

Puis vinrent, en bon ordre, les autres toasts.

— A la santé de l'heureuse fiancée !

— Dieu garde le brave fiancé !

— Vivat pour la belle dame de Madocsány !

Et ainsi de suite ; la «coupe voyageuse» voyageait d'une main à l'autre et se vidait en l'honneur des bons amis ou des ennemis, pêle-mêle, jusqu'au bout du rouleau.

Cependant le clair de lune parut lui aussi, et rayonna par la fenêtre.

Alors Gratien dit à maître Mathias.

— Tu as aussi une fille mariée, n'est-ce pas, mon bon ?

— Mais oui ?

— La pauvre habite-t-elle à Tepla ?

— Oui.

— Et combien d'enfants a-t-elle ?

— Une demi-douzaine, la malheureuse !

— Tu n'as pas encore bu à leur santé, n'est-ce pas !

— Non, maître !

— Eh bien, mon cher, ne bois plus, va, même à eux, car tu as assez bu comme çà ! Assez, non seulement pour aujourd'hui, mais encore pour toute ta vie ! Tu es déjà un homme

mort, ainsi que moi, d'ailleurs. Ce bratina dans lequel nous avons bu ensemble, était empoisonné avec un poison italien très subtil, qui opère d'heure en heure. Tu as encore deux heures à vivre. Donc, lève-toi et mets-toi en route. La glace est reprise, tu peux te rendre à Tepla, chez ta fille. Là, tu auras le loisir de te coucher dans un lit, de faire appeler un prêtre, de dicter ton testament, et au moins, toi, tu trouveras quelqu'un pour te fermer les yeux. E finita la commedia !

A ces mots, maître Mathias, horrifié, sauta de sa chaise, les cheveux tout dressés sur sa tête, il commençait déjà à sentir dans ses entrailles les symptômes avant-coureurs de la mort prochaine.

Il s'enfuit en maudissant, de la chambre, laissant là son sac plein d'argent, et hurlant de douleur, se précipita par la porte du château, tout droit sur la surface gelée du fleuve.

Monsieur Gratien remplit son verre, et continua à boire, tout seul, toastant en lui-même à tous ceux à qui il avait fait du bien et qui lui ont rendu le mal, et puis sur ceux qui ne lui avaient fait que du bien, et à qui, lui, n'a fait que du mal !

Avec chaque verre, il avalait une nouvelle dose de poison qui était préparé de manière à ne manifester que lentement sa puissance. Il fallait qu'il se hâtât, car il voulut tenir sa promesse qu'il avait faite à la belle dame de Madocsány : « Je vous donne ma parole que Père Pierre vivra plus longtemps que moi ! »

XVII.

Cela était . . . — Cela n'est plus !

Cette nuit-là, Idalia ne put se coucher ; le sommeil fuyait ses paupières et le remords pourchassait son âme.

C'est un mauvais compagnon de lit que la vengeance assouvie.

Des scènes d'horreur défilaient et se transformaient dans son imagination avec les images hideusement caricaturales de ses victimes.

Cette jeune fille, là, dans une barque que le courant glacé entraîne, et dont le vent emporte les cris . . . !

Et l'homme ? L'être adoré, qu'elle avait perdu et qu'elle

pouvait encore moins maintenant céder ni à une femme ni au diable . . . !

Amèrement son cœur le regrettait.

La belle châtelaine possédait beaucoup de chambres somptueuses, mais pas assez encore pour y trouver une place.

De temps à autre elle sortait sur le balcon, et sur la vitre fleurie de givre, avec la buée de son haleine, elle en faisait fondre de petits ronds pour pouvoir regarder le Vag.

Un grand désert de glace s'étendait devant elle depuis le château de Mitosin jusqu'au château de Madocsány. Le clair de lune rayonnait sur tout ce paysage de mort.

A trois heures du matin, environ, comme elle se tenait à nouveau sur le balcon, telle une folle, à regarder cette vaste plaine glacée, il lui sembla tout à coup qu'un point noir s'y mouvait, en approchant dans la direction du château. En regardant bien, on discernait une forme humaine.

A voir la forme s'approcher, tombant et se relevant à chaque pas parmi les blocs de glace, on pouvait deviner que son but était de se diriger tout droit vers le château.

— Quelqu'un de Mitosin !

Idalia sortit dans le vestibule, donna l'alarme à ses domestiques endormis, leur ordonna d'aller vite sur la glace, d'emmener avec eux une brouette et de porter secours à cet homme qui luttait au milieu des glaces, n'avançant qu'à grand' peine et de le rapporter au château.

Cet homme était maître Mathias.

Quand les domestiques l'eurent amené devant dame Idalia, on pouvait à peine reconnaître son visage, tant il était bleui de froid et de souffrance, et tous ses traits ravagés.

— Je viens de Mitosin, râla l'homme en se roulant sur une peau d'ours devant la cheminée où on l'avait déposé.

— Apportez-lui un verre de vin chaud, ordonna la châtelaine.

— Non, non, pas de vin ! . . . grimaça le moribond. J'en ai assez pris . . . laissez-nous seuls !

Quand il fut seul avec la châtelaine, il joignit les mains devant elle et la supplia à genoux.

— Je vous en conjure madame, au nom de Dieu délivrez-moi.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre homme ?

— Le seigneur de Mitosin m'a empoisonné, en même temps que lui . . . que Jéhova le maudisse ! Madame ! Secourez-moi, ou je meurs !

— Mais comment voulez-vous que je vous secoure ?

— Oh ! ne faites pas l'ignorante . . . Vous le savez très bien. J'ai été empoisonné avec le bratina bien qu'il n'y ait pas trace de poison ! On dit que, quand tu as empoisonné ton mari, tu as fait de même ; tu as bu aussi dans le même verre pour qu'il n'ait pas de soupçon, tu as bu le poison, toi aussi ; mais pendant qu'il mourait, tu t'es retirée et tu as pris un contre-poison. Ainsi tu es restée, tandis que l'autre est mort.

— Es-tu fou ?

— Non, non ! Donne-moi de ce contre-poison dont tu as le secret. Si tu me sauves, moi je te livrerai aussi un secret, et tu ne le regretteras pas non plus, si je te révèle.

— Quel secret ?

— Le secret de l'endroit où est maintenant Père Pierre.

A ces mots, elle sauta violemment vers lui, le souleva dans ses bras et le posa sur le canapé.

— Quoi, tu sais où il est ? Il vit encore ?

— Il vit, et il n'a pas encore le moindre mal.

— Où est-il ?

— Donne vite le contre-poison d'abord !

— Non, non, il y a encore le temps, pour ça. Je veux savoir le secret, d'abord. Je ne te délivrerai pas avant !

De grosses gouttes de sueur tombaient du front de l'homme.

— Mon Dieu, Gratien m'a fait jurer sur l'évangile de ne le révéler à personne. J'irai en enfer.

— Tu iras bien en enfer sans ça ! Un peu plus tôt, un peu plus tard ! Si tu me dis ce que tu sais, le diable attendra, sinon, tout est prêt, il n'y manque plus que le feu ! Donc, parle vite, ou bien crève !

— Mais tu me donneras le contre-poison ?

— Je te le donnerai . . . je l'apporte . . . tiens, le voilà. Dès que tu m'auras tout dit, je te le verserai dans la bouche. Je l'ai toujours sur moi, dans le chaton de ma bague. Regarde comme c'est vert, comme ça brille dans l'obscurité. Si je te donnais le tout, tu vivrais cent ans ! Mais parle donc !

L'homme torturé de souffrances mortelles avoua tout. A la manière dont il parla de la chambre des mortes et de la caverne des trésors, Idalia vit bien que cet homme disait la vérité. Nul autre ne pouvait connaître ces endroits que ceux qui y étaient descendus et qui les avaient vus !

— C'est bien, dit-elle, maintenant bois le contre-poison et va bien gentiment dans ta maison, à Tepla, chez ta fille ; et surtout ne trahis pas ce que tu sais !

Ce que l'horrible femme avait donné à maître Mathias, ce n'était pas du tout un contre-poison, mais au contraire un poison plus rapide encore, pour qu'il n'ait pas le temps de raconter son secret à un tiers.

Quand maître Mathias arriva à Tepla, dans la maison de sa fille, sa langue ne tournait plus dans sa bouche ; il ne put que balbutier «... Père Pierre ... emmuré ... sous la terre ... au milieu des trésors ... à Mitosin .... il vit encore ... c'est moi qu'on a ... tué ! »

Il ne put ajouter un mot et quand le prêtre arriva, il venait d'expirer.

. . . . . .

Idalia resta seule avec le secret révélé. Et tout à coup son ancienne passion se ralluma avec toute la hauteur d'une colonne de feu.

Le bien-aimé vivait encore ! Enterré sous la terre profonde, emmuré, abandonné de Dieu et des hommes, en compagnie des anciens morts.

Il écoute, là-bas, ce que la nuit sourde et muette exhale !

Privé de son amour, trahi, désespéré ! Plus personne ! Il n'a plus rien à attendre, qu'une horrible mort !

Et si maintenant quelqu'un descendait dans cet épouvantable sépulcre et le regardait par l'étroit soupirail de sa tombe, ce visage ne lui apparaîtrait-il pas comme celui d'un ange du ciel ? Et qui le ramènerait de nouveau de son caveau à la lumière de Dieu, ne le regarderait-il pas comme son second créateur ? Pourrait-il ne pas s'avouer vaincu devant cette sublime puissance de l'amour qui ouvre les tombeaux en faveur de celle qui n'a voulu le céder ni à Dieu, ni au diable !

Elle n'hésita pas longtemps.

Elle jeta un manteau noir sur ses épaules, mit ses armes dans sa ceinture et se munit d'un lourd pic : « ce sera pour démolir le mur ». Elle alluma sa lanterne sourde et s'échappa du château. Vers la fin de la nuit, une brume épaisse s'étendit sur la contrée, personne ne pouvait voir où elle allait . . .

. . . Et jamais personne ne put savoir ce qu'elle était devenue . . .

Le matin à six heures, une effroyable détonation souterraine jeta l'alarme dans toute la région ; une éruption formidable qui ébranla les assises de la terre ; les tours s'écroulèrent, les châteaux tombèrent en ruines, le couvent des jésuites avec toutes ses voûtes s'effondra ; la chapelle de Mitosin fut réduite en poudre.

Ceux qui étaient éveillés à ce moment-là, rapportèrent que du milieu du fleuve une énorme colonne de feu s'éleva dans les airs ; les nuages de fumée se virent longtemps après à travers la brume malgré son opacité ; et la glace fracassée commença tout à coup à se précipiter non seulement au-dessus de son lit, mais encore tout autour, recouvrant la vallée dans toute sa largeur, balayant sur son passage les villages avec les rues et les forêts jusqu'aux racines.

Quand l'inondation s'apaisa et que le Vag recoula dans son lit, il laissa de nombreuses traces de son passage, suivant son habitude, une épaisse couche de cailloux roulés ; car le Vag n'est pas comme tout autre fleuve bienfaisant qui, en débordant, répand un limon fertile sur toute la contrée ; où le Vag passe, lui, il ne dépose qu'une mer de pierres.

En même temps que la grande catastrophe tellurique, tomba complètement dans l'oubli cet horrible drame de famille qui s'était déroulé à cette époque dans les deux châteaux voisins.

Après bien des jours seulement, des membres de la famille Likavay s'aperçurent que messire Gratien était couché là, mort, dans une des chambres de ses domestiques que l'innondation n'avait pas envahie. Mais de la petite chapelle, il ne restait même pas le fond ! C'est par là que l'explosion dévastatrice avait ouvert un chemin au courant tombant d'en haut, et le fleuve impétueux, engouffré dans le souterrain la souleva complètement de sa base et, pierre et bois, réduisit tout en miettes !

Le même fait se produisit à Madocsány, à la statue de Népomuk devant l'autre issue.

Le souterrain hussite s'était rempli de pierres qui, charriées par la puissance de l'eau, inondèrent la région.

Longtemps après ces évènements, les membres de la famille de Likavay commencèrent à s'intéresser à ce que pouvait bien être devenu ce monceau d'argent que leur aïeul avait reçu de la châtelaine de Madocsány en paiement de son domaine.

Jamais on ne put le retrouver.

Et tout cela, du commencement à la fin est une histoire très authentique. Les archives des familles en ont conservé les documents. Père Pierre est devenu un personnage légendaire dans la bouche du peuple. Les tremblements de terre sont assez fréquents dans cette région et alors on dit : « Tiens, c'est Père Pierre qui se retourne dans sa tombe ! »

Et chaque fois qu'on repasse à un nouvel acquéreur, le château et le domaine de Mitosin, l'ancien possesseur fait stipuler dans le contrat que si l'on découvrait les trésors ensevelis, ils lui appartiendraient de droit.

Et le peuple, pendant ce temps-là, chuchotte tout bas qu'on ne retrouvera pas les trésors, tant qu'on n'aura pas enlevé Père Pierre de son tombeau muré.

Et il est bien possible qu'il en soit ainsi.

L'ESTHÉTIQUE ET LA POLITIQUE, L'ARTISTE ET L'HOMME D'ÉTAT

Sous ce titre je n'ai point l'intention de parler du rôle que jouent les arts dans le développement des nations, ni des devoirs qui incombent à l'Etat pour leur protection. Aussi ne ferai-je qu'effleurer en passant la littérature et l'éloquence politiques qui ont, ou qui peuvent avoir, un caractère artistique. Mon but est différent. Je désire examiner en quoi la création artistique et la création politique ressemblent l'une à l'autre et quelles sont les qualités d'artiste nécessaires à un homme d'Etat pour accomplir sa tâche, fixer son but, et grouper systématiquement les moyens d'action dont il dispose.

Je crois savoir que personne ne s'est encore occupé de ce problème. Et si je m'engage dans ce chemin inexploré, ce n'est pas avec la prétention d'en reconnaître tous les sites, ni même avec l'espoir de le parcourir jusqu'au bout. On ne saurait, en effet, mener à bien une telle tâche au milieu des soucis de la politique quotidienne qui nous prend beaucoup de notre temps et plus encore de notre vigueur d'esprit. Je me contenterai d'essayer de démontrer qu'il s'agit ici d'un chemin qui mérite d'être parcouru, parce qu'il offre de nouveaux et de nombreux points de vue. Ou, pour parler sans métaphore : tous mes efforts ne viseront qu'à exposer sur cette question des idées qui en évoqueront d'autres et qui donneront de l'art une opinion plus sérieuse et de la politique une conception plus élevée.

En général on estime que l'artiste et l'homme d'Etat sont des individus aussi différents qu'il est possible de con-

cevoir. L'artiste ne crée que par le cœur et l'imagination, l'homme politique n'agit que par les froids calculs de la raison. Partant de cette thèse fondamentale — dont nous aurons à juger la valeur — beaucoup de gens ne peuvent s'imaginer l'artiste qu'en original, à la crinière longue et mal peignée, croyant que deux fois deux font trois ou cinq, mais jamais quatre ; et l'homme d'Etat en monstre au cœur desséché qui, en sa qualité d'homme politique, est d'autant plus éminent qu'il a su mieux étouffer en lui-même tout noble sentiment, et qu'il est parvenu à acquérir au plus haut degré l'art de tromper. Ces portraits ne sont certainement que des caricatures, mais la caricature exprime souvent beaucoup de vérité ou plutôt elle n'est en réalité qu'une exagération de la vérité observée sous un jour spécial. Aussi, de ces caricatures est-il possible d'extraire un fond de vérité qui nous démontre certainement les grandes différences qui existent entre les qualités de l'artiste et celles de l'homme d'Etat, et c'est peut-être en partant de ces différences que nous pourrons mieux établir leurs traits communs.

Nous ne comparerons ici que les artistes et les hommes politiques créateurs, sans examiner ceux qui ont pour vocation de réaliser les créations des autres.

L'artiste crée au moyen de fictions un deuxième monde à côté du monde de la réalité ; l'homme d'Etat tire de la réalité tout un organisme d'Etat, des institutions, des alliances et des traités. Les créations de l'artiste ont pour but de contenter au moyen de fictions le sentiment du beau ; si elles sont laides ou sans intérêt, le but est manqué. Les créations de l'homme d'Etat tendent, d'une part, à assurer l'existence et la grandeur de la nation, d'autre part, à créer toutes ces conditions nécessaires au bien-être des individus, dont la réalisation n'est pas à leur portée ou bien n'est qu'à la portée de quelques-uns. S'il ne travaille pas dans ce sens ou si ses efforts restent stériles, il ne mérite pas le nom d'homme d'Etat.

Ainsi l'artiste crée dans le monde de l'imagination, l'homme d'Etat dans le domaine de la réalité ; l'artiste produit le beau, c'est-à-dire l'agréable, l'homme d'Etat crée ce qui est nécessaire à la nation et aux individus, c'est-à-dire l'utile.

Etant donné la nature même des créations de l'artiste, il va de soi que chez lui c'est le cœur et l'imagination qui do-

minent. C'est par l'imagination qu'il sait reproduire ce qu'il a observé dans la réalité ; c'est par elle qu'il sait grouper les détails des choses réellement observées, de manière à en obtenir des êtres fictifs ; c'est le cœur qui lui fait comprendre l'effet que les choses extérieures produisent sur nos sentiments, sur notre âme, et qui surtout lui fait connaître l'homme et sa vie intérieure. C'est donc l'imagination et le cœur qui rendent l'artiste capable de nous émouvoir par ses créations fictives.

Et cependant, bien que tout homme ait de l'imagination et du cœur, tout le monde n'est pas artiste. Qu'est-ce donc qui distingue l'imagination et le cœur d'un artiste de la généralité de ces qualités psychiques ? Peut-être leur développement plus accentué ? C'est possible, mais, certes, ce n'est pas tout. Il existe des individus qui, sans être artistes, passent toute leur vie en rêveries, et qui dans leurs pensées sont beaucoup plus éloignés de la réalité des choses que les artistes à l'imagination la plus hardie. Les fous, les malades dévorés par une fièvre ardente ne vivent que dans la fantaisie et créent témérairement des êtres fictifs, sans avoir pour cela le moindre titre au nom d'artiste. Tout le monde peut imaginer des choses vagues ; chaque écolier dessine des têtes sur des jambes sans corps, et s'imagine le diable en homme noir avec des cornes, une langue toute rouge et des ailes de chauve-souris. Sont-ce là des créations artistiques ? De même, nous pouvons tous avoir nos sensations individuelles, c'est-à-dire réagir avec notre cœur sur ce qui nous touche individuellement ; il y a bien des gens chez qui cette capacité est devenue le trait dominant de leur caractère, à tel point qu'ils deviennent esclaves de leurs sentiments, et que toute leur vie n'est qu'une série de bons et de mauvais mouvements. Sont-ce des artistes ? Est-ce que ces cerveaux maladifs ont une influence quelconque sur nous ? Leur état éveille tout au plus notre pitié. Quel est donc le secret de l'effet artistique ? Quelles sont les qualités que doivent posséder les créations fictives pour être artistiques, pour nous émouvoir, autant et même davantage que la réalité, sans avoir pour cela aucun rapport avec nos intérêts, nos aspirations et nos sentiments personnels ? pour faire que nous pleurions avec Hécube, quoique nous puissions demander avec raison : qu'avons-nous de commun avec Hécube ? Et bien que je sente tout le dan-

ger que renferme cette question, je ne puis l'éluder. Comment faire pourtant? Si je m'engage dans le dédale des controverses esthétiques qui enveloppent les connaissances nécessaires à l'analyse du beau et de la création artistique, et qui les rendent presque inaccessibles, je m'y perds. Si, dans cette question fondamentale, je me range à l'avis de n'importe quelle école, les partisans des autres écoles m'abandonneront aussitôt sans daigner écouter mes déductions. Je cherche donc l'article de foi commun à toutes les sectes esthétiques, je cherche le dogme esthétique, dont on peut dire : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus.* Existe-t-il ? Si oui, il doit être unique et je l'adopterai comme fondement de ma thèse.

Ce qui distingue la création artistique des créations ordinaires de l'imagination et du cœur, c'est avant tout la vérité, l'harmonie de la création avec elle-même et avec la réalité de son sujet. Cette proposition constitue l'article de foi commun. C'est ici que se rencontrent les écoles qui classent dans le domaine de l'art l'imitation de toute réalité, serait-elle même repoussante, et se contentent ainsi de la vérité, au sens le plus trivial du mot, de même que celles qui rétrécissent la vérité dans l'art en soumettant le beau aux exigences de la morale. C'est sur ce point que sont d'accord le réalisme le plus exagéré, l'idéalisme le plus fin, ainsi que toutes les nuances intermédiaires. Je sais que la discussion peut se renouveler sur la question du *vrai ;* je sais que je cherche en vain l'accord absolu. Mais comme M. Thiers qui se contentait de la république en disant : «c'est la forme de gouvernement qui nous divise le moins», bien qu'il sût ne pouvoir y rallier tous les Français : je me contenterai de cette catégorie esthétique du *vrai* qui offre le moins de sujets à discussions et constitue ainsi le meilleur point de départ.

Je me dois cependant de déclarer avant toute entrée en matière que je ne suis pas plus partisan du réalisme exagéré que du naturalisme moderne ; à mon avis, la peinture de ce qui est repoussant, même soutenue par une grande habileté technique, ne saurait être de l'art ; le dessin du laid ne peut être un but, mais seulement un moyen, admissible au point de vue esthétique, permettant de mieux comprendre le beau. Je ne saurais concevoir le vrai dans l'art qu'en accord complet avec l'idée du beau. En somme, le beau est l'harmonie des

différentes réalités avec ces types éternels que Platon appelait les idées du monde ; c'est là en même temps la vérité suprême des choses. Le laid n'est qu'un écart de ces types, c'est leur contraire : donc le laid, dans l'acception supérieure du mot, n'est pas vrai. Les arts objectifs nous présentent les différentes réalités de manière à nous faire sentir leur véritable signification, c'est-à-dire leur rapport avec les modèles éternels ; et cette vision d'une certaine partie du plan de l'univers, d'une vérité qui est supérieure à celle que nous pouvons atteindre par la simple expérience et par la raison, d'une conception générale dans laquelle nous ne faisons plus qu'un avec le sujet que l'on nous a présenté ainsi : explique la singulière émotion que produisent en nous les chefs-d'œuvre artistiques, et c'est en cette émotion que consiste le vrai effet esthétique. La musique, au contraire, qui n'a pas de sujet, bien qu'elle puisse être combinée avec des sujets, constitue, d'après Schopenhauer, en elle-même une des idées universelles. C'est ainsi que s'explique cette singulière vibration que produisent en nous les plus grandes créations de l'art musical. Alliée à la poésie, la musique nous fait sentir l'essence intime du poème : son rapport avec l'univers ; séparée, elle s'assimile aux différentes dispositions de notre âme, ou bien, s'élevant plus haut encore, elle nous mène dans des régions situées au delà de tout ce que de simples mots peuvent dire ; ce qu'elle exprime alors est presque surhumain, c'est certainement le point de contact suprême entre l'homme et le mystère de l'univers. Rappelons-nous seulement quelques motifs de la musique instrumentale de Beethoven, dont on ne saurait dire s'ils sont tristes ou gais, motifs que l'on ne pourrait assimiler à aucune vibration individuelle de l'âme, de même que l'on ne saurait caractériser l'état d'âme qu'ils produisent, à moins de dire que nous éprouvons une quiétude intérieure qui permet de nous élever au-dessus de tout ce qui est individuel ; car le sentiment de l'infini remplit alors notre âme et tout ce qui se rapporte à notre pauvre individualité nous semble mesquin et indigne d'attention. La musique est aux arts ce que la métaphysique est aux sciences ; bien des esprits prétendus positifs les considèrent toutes deux comme de simples jeux, tandis qu'elles représentent en réalité la plus haute envolée de l'esprit humain.

Revenons maintenant à notre thèse sur l'idée du vrai. Si j'ai dit dans mon introduction que l'artiste crée des êtres fictifs, je puis maintenant préciser cette thèse en ajoutant que l'artiste crée des êtres fictifs composés d'éléments tirés de la réalité. Que ces êtres existent ou non, peu importe. Même si l'artiste s'efforce d'imiter des objets existants, soit en faisant le portrait d'une personne, soit en prenant pour sujet un fait réel dont il compose un poème épique, il doit nous faire sentir la vérité supérieure des choses, leurs traits caractéristiques, et il faut aussi qu'il subordonne la fidélité des détails moins caractéristiques aux exigences de cette vérité. Un photographe eût certainement fait de Charles-Quint un portrait différent de celui qu'en fit le Titien ; le correspondant du *Times* eût probablement décrit la guerre de Troie autrement que ne l'a fait Homère ; dans la *Gazette des Tribunaux* l'exécution de Marie Stuart eût été présentée autrement que dans la tragédie de Schiller ; et un reporter eût certainement employé d'autres expressions que Shakespeare pour relater la séance au cours de laquelle Bolingbroke fit détrôner Richard II. Qui sait ? peut-être nous auraient-ils mieux renseignés sur ce qui s'est passé réellement, en se conformant strictement à la vérité des faits ; mais le vrai, le caractéristique, l'essentiel eût probablement été perdu dans la foule des détails. La vérité vraie, c'est le Titien, c'est Homère, c'est Schiller et c'est Shakespeare qui nous la font connaître. Pour ma part, c'est dans les drames historiques de Shakespeare que j'ai appris à comprendre cette partie compliquée de l'histoire d'Angleterre qui traite de la guerre de Cent ans en France et de la guerre des deux Roses ; je la vois devant moi, comme si je l'eusse vécue. Qu'importe que la connaissance ainsi acquise de cette histoire fourmille d'erreurs chronologiques et de légendes imaginaires ! Le caractère de l'époque, ses passions dominantes, ses idées morales, ses individualités vigoureuses, en un mot tout ce qui est vraiment instructif, nous le comprenons par l'œuvre de Shakespeare. Et que nous avaient dit de tout cela nos livres scolaires ? Nous avions appris par cœur les dates exactes et la suite des événements, pour les oublier aussitôt, tandis que tout ce que nous avons appris de Shakespeare reste gravé dans notre esprit par la force de la vérité artistique.

En quoi consiste cette force ? En quoi la vérité artistique est-elle supérieure à la vérité réelle ? Tout simplement en ce qu'elle met en relief ces traits caractéristiques de la vérité qui sont d'importance générale et par conséquent intéressants. Ainsi, dans le domaine du réel nous trouvons intéressant tout individu chez qui ces traits généraux prédominent : le monstre n'excite que notre curiosité. Mais l'intérêt que nous éprouvons pour un original provient justement de ce qu'il dégage la vérité caractéristique de son enveloppe conventionnelle. Ces conventions et la foule de traits individuels sans importance, cachent la vraie nature des choses, ce qui est en elles nécessaire et invariable, ce qui est une qualité générale et commune à beaucoup d'autres, en un mot le type.

Prenons, par exemple, les hommes en général, et en particulier l'Anglais, et arrêtons-nous enfin au soldat anglais. Un simple observateur pourrait passer des mois et des mois parmi des soldats anglais, sans recueillir autre chose qu'une foule d'impressions extérieures sur leur conduite, leurs plaisanteries, leur manière de monter à cheval et peut-être sur les sérieuses qualités de quelques-uns. Il trouverait que certains d'entre eux sont agréables, que d'autres sont grossiers, que celui-ci est mauvais père de famille et celui-là, au contraire, excellent, etc. Toutes ces impressions se succéderaient pêle-mêle dans son âme sans offrir la moindre perspective, telle une image grise, sans relief, ou lui feraient l'effet d'un kaléïdoscope en mouvement continuel. En revanche, l'artiste saurait décrire le caractère général du soldat anglais même après un contact de peu de durée. Et s'il nous dépeint ensuite le colonel John et le capitaine James, nous trouverons dans leurs portraits les traits individuels qui les distinguent, le bégayement et les mouchoirs à carreaux de John, les rougeurs fréquentes de James, sa tenue comique à cheval, etc., mis en lumière selon l'importance qu'ils comportent ; et il s'en dégagera quelques lois éternelles de la nature humaine ; quelques qualités du caractère national anglais et tous les traits de caractère du soldat anglais qui se retrouvent en John et en James et qui sont communs encore à mille et mille autres, en un mot il s'en dégagera le type. Ainsi ce portrait fictif de John ou de James — dessiné par un Shakespeare ou un George Elliot — sera plus vrai et aussi plus intéressant

que John ou James vivants, vus avec nos yeux de tous les jours.

La science, elle aussi, cherche le type, mais par d'autres moyens : par l'abstraction qui néglige les qualités individuelles et forme, à l'aide des qualités typiques, un être de raison spécial, la formule. L'artiste, au contraire, voit et sent les qualités typiques par les traits individuels ; dans le tableau qu'il nous fait, la vérité typique et la vérité individuelle vont toujours de concert. Ses créations ressemblent par conséquent beaucoup plus au réel que les formules de la science ; parce que tout ce qui existe est individuel, et recèle les qualités typiques parmi les traits individuels ; l'artiste, si j'ose m'exprimer ainsi, donne de la perspective au tableau et rend frappant ce qui était caché. En revanche, les notions scientifiques résultent d'observations qui ont été faites sur une base plus large ; elles se forment à l'aide de forces plus impartiales de l'âme, plus calmes et par conséquent plus sûres que l'imagination et l'intuition. Donc, où les individus se ressemblent tout à fait, ou ne diffèrent que très peu, comme par exemple dans toute la nature inanimée, même dans le règne des plantes et des animaux : les résultats des recherches scientifiques pénètrent plus avant et sont plus utiles que les images artistiques. Mais là où les traits individuels sont si variés, et ont souvent une aussi grande importance que chez l'homme, le savant ne saurait égaler l'artiste. Nous ne pouvons parvenir à connaître l'homme et ses variétés infinies que par des tableaux où nous voyons ensemble ses traits typiques et individuels, ainsi que leurs influences réciproques.

Et maintenant revenons à notre point de départ. L'artiste crée des êtres fictifs ; les forces qui les produisent sont l'imagination et le cœur. Cependant, toute création fictive ne saurait être appelée artistique ; celles-là seules qui possèdent le caractère de la vérité artistique ont droit à ce titre. La vérité artistique combine les traits typiques avec les traits individuels, de manière à faire ressortir ceux-là à l'aide de ceux-ci. Cette vérité est donc plus concentrée et plus près de la réalité que l'abstraction scientifique qui néglige l'individualité. En outre, elle est supérieure à celle du réel en ce qu'elle met en lumière l'importance générale et cachée des traits individuels. Cette importance générale, d'après mon avis, n'est

que l'accord des différents éléments avec le plan de l'univers, dont nous faisons tous partie. Le sujet dans lequel nous découvrons cet accord ne nous paraît plus étranger ; nous sentons avec lui un certain lien mystérieux, si éloigné qu'il soit de tout rapport individuel. De là l'influence que les créations artistiques ont sur notre âme : voilà le secret de l'effet esthétique.

Le caractère distinctif de l'imagination de l'artiste consiste en ce qu'il voit juste en discernant le type dans l'individu ; en conséquence il crée du vrai. Et ce qui caractérise le cœur de l'artiste, c'est qu'il s'émeut, qu'il sent et qu'il est capable de nous émouvoir, sans faire appel à aucun intérêt individuel, par la force seule de cette vérité supérieure. L'imagination tend à sortir des frontières du vrai et à se perdre dans l'infini ; le cœur, au contraire, se confine d'habitude dans le domaine de ce qui est, d'une façon quelconque, en rapport individuel avec nous. *Une imagination qui ne voit que le vrai, un cœur que le vrai à lui seul émeut : telle est l'essence de l'âme d'artiste.*

Il est, je crois, inutile d'ajouter qu'une intelligence lucide lui est nécessaire, pour l'observation du réel ; l'artiste ne saurait s'en passer et il doit toujours y revenir comme au contrôle le plus sûr du vrai. Il lui faut en plus une forte dose d'énergie pour s'initier aux sciences et aux métiers qui appartiennent à la technique de l'art, ainsi que pour surmonter les difficultés intérieures et extérieures de l'exécution. Mais ce sont surtout l'intensité et la qualité des forces psychiques qui font agir le cœur et la fantaisie, qui distinguent l'artiste du commun des mortels.

Par opposition à l'artiste — dont la sphère de création est le vrai et qui ne cherche dans ce qui existe que des points d'appui pour voir le vrai — l'homme d'Etat emploie toute son énergie dans le domaine du réel. La matière qui l'intéresse est tout aussi bien l'homme pris individuellement que l'homme en société formant l'Etat, la nation. Son but général est d'augmenter le bien-être des individus et la grandeur de la nation ; son but concret c'est le progrès qu'il veut réaliser dans ces deux directions ; ses moyens sont les mesures spéciales qu'il croit devoir prendre.

Il faut donc avant tout que l'homme d'Etat connaisse la situation réelle des individus et de la nation ; il faut qu'il

connaisse les qualités, les besoins, les mœurs, les défauts, la richesse et la pauvreté de la nation considérée isolément aussi bien qu'en comparaison des autres nations. Il doit être bon observateur, d'esprit clair et pénétrant. Lorsque l'homme d'Etat s'est bien pénétré de la situation exacte, il s'agit pour lui de choisir les mesures que nécessite le bien-être public, et de prendre ses dispositions en conséquence. Que ces dispositions soient des lois, des ordonnances, des traités ou n'importe quel autre acte, ce ne seront toujours que des moyens dont la valeur dépendra de l'influence qu'ils auront sur le bien-être public. Tout moyen qui, à ce point de vue, reste sans influence n'est qu'un jeu puéril, une perte de temps et d'énergie ; toute disposition qui exige plus de sacrifices qu'elle ne donne de résultat est mauvaise et nuisible ; en politique comme en économie, c'est le bénéfice net qui décide. D'autre part, l'homme d'Etat ne doit chercher l'augmentation du bien-être public que dans les limites des moyens dont il dispose. Il examine donc les exigences publiques en même temps que les mesures susceptibles de les satisfaire. Après cet examen, il établit son programme suivant l'importance, l'urgence et la réalisation plus ou moins facile des mesures nécessaires.

Cependant, il ne suffit pas que l'homme d'Etat ait la perception de ce qui existe et de ce qu'il faudrait faire, il doit surtout agir. Il est déjà bien malaisé de connaître la matière humaine, mais il est encore plus difficile de la pétrir, de la façonner. Parfois elle est faible, d'autres fois résistante, mais elle est toujours capricieuse et insondable. Pour surmonter ces obstacles, une volonté ferme et tenace est indispensable ; il faut aussi s'assurer la volonté des autres, celle des souverains et des assemblées dont dépend l'exécution de nos projets ; enfin, il faut encore trouver et gagner les collaborateurs dont on ne saurait se passer. L'homme d'Etat ne peut s'assurer toutes ces forces auxiliaires que si, elles aussi, sentent la vérité de ses observations, la justesse de son jugement et la force de sa volonté. Arriver à ces résultats est surtout une question de tact psychologique.

Les qualités caractéristiques de l'homme d'Etat sont donc : un esprit clair et pénétrant qui se rend un compte exact de la situation réelle, un jugement sûr dans le choix des dispositions à prendre, une grande énergie dans l'exécu-

tion et la faculté de faire sentir et comprendre aux autres sa valeur pour les gagner à ses projets.

C'est donc l'esprit et la volonté qui dominent chez l'homme d'Etat, tandis que chez l'artiste c'est l'imagination et le cœur. En apparence ils sont diamétralement opposés. Mais est-ce bien ainsi ? Assurément, s'écrieront la plupart des mortels. On ne saurait, en effet, imaginer de plus grand fléau qu'un homme d'Etat obéissant à son imagination et aux impulsions de son cœur, au lieu de s'en tenir à la froide raison et à la réalité brutale des faits.

Et pour une fois ils auront raison. Dans l'empire du réel, nous avons à faire à des situations réelles, dont l'observation à l'aide de conclusions logiques nous indique les mesures qu'elles comportent ; c'est une fonction intellectuelle, pour la justesse de laquelle le *drylight* Baconien, la lumière crue, est indispensable, et il n'y a rien qui soit capable de l'obscurcir autant que l'influence de la fantaisie et des sentiments. Et cependant : est-ce que nous pouvons supprimer tout à fait l'imagination et le cœur ? L'homme d'Etat lui-même n'est qu'un être humain affligé de ces qualités. Peut-il les étouffer ?

Et s'il le pouvait, serait-il désirable qu'il le fît ? Peut-il se passer complètement de ces forces dans son action politique ?

Et s'il n'est ni possible de les supprimer, ni désirable de pouvoir le faire, comment faudra-t-il les employer pour éviter les dangers de leur influence ?

En répondant à cette question nous aurons résolu le problème qui nous occupe.

Examinons donc encore une fois les opérations politiques que nous venons d'esquisser. D'abord l'observation des circonstances réelles et humaines. Dans ce but, nous rassemblons les données des statistiques qui nous éclaireront sur les différentes manifestations de la vie nationale dans tous ses détails. Ces données nous indiquent, par exemple, le nombre des naissances, des mariages, notre exportation de blé, la quantité des étoffes importées, le taux des salaires, la situation financière de l'Etat, etc. Il est évident que par cette étude nous ne sommes pas encore parvenus à connaître, à proprement parler, la vie individuelle et nationale ; nous avons trouvé des moyens

auxiliaires pour apprendre à la connaître, mais la vie elle-même, la connaissance du réel dans sa totalité et son unité organique nous échappe encore.

Je n'insisterai pas sur des lacunes de la statistique même établie le plus soigneusement, des faits qu'elle néglige complètement, des erreurs qu'elle ne saurait éviter; fût-elle impeccable que toutes ses données ne formeraient qu'une masse d'abstractions, qu'une foule de détails arrachés de l'ensemble de la vie humaine et classés suivant un système abstrait; et nous ne pourrions nous faire un tableau de la vie réelle et humaine qu'en décomposant ces chiffres et en les additionnant de nouveau pour grouper des existences individuelles. Aussi notre second moyen sera-t-il l'observation directe de la vie individuelle, notre expérience, celle des autres et les enquêtes, les monographies des différents pays, des professions et de certaines familles. Encore faudrait-il que l'homme d'Etat connût la totalité des situations existantes; or l'expérience et les recherches les plus complètes ne sauraient donner qu'une bien petite partie de cette totalité, elle ne saurait donc servir de base sûre à nos inductions intellectuelles. Comment parvenir alors à l'entier? Voici ce qu'il faudra faire: choisir certains sujets de l'observation réelle, trouver les traits qui sont d'une importance générale et communs à beaucoup d'autres sujets, les traits caractéristiques, autrement dit typiques. Ainsi, cette faculté de reconnaître ce qui est typique, même dans un nombre relativement restreint de manifestations individuelles, et qui généralise tout en restant précis, joue un rôle très important dès les premiers pas du travail d'observation politique.

Il en est ainsi pour le côté matériel de la vie nationale. Mais cette vie, elle a encore un autre domaine qui lui est propre, c'est celui des sentiments; là l'observation intellectuelle est presque impuissante. Les hommes politiques «positifs» sont enclins à mépriser ce facteur, ou s'ils le font entrer en ligne de compte, ils se trompent généralement dans son appréciation. Et cette erreur a très souvent fait échouer les idées les mieux conçues, elle a fait perdre bien des batailles, elle a anéanti des systèmes politiques universels, fait crouler des trônes et ruiné des empires. Les sentiments qui dominent le cœur de la nation, constituent une partie tout aussi importante de la réalité que la quantité

de farine consommée ou le nombre des verreries. Mais l'intelligence seule peut-elle arriver à les comprendre tout à fait? N'est-ce point sur ce terrain que les politiques les plus habiles commirent les plus funestes erreurs? Le système européen de Napoléon Ier fut un chef-d'œuvre soigneusement conçu, mais il ne compta pas assez avec l'amour de la liberté des peuples et ce fut cette erreur qui le fit tomber. Bismarck avec le «Kulturkampf» avait l'intention formelle de mettre la religion au service de l'unité allemande, mais il ne tint pas compte de la puissance du sentiment religieux offensé et il dut aller à Canossa. Ces grands hommes n'étaient-ils pas assez intelligents pour éviter de telles erreurs? Ou bien étaient-ils mal renseignés? De telles questions semblent presque ridicules. Non, ces erreurs ne furent pas le résultat d'un manque d'intelligence et si Napoléon et Bismarck les commirent, c'est que leur cœur ne sentait pas le sentiment contre lequel ils combattaient et dont, par conséquent, ils ne pouvaient apprécier la force. Les sentiments des nations, comme ceux des individus, ne peuvent être complètement compris que par le cœur.

Ainsi, il appert que l'homme d'Etat ne peut se passer ni d'imagination ni de cœur, dès qu'il s'agit d'apprécier une situation. Mais il ne saurait encore moins s'en dispenser au moment de prendre des mesures. Cette action se compose, comme nous l'avons déjà dit, de deux parties : le but proposé et le choix des moyens, des mesures pour atteindre au but. Nous ne retiendrons pour le moment que ce dernier.

La tâche, dévolue ici au jugement, consiste à pouvoir juger de l'effet probable des mesures projetées ; en effet, leur utilité pratique consiste à réaliser avec le moins d'inconvénient et avec la plus grande perfection possible, le but proposé dans l'intérêt général. Nous ne pouvons donc ici observer le présent : il s'agit de l'avenir. Pour nous éclairer, nous devrons faire à la fois appel à la méthode déductive et à la méthode inductive ; nous jugerons d'après la nature des choses et les données de l'expérience, avec toute la pénétration de notre esprit. Mais tous ceux qui se sont occupés de questions politiques embrouillées, savent très bien qu'il est impossible de les trancher avec la certitude infaillible qui caractérise les sciences exactes. Et c'est tout naturel ; car dans des questions politiques

les prémisses de la déduction et de l'induction sont d'habitude très vagues. En ce que nous appelons la nature des choses, il y a presque toujours une foule de traits psychologiques dont il est malaisé de se faire une idée exacte ; et les données de l'expérience ne sont jamais parfaitement appliquables au cas spécial. « Cette nouvelle liberté menace la vie morale de notre peuple — dit-on à droite — il est impossible que les masses s'en servent raisonnablement. » « Mais non, — répond-on à gauche — la force morale se fortifiera si nous la libérons de toute contrainte. » « Ce nouvel impôt ruinera les classes pauvres », — prétendent les uns. « Mais non — répondent les autres — il existe en France depuis 20 ans et donne les meilleurs résultats, il stimule et encourage la production et depuis son application l'aisance des masses a augmenté dans de notables proportions. » « C'est juste — réplique l'adversaire du nouvel impôt — avec les qualités du caractère français l'effet a pu être favorable ; mais n'oublions pas qu'en France cet impôt concorda avec l'essor rapide de l'industrie de l'alcool, tandis que chez nous cette industrie est en décadence. » « C'est possible — répond le partisan du nouvel impôt — mais en établissant le nouvel impôt, nous aurons égard aux différences de caractère des deux peuples, et si notre industrie de l'alcool est en décadence, la situation est grandement compensée par la prospérité des industries du sucre et de la toile. »

Voilà deux exemples de débats politiques. Et qui pourrait en cette occurrence décider en toute certitude si la nouvelle liberté aura une influence bienfaisante ou funeste ? Qui pourrait démontrer chiffres en main, si la différence du taux de l'impôt exprime la différence des forces économiques du peuple hongrois et du peuple français ?

Voilà pourquoi des hommes instruits, intelligents et sincères font preuve d'opinions si contraires et voilà pourquoi on peut discuter, avec érudition et logique, le pour et le contre de presque toutes les questions politiques, suivant le point de vue auquel on se place. Attribuons autant que nous voudrons ce fait à la prévention des partis : malgré toute l'expérience acquise, malgré toutes les prévisions, malgré tous les arguments, il restera dans la plupart des problèmes politiques un grand x, un certain point que ni les arguments, ni l'étude ne sauront définitivement résoudre.

Comment l'homme d'Etat fera-t-il pour surmonter ces x, pour parcourir la plus ou moins grande distance qui sépare le résultat de ses déductions de la sûreté de ses décisions? Qu'est-ce qui viendra à son secours, en supposant toutefois qu'il soit sérieux et sincère et qu'aucun caprice, qu'aucune passion ou parti pris ne le guident?

En fait, la qualité de l'homme d'Etat dépend tout entière de cette question. S'il n'en était pas ainsi, si un abîme ne séparait l'argumentation logique de la conclusion politique, tout homme de bon sens qui se donnerait la peine d'étudier quelques volumes de statistiques, de monographies et d'histoire pourrait faire un homme d'Etat. Mais voilà, cet abîme existe, comment le franchissent donc les vrais hommes d'Etat?

Bien que cette question soit assez difficile, on y répond généralement sans grand effort: le jugement, le bon sens, le génie politique de l'homme d'Etat, l'instinct politique, l'intuition. Fort bien; mais ce ne sont là que des mots et pas autre chose, et cette série de mots est loin de fournir une explication. Nous demandons précisément en quoi consiste ce jugement et ce juste instinct, qu'est-ce qui peut bien se passer dans l'âme de l'homme d'Etat, quand il a épuisé tous les moyens du raisonnement sans y voir pour cela absolument clair?

Revenons à nos exemples; est-ce que le nouveau droit accordé aura une influence bienfaisante ou funeste, est-ce que le nouvel impôt encouragera ou découragera les travailleurs? Nous avons épuisé tous les arguments pour et contre et cependant la question n'est pas encore réglée. Que se passera-t-il? A peu près ceci:

L'homme d'Etat évoquera dans son âme la vision de toutes les familles de paysans et d'artisans qu'il a vues lui-même ou qu'il connaît par ouï-dire; il reverra en imagination ces modestes foyers, le travail quotidien des membres de la famille, leurs divertissements, leurs conversations, en un mot toute leur vie; il pénétrera leur âme, mettra son cœur à l'unisson du leur; en omettant les détails peu importants ou accidentels des tableaux ainsi évoqués, il groupera les traits caractéristiques et communs et créera ainsi des types dont il

pourra reconnaître les qualités prédominantes. Ces types représenteront dès lors à ses yeux des millions d'hommes, il acquerra une vue d'ensemble de cette mer bruissante, vertigineuse et troublante, et en mesurant l'effet des nouveaux droits, du nouvel impôt aux qualités typiques de cette multitude, il aura la satisfaction de s'être approché de la vérité pure autant que cela est possible à l'homme.

Nous retrouvons ce procédé imaginatif dans les décisions de tout grand politique. Le plus souvent il est appliqué inconsciemment, pas toujours dans l'ordre chronologique que je viens d'indiquer. L'étendue de son rôle diffère suivant la nature des questions politiques ; dans les questions matérielles où il y a plus de données positives, il jouera un rôle moins important que là où il faut considérer surtout la psychologie des masses. Mais il ne manquera jamais tout à fait. Et quelles sont les facultés de l'âme qui se manifestent dans ce procédé, sinon l'imagination et le cœur? Se passe-t-il ici autre chose que ce que nous avons exposé au sujet de la création artistique?

Pour mieux fixer cette thèse, je donnerai encore un exemple caractéristique que je ne prendrai pas dans le domaine des hypothèses, mais dans la vie réelle : un fait emprunté à la vie de François Deák. Et pour être concluant, il suffit que ce fait se rapporte à François Deák, dont la simplicité et la grandeur de caractère excluent tout élément fantaisiste.

Chacun sait que François Deák ne dédaignait pas la société des gens simples ; au contraire, il consacra souvent des heures entières à des visiteurs auxquels ses amis, dont le niveau intellectuel égalait le sien, n'eussent même pas daigné adresser la parole. Une fois Antoine Csengery — qui, si je m'en souviens bien, me raconta lui-même cette histoire — demanda à Deák, pourquoi il perdait son temps avec M. X, un bavard au cerveau creux. « Pourquoi? répondit Deák, tu veux savoir pourquoi? Eh bien, c'est que la société de M. X est beaucoup plus intéressante pour moi que la tienne. » « Comment donc? » fit Csengery en riant. « C'est très simple, répondit Deák, il y a en Hongrie à peu près une douzaine d'hommes qui pensent comme toi, mais les autres, la masse, pensent et sentent comme M. X, et voilà ce qu'il faut que je connaisse. »

Le cas est assez intéressant ; mais si nous l'analysons, nous verrons que le procédé est le même chez l'homme d'Etat et chez l'artiste. De l'avis général, M. X n'était qu'un ennuyeux aux phrases vides et banales. Mais Deák le considérait, lui et ses semblables, d'un œil tout différent. De tout son bavardage il retenait parfois quelque phrase, quelque pensée caractéristique où il voyait l'expression d'un sentiment général, l'indication d'une qualité, bonne ou mauvaise, commune à la masse. Et ce trait important, il savait l'imaginer en des milliers et des milliers d'individus ; alors il lui ouvrait son cœur et il trouvait juste qu'on s'en occupât et qu'on le traitât avec bienveillance, car il en sentait la portée. Et c'est ainsi que François Deák put, au moyen de ces X quelconques, former des types dans lesquels il retrouvait toute la nation. Et je demande maintenant : n'est-ce pas ainsi que devait procéder Shakespeare quand il observait le petit bourgeois, le soldat, le juge, le grand seigneur, cherchant et trouvant les traits typiques dans la masse de leurs manifestations individuelles ; et Tolstoï faisait-il autrement lorsqu'il écoutait les confidences de l'employé russe, le bavardage des salons de Saint-Pétersbourg et les plaintes des moujiks, pour en tirer ensuite les personnages immortels de *La guerre et la paix* et d'*Anna Karénine*.

En y regardant de plus près, ce que nous appelons ordinairement le génie de l'homme d'Etat, l'instinct politique, l'intuition, etc., n'est autre chose que la coopération de l'imagination et du cœur dans l'observation de la réalité et dans la décision sur les mesures à prendre. Et si nous sommes parvenus à le démontrer là où il ne s'agit que de prévoir l'effet de certaines mesures, de certains moyens d'action, le rôle des qualités artistiques dans l'œuvre de l'homme d'Etat sera plus clair encore lorsque nous le verrons occupé à fixer son but.

N'oublions pas cette vérité fondamentale que ce but ne saurait tendre qu'à l'amélioration de la situation publique, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut : à l'accroissement du bien-être des individus et de la grandeur nationale ; la mesure que nous projetons, l'institution que nous voulons fonder, le traité que nous concluons avec une autre nation ne peuvent constituer un but et ne sont jamais que des moyens. Le but immédiat, c'est l'amélioration, réalisée

au moment actuel ; les buts éloignés constituent des progrès susceptibles d'être réalisés plus tard ; le but d'ensemble, le but général de la vie d'un homme d'Etat, c'est cette transformation de la vie nationale qu'il peut s'imaginer comme possible, aux limites de laquelle il atteint encore par sa prévoyance et dont les détails se suivent dans leur ordre naturel pour former un système organique.

Un grand homme d'Etat, c'est-à-dire un homme né pour le rôle de chef, ne peut être que celui qui est capable de réduire les buts spéciaux qu'il se propose à un tel système. Mais seule une conception qui tend à réaliser un progrès d'ensemble cohérent et intéressant toute la vie nationale, est digne du titre de «système», parce qu'en politique tout est en rapport avec tout. La civilisation intellectuelle et matérielle, l'organisation intérieure de l'Etat et la puissance extérieure de la nation, sont des facteurs qui ne peuvent progresser que de front et le développement de l'un ne peut trop devancer celui de l'autre sans que ce soit à son détriment. Celui qui ne saisit pas ces rapports et qui veut favoriser un élément de la vie nationale aux dépens des autres n'est pas homme d'Etat dans la plus haute signification du mot. Il faut sans doute aussi — conformément au principe de la division du travail — des hommes qui consacrent toute leur activité à certains intérêts nationaux ; et s'ils sont capables de servir ces intérêts avec succès, ils sont certainement dignes du nom d'hommes d'Etat. Mais pour atteindre à l'idéal de l'homme d'Etat, pour pouvoir diriger le sort d'une nation, il faut avoir l'œil sur tous les rouages de la vie nationale, il faut prévoir tous les progrès dont ils sont capables, il faut donc être doué d'une prévoyance qui embrasse tout et combine tout. La grandeur de l'homme d'Etat dépend de son aptitude à cette vue d'ensemble et de l'étendue de sa prévoyance.

Et, au fait, qu'est-ce donc que cette prévoyance ? Rien autre que de voir l'état dans lequel la nation n'est pas encore, mais où elle sera un jour. Si la prévoyance veut dépasser le simple lendemain, il faut qu'elle prévoie tous les changements successifs par lesquels la nation doit passer pour atteindre une certaine étape. Et si elle cherche le coup d'œil d'ensemble, il faut qu'elle voie et qu'elle additionne toutes les améliorations partielles qui, en s'associant et en se combinant entre

elles, assurent au tout un développement harmonieux. En un mot, il faut que nous puissions voir toute une série de situations qui n'existent pas encore, toute une série d'êtres encore fictifs, dont nous dégagerons cet être fictif le plus éloigné du réel, ce nouvel état de la nation qui est le but final de notre travail.

Je crois qu'il n'est point nécessaire de démontrer qu'on ne saurait se passer d'imagination pour créer ces vastes tableaux d'un développement national progressif et harmonieux. La matière d'observation diminue à mesure que nous nous éloignons du présent. L'historien qui veut évoquer l'image du passé a besoin, lui aussi, d'imagination. Un grand sculpteur est capable de reconstituer, d'après un torse, toute une statue, en se basant sur ses connaissances du corps humain ; il peut se tromper pour certains détails de moindre importance, mais il retrouvera toujours les traits principaux de l'œuvre ; de même un Gibbon, un Mommsen, un Ranke font renaître tout un passé à l'aide de quelques données incomplètes, parce que leurs yeux d'artiste savent démêler de ces quelques indications tout ce qui caractérise les héros et les foules d'une époque passée.

Sans la collaboration de l'imagination créatrice, l'histoire ne serait qu'un amas de dates dont nous ne profiterions que bien peu. Et si l'on ne peut faire renaître le passé d'une nation sans imagination, on peut encore moins tracer une image vivante de sa métamorphose future au moyen de la simple raison. Que peut faire alors l'homme d'Etat qui manque d'imagination ? De deux choses l'une : ou il ne songera pas même à avoir un but et vivra au jour le jour, en obéissant aux intérêts individuels ou de parti, ou bien il suivra aveuglément les mouvements de l'opinion publique ; s'il est ambitieux et idéaliste, il confondra les moyens avec le but et, incapable de se faire une idée d'ensemble du développement national, il s'éprendra de quelques formules apprises par cœur, de quelques institutions spéciales qu'il imposera à la nation. En un mot, si le cœur d'un tel homme est vide, il deviendra opportuniste, mais s'il a du sentiment, ou s'il est poussé par l'ambition, ce sera un doctrinaire à préventions. Quel est le plus dangereux des deux ? Je ne me charge point de le dire.

Si le rôle de l'imagination est important, celui du cœur

ne l'est pas moins ; si la première compense les lacunes de l'esprit, le second fournit l'énergie. C'est par l'imagination que nous voyons l'état nouveau que nous aimerions atteindre, et c'est le cœur qui nous donne l'énergie de vaincre tous les obstacles qui s'opposent à sa réalisation. Celui dont le cœur est insensible aux douleurs d'autrui ou aux aspirations de bien-être de ses semblables, est incapable de vouloir ou de persévérer dans la lutte. Celui qui ne voit qu'un fait divers dans la pauvreté d'une famille d'ouvriers souffrant de faim, dans la détresse d'un petit fermier ruiné par l'usure ou bien dans les malheurs d'un maître d'école déclassé ; celui qui ne ressent aucune douleur à la vue de la misère, qui n'éprouve pas le désir impérieux de la soulager, ne prendra aucune mesure sérieuse pour remédier à ces maux. Il lira en vain tous les ouvrages concernant la question ouvrière, il étudiera inutilement le Code civil des nations civilisées, son raisonnement sera toujours : « cet ouvrier qui souffre de la faim, ce paysan ruiné, ce maître d'école désespéré ne sont pas des facteurs de puissance politique, et il faudra peut-être que j'attaque des intérêts puissants pour relever ceux-là. Qu'ai-je de commun avec eux ? J'ai bien autre chose à faire. » Et avec ce genre d'esprit pratique un homme d'Etat peut se maintenir au pouvoir pendant quelque temps, longtemps peut-être, mais il pousse la nation vers la révolution sociale.

Je pense que ces quelques traits rapidement esquissés de la psychologie de l'homme d'Etat suffiront à démontrer le rôle important et même indispensable que jouent l'imagination et le cœur dans toute grande activité politique. D'autre part, nous avons déjà dit que ce sont justement ces deux forces qui constituent un danger permanent, le plus grand des dangers même, pour l'œuvre de l'homme d'Etat. Voyons donc le revers de la médaille. Nous nous contenterons ici de quelques remarques très courtes, car ce revers de la médaille, tout le monde le connaît, et il est même si connu qu'il en est devenu un véritable lieu commun.

Il y a pour l'homme d'Etat deux types des dangers émanants de l'imagination et du cœur. D'abord ces facultés peuvent vouloir régner au lieu de secourir, et remplacer l'observation des faits par l'illusion et le sentiment ; il peut y avoir et même il y a des hommes politiques qui se laissent aller à leurs

sentiments et à leurs rêves et négligent d'observer les faits réels. Ensuite, il arrive que l'imagination et le cœur, même là où leur rôle est tout indiqué, donnent de fausses informations : l'imagination peut être arbitraire dans la création des types, le cœur peut se tromper dans sa manière de saisir les sentiments de la nation. Enfin une trop vive imagination et un cœur trop prompt à s'enflammer peuvent faire vaciller la volonté et constituent par là le troisième type de danger.

Mais alors, puisque l'imagination et le cœur sont pour l'homme d'Etat aussi dangereux que nécessaires, où trouverons-nous quelque garantie pour que ces deux forces rendent à la politique les services dont nous ne saurions nous passer sans provoquer les dangers que nous craignons avec raison ?

Cette garantie consiste en deux choses : en la juste mesure et en la qualité utile.

La juste mesure exige la prépondérance de la volonté et de la raison ; celui chez qui l'imagination et le cœur l'emportent, ne saurait être un homme d'Etat. N'oublions pas, en outre, qu'en politique la raison, la volonté, l'imagination et le cœur ne fonctionnent ni aussi séparément, ni dans l'ordre chronologique que nous avons dû indiquer dans ces développements. En réalité, l'observation et le raisonnement, l'imagination et le sentiment se confondent dans l'action et chacune de ces facultés se manifeste dans un ordre chronologique qui n'a pas de règle. L'homme d'Etat devra donc discipliner son imagination et son cœur, de sorte qu'ils ne puissent empiéter sur le domaine de la raison ; et il devra même soumettre au jugement sévère de celle-ci toutes leurs impressions les plus justes en apparence.

Quant à la qualité que l'imagination et le cœur d'un homme d'Etat doivent posséder, nous en avons déjà parlé à maintes reprises au cours de notre développement, nous nous contenterons donc de la caractériser en quelques mots : *L'homme d'Etat doit posséder l'imagination et le cœur d'un artiste. C'est cette qualité qui rendra ces forces utiles et préviendra les dangers qu'elles comportent.*

Quel est, en effet, le rôle bien compris de l'imagination en politique ? C'est de compléter l'observation et l'expérience fournies par des données positives au moyen de types individuels qui nous permettent de généraliser.

Mais pour que ces opérations soient couronnées de succès, pour qu'elles complètent réellement notre observation et notre prévoyance sans les induire en erreur, que faut-il encore ? Il faut que ces types possèdent réellement les traits caractéristiques et essentiels des hommes, des classes, des époques, etc., c'est-à-dire qu'ils soient *la vérité artistique. Et l'imagination artistique c'est l'imagination qui voit le vrai.*

Et le cœur ? Il induit en erreur s'il est exclusif, — je ne dirai pas égoïste, car l'égoïsme est déjà une dégénérescence de l'individu — mais s'il se renferme tout simplement dans ses sentiments individuels. Nous pouvons avoir un très bon cœur, nous pouvons être pleins de pitié et d'idéalisme, tout en ayant une prédilection partiale pour telle ou telle catégorie de la bienfaisance. Certains s'intéresseront surtout au sort des sourds-muets, peut-être parce qu'il s'en trouve dans leur famille, d'autres seront partisans enthousiastes de la liberté d'association, d'autres enfin seront absolument incapables d'apprécier l'importance de la question d'Orient. Ce sont probablement de très braves gens et on ne saurait leur faire aucun reproche du fait qu'ils consacrent toute leur activité individuelle à l'œuvre de bienfaisance qui les intéresse le plus, et qu'ils négligent les choses qui ne touchent pas directement leur cœur.

Mais l'homme d'Etat ne doit pas obéir à ces impulsions, et s'il leur obéit, il court le risque d'être trompé. Il faut que son cœur batte à l'unisson de celui de toute la nation, il faut qu'il ait le sentiment le plus vif pour les besoins dont la situation générale fait une nécessité de premier ordre ; il faut même qu'il sache s'élever au-dessus du sentiment de la nation sans suivre chaque feu de paille, et n'adopte que les enthousiasmes dans lesquels se manifeste l'énergie constante du sentiment national, c'est-à-dire la force instinctive du peuple qui exige la satisfaction d'un vrai besoin public. En conséquence, le cœur d'un homme politique ne doit pas être touché par ce qui se rapporte à ses sentiments individuels, mais par les vrais besoins de sa nation et par le sentiment général qui les exprime : en un mot, *c'est la force de la vérité et non l'intérêt individuel qui doit agir en lui.*

Mais un tel cœur c'est un cœur d'artiste.

« L'imagination qui ne voit que le vrai, le cœur qui est ému

par la vérité à elle seule : voilà les qualités d'une âme d'artiste. » Voilà ce que nous avons dit au début de ce travail et voilà que nous le répétons maintenant mot à mot en l'appliquant à l'homme d'Etat : une imagination qui ne voie que le vrai, un cœur qui soit ému par la vérité à elle seule : telle est la qualité que ces forces doivent posséder pour lui être utiles. Et c'est ainsi que nous trouverons l'artiste dans l'homme d'Etat.

Ces qualités artistiques, loin de créer des hommes d'Etat fantasques et sentimentaux, disciplinent au contraire l'imagination et le cœur et leur évitent de se trouver en contradiction avec la raison, de même que la vérité ne saurait être en contradiction avec la réalité. C'est l'imagination dénuée du caractère artistique qui nous mène vers l'impossible ; de même que le cœur non artiste met ses sentiments individuels à la place de ceux que doivent lui suggérer les besoins de la nation. L'artiste dans l'homme d'Etat n'implique pas la prépondérance de ces deux facultés importantes, même indispensables, quoique dangereuses, mais, au contraire, leur subordination et la régularité de leur opération.

Et si nous voulons préciser l'importance des qualités artistiques pour l'homme d'Etat, nous établirons la formule suivante :

L'artiste crée des êtres fictifs, dont la qualité essentielle est la vérité, une vérité supérieure produite par l'imagination et le cœur, et pour reconnaître le *vrai*, il s'appuie sur l'observation du *réel*.

L'homme d'Etat crée dans le domaine du *réel*, il forme des situations humaines ; pour y arriver, il cherche la réalité de ce qu'il faut créer au moyen du raisonnement et de l'observation, et il l'exécute ensuite par la force de sa volonté. Mais pour avoir sous les yeux toute la réalité présente et future et pour que sa volonté ait la force d'agir, il faut qu'il ait recours au *vrai* artistique dont seuls le cœur et l'imagination possèdent la clef.

L'artiste qui s'élève toujours plus haut dans les régions infinies du vrai, est parfois obligé de redescendre sur le sol ferme de la réalité et d'y chercher la direction qu'il imprimera au nouveau vol de son âme, sinon il risquerait de s'égarer dans le vide. L'homme d'Etat qui explore et étudie les mille

manifestations du réel, est quelquefois contraint de s'élever sur les ailes de l'art dans les régions plus hautes du vrai, d'où la vue s'étend et où les poumons aspirent un air plus fort, faute de quoi il s'affaiblit ou s'égare en chemin.

L'artiste arrive par le réel au vrai, l'homme d'Etat par le vrai au réel.

Cependant les qualités artistiques de l'homme d'Etat nécessitent une définition plus précise. Les individualités artistiques sont très différentes ; on peut les grouper suivant plusieurs points de vue et l'un de ces groupes concerne notre sujet. Nous avons vu que la vérité artistique se compose de la fidélité du type, ainsi que des traits individuels et vivants. La fidélité du type doit se retrouver dans les créations artistiques, et ce sont les nuances de cette fidélité qui établissent la valeur de l'artiste. Toutefois, les traits individuels qui représentent ces qualités typiques peuvent être puisés à deux sources et, suivant la préférence accordée à l'une ou à l'autre, les artistes peuvent être partagés en deux classes. Certains artistes expriment jusque dans les traits individuels de leurs créations l'immensité des variations du monde ; leur âme est capable de percevoir et de reproduire les sensations, les impressions, la manière de penser et de sentir de mille et mille catégories d'individus, de sorte que leur « moi » disparaît presque complètement. D'autres — si j'ose m'exprimer ainsi — sont toujours présents dans leurs créations, prennent plus ou moins les traits individuels en eux-mêmes et expriment toujours, sous différentes dénominations, leurs propres chagrins, leurs propres enthousiasmes et leurs propres opinions. Nous pouvons appeler les premiers : objectifs, et les seconds : subjectifs. L'exagération, on pourrait même dire la dégénérescence, de ces deux types est représentée par l'art « fin de siècle ». Dans la poésie des décadents modernes et dans les tableaux des impressionnistes, le genre subjectif s'épanche dans les hallucinations d'un système nerveux maladif, ou bien la vérité des objets se perd dans le naturalisme, dans ce morcellement des détails qui n'est plus de la dissection, mais de la putréfaction. Ces deux extrêmes, en s'éloignant du centre de la création artistique, de la vérité typique pour s'engager dans deux aberrations opposées, se rencontrent de nouveau, selon les lois de la nature, au bout de leur évolution,

dans le culte du laid. A leur accouplement, le plus récent «verismo» italien sert de digne accompagnement musical.

Mais prises en elles-mêmes, et tant que le type reste en harmonie avec la vérité, les deux catégories ci-dessus mentionnées sont également légitimes au point de vue esthétique ; toutes deux comptent des représentants parmi les plus grands de l'art. Dans le domaine de la poésie : Shakespeare et Byron chez les Anglais, Gœthe et Schiller chez les Allemands, Arany et Petőfi chez les Hongrois furent des représentants typiques de l'âme artistique objective et subjective.

Il est évident que l'homme d'Etat doit posséder les qualités de l'artiste objectif ; il serait inutile de recourir à une longue démonstration. L'artiste, en effet, crée des êtres fictifs, dans lesquels il faut que les traits typiques et individuels soient vrais ; qu'il les puise en lui-même ou les emprunte à d'autres, cela est assez indifférent. Les créations de l'artiste qui, par la variété des traits individuels, sont comme un miroir de l'humanité, seront probablement plus riches et plus variées ; et il est incontestable que les œuvres des artistes trop subjectifs ont quelque chose de monotone. Par contre, leur ardeur plus entraînante, leur feu plus intense pénétreront peut-être mieux les âmes pleines des mêmes idées et des mêmes sentiments, et ils obtiendront certainement un effet momentané plus intense, s'ils traduisent les sentiments de leur époque. Aussi est-il bien difficile d'attribuer la supériorité à l'une ou l'autre de ces deux catégories d'artistes. Mais la question change d'aspect, s'il s'agit des qualités artistiques de l'homme d'Etat. N'oublions pas qu'elles ne jouent chez ce dernier que le rôle d'auxiliaires, c'est à elles de parfaire les données incomplètes de la réalité, par la connaissance du vrai, et de frayer cette partie du chemin vers la réalisation des projets que ni l'expérience ni le raisonnement ne sauraient atteindre. En un mot, l'homme d'Etat va d'une réalité à une autre réalité en traversant les régions de l'art, c'est-à-dire les régions du vrai. Mais cette réalité qui constitue les deux termes de sa tâche, l'état actuel et l'état qui devra être créé, c'est l'état d'une nation prise en son entier, et en ses individus séparés. Il ne saurait donc se servir que de la vérité artistique qui est capable de refléter la variété infinie des traits individuels ; sans elle, il ne pourrait pénétrer la psychologie

des masses, apprendre à connaître une nation et à tracer son avenir ; sans elle, point de créations durables. L'homme d'Etat qui a les qualités d'un artiste subjectif, qui ne voit tout que par les yeux de son «moi», qui veut par conséquent imposer ses propres sentiments, les lois de sa propre individualité à tout un pays, se présente dans l'histoire sous deux formes : sous celle du radicalisme et sous celle du despotisme. Tous deux ont dans le développement des nations leur heure fixée par la Providence. Il y a des époques où les sentiments individuels d'un homme correspondent au sentiment dominant de la nation, c'est-à-dire au sentiment qui prime momentanément tous les autres et dont le caractère exclusif et l'énergie sauvage sont nécessaires pour briser de vieux abus invétérés, certains entêtements irréductibles ; c'est l'heure des artistes subjectifs de la politique, l'heure des radicaux. Mais ce n'est qu'un instant dans les siècles de l'histoire. Dans le cours ordinaire des affaires, aux époques de développement tranquille, le radicalisme, qui veut substituer ses propres passions aux besoins publics, ne réussit pas, ou si, grâce à une situation spéciale sa domination s'établit, il en résulte des troubles incalculables.

Le despotisme est de deux sortes. Il y a des époques où une nation ne connaît pas au juste ses propres besoins, ni même ses propres sentiments, et ne peut, par conséquent, ni trouver un but, ni choisir des moyens ; à la suite de grandes catastrophes, de révolutions, de guerres, une telle léthargie de la conscience nationale n'est pas rare. C'est alors qu'un homme d'Etat que les circonstances obligent à prendre la dictature et qui comprend les besoins de la nation mieux qu'elle-même, qui trouve les moyens de guérir les blessures et exécute tout ce qui est utile, accomplit une grande mission. Mais ceci n'est du despotisme qu'en apparence, au fond c'est la nation qui règne et non celui qui est au pouvoir ; tôt ou tard il mène à la liberté.

L'homme d'Etat qui joue un pareil rôle ne voit ni ne sent avec l'imagination et le cœur de l'artiste subjectif, mais avec l'imagination et le cœur de l'artiste objectif, car son individualité n'est pour lui qu'une force dont il se sert pour remplacer d'autres forces épuisées ; mais il ne veut pas s'imposer à la nation, ni la contraindre à accepter ses idées personnelles ;

au contraire, il n'est que le bras exécuteur des aspirations nationales qu'il a su découvrir. Ce n'est donc qu'une apparence, qu'une transition, qu'une forme extérieure du despotisme.

Le vrai despotisme, celui qui sait parfois se cacher sous des dehors libéraux et qui est en parenté évidente avec le radicalisme, ce vrai despotisme est celui qui substitue à l'individualité nationale, et aux dépens de celle-ci, une autre individualité arrivée au pouvoir à la suite de circonstances favorables. Une des formes les plus sympathiques du despotisme est celle où un homme d'Etat très capable crée, souvent avec la collaboration enthousiaste des nations éblouies et avec les meilleures intentions, des institutions qui fonctionnent parfaitement et donnent même un certain éclat à la nation, mais qui s'écroulent dès qu'il disparaît lui-même, et ensevelissent une foule d'intérêts sous leurs décombres. L'histoire des nations est pleine de ces éclatants, mais tristes épisodes, elle est pleine des tragédies de la politique fondée sur des qualités personnelles extraordinaires. Ici encore, c'est l'artiste subjectif qui règne dans le héros politique. Il voit le monde, la nation dans sa réalité ; mais en même temps il se voit aussi lui-même et il ne peut pas s'imaginer le monde sans son *moi*. «Monde — moi, nation — avec moi» : cette image vit en lui ; cependant ce moi n'est qu'éphémère et le monde, la nation doivent pouvoir exister sans lui.

L'histoire d'Angleterre nous montre dans une succession frappante la différence des succès d'un homme d'Etat objectif, avec ceux d'un homme d'Etat subjectif. Tous deux furent grands parmi les grands : Cromwell et Guillaume III. Tant que Cromwell vécut, l'Angleterre fut grande et florissante, mais comme ces succès éclatants étaient attachés à ses qualités personnelles, sa mort fut le signal de la débâcle. Guillaume III, au contraire, l'idéal d'un homme d'Etat objectif, qui sut si bien s'assimiler les manières de penser et de sentir des autres qu'il gagna la confiance de l'Autriche, de l'Espagne et même celle du pape en faveur d'une ligue instituée pour la défense du protestantisme, Guillaume III, bien que Hollandais, fut le créateur du parlementarisme anglais et donna à toute la politique européenne des bases si solides que son système assura l'équilibre des puissances longtemps après sa mort et même sous des souverains faibles. Un des géants de l'histoire de France, Napoléon Ier, nous donne un double exemple. L'organisation

intérieure qu'il donna à la France est un des plus admirables chefs-d'œuvre de l'art politique objectif ; elle convenait si bien au génie de la nation française que ses principaux fondements sont intacts aujourd'hui encore ; la solidité de cette organisation assura à la France, pendant plusieurs révolutions et crises constitutionnelles, la continuité de la véritable vie nationale. Mais la politique extérieure de Napoléon Ier fut si subjective, et si intense fut le désir de dominer en dépit des facteurs de la psychologie des peuples, qu'il dut en voir l'écroulement et y survivre.

Tous ces exemples démontrent que l'homme d'Etat doit posséder les qualités de l'artiste objectif. Ce qu'il crée à l'aide de celles-ci possède les garanties de la durée ; mais en mettant son *moi* au premier rang, que ce soit le subjectivisme du despotisme ou du radicalisme, il n'obtiendra jamais que des résultats précaires. Le jugement objectif et artistique produit cet esprit conservateur, — terme que je n'emploie pas ici comme désignation d'un parti politique, mais tout simplement pour caractériser le contraire du radicalisme, — cette nuance conservatrice que l'on trouve toujours dans la politique des grands hommes d'Etat et qui consiste à prendre comme point de départ la totalité et non pas le moi, à comprendre et à satisfaire les besoins de la totalité, sans vouloir à tout prix faire triompher ses idées favorites à soi.

En faveur de la thèse qui classe les hommes d'Etat selon la différence de leurs qualités artistiques, nous trouverons de bons arguments dans les idées politiques des grands poètes et artistes. Dans cet ordre d'idées nous observons l'important parallélisme suivant : ceux qui nous apparaissent comme les plus grands représentants de l'art objectif : Shakespeare, Molière, Goethe, Jean Arany eurent en politique des idées conservatrices; les poètes subjectifs, au contraire, comme Byron, Victor Hugo, Schiller, Petőfi avaient des idées plus ou moins radicales. Ce parallélisme s'applique aussi à la gradation. L'écrivain le plus objectif de tous : Goethe finit par arriver à un conservativisme révoltant, à tel point qu'il se résigne à accepter ce qui existe et voit même les abus avec indifférence. Dans une de ses lettres d'Italie, il nous raconte son entretien avec un compagnon de voyage; ce compagnon lui révèle les infâmes moyens qu'emploient certains petits Etats italiens pour

étouffer toute aspiration libérale et intercepter tout rayon de soleil. Goethe ne s'en indigne pas du tout; au contraire, il loue en souriant l'habileté des petits tyrans. Pour lui, ce n'est qu'un tableau comme un autre et il l'accepte sans critique. Quelles foudres eût lancé Petőfi à un tel récit ! A l'autre extrémité de la série, nous trouvons Byron qui est peut-être le poète le plus subjectif de la littérature universelle et en même temps un tel révolutionnaire que toutes les lois, même celles de la nature, sont pour lui une tyrannie odieuse. Ceux qui, en tant qu'artistes, se placent entre ces deux extrêmes s'approchent du centre et ont aussi des idées politiques plus modérées; le conservativisme de Shakespeare est imprégné d'un énergique amour de la liberté britannique; Jean Arany professait le libéralisme de François Deák; de l'autre côté, Schiller s'éloigne de l'extrême radicalisme pour se rapprocher d'un libéralisme très progressif qui devient conservateur à mesure que sa poésie prend une tournure objective.

Sa première époque, celle où sa Muse était de nature tout à fait subjective, est bien caractérisée par *les Brigands;* dans cette tragédie c'est le révolutionnaire social qui parle; sa deuxième époque, au contraire, où son génie cède à l'influence de Goethe et s'approche de la poésie objective, nous donne *Guillaume Tell;* c'est aussi une tragédie de liberté, mais celle de la liberté constitutionnelle, basée sur le droit historique qui se défend contre l'arbitraire. A cette époque, Schiller se montre déjà conservateur libéral.

Mais ce même parallélisme, nous le trouverons tous plus ou moins en nous-mêmes. Tout homme doué d'une constitution saine qui n'est pas venu au monde, comme tant d'ambitieux modernes, avec des lunettes sur le nez et une machine à calculer au lieu de cœur, a des idées radicales dans sa jeunesse. La force surabondante de notre individualité veut se faire valoir à cet âge jusqu'où notre vue s'étend; nous avons une confiance absolue en nous-mêmes, nous croyons à l'infaillibilité de nos idées, à notre mission de bienfaiteur universel, et nous voulons marquer du sceau de notre individualité le monde entier. Aussi, haïssons-nous toutes les bornes qui arrêtent notre campagne de conquêtes et serions-nous capables de démolir toutes les institutions existantes jusqu'à la dernière pierre. En même temps nous nous for-

geons un idéal littéraire, nous acceptons Shakespeare et Molière par convenance, Jean Arany par patriotisme, nous considérons Goethe du fond de notre cœur comme un philistin, mais nous nous enthousiasmons pour Byron et nous nous jetterions au feu pour Petőfi. Plus tard, notre enthousiasme diminue, beaucoup de nos illusions s'évanouissent, notre victorieuse confiance en nous-mêmes perd de sa force, nous ne voyons plus dans les institutions traditionnelles des obstacles à notre campagne de conquête, mais des armes défensives pour conserver ce qui nous est déjà acquis. Cette conception défensive de la vie introduit dans nos convictions politiques l'idée du conservativisme. Et en même temps notre goût littéraire se transforme peu à peu, sans que nous nous en apercevions. Nous brûlons moins d'encens aux dieux de notre jeunesse. Dans nos anciens poètes favoris nous cherchons plutôt le souvenir de nos passions passées que l'écho de nos sentiments d'aujourd'hui ; et c'est avec une jouissance toujours croissante que nous nous enfonçons dans les sujets très variés de l'imagination objective de Shakespeare, de Goethe et d'Arany. Pourrait-on attribuer ces faits frappants et toujours invariables au pur hasard ? Il me semble que non. Une loi se manifeste en eux, la loi du développement des tendances et des opinions humaines. Suivant cette loi, les différentes directions que suivent les opinions humaines ne proviennent pas des divers résultats du raisonnement. Car le raisonnement est assujetti à une logique très sévère ; s'il est juste, il conduit toujours au même résultat, et s'il est faux, il peut très facilement être corrigé ; d'ailleurs il accepte toujours la correction, excepté si la faute ne provient pas d'une erreur intellectuelle, mais de l'intérêt ou de la passion. La cause de la différence des opinions et des tendances se trouve ailleurs. Chez les hommes de capacité moyenne — au sens moral autant qu'au sens intellectuel — cette différence est provoquée par des circonstances extérieures, telles que : traditions de famille, éducation, intérêt. Chez les individualités originales qui cherchent la vérité sincèrement et d'une manière originale, la base des différences se trouvera là où les prémisses de notre raisonnement peuvent être envisagées de différentes manières ; là où les données sont incomplètes et incertaines et doivent être complétées par l'imagination et le cœur. La différence de qualité

de ces deux forces est donc la vraie source de la variation des tendances intellectuelles. Nous pouvons maintenant compléter le tableau que nous avons esquissé sur l'importance des qualités artistiques dans la politique. *Nous avons vu que l'homme d'Etat ne peut se passer ni d'imagination ni de cœur, et que, pour l'accomplissement de sa tâche, ces deux forces doivent être d'essence artistique ; nous pouvons ajouter que la direction et le caractère de sa politique dépendent précisément de la valeur de ses qualités artistiques.*

Je n'ai pas entièrement développé ma thèse ; il me reste encore à démontrer, comment et dans quelle mesure les qualités artistiques de l'homme d'Etat contribuent à lui donner l'influence qu'il devra exercer. Mais ce côté de la question étant le plus facile et le plus connu, je n'insisterai pas. Toutefois, avant de terminer, je désire faire remarquer que le cadre de mon étude ne me permet pas d'aborder une des questions les plus importantes de mon sujet.

Quand je conçus le projet d'établir un parallèle entre l'artiste et l'homme d'Etat, entre l'esthétique et la politique, je dus prendre pour base une théorie esthétique. Mais pour éviter toute controverse et pour trouver un point de départ convenant à tout le monde, je ne voulus pas exposer en leur entier me sidées sur l'esthétique ; aussi me bornai-je à l'idée du vrai qui est certainement la moins contestée. Je ne pus donc parler que des facultés qui permettent à l'artiste de voir et de créer le *vrai* et non de cette faculté qui lui ouvre les portes du domaine du *beau*, c'est-à-dire du goût . . .

Mon parallèle ne pouvait donc aller que jusqu'à l'appréciation des forces qui servent à fixer les buts politiques et les moyens de les exécuter. Pour faire œuvre complète, il me faudrait pousser jusqu'à l'analyse *morale* de ces buts et de ces moyens.

J'admets qu'il y a beaucoup de gens, toute une école, même très nombreuse, qui trouveront que c'est inutile. Tout un courant d'idées traverse parallèlement les différents domaines des conceptions humaines : dans la science, l'agnosticisme qui renonce, en haussant les épaules, à l'examen des plus grands problèmes ; dans l'esthétique, le naturalisme qui met le laid et le beau au même rang ; dans le sentiment, le cynisme qui se moque de tout enthousiasme désintéressé ; dans

la vie sociale, l'utilitarisme et son frère jumeau, l'anarchisme ; dans la politique, l'opportunisme de la puissance qui adore la force comme telle et qui ne connaît qu'une norme : le succès matériel à tout prix. Les amis de cette école souriront de l'homme naïf qui veut parler de lois morales en politique.

Mais moi qui ne vois dans toutes ces tendances « fin de siècle » qu'une dégénérescence de l'humanité, qui estime que ce sont des maladies qui épuisent peu à peu et dont les microbes tuent l'énergie des individus, la conscience des nations, rendent brutale la force de la société, moi qui, dans ma sphère d'activité, déclarai une guerre sans merci à toutes les variations du nihilisme moral : je dois à ma propre profession de foi d'indiquer au moins un des côtés les plus élevés de mon sujet.

La perfection de la grandeur artistique ainsi que celle de l'homme d'Etat nécessitent, outre la force elle-même, une discipline esthétique et morale sévère ; sans cette discipline, il ne saurait être question d'art, mais tout au plus d'aptitude technique, ni d'œuvre d'homme d'Etat, mais seulement d'aventures politiques plus ou moins couronnées de succès.

Si nous voulons que l'art élève notre âme en suscitant notre admiration, nous ne pouvons nous contenter de la vérité de nos types, mais il faut que nous exigions aussi que leur idéal s'en dégage ; nous ne saurions nous contenter de la variété et de la fidélité des traits et nous devons y trouver la domination de l'harmonie et du beau. Et si nous attendons d'un homme d'Etat quelque chose de grand, si nous voulons qu'il établisse solidement le salut et la grandeur de sa nation, il ne suffira pas qu'il soit capable d'apprécier les forces nationales, de fixer des buts à la nation et de choisir les moyens pour y arriver, mais il faudra avant tout qu'il trouve l'harmonie avec l'ordre moral du monde et qu'il rehausse la valeur morale de la nation elle-même. Et il n'y parviendra qu'au prix d'une attitude morale persévérante dans ses actes publics, que par cette subordination absolue au bien public des exigences du *moi*, en un mot, *par cette complète identité des convictions et de la vie qu'on appelle : le caractère.*

Chez les nations libres, où diriger ne signifie pas commander, où la direction dépend surtout de l'influence morale des individus dirigeants, où par conséquent la valeur morale des chefs se communique à toute la nation, là le caractère

politique est la première et la plus nécessaire des qualités de l'homme d'Etat. Aussi, l'instinct des peuples entoure-t-il d'un véritable culte le souvenir des grands hommes qui incarnent la pureté morale. Le nom d'un Aristide, d'un Cincinnatus, d'un Washington et d'un François Deák évoque en nous une émotion semblable au plus profond effet esthétique. En effet, si nous cherchons la parfaite expression du beau dans les actions de l'homme d'Etat, nous ne pensons pas à ces formes extérieures de la vie publique qui peuvent avoir certaines qualités artistiques, aux fleurs de littérature politique ou de rhétorique qui peuvent rendre parfois des services ; car si la beauté de la forme a son influence sur le fond, elle n'en constitue pas l'essence. Le vrai beau dans l'homme d'Etat c'est l'harmonie de son œuvre avec la force persistante d'une idée fondamentale et ce tranquille désintéressement de son individualité qui pousse sans hésitation toutes ses forces vers un but moral. *La vraie esthétique dans la politique, la vraie œuvre d'art dans la vie d'un homme d'Etat, et en même temps le plus haut bien moral et le trésor le plus précieux de la nation : c'est le caractère politique.*

COMTE ALBERT APPONYI.

L'IMPORTANCE DES COMÉDIENS

La France est troublée par de grands événements. Mais il ne s'agit pas d'événements politiques ou sociaux ; il s'agit d'événements où le monde des théâtres est intéressé, et je vous prie de croire que ces évènements-là sont beaucoup plus graves que tous les autres ne le peuvent être.

Donc, M. Le Bargy va quitter la Comédie Française. On a parlé à maintes reprises de ce départ qui fut à maintes reprises retardé. Mais aujourd'hui, il n'y a plus, dit-on, d'incertitude possible. M. Le Bargy a résolu d'abandonner le théâtre où il a fait toute sa carrière et toute sa gloire. Il ira jouer désormais dans un théâtre des boulevards. C'est une nouvelle vie qui va commencer pour lui, une nouvelle vie et de nouveaux combats. Un artiste, même un grand artiste, ne se dépayse pas impunément. On peut se demander si M. Le Bargy retrouvera ailleurs qu'à la Comédie Française l'atmosphère qui était si favorable à son rare talent. On peut se le demander. Mais à l'heure actuelle, on est surtout frappé par l'importance considérable que prend le simple fait de sa démission et par l'importance énorme qu'attribue aux moindres faits et gestes des comédiens notre société moderne, prodigieusement éprise des choses et des gens de théâtre.

Il y a des artistes dont la renommée est retentissante, dont la popularité est universelle. Rappelez-vous Coquelin aîné. Lorsqu'il mourut, on put supposer que le monde parisien s'arrêterait de vivre. Un journaliste qui est bien le plus divertissant du monde, Henri Rochefort, disait alors avec la plus spirituelle mauvaise humeur : « Jésus-Christ mort sur la croix,

Napoléon mort à Sainte-Hélène n'ont certainement pas eu plus d'articles nécrologiques que Coquelin aîné, décédé à Pont-aux-Dames. Quand le plus grand orateur de la Révolution disparut de la scène politique, on disait : « Le temps est superbe aujourd'hui », et l'on répondait : « Oui, mais Mirabeau est mort ». Aujourd'hui c'est tout au plus si le gouvernement n'ordonne pas un deuil national. » Et Rochefort s'indignait en raillant, car c'est toujours sa façon de s'indigner . . . « On a d'abord exceptionnellement décoré les acteurs ; puis le simple ruban étant devenu trop commun, plusieurs d'entre eux ont réclamé la rosette et l'ont obtenue. Il ne leur manque plus maintenant que la cravate de commandeur et, qui sait, la plaque de grand officier. Coquelin aîné l'aurait certainement eue si la fantaisie ne l'avait pas pris de quitter le Théâtre Français. Mais on pourrait la placer sur son cercueil comme ces médailles militaires dont on décore le drap mortuaire des soldats tombés à l'ennemi. Et aussi, pourquoi pas le Panthéon ? »

Évidemment ! Pourquoi pas le Panthéon !

Naguère, les comédiens étaient méprisés ou dédaignés. Certes, on s'occupait beaucoup des acteurs, et on s'occupait même trop des actrices. Mais enfin, les uns et les autres restaient en marge de la société. L'Eglise l'avait voulu. Elle notait d'infamie les personnes aimables qui se montraient sur la scène, empressées à plaire à des foules empressées à les applaudir. Nous avons changé tout cela. Nous n'avons plus en France autant de respect pour les prescriptions de l'Église catholique ; et puis nous avons la passion de l'égalité et de la justice. Nous avons prétendu réparer l'injustice commise par les siècles passés à l'endroit des comédiens. Nous avons voulu que ces êtres, tenus pour inférieurs socialement et moralement, devinssent nos égaux. Naturellement, nous avons un peu exagéré. Nous exagérons toujours un peu. Mais nous n'exagérons pas pour le mauvais motif. C'est notre générosité qui nous pousse et nous nous laissons pousser par elle. Bref, comédiens et comédiennes apparaissent parfois comme les souverains de notre société.

Souverains exubérants. Sarah Bernhardt ne s'avance jamais que suivie d'un grand cortège. Pour Coquelin aîné, que j'ai pris en exemple, il se flattait sincèrement d'exercer une influence notable sur les destinées de la République. Il avait connu Gambetta pendant les dernières années du second

Empire. Après le 4 Septembre, Coquelin revit Gambetta qui lui dit : « Sois mon ami, aujourd'hui comme hier, comme je veux que tu le sois toujours ! » Coquelin aîné n'oublia pas la recommandation. Il donna des leçons de diction au Tribun et s'imagina lui donner des leçons de politique. On connaissait cette amitié, que d'ailleurs Coquelin rendait publique sans effort, et fréquemment, dans la salle des Pas-Perdus au Palais-Bourbon, on rencontrait Coquelin magnifique et majestueux ; et beaucoup de fonctionnaires qui savaient forcément ses relations avec Gambetta lui faisaient leur cour. Coquelin était seul à ne pas être surpris.

Mais, en somme, voilà encore une situation exceptionnelle pour des comédiens. On cite bien de charmantes comédiennes qui peuvent être des ambassadrices toutes-puissantes auprès de certains ministres. Néanmoins, la plupart du temps, le comédien recherche plus la gloire que l'influence. Il lui faut des éloges, de grands éloges, des éloges encore plus grands. Nous les lui prodiguons. L'écrivain Charles Monselet racontait un jour qu'il avait croisé sur le boulevard l'acteur Laferrière. Celui-ci avait brusquement détourné la tête, Monselet qui le tutoyait, s'en vint alors vers lui et lui demande en quoi il avait pu le désobliger. Laferrière lui répondit froidement :

— Rien, rien du tout.

— Mais, répliqua Monselet, tu n'as donc pas lu mon dernier article dans le *Monde Illustré ?*

— Si fait, je l'ai lu.

— Eh bien ! J'y disais que tu es le premier comédien de Paris.

— Je le sais, mais tu aurais bien pu dire que j'étais le seul.

Il y aura toujours des Laferrière parmi les acteurs, et ils sont nombreux encore ceux qui se persuadent qu'ils sont « le seul acteur de Paris ». Nous l'avons voulu. Nous avons de la modération dans le goût et nous savons parler ou écrire avec mesure, mais toutes ces qualités disparaissent dès que nous apprécions les acteurs ou les actrices, et nous ne trouvons pas, dans le vocabulaire humain, d'épithètes assez formidablement louangeuses. A la vérité, nous n'avons jamais attribué « la divinité » aux acteurs, et Coquelin se contentait d'être Coquelin le grand comme Mounet-Sully se contente d'être le grand Mounet-Sully. Toutefois, il est bien entendu que Mounet-

Sully n'a pas seulement du talent, un beau, un très beau, un riche et noble talent : c'est du génie que nous lui accordons. Ainsi faisions-nous pour Coquelin aîné. Mais les actrices dépassent les acteurs ; et nous avons le privilège inestimable de posséder en France deux actrices qui sont *divines :* c'est la divine Sarah, c'est la divine Bartet.

Divinités bien différentes l'une de l'autre. Sarah Bernhardt a la divinité piaffante et caracolante, si je peux dire ; elle appartient au monde tout entier. La divinité de Madame Bartet est plus discrète, elle reste exclusivement française et même Comédie Française.

M. Le Bargy n'a pas non plus la gloire impétueuse d'un Coquelin et d'une Sarah. Sa gloire est plus réservée. Mais il y a assurément une force, une puissance en cet artiste, puisque son départ plusieurs fois annoncé, pas encore accompli, de la Comédie Française fait événement. M. Le Bargy représente un progrès, un raffinement nouveau dans la situation des artistes devant l'opinion. Il ne marche pas entouré de tambours et de trompettes. Il fuit les éclats trop vulgaires. Il dédaigne même les journalistes, habiles cependant à tresser des couronnes pour les comédiens. Il veut être hautain et distant. Il est incontestablement un homme aimable, qui cause avec courtoisie et qui a l'intelligence de beaucoup de questions étrangères au commun des artistes. Mais il affecte quelque orgueil et même quelque morgue. Il ne va pas violemment à la gloire : il entend que la gloire vienne à lui. C'est là une originalité singulière.

M. Le Bargy peut se la donner sans péril, car son talent a, lui aussi, une singulière originalité. Il se distingue par la finesse extrême de l'analyse, par la pénétration, par l'âpreté et en même temps par le sentiment des nuances. M. Le Bargy a joué surtout les rôles d'amoureux ; mais, on sait de reste qu'il y a des amours de toutes sortes et que les amoureux ne se ressemblent pas nécessairement comme des frères. M. Le Bargy a été, il est encore au théâtre l'amoureux dans toute sa diversité et dans toute son intensité. M. Georges Rency a écrit très judicieusement : « Amoureux ? Eh oui ! car il y a au théâtre, comme dans la vie, plusieurs façons d'être amoureux. Il y a l'amoureux transi qui soupire et qui bêle ; il y a celui qui rugit et qui lève vers le ciel des poings menaçants ; il y a aussi celui qui dérobe

à tous le secret de son cœur, et qui sourit, ricane dans le temps même où la passion lui mord les flancs. Cet amoureux-là, c'est le plus souvent un homme mûr que l'amour a fait beacoup souffrir autrefois et qui se venge, s'il est bon, en s'efforçant de préserver les autres autour de lui des maux qu'il a lui-même endurés — et c'est M. de Ryons de *l'Ami des Femmes* ou Olivier de Jalin du *Demi-monde* — ; s'il est méchant, en semant autour de lui le pessimisme, le mépris des femmes, le désespoir — et c'est le Don Juan de Molière, ou ce Don Juan moderne plus subtil, plus cruel aussi qu'est le Marquis de Priola.»

Le Marquis de Priola! Une des dernières grandes créations de Le Bargy, un de ses triomphes incontestés. Ici l'artiste agrandit sa tâche, puisqu'il fut dans une certaine mesure l'inspirateur et le collaborateur de l'écrivain. J'entends que l'auteur dramatique pensa fréquemment, obstinément à l'interprète en élaborant son œuvre. Et il ne pensa pas à lui comme Racine pensait à la Champmeslé. Non, il identifia peu à peu son héros à l'artiste qui devait le produire sur la scène de la Comédie Française. L'artiste qui mérite d'un dramaturge un tel hommage a, sans aucun doute, le droit de ressentir quelque fierté. Nous lui accordons ce droit sans débat, parce que si nous ne lui accordions pas, il le prendrait.

On peut dire aussi que cet artiste ajoute de l'éclat au théâtre dont il fait partie . . . Serons-nous donc étonnés si la démission de M. Le Bargy de la Comédie Française est considérée comme plus importante qu'une démission de ministre. Et puis, rien de ce qui concerne la Comédie Française ne reste étranger à des Parisiens. La Maison de Molière est aussi la maison des Français lettrés. Une élite sociale constamment renouvelée y établit la réputation de grands artistes. Ces artistes y prennent le sentiment des distances qui les séparent, ils y prennent le sentiment de la hiérarchie. Le sentiment de la hiérarchie n'existe plus guère que chez les comédiens. Coquelin aîné, déjà nommé, fit un jour la préface d'un livre de son camarade Samson *l'Art théâtral* et il exprimait avec componction les bienfaits de la hiérarchie. «En ce temps-là, écrivait-il, nous autres novices, nous avions pour nos anciens l'admiration respectueuse qui convenait ; nous ne les approchions qu'appelés par eux et nous nous serions bien gardés de rester au Foyer qui était leur salon et non comme aujourd'hui la «petite place du marché»

où tout Paris se donne rendez-vous. Nous restions dans les couloirs et ne voyions nos maîtres qu'en passant. Ce n'était plus du respect, ce n'était plus de la vénération, c'était de l'adoration, c'était du fétichisme. »

Ce fétichisme existe encore aujourd'hui : les comédiens ne l'ont pas autant pour leurs maîtres, ils l'ont plus que jamais pour eux-mêmes. Quand il nous semble importun ou intolérable, souvenons-nous de la responsabilité que nous avons dans l'affaire et que nous avons, avec une vigueur et une persévérance étranges, encouragé comédiens et comédiennes à se former une très bonne opinion de leur talent et de leur personne. Nous sommes punis par où ils pêchent ; et c'est justice.

J. ERNEST-CHARLES.

SIMPLE HISTOIRE

Il était presque désert cet immense hôtel de Londres, à la fin de septembre. Tous ses habitants s'étaient dispersés, comme les feuilles tombées des arbres en automne. J'y demeurais presque seul et je me sentais abandonné, triste et fatigué, comme un chevalier solitaire dans un donjon de château fort dont les cloches sonnent un glas funèbre, et remplissent le ciel brumeux de leur carillon monotone.

Sur les tables de la salle à manger des jasmins répandaient leur odeur auprès de petites fleurs blancs qui n'avaient plus de nom, tellement elles s'étaient étiolées et fanées dans le silence. Il y avait là de grandes tables rondes placées à distance l'une de l'autre et solennellement recouvertes de longues nappes qui descendaient jusqu'à terre, ressemblant à des draps funèbres. Sur les draps traînaient des objets de métal luisant, des couteaux à lame large et pointue, ressemblant à des scalpels bien soignés. Et loin, au fin fond de l'immense salle, se tenaient des garçons silencieux et timides, noirs comme l'ombre, semblables à des gardes chiourmes lugubres, un peu effarouchés, nous regardant d'un œil effaré et hostile en même temps. Leurs plastrons blancs un peu défraîchis, car le temps use tout, faisaient des taches blafardes dans cet intérieur sombre.

Les quelques personnes présentes étaient des gens graves, mesurés, patients et taciturnes. Des familles provinciales, un peu arriérées, bornées, mais de bonne tenue ; des gens nobles et archaïques qui aiment le silence : à peine une douzaine en tout. Il y a là de vieux messieurs à la figure ouverte

qui n'ont jamais rien éprouvé et de vieilles dames bien élevées, au nez pointu et paisible, à la chevelure blanche et luisante. Tout ce monde dîne lentement à l'ombre des bouquets à demi fanés et ils touchent de temps à l'autre de leurs doigts longs, effilés les petites fleurs bleues, fanées qui n'avaient plus de nom.

Moi, j'étais assis, solitaire, auprès d'une grande table ronde, affligé, mais espérant vaguement que peut-être quelqu'un viendra pour me tenir compagnie. Je regardais les portes vitrées ornées de rideaux. Mais personne ne vint. Il régnait un grand silence, mais à travers le silence, brisé et presque effacé par la large et épaisse sourdine des portes bourrelées, des tapis, des corridors et des escaliers, on entendait le bruit de la ville, toute cette grande vie fébrile du monde extérieur: des rues, des quais, des gares, des bateaux en marche et des trains qui partaient: en un mot de l'espace immense et plein d'êtres turbulents.

Voilà que quelqu'un apparaît soudain sur le seuil quand je m'y attendais le moins. Un homme s'avance tranquillement, modestement. Il s'arrête, regarde autour de lui, d'un regard un peu timide et troublé à la vue du public rare et triste, qui continuait paisiblement à manger et l'aperçut à peine. Un garçon se précipita vers lui et lui désigne du doigt — je veux à peine croire mes yeux — précisément ma table.

J'ai déjà dit que c'était la fin de l'été, le mois de septembre, si monotone et si désert. Les autres tables avaient été mises ensemble, les nappes enlevées et les lampes éteintes. L'étranger hésita un instant, puis avec une décision brusque, il s'approcha de moi, s'assit à côté de moi et me salua. Puis il mangea sa soupe à petites cuillerées, dans une attitude un peu courbée. C'était un homme de grande taille, musculeux et souple, à la tête grisonnante et aux grands yeux bleus, clairs comme du cristal. C'est probablement un pasteur écossais typique, vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au menton et cravaté de batiste blanche. Il avait une figure sereine, distinguée. C'était un bel homme. Et il avait de belles mains blanches, un peu trop grandes, mais fines, affectueuses et souples. La façon dont il maniait la cuillère et la fourchette me fit deviner de suite que c'était une main amicale, chaude, sincère et fidèle, la main d'un homme qui aime.

L'étranger parlait peu. Il dit seulement, après m'avoir regardé timidement dans les yeux en cherchant deviner ce que je pourrais bien être, ces quelques mots :

— Il est tard. C'est l'automne. Il n'y a plus personne ici.

— C'est vrai, répondis-je.

— C'est toujours comme cela, tous les ans, au mois de septembre.

— Oui.

— Les amusements sont finis.

— Oui.

Puis voulant enfin dire moi-même quelque chose, j'ajoutais après un moment de réflexion :

— C'est pourtant beau. Ce grand hôtel et cette vaste salle triste sont si étranges à l'état désert. Cela vous fait penser à un ancien château légendaire où personne n'habite, sauf une jeune fille pâle qui attend . . .

— Vous avez raison, monsieur, — dit tranquillement le pasteur. — Je pourrais même dire que vous vous exprimez en termes presque poétiques. Les étrangers seuls parlent en Angleterre d'une façon si recherchée. Les Anglais se taisent ou boivent.

— Oh, ce n'est pas là un défaut, — répondis-je. — Quelquefois, on puise de bonnes inspirations dans la boisson. La chose principale, c'est qu'on ait du sentiment et une âme accessible aux bonnes pensées.

— Cela se peut, je n'en sais rien, — dit l'homme après avoir réfléchi.

Je me levai alors ; il se leva aussi et me suivit. Nous nous assîmes sur la véranda fleurie pour prendre notre café. Il n'y avait plus là, en vérité, que quelques palmiers aux feuilles languissantes qui s'élançaient vers le plafond vitré, des fauteuils de cuir et des canapés un peu usés. Il y avait là comme un souffle d'une amitié passée et évanouie qui semblait se détacher de ces meubles défraîchis et de ces tristes plantes, un vague souvenir d'hommes qui se sont séparés et de femmes qui sont parties, loin, loin . . .

En prenant notre café sur la véranda, sous les palmiers qui s'élançaient languissamment vers le vitrage, nous avons tout à coup lié amitié. Comme deux âmes sœurs qui se rencontrent brusquement dans la solitude.

— Il me semble, monsieur, que vous n'êtes pas heureux, — dis-je au pasteur. — A vous voir entrer tout à l'heure au restaurant, vous arrêter sur le seuil, jeter un regard autour de vous, agiter vos bras fatigués, vous asseoir près de moi, à la table, j'ai vu de suite que vous deviez être malheureux, ne dissimulez pas.

— Mais pas le moins du monde, — répliqua-t-il tranquillement.

— On ne regarde pas aussi mélancoliquement, monsieur, quand on n'est pas malheureux.

— Au contraire, — répondit-il avec un regard franc et clair. — Il est vrai qu'il y a des moments où je souffre. Ce n'est pas que je doute ; mais j'aimerais croire encore plus fanatiquement que je ne le fais, puis espérer et m'élever plus haut. Ma foi est inébranlable. Mais je voudrais l'exalter jusqu'à la limite idéale.

— Moi aussi, j'aimerais à croire, — répondis-je. — Mais tout est maintenant si évident, tout est si clairement expliqué, qu'il n'y a plus moyen de croire.

Le pasteur sourit, mais devint bientôt sérieux.

— C'est dommage que Ketty n'entende pas ce que vous dites, — répondit-il d'une voix tranquille.

— Qui est-ce ?

— C'est ma femme, — expliqua-t-il avec un mouvement de ses grandes mains blanches.

— Ah ! — dis-je avec intérêt. — Je regrette vivement de ne pas avoir l'honneur de faire sa connaissance.

— Vous pourrez peut-être encore la voir. Elle doit arriver à minuit.

A ce moment, dehors, dans l'espace nocturne gris et brumeux, retentit le son lugubre du marteau de l'horloge. C'était toute une gamme mélodieuse, le carillonnement lent et obstiné des horloges anglaises sonnant des tierces fraîches et harmoniques. Mais personne ne vint. Tout restait aussi solitaire que devant. C'était la nuit, la nuit triste et désolante.

— Elle doit arriver ? — dis-je quelque peu étonné, en répétant les paroles de mon voisin. — Où est-elle donc allée, s'il m'est permis de vous le demander ? — ajoutai-je timidement.

— Elle est partie je ne sais où, en compagnie d'un Français.

Je le regardai avec surprise. Sa voix restait claire cependant et tout à fait paisible. Ses grands yeux bleus brillaient tranquillement, tel un regard d'enfant, et avec le même éclat.

— Ce Français, — continua-t-il, — est un être fatigué de tout, mais très aimable. Nous l'avons vu pour la première fois à Doncaster, où je suis pasteur. Plus tard nous l'avons rencontré à Londres, dans cet hôtel où nous logions d'habitude. Hier et aujourd'hui nous étions très inquiets à son sujet. Il nous paraissait si accablé, si désespéré, si étrange, comme vous même ; non, beaucoup plus étrange encore, tout abattu, presque anéanti. C'est une âme faible et égarée. Quand il partit à midi, Ketty le suivit. Ketty est si bonne, si pieuse, si noble. Si elle arrivait à le sauver !

Il se tut et moi aussi. Ses grands yeux brillèrent d'un éclat clair et doux, son front ne s'assombrit pas. De temps en temps le carillon de l'horloge remplissait de ses tierces mélodieuses la nuit silencieuse. Puis ce fut de nouveau le silence calme et triste. Les nuits sont longues dans cette saison et le jour mit longtemps à poindre.

— Je pense qu'elle n'arrivera plus cette nuit, — dis-je à la fin.

— Je ne sais pas. Cela se peut néanmoins. Elle ne reviendra peut-être que demain.

— Alors, je vous dis bon soir, monsieur.

— Bonne nuit, mon fils.

DÉSIRÉ SZOMORY.

ANDRÉ ET JEANNE

TRAGÉDIE HISTORIQUE EN CINQ ACTES

PAR **EUGÈNE RÁKOSI.**

(Fin.) (5

TERLIZZI. Le beau Louis, prince de Tarente.

JEANNE. Je le sais. Son amour le retient loin de nous. Je le connais !

MARGUERITE. Son amour, qui est manifestement choqué de ne pas être seul à adorer son idole.

JEANNE. Suffit ! Qui encore ?

MORIALE. Agnès, la belle princesse.

JEANNE. Où est-elle ?

MORIALE. Elle est morte.

JEANNE. Morte ?

MORIALE. Empoisonnée, dit-on.

SANCIA. Par son propre venin ! Je n'en suis pas surprise.

MORIALE. On l'a empoisonnée, dit-on !

SANCIA. J'affirme que c'est son propre venin qui l'a fait mourir.

JEANNE. C'est assurément une mauvaise plaisanterie de sa part. Et qui manque encore ?

TERLIZZI. Personne !

DRUGETH. Celui qui manque ne compte pas, en effet. *(André entre.)* André ! O mon prince !

ANDRÉ *(préoccupé, bas à Drugeth)*. Celui-là (1) est-il aussi des leurs ?

DRUGETH. Vos vêtements sont déchirés, monseigneur, votre visage est bouleversé.

ANDRÉ. Mon visage ? J'en serais fâché. Je ne puis mettre de marque à mon vin, tant qu'il ne fait que fermenter. Est-il ici ? Je voudrais le savoir.

DRUGETH. Qui ?

ANDRÉ. Silence, Drugeth !

TERLIZZI *(se levant et allant à André)*. Altesse, notre reine vous prie de l'excuser, toutes les places à table sont prises, elle va faire dresser une autre table pour vous.

ANDRÉ. Chevalier, annoncez à votre dame royale que, s'il en est ainsi, la table de ma patience est plus grande que la sienne : elle a encore beaucoup de places vides. Qu'elle s'entoure de cent fois encore autant de faquins, il y aura place pour tous !

TERLIZZI. Prince !

ANDRÉ. Pourquoi cet emportement, chevalier ? Vous ai-je offensé ? Je ne l'ai pas fait avec intention. Oh ! mais vous autres, vous me feriez, en jouant, perdre la patience eussé-je celle de cent agneaux. Allons, nous ne sommes pas fâchés, j'espère ? Ce que vous faites au nom de votre charmante reine, est bien fait. Et l'arrangement qu'elle prend, je l'accepte avec reconnaissance, en époux docile. Faites-lui-en part, et rapportez-moi son pardon. *(A part.)* Et j'ignore toujours lequel de ces lèche-plats se repaît gloutonnement de ses charmes.

MONTE SCAGLIOSO. Si vous preniez ma place, Altesse !

ANDRÉ. Oh ! non, gardez votre place, noble chevalier ! Une grande besogne vous attend à Naples !

MONTE SCAGLIOSO. Laquelle, monseigneur ?

ANDRÉ. Laquelle ? . . . Oui ! mon habit de chasse est en lambeaux. Un neuf sera nécessaire. Et le conseil, si je n'ai pas de puissants protecteurs, me le votera difficilement par le temps qui court, et il ne serait pas non plus séant que j'aille déguenillé.

JEANNE. Trinquez, seigneurs. Vive le prince !

(1) Louis de Tarente.

ANDRÉ *(à part)*. Es-tu un homme, André ? — Non, non, si tu te laisse traiter ainsi ! Aucun homme n'a encore enduré pareil supplice aujourd'hui en vue du lendemain.

DRUGETH. Un cavalier arrive à bride abattue . . . Il est suivi de plusieurs autres. Son cheval est fourbu. — Monseigneur, il est dépêché vers nous, c'est un des nôtres ! Par ici ! Les autres l'ont rejoint, tous mettent pied à terre, frère Robert aussi est parmi eux. Il n'y a pas de doute, le bon moine ne peut apporter qu'une bonne nouvelle !

JEANNE. Qu'est-ce ?

(Tous, en restant à table, se lèvent.)

DRUGETH. Les voici ! Et la bonne nouvelle est sur leurs visages !

(Frère Robert, Yseult, avec des seigneurs hongrois et italiens.)

ROBERT. Monseigneur, je vous salue, Majesté, mon roi —

JEANNE. Roi !

ANDRÉ. Qu'est-ce, Robert ?

ROBERT. La ville est en fête, monseigneur, une foule enthousiaste se presse dans les rues de Naples, assiégeant le ciel de votre nom. Donnez-lui des armes, et ce sera une armée prête à mourir pour vous !

JEANNE. Une révolte ?

ROBERT. Non pas ! Notre ambassade est revenue d'Avignon apportant un bref, qui prescrit que vous soyez sacré roi de Naples. Ce bref est publié dans toutes les rues de la ville, et le peuple considère comme un jour de fête celui où il a le bonheur d'apprendre cette nouvelle !

ANDRÉ. La couronne ! En la posant sur ma tête, je dois balayer de la surface de la terre cette quantité innombrable d'immondices qui s'attachent à la pourpre. Epanouis-toi mon cœur ! O Robert, ô mes amis, si vous aviez tardé un moment encore, ce morceau de chair ligoté, mon cœur, faisait éclater ma poitrine. Mais l'aube s'est levée, et mon jour est venu ! Naples, tu verras en échange de la fête que tu as organisée en mon honneur une fête telle que tes arrière-neveux s'en souviendront. Sur ma bannière je veux que l'on me peigne, pour ce jour-là, une hache tranchante et une corde de bourreau, afin que celui qui n'a pas la conscience nette, sache qu'il lui

faudra renoncer à la vie et faire son testament. Au contraire, causes justes qui avez perdu votre procès, droit spolié, honneur trahi, vertu abaissée : revenez à la lumière ; car, ce jour-là, le roi rompra une lance pour vous dans un tournoi en champ libre, et portera ainsi l'affaire devant un juge. Ce sera le jour du jugement !

BERTRAND *(bas, à Jeanne)*. Voyez-vous l'eau sortir de son lit et submerger le feu ?

JEANNE *(criant à André)*. Roi —

ANDRÉ. Celui qui est juste, qu'il ne craigne rien ; celui qui est fidèle, qu'il ne tremble pas ; celui qui est bon, qu'il repose en paix sur son oreiller . . . L'orgie impudique qu'on mène ici, il faut qu'elle disparaisse de ma vue ! Jetez ces mets aux chiens !

JEANNE. C'est un affront ?

ANDRÉ. Qui vous touche ? Quand je chasse vos ennemis d'auprès de vous !

JEANNE. Ce sont mes amis, vous ne l'ignorez pas.

ANDRÉ. Fussent-ils votre sang, votre souffle, il vaut mieux ne pas vivre avec un pareil souffle, avec cette immondice en guise de sang.

JEANNE. Comment me traiterez-vous, si vous traitez de la sorte mes nobles amis ?

ANDRÉ. Comme vous le mériterez, noble dame !

JEANNE. Que je suis malheureuse !

ANDRÉ. Yseult, conduis ta reine dans ses appartements ! Je vous y suivrai aujourd'hui encore, belle reine !

JEANNE. Là ! Pourquoi ?

ANDRÉ. C'est à votre époux que vous faites cette question, madame ?

JEANNE. Je ne fais pas de question. Je m'incline. *(A part.)* Le sort en est jeté !

(Elle détache vivement son cor et le donne à Bertrand.)

ANDRÉ. Va, Yseult !

BERTRAND *(bas, à Jeanne)*. Un tendre chant d'amour l'appellera au dehors à minuit.

JEANNE *(à part)*. Le sort en est jeté ! *(Elle se retire avec Yseult.)*

ANDRÉ. Seigneurs, le jour présent seul m'appartient encore ; à vous, celui de demain !

BERTRAND *(à part)*. Mais le verras-tu ?

MONTE SCAGLIOSO. Mon roi, ce sera un bonheur pour Naples et pour nous, si notre cause triomphe. Mais, réfléchissez-y, au milieu du triomphe, il sera peut-être plus urgent de protéger les bons que de frapper les coupables.

(Rideau.)

SCÈNE III.

Chambre à coucher de Jeanne.

(Jeanne, Yseult.)

YSEULT. Vous n'avez pas, ma reine, d'autre ordre à me donner ?

JEANNE. Tu peux t'en aller. *(Yseult sort.)* Pourquoi vient-il ? Voici la millième fois que je me pose cette question et, toujours, pas de réponse. La crainte et l'espérance donnent, tour à tour, des réponses différentes ; elles se querellent en moi sans trêve, comme deux mégères, qui se prennent aux cheveux. J'en deviendrai folle ! Vient-il pour me tuer, ou bien pour me pardonner ? Pourquoi vient-il ? Pourquoi vient-il aujourd'hui ? Pourquoi vient-il ici ? Pourquoi à cette heure ? Ah ! On marche ! C'est lui ! O troupe céleste tutélaire, descends au milieu de nous et protège-moi dans cette angoisse ! *(André entre.)* Jetez votre poignard !

ANDRÉ. Mon poignard !

JEANNE. Ne venez-vous donc pas pour me tuer ? Pourquoi apportez-vous cette arme avec vous ?

ANDRÉ. Tuer ? Vous tuer ? *(Il jette son poignard.)*

JEANNE. Pourquoi venez-vous alors ?

ANDRÉ. O conscience, qui t'agites ainsi, quel monde de noirceur peut être le tien !

JEANNE. Pourquoi venez-vous ?

ANDRÉ. Pour vous présenter un miroir, afin qu'en y apercevant votre image, vous vous fassiez horreur à vous-même, et que vous vous prosterniez au pied de l'autel, en appelant au secours.

JEANNE *(tombant à genoux.)* Je me prosterne, grâce !

ANDRÉ. Oh ! qu'avez-vous fait de moi, Jeanne !

JEANNE. Ce que j'ai fait de vous ! . . . C'est une bagatelle en comparaison de ce que je suis devenue moi-même grâce à des procédés monstrueux.

ANDRÉ. Celui qui a pu ainsi déformer un chef-d'œuvre de Dieu, celui-là je le cherche à vos côtés.

JEANNE *(se relevant)*. Il est ici, vous pouvez le trouver.

ANDRÉ. Son nom ! Dites son nom maudit . . .

JEANNE. Son nom ? Armez-vous de courage et entendez son nom . . .

ANDRÉ. Son nom, Jeanne !

JEANNE. André !

ANDRÉ. Moi !

JEANNE. C'est vous, André, qui m'avez faite ce que je suis. Et si vous me haïssez, parce que je suis ainsi, il vous faut haïr cent fois plus celui qui est la cause de ce changement.

ANDRÉ. Moi ! Ha, ha !

JEANNE. Un artifice infernal m'a enveloppée depuis mon enfance. Séductions, occasions de tout genre m'ont environnée, en dansant sans cesse autour de moi, et elles ont ensorcelé la jeune fille ignorante. Des démons en forme de femmes m'ont insufflé sans relâche un poison engourdissant. Mais poison, séductions et occasions m'ont laissée pure jusqu'à votre arrivée. O heure horrible, où je vous vis pour la première fois. Plus horrible, quand, la seconde fois, vous m'apparûtes dans l'éclat de la souveraine puissance. Et la troisième et la quatrième fois et toutes nos rencontres ultérieures me privèrent du paradis terrestre et de la félicité céleste. Et que l'on dise encore que vous m'aimiez !

ANDRÉ. Qu'on le dise. Hélas ! si l'on savait à quel point ! *(Il se jette à ses pieds en sanglotant.)*

JEANNE. Horrible amour ! Il acheva sur moi ce que, réunies, la haine, l'intrigue et la méchanceté n'étaient pas parvenues à faire. L'enfer, j'en ai triomphé, et le ciel m'a perdue. Oh ! c'est vous, André, qui m'avez pervertie, vous qui m'aimiez, et cela, parce que je vous aimais. Si je vous avais haï, si j'eusse été mauvaise, j'aurais courbé la tête, et, vivant selon les enseignements que j'avais reçus, je vous aurais trompé ; mais parce que je vous aimais, je me trompais moi-même d'un pudique espoir. J'avais soif de votre amour, et vous, vous m'avez abreuvée de fiel ; vous m'avez arraché ma couronne nuptiale

et vous avez posé sur ma tête une couronne d'épines, et m'avez percé le cœur d'une lance. Voilà mon histoire tout entière !

ANDRÉ. Infortunés que nous sommes, Jeanne ! Par maladresse, nous avons perdu un ciel, l'un et l'autre ! Pardonne-moi ! *(Il tombe à genoux.)*

JEANNE. André. *(Elle le relève.)*

ANDRÉ. Es-tu sincère ? Déclare-le, et je te pardonnerai, moi aussi, et nous pourrons encore vaincre l'enfer abominable qui a déchaîné la guerre entre nous.

JEANNE. O André ! Une fois dans mes bras . . . une fois, une seule, et, après, fais de moi ce que tu voudras !

ANDRÉ. Jeanne !

(Chanson au dehors, voix d'homme.)

JEANNE *(affolée, poussant un cri)*. Ah ! *(Elle se bouche l'oreille.)*

ANDRÉ. Ah ! créature impudique : voilà qui vous trahit ! Vos larmes de sirène ont pu m'attendrir. Mais votre sort est irrévocablement décidé. Et ma vengeance s'en fait fête ! *(Il se dirige vers la sortie.)*

JEANNE. Arrêtez ! André, ne sortez pas !

ANDRÉ. Vous craignez pour votre mignon, gueuse de reine !

JEANNE. Non, André, c'est pour vous que je crains, n'allez pas, n'allez pas !

ANDRÉ. J'ai un mot à dire au chanteur. Place !

JEANNE. Et moi, je le jure, je le jure sur tout ce qu'il y a d'affreux au ciel et sur la terre, si vous sortez maintenant, vous ne franchirez plus jamais ce seuil.

ANDRÉ. Qui est là dehors ?

JEANNE. Peu importe ! Croyez-moi, et restez ; ou bien croyez à l'enfer qui chante, et sortez . . .

ANDRÉ. Je ne crois ni le ciel ni l'enfer, je n'en crois que mes yeux. Laissez-moi passer ! *(Il la repousse.)*

JEANNE. André, André, mon amour, ma vie ! Ciel, écroule-toi ; terre, entr'ouvre-toi ! C'est la fin du monde !

(Rideau.)

SCÈNE IV.

Jardin du monastère. Dans le fond, le monastère ; à la hauteur d'un demi-étage, porte donnant sur une terrasse, à laquelle on accède par un large escalier, de six à neuf marches au moins, si cela est possible dans toute la largeur de la scène. A droite et à gauche, buissons en fleurs. Sur le mur du monastère, des plantes grimpantes. A gauche, une croix de pierre surélevée de cinq marches ; à droite, un banc de gazon, assez haut, immédiatement devant l'escalier.

(Bertrand, Terlizzi, Melazzo, San Severino, Accajoli, sont cachés çà et là dans des buissons.)

BERTRAND. Psitt, psitt !

TERLIZZI. Il me semble que je l'entends !

BERTRAND. Doucement !

(Terlizzi se cache. Chanson à droite derrière la scène. Bertrand entre dans le buisson à gauche.)

ANDRÉ *(sortant du monastère)*. C'est par là qu'on chante ! *(Il se dirige précipitamment vers la droite. — Dehors.)* Ah ! coquins —

BERTRAND. Parti !

MELAZZO. Jette-lui un nœud coulant !

ANDRÉ. Mon poignard, Jeanne !

TERLIZZI. Passe-le-lui au cou.

ANDRÉ. Combien êtes-vous contre un !

TERLIZZI. Au secours !

BERTRAND. Cela va mal pour Terlizzi !

ANDRÉ. Je t'étrangle ! *(Il paraît, aux prises avec Terlizzi que, finalement, il jette à terre.)* Jeanne, mon poignard, mon épée, une arme ! Au secours ! *(Jeanne, le visage plein d'épouvante, paraît à la porte.)* Mon épée !

BERTRAND *(lui passant au cou un nœud coulant et tirant)*. Tu as la vie dure ! Quelle besogne tu donnes, à toi seul, à tous ces hommes !

ANDRÉ. Au secours ! Jésus !

BERTRAND. Reconnais ma main à présent, c'est moi !

(Les complices vont, en étranglant André et en luttant, jusqu'au banc de gazon et, là, André rend le dernier soupir.)

YSEULT *(à une fenêtre du monastère).* Qu'est-ce ? Dieu de miséricorde, on assassine ! Au secours, hommes, au secours ! *(Elle disparaît.)*

BERTRAND. Ça y est !

MELAZZO. Hé, partons, partons. On commence à se remuer dans le monastère !

SAN SEVERINO. On vient avec des torches, décampez !

BERTRAND. Partons ! Mêlez-vous à ceux qui vont aux recherches ! *(Ils disparaissent.)*

TERLIZZI. Ne me laissez pas . . . Venez à mon aide. O misérables chiens . . . ils me laissent ici ! Mais, s'il faut expier le crime, vous l'expierez en ma compagnie ! *(Il s'en va d'un pas mal assuré.)*

CRIS AU DEHORS. Au secous, par ici, par ici, au secours !

(Entrent Yseult et des moines avec des torches.)

YSEULT. C'est ici qu'ils étaient, de ce côté. Le voici. O mon seigneur, ô mon enfant, mon bel enfant ! *(Elle se jette sur le corps.)*

(Monte Scaglioso vient avec des gens armés, puis Moriale et des Baux.)

MONTE SCAGLIOSO. Qu'y a-t-il ? Quel cri d'alarme !

YSEULT. On a assassiné mon prince ! Malheureuse que je suis !

MONTE SCAGLIOSO. O action horrible ! Vite, sur la trace des coupables. Celui qui tombera entre vos mains, nous le jugerons ici. Allez ! *(Tous les gens armés sortent de tous les côtés.)* O, le meilleur des princes, ta mort est la ruine de toutes nos espérances.

(Frère Robert entre.)

ROBERT. Où est-il ? Où est-il ? O calamité ! O horreur ! O mon bien-aimé, mon sang, mon André, mon prince ! O Dieu, Dieu, vous rendez sceptique un saint même, en fermant les yeux sur de pareils forfaits ! Mais, cieux, pleurez-le à ma place. Songeons à la vengeance. Où est la reine ?

MORIALE *(sur la terrasse).* Elle est étendue ici, évanouie.

ROBERT. Evanouie seulement ? Elle n'est pas morte ?

MORIALE. Elle reprend ses sens.

ROBERT. Relevez-la et amenez-la ici !

JEANNE. Hélas ! Qu'y a-t-il ? Au secours ! *(Elle aperçoit*

André dont le visage est éclairé par une torche.) C'est fait ! Mort ! André, André, mon époux ! *(Elle se précipite vers le corps.)*

ROBERT *(lui barrant le passage).* Ne le touchez pas, meurtrière. *(Jeanne, les mains en avant, la bouche ouverte, s'arrête immobile.)* Même mort, il a encore votre personne en horreur.

JEANNE. Un monde entier était entre nous, tant qu'il vivait ; maintenant qu'il est mort, rien ne nous sépare plus.

ROBERT. Regardez ! Sur les lèvres de celui que vous avez rendu muet, son sang, pour vous accuser, jaillit en forme de gouttes de rubis ! Venez, femme, trempez-y votre main, levez les yeux au ciel qui, en ce moment, est ouvert au-dessus de nous pour recevoir son âme qui s'envole, et déclarez par serment que vous n'avez pas de part dans ce meurtre.

JEANNE. Laissez-moi, prêtre néfaste ! Ainsi que le ciel, vers lequel il a pris son vol, est ouvert, mon cœur, d'où il s'est envolé, reste ouvert : vous seul, vous le voyez, mon Dieu ! Les hommes me sont indifférents. Je m'adresse à toi, Dieu de miséricorde, qui as été attaché sur la croix !

(Elle se prosterne au pied de la croix qui se dresse à gauche de la scène.)

MORIALE. On amène ici des gens !

(Des hommes armés amènent Terlizzi et Bertrand.)

JEANNE. Terlizzi et Bertrand !

UN HOMME ARMÉ. Seigneur, nous avons arrêté le comte Terlizzi, caché ici dans un bosquet. Il ne nia pas, d'ailleurs, son crime ; mais, quand il voulut poursuivre sa confession, le comte Bertrand, qui était dans cette foule, s'élança et de son poignard coupa la langue du prisonnier. Nous l'arrêtâmes donc aussi. Alors Terlizzi, sans tenir compte de sa souffrance enfonce son doigt dans sa bouche et écrit avec son sang sur ce morceau de papier les noms des complices, qui ont été tous arrêtés et attendent leur sort.

MONTE SCAGLIOSO *(lisant).* « Marguerite Ceccano, Sancia, Philippa la Catanaise, Melazzo, Bertrand, San Severino, Accajoli. » Bûcher, hache et gibet, voilà ce qui les attend, c'est pour eux la nuit du jugement !

(On emmène les prisonniers. Arrivent, sous escorte, les trois femmes.)

JEANNE. Philippa, Marguerite, Sancia !

MONTE SCAGLIOSO. Sorcières enragées de Naples, le feu sera votre supplice : vos corps seront réduits en cendres, vos noms maudits s'en iront en fumée ! Emmenez-les !

PHILIPPA. Que les feux de l'enfer soient votre partage à cause de nous !

(On emmène les trois femmes. A leur tour, viennent Melazzo, Accajoli et San Severino.)

JEANNE. Melazzo, Accajoli, San Severino !

MONTE SCAGLIOSO. La corde et la hache, voilà votre sort, à vous, opprobre hideux de la noblesse napolitaine ! Dans la nuit éternelle ! Allez !

(On les emmène. Il ne reste sur la scène qu'un porteur de torche près de la tête d'André ; Yseult prosternée à ses pieds ; auprès d'Yseult, la face tournée vers le public, de l'autre côté du corps, Robert à genoux ; à sa gauche, Monte Scaglioso, et, au pied de la croix, Jeanne.)

Tout est fini. L'homme de bien doit racheter sur la croix le crime du temps !

(Il se jette sur le corps ; le porteur de torche, la tête appuyée contre un tronc d'arbre, baisse sa torche. Derrière la scène, le chant des moines : Dies irae, dies illa *s'éteint lentement.)*

JEANNE. Tous sont morts, pas un n'a parlé. Cependant, on aurait pu m'emmener, moi aussi. Mais cela, ce n'aurait pas été juste. J'ai, en effet, mérité la mort, mais non la honte de mourir en pareille compagnie ! Non, non ! — Quel est ce bruit ? . . . Un trépignement de chevaux ? . . .(1) Oui ! Les fers des chevaux hongrois font résonner les roches dénudées de l'Apennin. Une tête de mort sur leurs drapeaux ! Ne fais pas de mal à mon royaume ! Ne fais pas de mal à Durazzo,(2) ne fais pas de mal à Tarente ! Le pape me protège. Dieu m'a pardonné ! J'érigerai à la gloire de Dieu une église de marbre . . . (3) Mes peuples m'appelleront leur mère. Tous ont oublié depuis long-

(1) Allusion à l'expédition de Louis le Grand, roi de Hongrie, qui vint, en 1347, dans le royaume de Naples pour venger la mort de son frère.

(2) Louis le fit décapiter.

(3) En Provence, des églises, des châteaux, en grand nombre, ont été construits par la reine Jeanne.

temps ces événements... Moi seule, je ne puis les oublier, oh! après trente années de bienfaits. Quoi! les bienfaits de trente années n'effacent pas l'œuvre mauvaise d'un instant? Et toi, spectre, enterré depuis trente ans, pourquoi sors-tu de la tombe où tu reposes et pourquoi élèves-tu autour de moi une prison de pierres gigantesques? Va-t'en, redescends dans ta tombe, au milieu des vers. *(Elle s'approche du mort.)* Ha! ce cordon... soie tissée d'or... c'est celui que j'ai tressé un jour. Et... je l'ai donné à Bertrand. Et puis on l'a enroulé autour de son cou! *(Elle l'enroule autour de son propre cou par un mouvement brusque de la main.)* Hahaha! ha! Qui est-ce? Une main tire ce cordon... La main de l'enfer! Au secours!... André, André! — aie pitié de moi! Ayez pitié! *(Elle tombe sur le corps d'André et meurt.)*

CHŒUR DE MOINES *(dans le monastère)* :

Dies iræ, dies illa
solvet sæclum in favilla
teste David cum Sibylla.

(Un rayon de lune tombe sur le visage des morts; pendant le chant, le rideau descend lentement.)

(Rideau.)

REVUE LITTÉRAIRE

L'Appuyée, par Mlle Marguerite *Comert.* (Paris, Calmann-Lévy.)

« C'est un mot nouveau », dit l'un des personnages. En effet, de cet adjectif trop souvent entendu, Marguerite Comert a fait un nom, le nom d'un type et presque d'une classe ; peut-être dira-t-on bientôt les Appuyés comme on dit déjà les Déracinés . . . C'est l'histoire d'une jeune femme, auteur déjà de plusieurs de ces « romans qu'on lit peu », qui lentement se laisse séduire aux succès faciles, à cette gloire de salons payée « par de l'argent quand on est riche, par des baisers quand on est jolie ». Lamentable déchéance ! Il faudrait citer les mots de cette Simone Chasseray, ces mots de provinciale gauches, mais francs, et par contraste les phrases laborieusement modestes qu'elle dicte à ses innombrables interviewers, après le triomphe de son roman patronné par le maître Rodal, dans un appartement trop mesquin où elle a étalé des couvertures et ouvert des valises pour faire croire à un prochain départ. Il faudrait citer les paroles émouvantes et prophétiques de Marie-Louise Faustier, la jeune phtisique, romancière elle-même, la seule qui sache « distinguer les choses qui ont de l'importance de celles qui n'en ont pas. » . . . Dans notre époque où les journaux, avec leurs communiqués, se font les porte-voix de la renommée, ce livre est une protestation ; sa valeur s'accroît d'autant plus qu'on a pu lire récemment, dans une enquête sur la situation des jeunes écrivains, des « commandements » comme ceux-ci : « être débrouillards . . . se faire de belles relations . . . avoir, autant que possible, de la chance . . . »

La Tragédie de l'homme de Madách, [1] jugée par M. Z. *Beöthy.*

Le savant conférencier, dans un discours prononcé à l'Académie hongroise, a particulièrement étudié le poème dramatique de Madách, avec sa maîtrise habituelle. Il l'a apprécié d'abord au point de vue de la conception, puis comme œuvre poétique et enfin il a fait ressortir son caractère national.

Dans l'introduction, M. Beöthy a évoqué le souvenir de l'un des plus éminents écrivains, Georges Bessenyei, mort il y a cent ans, qui avait, le premier, cultivé la poésie philosophique, puis il a fait connaître l'œuvre de Madách et sa marche triomphale depuis 1864, année où elle parut. Ensuite il a entrepris de réfuter les critiques souvent injustes dont elle a été l'objet dans notre littérature.

La valeur du poème, dit-il, est prouvée non seulement par la grande influence qu'il a exercé sur la génération contemporaine, si tourmentée, et par la popularité qu'il a su conquérir et garder pendant plusieurs générations, en dépit de son style un peu terne et sa versification primitive — qui sont pourtant les moyens les plus habituels et les plus naturels de l'effet artistique, — mais aussi par les suggestions d'une imagination féconde et des sentiments élevés qui sont l'essence même de la poésie, et nous font concevoir toute l'activité de l'âme humaine et — avant tout — le feu qui bouillonne dans celle du poète.

Suit la discussion du problème le plus contesté et le plus difficile du drame en question. M. Beöthy s'est efforcé d'éclaircir cette question : Madách a-t-il réussi à nous réconcilier avec les adversités de la vie et tout particulièrement avec l'antagonisme, qu'il accentue lui-même, comme existant dans notre âme selon les enseignements de l'histoire, et qu'attestent aussi les hypothèses pessimistes formées par la science au sujet de l'avenir du genre humain? Il s'agit de savoir si le poète arrive réellement à nous consoler, ou bien nous désespère-t-il plutôt par la résignation de son héros (Adam), et par la solution qu'il nous présente des questions de l'immortalité relative de l'espèce et de ses progrès continus? Quand on cherche la réponse à cette question, on est frappé par cette idée qui a échappé à la plupart des critiques, à savoir que, selon Madách, dans l'évolution et la vie de l'huma-

[1] La traduction française de cette œuvre remarquable a paru dans l'édition du *Mercure de France.*

nité c'est l'âme de l'individu même qui se mire : c'est-à-dire que la vie collective de l'espèce dans son immensité est identique à la vie de l'individu. La tragédie de l'homme, c'est la tragédie d'Adam. La réponse du conférencier est fondée sur cette idée. Voici tout au long cette partie du discours suivie par la conclusion.

Lorsque, après la révélation faite par le Seigneur, Adam se rassure, il dit pourtant ces paroles : « Quelle triste fin ! Oh, si seulement je pouvais oublier cette fin ! » Encore faut-il savoir ici, si cette solution est satisfaisante, si elle nous console vraiment ? On se demande si, dans la révélation divine, ce rayon de poésie qui « est de nature à nous réconcilier avec les adversités de la vie », se fait réellement sentir, ou bien le brouillard du pessimisme le cache-t-il à nos yeux ? Le Seigneur nous dissimule, dans le poème, l'avenir, et nous ignorons tout ce qui est au delà du tombeau, comme aussi ce qui se passe sur la terre. Comment nous encourager aux luttes de la vie ? Comment alors travailler avec succès, supporter les déboires et les souffrances, si l'on est persuadé que malgré tous les efforts tentés, on va au devant du naufrage inévitable et que l'humanité tout entière s'abîmera peut-être dans un cataclysme final ?

Retournons à l'idée qui est le nœud même de tout le poème : à l'analogie qui existe entre la vie de l'individu et celle de l'humanité.

Ce que, dans le dernier tableau, Lucifer montre à Adam, comme étant la fin de l'humanité sur la Terre épuisée : c'est le sort infaillible de l'individu : la vieillesse et la mort qui terminent la vie active. La science peut se tromper dans ses prévisions concernant la fin de l'espèce : le sort de l'individu est inévitable. Nous avons, quand-même, non seulement assez de force pour exécuter notre tâche, pour remplir nos devoirs envers nous-mêmes et envers nos prochains, pour nous efforcer d'atteindre l'idéal, le but de notre vie et pour supporter les déceptions et les maux qui nous accablent. Notre cœur reste ouvert aux espérances, aux joies et au bonheur. Qu'est-ce qui nous soutient au fond ? quelles sont les ressources de notre âme ? C'est la foi dans une vie éternelle, l'espérance dans la continuité de la vie collective de l'humanité. Puis la chaleur de la lutte, du travail, et la satisfaction que nous éprouvons à faire des efforts. Enfin, c'est l'affection mutuelle qui nous protège et nous donne des forces nouvelles. A partir du moment où, dans le poème, Adam s'est détaché du Seigneur, il est saisi par une inquiétude pénible ; il sent le poids immense du lien qui nous attache au monde matériel.

Lorsque le héros du drame se détache de la Terre, qu'il manque des conditions naturelles de la vie et qu'il doit périr : le Seigneur lui rappelle qu'il fait partie d'un monde spirituel et infini. Il ouvre ses oreilles au son de la « parole céleste » qui résonne dans son âme. « Si le poids de ton existence éphémère t'accable, que le sentiment de l'infini te relève alors ! » Il ne sentira pas seulement les misères et les déceptions de la vie et de la lutte, mais aussi la joie, l'enthousiasme qui sont les forces motrices « du bras fort et du cœur élevé ». Ce sont là les paroles prononcés par Adam, planant dans le vide lorsqu'il désire retourner à la Terre ! Cet enthousiasme va braver même la nature. Enfin il sera soutenu par le sentiment souriant et consolateur de l'amour : par la femme, la poésie et l'art. Lorsqu'il comprend l'impossibilité de s'anéantir, et la race avec lui, car Ève va devenir mère : alors il faut qu'il reconnaisse la puissance de l'amour. Le Seigneur l'emporte sur lui par les paroles d'amour qu'il a éveillées dans son âme.

Comment résumerons-nous le mieux le dénouement de la *Tragédie de l'homme ?* Voici la conclusion qui s'impose : les ressources morales de l'homme sont aussi celles de l'humanité et, comme elles suffisent à l'un, elles sont aussi suffisantes à l'autre. Cette idée, exprimée en une maxime, nous la retrouvons dans une sentence du poète : « Celui qui remplit ses devoirs envers son temps, les remplit aussi à l'égard de la postérité. »

Cette conclusion est comprise dans ce qui a été dit du caractère poétique et subjectif du drame en question. A travers la vie de l'humanité, dans les « transfigurations » d'Adam, dans les mouvements tumultueux de son âme, c'est l'âme du poète qui se manifeste, qui tend vers son but, qui saigne dans ses déceptions, qui est en proie aux doutes et qui s'élance enfin, purifiée par le feu de la lutte. C'est l'âme d'un poète hongrois, mais il semble à première vue qu'il y manque un trait qui n'a jamais fait défaut à aucun poète national.

J'entends le sentiment national, dont la *Tragédie de l'homme* semble complètement dépourvu. Le poème n'a point de couleur nationale et peut-être contient-il moins d'allusions à la Hongrie que la *Divine Comédie* de Dante. L'œuvre de Madách est-elle la seule dans la littérature hongroise où la corde patriotique ne vibre point, ou bien s'y trouve-t-elle seulement si bien dissimulée qu'on ne la découvre point à première vue ? Deux passages du poème me semblent décisifs sous ce rapport et ils prouvent que Madách ne manque pas de sentiments patriotiques.

Voici un de ces passages. Lucifer, dans un des tableaux du poème, devant la tente de l'Esquimaux, se rit de la nullité des efforts personnels, des tendances élevées, il évoque la mémoire de Léonidas, de Brutus, de Luther et de Napoléon. En parlant du « grand Hunyadi », il pose cette question : « Que serait devenu le premier héros de la croix s'il n'eût pas surgi dans le sein d'un peuple digne de lui ? » Rappelons-nous que le poète, toutes les fois qu'il fait figurer le peuple ou qu'il en parle, fait ressortir son égoïsme, son aveuglement et sa turpitude comme les obstacles qui font échouer tous les grands et nobles projets. Le passage cité est le seul où le peuple soit exalté : les Hongrois furent dignes de leur héros. Lucifer, le satirique éternel, s'incline, lui aussi, cette fois.

Or, pour comprendre l'importance psychologique de ce petit détail, il faut nous rappeler que ces quelques lignes nuisent à la suite logique du poème. Elles expriment de la façon la plus saisissante et la plus claire les sentiments patriotiques de Madách, « l'amour chaste et muet » d'un autre grand poète.

L'autre passage du drame (de la patrie) reste sous ce rapport presque inaperçu, est de la même nature. Au commencement de chaque tableau du poème, Adam trouve la vie telle qu'il l'a désirée lors de sa dernière déception ; les germes de la corruption ne le frappent que plus tard. Une seule fois pourtant, tout au commencement du tableau respectif, la première parole prononcée par lui montre qu'il est blessé par le nouvel ordre des choses, parce que l'idée de la *patrie* est exilée du monde groupé en phalanstères. Il a lui-même souhaité un ordre social créé par la science et appuyé sur elle : « L'idéal de son âme est accompli : il ne regrette que l'idée de la patrie. » Cette exclamation subite et étrange frappe jusqu'à Lucifer lui-même. Adam parle ici comme un véritable Hongrois. Ce petit trait, si contraire à sa manière de développer son sujet, ne témoigne-t-il pas du plus pur et du plus profond sentiment patriotique de notre poète ?

Ce ne sont que ces deux rayons qui percent les ténèbres, mais ils sont si brillants qu'ils nous font pressentir des flots de lumière et de chaleur dont l'âme de Madách est embrasée.

Ceux qui connaissent l'âme contemplative, sensible et pleine de délicatesse du poète, savent qu'il aimait à se replier sur lui-même et qu'il n'a presque jamais exprimé d'une manière directe ses sentiments intimes, mais il le fait le plus souvent d'une façon détournée et pour ainsi dire furtive. Même dans les poésies lyriques, restées

enfermées dans son tiroir, et dans ses lettres confidentielles, ses sentiments intimes ne percent que ça et là l'ironie du philosophe. Il aime à généraliser, mais au fond c'est toujours son âme sensible et aigrie qui se débat dans les tourments. Parmi les motifs qui ont donné naissance à la *Tragédie de l'homme,* et qui représentent fidèlement les idées et les sentiments du poète, figure aussi sans doute l'amour de la patrie. N'est-ce pas précisément à la suite de ce sentiment qu'il a dû passer par toute une série d'efforts, de luttes et de déceptions, analogues à ceux qu'il a dépeints dans le cours de la vie de l'humanité? Sa jeunesse et son développement intellectuel se passent parmi les luttes héroïques de l'«époque de la réforme», dans une atmosphère surchauffée où évoluaient les idées nouvelles sur le progrès national. Il existe un fragment de tableau de la *Tragédie de l'homme* où Adam figure sous le nom du grand patriote Széchenyi. Après ses premières poésies, restées inaperçues, Madách se lance avec toute la force de son âme et tout son enthousiasme dans la carrière de la vie publique. La lutte nationale pour l'indépendance finit par une défaite sanglante. Le poète va chercher une inspiration nouvelle. Il espère trouver le repos dans le travail modeste de la vie privée et dans le bonheur du foyer. Mais des douleurs cuisantes et le désenchantement l'attendent encore ici. Le projet de la *Tragédie de l'homme* fut conçu dans cet état d'âme. Il s'est réalisé lorsque, vers la fin du régime absolutiste, la patrie renaissante, après tant de revers, appela ses fils de nouveau au travail fécond.

Voici quelques-uns des rapports qui existent entre ce drame et notre vie nationale, et qui expliquent que ce fut précisément le sentiment patriotique qui a donné naissance au poème. Dans la série de ses impressions, les instructions de l'histoire jouent certainement un rôle important, et la destinée fatale de sa génération se réflète dans les évènements tragiques de l'histoire nationale contemporaine. Il exprime ce fait dans son poème. La nation défend la foi de ses aïeux, et son aveuglement à l'égard des exigences du temps moderne détruit jusqu'à la fidélité due à son roi. Elle lutte plus tard pour le christianisme contre ses propres fils attachés au paganisme, et elle tombe dans les embûches que lui tend l'empire germanique. Elle lutte pour la civilisation et perd sa nationalité. Elle défend l'Occident et elle est subjugée par les Turcs ou obligée d'accepter leur alliance. Elle verse son sang pour ses princes et n'obtient pour prix que la servitude. Elle fait des sacrifices pour la

liberté générale et les forces affranchies s'attaquent contre la vie de la nation. Et elle a survécu quand même à ces catastrophes multiples. Qu'est-ce qui a pu la soutenir? Sans doute c'est la force inépuisable de l'amour de la patrie. Madách a été amené au même résultat qui peut se formuler ainsi : la source la plus profonde et la plus abondante où nous puisons la force nécessaire pour supporter la destinée de l'humanité et pour lutter avec courage : c'est le sentiment.

Et l'avenir et les pressentiments funestes de notre âme? Il me semble que le poète en parle aussi. La morale du poème, révélée par les paroles du Seigneur, ne s'adresse pas seulement à l'humanité en général, mais aussi à l'âme hongroise en particulier. Comment aurait-il pu apostropher sa nation d'une manière plus encourageante, plus saisissante et plus sublime qu'en lui adressant ces paroles, par où finit le poème : *Luttez et espérez!*

E. G.

ÉCHOS ET VARIÉTÉS

L'inauguration du Collège Eötvös.

Une importante fête, et qui fait date dans l'histoire de notre enseignement supérieur, a eu lieu le 26 octobre dernier : le Collège Eötvös célébrait ce jour-là son inauguration solennelle. Les plus hautes personnalités avaient tenu à honneur de marquer par leur présence l'intérêt qu'elles portent à cet établissement. Etaient venus non seulement Son Exc. M. le comte Jean Zichy, ministre royal de l'Instruction publique, mais ses prédécesseurs : MM. baron Roland Eötvös, curateur actuel du collège, Albert de Berzeviczy, président de l'Académie Hongroise, Jules de Wlassics, président du Conseil d'Etat, et de Lukács ; le corps enseignant de l'Université et de l'École Polytechnique était représenté par MM. les recteurs et MM. les doyens et par un grand nombre de professeurs, tous amis de la maison ; M. le vicomte de Fontenay y apportait la sympathie de la France ; enfin l'Université de Paris et l'Ecole Normale Supérieure, à qui nous attachent de si nombreux et de si forts liens, avaient bien voulu déléguer l'un de leurs membres les plus éminents, M. Emile Borel, sous-directeur de l'Ecole.

La fête avait lieu dans la salle de réceptions du Collège, dont la sobre architecture se rehaussait ce jour-là de plantes vertes entourant le Buste du Roi. Dès 9 heures et demie arrivèrent les premiers invités, reçus et conduits par les élèves ; à une table dressée sur une estrade prirent place M. le baron Roland Eötvös, à sa gauche M. Bartoniek, directeur, et à sa droite M. Mika, doyen des professeurs du Collège. A 10 heures précises, M. le baron R. Eötvös ouvrit la séance par un bref discours où il salua nos hôtes distingués et marqua en quelques mots la place singulière prise par le Collège Eötvös dans le

récent développement de notre instruction publique. Il insista spécialement sur la grande bienveillance du gouvernement, et sur l'autonomie presque complète qui en est résultée pour le personnel du collège et la répartition des cours : dès le début, en effet, et c'est la chose importante à noter, le ministère témoigna d'une grande confiance envers l'Ecole. Se tournant alors vers M. Borel et prenant la parole en français, M. le baron lui dit ses remercîments et sa joie.

« C'est un sujet d'orgueil, c'est un motif d'encouragement pour nous qu'une école à la gloire centenaire, comme celle que vous représentez, Monsieur, ait daigné s'intéresser à notre Collège et l'ait trouvé digne d'être connu de plus près.

Les lumières que l'école française répand bien au delà des frontières de votre pays, sont arrivées jusque chez nous, peuple d'Orient ; et nous, comme pour répondre à votre appel, nous avons allumé notre flamme en signe que nous avions compris l'avertissement donné par la France. C'est une espèce de télégraphe sans fil qui noue, d'une façon sans doute moins rapide, mais aussi pour bien plus long temps, des relations intimes entre toutes les nations de la terre, pour les réunir dans la grande communauté de la civilisation. Examinez notre école avec la regard pénétrant du connaisseur, et ne nous refusez pas l'appui et l'encouragement de vos bienveillants conseils. »

M. Emile Borel, se levant alors, lut l'adresse suivante :

L'UNIVERSITÉ DE PARIS
ET L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
AU
COLLÈGE EÖTVÖS

Messieurs,

L'Université de Paris est particulièrement heureuse que l'École normale supérieure ait été invitée à l'inauguration officielle des bâtiments nouveaux, où le Collège Eötvös s'est installé l'année dernière. Cette invitation ne lui paraît pas une simple politesse de votre jeune École normale à son aînée, mais une marque d'amitié, après beaucoup d'autres échangées entre les deux maisons, depuis le jour où M. le directeur Bartoniek a trouvé dans la nôtre le modèle qui lui a paru le plus conforme à la généreuse pensée dont le baron Eötvös lui avait confié la réalisation. Pas un moment depuis lors, l'École normale de Paris n'a cessé d'être représentée chez vous par un des siens, vivant familièrement au milieu des élèves du Collège ; les premiers hôtes reçus

en amis dans cette belle demeure, lui sont venus de la rue d'Ulm. D'autre part, tout récemment, notre intimité s'est accrue par le séjour au milieu de nous d'un groupe de vos élèves, reçus avec joie par les nôtres.

Cette intimité nous est très chère. L'École normale est, en général, mal connue à l'étranger, parce qu'elle date d'un temps où l'organisation de notre enseignement supérieur différait profondément de celle des autres pays. Aussi nous sentons-nous très près, par le cœur et par la pensée, de ceux qui, nous ayant découverts, ont jugé qu'il valait la peine de nous imiter.

Aussi bien, pendant la période d'organisation où le Collège Eötvös attendait dans une installation provisoire celle que lui préparait la munificence du Gouvernement royal hongrois, l'École normale, entraînée par l'évolution inévitable qui a restauré, en les appropriant aux besoins de la science nouvelle, les vieilles Universités françaises, et refait de celle de Paris un foyer d'attraction universelle, s'est rapprochée à son tour du type que vous avez réalisé, lorsque vous avez voulu, tout en l'imitant, l'adapter à votre vie universitaire. De sorte que son salut et ses félicitations cordiales sont aussi, en ce jour, le salut et les félicitations de l'Université de Paris à l'Université de Budapest, le salut de l'enseignement public de la République française à l'enseignement public du royaume de Hongrie, et j'ajoute: du peuple français au peuple hongrois.

Nous sommes assurés que, dans votre maison, d'où la vue embrasse un site historique du Danube, comme dans la nôtre, du haut de laquelle on domine le site historique de la Seine, beaucoup de générations se suivront, y apportant les unes après les autres une ardeur inlassable au travail, une ardente curiosité d'esprit, une soumission réfléchie et volontaire aux règles qui rendent cette curiosité efficace, un sentiment profond des devoirs envers leur pays et envers l'humanité, qui sont les nobles obligations professionnelles des étudiants normaliens, futurs professeurs et futur savants.

Le nom illustre de son fondateur promet cet avenir au Collège Eötvös ; l'Université de Paris et l'École normale supérieure le lui souhaitent de toute leur amitié.

Paris, le 20 octobre 1911.

Le Sous-Directeur
de l'École normale supérieure,
délégué de l'Université de Paris,
E. Borel.

Le Vice-Recteur,
Président du Conseil de l'Université de Paris,
L. Liard.

M. Bartoniek, prenant la parole à son tour, s'attacha surtout à retracer l'histoire de l'enseignement secondaire hongrois dans ces cinquante dernières années, et particulièrement les efforts faits pour assurer le recrutement et l'instruction des jeunes professeurs. Notre enseignement, dit-il en substance, a passé par deux crises : l'une vers 1861, l'autre en 1883 lors de la promulgation de la loi de l'enseignement secondaire. La première eut pour origine le rétablissement de la langue hongroise dans ses droits, mais aussi la notable insuffisance de professeurs qui en fut la conséquence, les maîtres autrichiens étant rentrés en pays de langue allemande et les ressources du recrutement proprement hongrois ne permettant pas encore de les remplacer. Cette situation se renouvela même après 1883 : en effet, si la loi nouvelle, en créant des écoles, créait aussi des postes, elle aggravait en même temps les conditions de l'agrégation et par là décourageait les candidats. Pour assurer le recrutement des professeurs et améliorer leur instruction, on créa des bourses et institua les séminaires de l'Université ; cette fondation, en rapprochant pour la première fois élèves et professeurs, complétait un ensemble de mesures précédemment prises, entre autres la création d'un gymnase pratique où les jeunes agrégés pouvaient s'initier à la pédagogie. Une idée plus décisive germait depuis quelque temps dans certains esprits, à l'écart du grand public : établir un internat où l'élite des étudiants trouverait la tranquillité et l'intimité pour préparer l'agrégation dans des conditions idéales. Le parfait modèle en fut donné par l'École Normale Supérieure, déjà bien connue chez nous. Pendant son ministère, M. le baron R. Eötvös, de son initiative personnelle, inscrivit au budget 30.000 couronnes pour les débuts d'une installation. C'est son successeur, M. Wlassics, qui réalisa son idée : sur la proposition de M. le professeur Beőthy, il baptisa la maison nouvelle du nom du baron Joseph Eötvös, et le Roi daigna signer, le jour même de son anniversaire, 18 août 1895, le décret de fondation du Collège. Les commencements furent pénibles : une trentaine d'élèves seulement ; mais déjà s'éveillaient les sympathies. M. de Semsey faisait un don de 10.000 couronnes pour acheter les premiers livres, et M. le baron Mednyánszky donnait toute sa riche et précieuse bibliothèque. Bientôt le Collège compta 40 élèves ; c'est alors qu'on acheta le terrain où s'élève le bâtiment actuel, dont les plans furent dessinés par l'éminent architecte M. Alpár. Au reste, l'École Normale Supérieure ne cessa pas de nous témoigner une bienveillante attention, sous les deux directions de M. Perrot et de M. Lavisse, qui tous deux

ouvrirent à M. Bartoniek, lors de ses séjours à Paris, les portes de l'Ecole et lui permirent d'étudier d'aussi près que possible le fonctionnement de leur maison ; M. Jules Gautier, alors directeur de l'enseignement secondaire, et M. Paul Dupuy, secrétaire général de l'École, vinrent ici même visiter le Collège; enfin, dès la première heure, l'École Normale nous a prêté des agrégés qui nous apportaient les ressources vivantes de la culture française; ce furent successivement MM. Tharaud, Lebeau, Reynier, Morand, et c'est aujourd'hui M. Bichet. M. de Fontenay, qui suivit toujours avec intérêt les progrès de notre fondation, sut fixer la situation de ces jeunes maîtres, pour qui le séjour en Hongrie fait désormais partie intégrante de leur carrière officielle. Dès maintenant des résultats sont acquis : un grand nombre d'anciens élèves ont clairement montré qu'on travaille au collège, et que ceux qui en sortent ont le droit d'aspirer aux plus brillantes situations. Avec ses 100 élèves il peut regarder l'avenir sans crainte.

Après une courte allocution aux collégiens actuels, M. le directeur adresse un hommage à la Hongrie, et de chaleureux applaudissements saluent ses derniers mots. Au nom des anciens élèves, M. Bleyer, professeur d'allemand à l'Université, remercie M. Bartoniek, qui est, dit-il, l'âme de cette école. Le chœur des élèves entonne l'hymne national, puis les invités se dispersent dans le Collège, visitant les salles d'études, les bibliothèques, les appartements des élèves. A midi, un lunch servi au réfectoire les réunit de nouveau dans la plus franche cordialité, marquant bien le caractère de cette fête, qui ne cessa jamais d'être simple et presque familiale.

Sur la Côte d'Azur.

Voici venir l'automne, et les nuages qui vont bientôt s'amonceler au-dessus de nos têtes nous feront désirer de revoir les régions où le ciel est toujours bleu, l'air toujours doux et parfumé, la terre toujours couverte de fleurs. C'est le moment de relire ces quelques lignes exquises, que Gérard d'Houville (Mme Henri de Régnier) écrivait, au printemps dernier, d'Antibes, qui est un des plus jolis coins de la Côte d'Azur.

« C'est un vaste jardin sauvage, aromatique et beau ; je l'aime. L'ajonc d'or s'y marie au cyste d'argent ; les roses y mûrissent ; les lilas s'y égrènent ; les massifs neigeux de marguerites blanches rappellent l'écume que devrait avoir la mer trop unie et si bleu . . . Le thym embaumé étend son tapis gris sur les roches, sur la terre rouge,

parmi les buissons de myrtes, les lentisques et toutes les plantes à l'amer parfum, dont je ne sais pas les noms. Les cactus, les aloès acérés, quand je passe, me retiennent par mon voile. Les pins qui murmurent abritent les ramiers qui roucoulent; et deux grands paons cherchent l'ombre argentée des cèdres pour ne pas trop étinceler à l'ardent soleil.

Les thuyas, les mélèzes, les ifs, les araucarias étagés mélangent leurs ramures à la fois semblables et différentes et leurs verts vigoureux et foncés; et les pâles eucalyptus, échevelés, frissonnants, répandent avec leur odeur salubre et grisante leurs graines, qui sont autant de cassolettes brisées, leurs feuilles aux tons fins, qui passent de l'acier bleuâtre au rose et qui, légèrement arquées, brillent sur le sol comme d'étroites lames recourbées.

C'est un très beau jardin plein d'ailes... Les voiles des petites barques palpitent sur la mer calme, et les papillons et les oiseaux habitent les fleurs et les feuillages, et la lumière est si vive, que les grands papillons jaunes font la cour aux papillons blancs dorés de soleil, et que, sans lever les yeux, regardant se découper sur le sentier toutes les ombres vivantes, je peux savoir tout ce qui plane, tout ce qui vole, au-dessus de moi et autour de moi.

Tout le jour, les oiseaux chantent, flûtent et trillent; leurs innombrables petites voix sont joyeuses, aiguës, affairées... Et puis, quand la nuit est venue, les rossignols obscurs se racontent leurs rêves... D'arbre en arbre, proches ou lointains, ils s'interrogent et se répondent, médisent ou s'exaltent, à moins que chacun d'eux, tour à tour, ne veuille moduler le chant le plus pur et le plus mélodieux. Comme une femme amoureuse et pâle, appuyée à son balcon noir, pour mieux les écouter, il semble que la lune se penche... Alors les chanteurs invisibles ont des notes encore plus limpides; comme des gouttes lumineuses, elles s'élèvent et retombent dans la nuit. Et l'on oublie que de délicats gosiers ténébreux se gonflent pour ces chansons, et l'on ne sait plus d'où viennent ces trilles de transparent cristal, on ne sait plus si ce ne sont pas les rayons qui chantent ...»

Qui donc, ayant lu cette charmante page, ne formera le rêve de partir pour un de ces lieux ravissants qui, depuis Hyères jusqu'à Menton, en passant par St.-Raphaël, Boulouris, Cannes, Juan-les-Pins, Antibes, Nice, Villefranche-sur-Mer, Beaulieu, le Cap d'Ail, Monaco et Monte-Carlo, forment une série continue de petits paradis terrestres?

L^IÈME BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST

Assemblée générale de la Société Littéraire Française de Budapest.

La *Société Littéraire Française de Budapest* a tenu le 20 octobre son Assemblée générale annuelle. Étaient présents : Monsieur Paul de Kiss, président, Madame S. Holitscher, vice-présidente, MM. F. de Medveczky, E. de Radisics, vice-présidents, B. de Balás, trésorier, Madame Herich, MM. le vicomte de Fontenay, L. Ballay, Dr H. Marczali, E. de Szalay, comte M. Wickenburg-Capello, Duverdier, E. de Bene, Michel, Dr G. de Kövess, Gaál, etc.

Sur la proposition du président, l'Assemblée générale décide que, simultanément avec le rapport et les comptes de l'année 1910, on examinerait l'exercice de la première demi-année de 1911 (1er janvier — 30 juin). Cette mesure simplifie les choses, car l'activité de la Société (conférences, cours gratuits de langue française, etc.) s'exerçant principalement de septembre en juin, on a ainsi un tableau complet de l'exercice continu pendant une période ininterrompue de dix mois.

L'Assemblée générale ayant constaté que les conférences de 1910—1911 ainsi que le fonctionnement des cours gratuits de langue française organisés par la Société avaient eu un excellent résultat — détaillé du reste dans le bulletin publié dans la *Revue de Hongrie* du 15 juin —, exprime sa satisfaction, vérifie et approuve les comptes de 1910 et 1er janvier — 30 juin 1911, présentés par M. Ballai au nom de la commission d'examen des comptes, et donne décharge.

Le Président propose ensuite de remettre la direction de la *Revue de Hongrie* entre les mains de M. le Dr Guillaume Huszár, professeur à l'Université des Sciences Techniques, qui a fait ses preuves comme rédacteur en chef de la *Revue* jusqu'à ce jour. La *Revue de Hongrie* a jusqu'ici répondu à notre attente, et rempli le rôle que nous lui avions assigné en la fondant. Nous sommes persuadés que, sous la direction éminente de M. Guillaume Huszár, la *Revue de Hongrie,* qui continue à être l'organe de la *Société Littéraire Française de Budapest,* non seulement ne périclitera pas, mais continuera avec succès, dans l'esprit qui l'a toujours animée, sa patriotique œuvre de pénétration et de diffusion.

La proposition ayant été acceptée à l'unanimité, le Président ajoute que, d'après l'entente survenue avec M. Guillaume Huszár, les membres de la *Société Littéraire Française de Budapest* auront, à partir du 1er janvier 1912, droit à réduction de moitié sur le prix de l'abonnement à la *Revue de Hongrie.*

Les Bureaux de la *Revue de Hongrie* sont transportés I, Tigris-utca 6, et le siège de la *Société Littéraire Française de Budapest,* Kertész-utca 30.

M. B. de Balás, trésorier de la Société, se trouvant, par suite de sa nomination au poste de Premier Préfet du comitat de Zala, dans l'impossibilité de conserver ses fonctions de trésorier, prie la Société d'accepter sa démission. L'Assemblée générale exprime ses regrets, vote à M. de Balás des remercîments chaleureux, et M. G. de Kövess, secrétaire ministériel, est élu trésorier de la Société.

Enfin, le Président communique à l'Assemblée générale les noms des nouveaux membres admis par décision du Comité administratif. Le nombre des membres de la Société se trouve ainsi porté à 440.

L'Assemblée générale élit M. Léo de Lánczy, Président de la Chambre de Commerce, membre de la Chambre Haute, à la place vacante du comité administratif.

Cours du soir de français.

Nos cours gratuits de Langue Française ont été ouverts le 5 octobre. Nous comptons jusqu'à ce jour environ 400 inscriptions. Les élèves sont répartis en huit classes, plus un cours de conversation et un cours de correspondance commerciale.

*

Conférence de M. Richepin.

M. Jean Richepin, de l'Académie Française, a fait, à Budapest, deux remarquables conférences ; l'une, sur l'invitation du casino de Lipótváros, le samedi 18 novembre, l'autre, le dimanche 19, à l'Hôtel Royal. Les deux sujets choisis par M. Richepin étaient : *La légende Napoléonienne* et *Les Chemineaux*. Nous n'étonnerons personne en disant que l'illustre maître a su captiver, charmer et enthousiasmer son auditoire, nombreux et choisi. Nous avons été heureux d'apprendre de la bouche même de M. Richepin qu'il reviendrait à Budapest dans le courant de cet hiver.

M. Kir. Horthy Miklós-Tudományegyetem KÖNYVTÁRA SZEGED

Le Directeur-Gérant,
GUILLAUME HUSZÁR.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ONT PARU RÉCEMMENT

Livres français :

Chez **Schleicher Frères,** Paris : *Une victoire sans guerre*, par John Grand-Carteret. (Prix 2 fr. 50.)

Chez **E. Sansot et Cie,** Paris : *L'essor victorieux*, par Marie Dauguet. (Prix 3 fr. 50.)

Chez **Edouard Cornély et Cie,** Paris : *Louis-Napoléon Bonaparte et le Ministère Odilon Barrot 1849*, par André Lebey. (Prix 12 francs.)

Publications données gratis et franco de la part du Ministère R. H. de l'Agriculture.

Le Ministère Royal Hongrois de l'Agriculture nous prie d'informer nos lecteurs qu'il fera parvenir, gratis et franco, les publications sous-mentionnées à tous ceux qui s'intéressent aux questions qu'elles traitent. On peut s'adresser à la Direction de la REVUE DE HONGRIE (95, Andrássy-ut) et indiquer les publications qu'on désire recevoir; elles seront expédiées directement par les soins du Ministère R. H. de l'Agriculture.

1. La sériculture en Hongrie.
2. La viticulture en Hongrie.
3. Lois les plus récentes de la Hongrie relatives aux ouvriers agricoles.
4. Instruction relative aux travaux de révision décennaux de la gestion forestière.
5. Historique de la question des expériences forestières en Hongrie.
6. Organisation des écoles spéciales de gardes-forêt.
7. Organisation du service des inspections royales des forêts et leur sphère d'action.
8. Organisation du personnel employé dans le service des forêts dominicales.
9. Circulaire concernant l'établissement simplifié des plans d'aménagement.
10. Lois XXXI de l'an 1879 sur les forêts.
11. Instruction relative aux plans d'aménagement.
12. Pays de la Couronne Hongroise: catalogue spécial des forêts.
13. Lois XIX. de 1898 sur la soumission au régime forestier de l'État.
14. L'administration des eaux en Hongrie.
15. Le service national hydrométique en Hongrie.
16. Nivellements de haute précision de 1890 à 1895 de la section hydrographique de la Direction nationale du service des eaux.
17. L'état actuel des jaugeages en Hongrie.
18. Le service de l'hydraulique agricole en Hongrie.
19. École royale hongroise des commis de l'hydraulique agricole.
20. Les travaux de régularisation et d'endiguements en Hongrie.
21. Le service des ingénieurs sanitaires en Hongrie.
22. La pêche et la pisciculture en Hongrie.

Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.